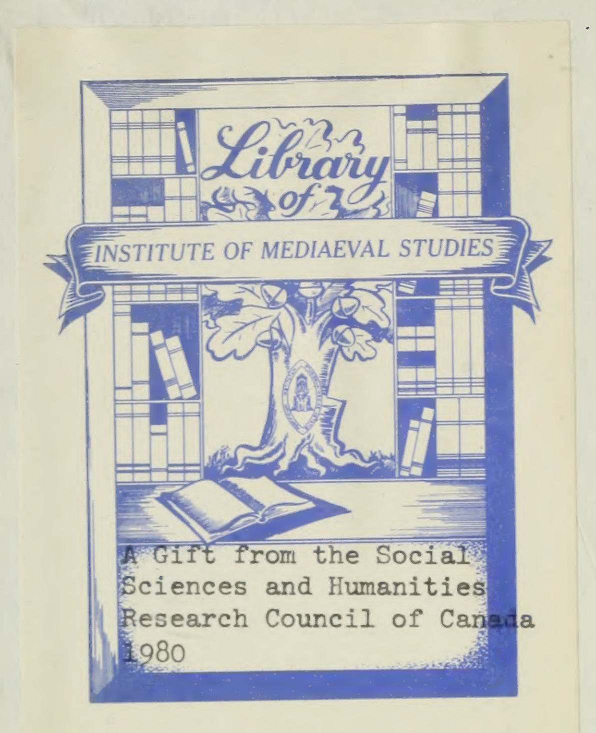
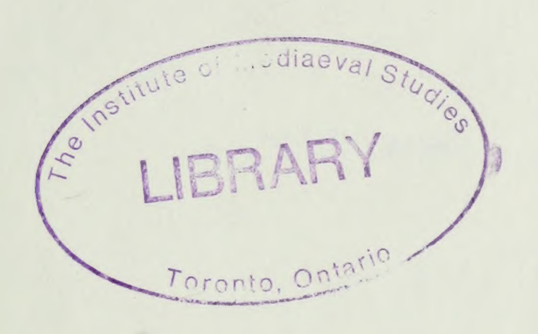



Library
of
INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
A Gift from the Social
Sciences and Humanities
Research Council of Canada
1980





HISTOIRE
DE LYON,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS;

PAR

P. Clerjon,

DOCTEUR EN MÉDECINE,
PROFESSEUR D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE A L'ÉCOLE ROYALE DES BEAUX-ARTS;

ORNÉE DE FIGURES

D'APRÈS LES DESSINS DE F. F. RICHARD,

CHEVALIER DE ST-MICHEL ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
PEINTRE ORDINAIRE DU ROI.

TOME PREMIER.

1

LYON.

THÉODORE LAURENT, ÉDITEUR,

LIBRAIRE, PLACE ST-PIERRE, N. I.

M DCCC XXX.



LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.

HISTOIRE

DE LYON.



LIBRAIRIE DE T. LAURENT,

PLACE SAINT-PIERRE, N° 1.

LYON. — IMPRIM. DE G. ROSSARY,

RUE SAINT-DOMINIQUE, N° 1.



HISTOIRE
DE LYON,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS;

Par P. Clerjon,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

PROFESSEUR D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE A L'ÉCOLE ROYALE DES BEAUX-ARTS:

ORNÉE DE FIGURES

D'APRÈS LES DESSINS DE F. F. RICHARD,

CHEVALIER DE ST-MICHEL ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

PEINTRE ORDINAIRE DU ROI.

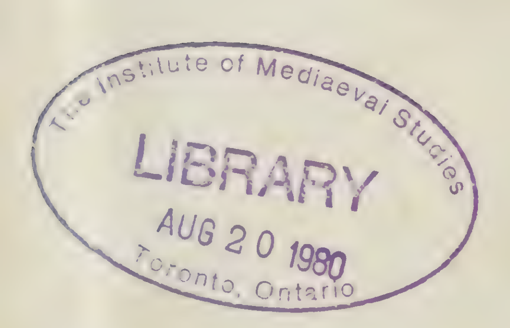
TOME PREMIER.



LYON.

THÉODORE LAURENT, ÉDITEUR.

M. DCCC XXIX.


The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
AUG 20 1980
Toronto, Ontario



L'AUTEL D'AUGUSTE

au confluent du Rhône et de la Saône

INTRODUCTION.

Qua ruit effrenis Rhodanus violentior undis;
Incertosque, timens illi se credere, fluctus
Tardat iners Arar. . . . .
Arva jacent et amœna situ, blandoque colentum
Ingenio. Fluvios caput inter utrosque superbum
Eriget urbs mundi vel ab ipso nobilis ortu.
Orbis opes habet illa, fero non Marte paratas;
Huc ab utroque mari revolubile confluit aurum.

Là où le Rhône précipite avec violence ses flots impétueux; et où la Saône tranquille hésitant de s'unir à lui, promène ses flots incertains..... Là est un pays délicieux qu'embellit sa position et l'heureux génie de ses habitans. Une ville célèbre, même dès la naissance du monde, élève au milieu de ces deux rivières une tête superbe. Elle possède toutes les richesses de l'univers que Mars n'a point conquises; l'or y afflue en abondance amené par l'Océan et la Méditerranée.

P. Vaniere. *Prædium rusticum.*

Des hommes d'un très-grand mérite ont composé plusieurs histoires de Lyon; elles offrent malheureusement les défauts ou les couleurs des temps où elles ont paru: on y rencontre à chaque page les préjugés de plusieurs sectes, les passions fougueuses de la ligue et les dissertations fort savantes, à la vérité, mais peu agréables des commentateurs. Ces

historiens ont écrit pour leur siècle ; il faut écrire pour le nôtre.

L'instruction est devenue un besoin pour toutes les classes de la société, et l'histoire s'est érigée en puissance politique : elle est plus que jamais une école de philosophie où les lecteurs cherchent des peintures de mœurs, d'usages, de localités, de sectes religieuses ; ils y cherchent par-dessus tout des éclaircissemens sur les causes qui ont fait marcher la civilisation et rendu les peuples plus heureux. Dès-lors il n'est pas étonnant que la jeunesse actuelle, si ardente et si avide de connaissances profondes, soit passionnée pour ce genre de littérature.

Après avoir observé avec tant d'autres cette tendance générale de l'instruction publique, nous avons cru faire une chose utile en publiant l'Histoire de la ville de Lyon, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. C'était une carrière très-périlleuse à parcourir sous le double rapport de la critique littéraire et des opinions politiques : nous avons été soutenu et encouragé par la variété des tableaux qu'il fallait esquisser, par les nombreux matériaux qui se trouvaient en quelque sorte sous notre main, et surtout par le désir de nous instruire nous-même en assistant au spectacle

superbe qu'offre une grande ville toujours célèbre depuis deux mille ans.

Les fables mystérieuses qui enveloppent l'origine d'un peuple remarquable, la magie de la puissance de Rome, les scènes tragiques des siècles de barbarie, la féodalité, les croisades, le règne de l'Eglise, le gouvernement paternel des rois de France, la révolution, l'empire, les troubles de la restauration, le tout dans ses rapports avec une immense cité, voilà ce que nous avons à peindre.

Il était difficile de choisir des circonstances plus favorables pour faire paraître ce vaste tableau. Dans nos temps de régénération politique, où l'on s'occupe de l'organisation municipale des villes et des départemens, un travail comme celui que nous offrons au public sera sans doute accueilli avec bienveillance. Cette tâche demanderait, il est vrai, une main plus habile, un burin plus fort, un style plus châtié; choses qui ne peuvent s'acquérir qu'après de longues années de pratique et à une époque de la vie où, dégoûté de tout, on est peu disposé à écrire des vérités utiles. Si malgré notre peu de génie nous avons tenté l'entreprise, qu'on s'en prenne à l'état que nous exerçons.

Il n'est point de profession qui fasse passer

comme celle de médecin, dans une seule journée, des classes élevées de la société aux classes les plus inférieures. Le médecin saisit au passage les opinions politiques, les discussions littéraires, les vieilles chroniques, les anecdotes, les traditions populaires, et il en fait son profit. Par conséquent, en supposant que les circonstances lui aient procuré les pinceaux et les couleurs, il peut très-bien entreprendre le tableau moral d'une grande ville. Quant à la description physique de cette cité, le médecin est encore dans une position très-favorable pour pouvoir s'en charger: il n'exercerait pas l'art de guérir avec succès s'il ne connaissait parfaitement l'air, les eaux, les productions, les localités, le climat du pays qu'il habite. Voilà pour la statistique et pour l'histoire des temps modernes.

Le tableau des événemens du moyen âge exigeait d'autres conditions. Nous avons eu le bonheur de les réunir. Les leçons d'histoire naturelle de l'homme, que nous donnons dans le Palais-des-Arts, nous forcent de suivre pas à pas les progrès de l'industrie humaine; de rechercher les causes du perfectionnement ou de la décadence des arts libéraux dans chaque siècle; d'étudier les monumens et l'état de civilisation où se trouvaient les peuples quand ces

édifices furent construits. Par conséquent les matériaux sur l'histoire du moyen âge ne peuvent nous manquer.

Cependant la connaissance des monumens, qui se trouvent encore sous nos yeux, ne suffisait pas. Les richesses répandues sur la surface de l'Europe sont peu de chose en comparaison des trésors de l'archéologie enfouis dans son sein. Il nous eût été impossible de traiter cette partie de notre histoire si l'amitié n'était venue à notre secours. Des savans, qui ont rétabli comme par enchantement les temples, les aqueducs, le théâtre, les palais de la cité fondée par Plancus, ont eu l'extrême bonté, non-seulement de nous ouvrir leurs riches bibliothèques, mais encore de mettre à notre disposition des manuscrits précieux. Nos lecteurs sont donc avertis que tous les détails d'érudition, toutes les recherches pénibles et minutieuses, les découvertes archéologiques et le grand art de ressusciter un peuple de l'antiquité, appartiennent sous plusieurs rapports à ces hommes distingués. Nous ne les nommerons pas, de crainte de blesser leur modestie, mais nous profiterons furtivement de cet avant-propos pour leur témoigner la plus vive et la plus sincère reconnaissance. Il reste maintenant, après ces observations

essentielles et préliminaires, à démontrer l'importance du sujet que nous avons choisi : c'est ce que nous allons faire dans trois sections différentes.

PREMIÈRE SECTION.

Les annales d'une cité, dont le nom se trouve mêlé à toutes les grandes époques de la civilisation, nous ont paru susceptibles de quelque utilité. Aujourd'hui que les intérêts et le bonheur du plus grand nombre occupent les véritables philosophes, on ne doit plus se borner à raconter les faits remarquables des souverains de la terre; on doit pénétrer dans les coins les plus cachés des provinces et chercher, parmi les actions héroïques ou les crimes de leurs habitans, les exemples à suivre ou les erreurs à éviter. Il faut dire aux grandes populations qui commencent à être mieux éclairées: voilà ce que vous avez été, voilà ce que vous êtes, voilà ce que vous pouvez devenir. L'historien devient alors un professeur de morale et d'économie politique.

Son influence sera plus certaine, si les faits, qui chez lui servent de leçons, se rattachent à des détails vrais, à des localités que l'on par-

court tous les jours, à des drames intéressans, à des images qui sont sans cesse ravivées par la présence des monumens que l'historien décrit avec goût dans ses narrations simples et énergiques.

Il est peu d'histoires qui puissent remplir ce but comme celle de Lyon. Peut-être parviendrons-nous à démontrer que l'histoire de cette ville est une galerie magnifique des plus beaux sujets de philosophie, d'économie politique, de recherches d'antiquités, de principes qui concernent les beaux arts. On y a vu le commerce et le bonheur, les ravages et la décadence s'y montrer suivant les institutions humaines. Les habitans ont toujours présenté un caractère particulier d'industrie, d'activité, de probité, reconnues dans toutes l'Europe. Les administrateurs s'y sont montrés le plus souvent excellens citoyens et partisans de la véritable liberté. Les monumens élevés par les empereurs romains; les irruptions des Goths, des Huns, des Sarrasins, des Bourguignons; la féodalité et le règne de la théocratie; la douce influence des lois; le luxe de nos souverains; un siége désastreux; la protection toute particulière du conquérant qui n'a fait que passer, sèment sur cette histoire des couleurs si variées qu'il est impossible qu'un

tableau ressemble à un autre tableau, et que la monotonie y naisse un seul instant.

Si néanmoins cette uniformité s'est montrée dans presque toutes les anciennes histoires de notre cité, malgré les renseignemens précieux qu'elles fournissent, c'est que la plupart des auteurs qui les ont écrites n'étaient que de laborieux solitaires ou des membres seulement érudits de la compagnie de Jésus. Savans antiquaires et compilateurs intrépides, ils ne savaient que tracer péniblement des histoires colossales, et construire des corps informes, privés de ce principe immatériel qu'on appelle ame.

Voici d'ailleurs l'opinion du père Menestrier sur tous les historiens de la ville de Lyon:

« Je crois que l'on peut faire un semblable « jugement de Paradin, de Severt et de Rubys; « pour ne rien dire du père saint Aubin qui n'a « fait que les copier, en y ajoutant les légendes « de quelques saints qui ne sont pas des actes « fort sûrs ; non plus que quelques vieilles « chroniques de certains monastères où la « crédulité des religieux qui les ont écrites a « introduit tant de miracles, de visions et de « révélations apocryphes.... Je n'ai pas voulu « imiter ces écrivains qui mettent à la tête de « leurs ouvrages de longues listes d'auteurs,

« qu'ils veulent faire croire, qu'ils ont consul-
« tés sur les matières qu'ils traitent, et qu'ils
« opposent d'abord comme un bataillon for-
« midable. »

Cependant quelle carrière magnifique ces écrivains pouvaient parcourir, s'ils avaient su donner à leurs œuvres du coloris et de la vie! Il n'est presque point de peuple qui ait été aussi illustre, non par ses exploits belliqueux ou son esprit turbulent; mais par son inviolable fidélité à ses souverains, mais par ses rapports tranquilles et commerciaux avec toutes les nations de l'univers. Presque tous les grands personnages de l'histoire ont laissé des traces de leur séjour dans notre ville.

César, comme on peut le croire, malgré son silence dans les commentaires, en a fait sa ville de finances: il était impossible qu'un territoire si favorisé de la nature ne fût pas alors habité. Les négocians Ségusiens ont souvent entretenu son armée. Marc Antoine a accordé à Lugdunum une protection toute particulière. Auguste y a passé plusieurs années de sa vie. De superbes débris du fameux autel des soixante nations, dont les colonnes soutiennent aujourd'hui les voûtes d'une église, des chemins militaires, des aqueducs, des thermes, les restes d'un théâtre et de plusieurs palais, répètent

tout ce que les Agrippa, les Drusus, les Germanicus, Claude, Caligula et même Néron ont fait pour notre cité. Sénèque a raconté à toute la terre le funeste incendie qui la détruisit de fond en comble. Le taurobole, où autel taurobolique, autour duquel se passaient des mystères si singuliers et qui fut arrosé du sang versé pour la prospérité du pieux Antonin et de sa famille, ce taurobole existe encore avec les fameuses tables de Claude. Les traditions populaires parlent tous les jours de l'écroulement du forum de Trajan, comme nos chapelles souterraines semblent raconter les premières persécutions des chrétiens.

La domination des barbares, remplacée par celle des Bourguignons et des archevêques, commence une nouvelle ère, une nouvelle civilisation. Alors d'autres temps et d'autres mœurs : Agobard, dépositaire de la science et du pouvoir de l'Église chrétienne dans les Gaules, écrit contre les images pour modifier leur culte, trouble le commerce, devient la terreur des juifs, renverse par ses conseils, les souverains trop faibles; et, se montrant en contradiction avec ses principes, défend les sorciers hérétiques contre la fureur superstitieuse de ses vassaux : l'Église de Lyon l'a canonisé. Burchard, légitime en quelque

sorte la souveraineté du clergé sur cette ville commerçante. Héraclius en rend le fardeau plus pénible; mais, contrarié au milieu de ses projets tyranniques par le comte de Forez, il se renferme dans le château de Pierre-Scise. Le comte victorieux fait hommage au roi de France de sa riche conquête: époque digne de mémoire, puisque cette cession fut la cause principale de la réunion de notre ville au domaine des souverains du royaume. Après ces troubles un riche négociant, Valdo, fonde la secte des Vaudois ou secte des pauvres, dont quelques membres existent encor de nos jours dans les vallées profondes du Piémont. Philippe-Auguste et Richard, roi d'Angleterre, partant pour la Terre sainte, arrivent à Lyon: l'accident affreux qui eut lieu à leur passage sur le pont du Rhône présageait en quelque sorte les tristes résultats de leur expédition. Les motifs sacrés qui les conduisaient dans la Palestine, opérèrent une révolution dont le clergé profita pour consolider sa puissance. Mais Louis-le-Gros fait briller les premiers rayons de liberté aux communes malheureuses qui gémissaient sous la tyrannie des seigneurs: les Lyonnais se choisissent des chefs populaires pour défendre les droits de l'humanité contre les vexations du gouvernement féodal.

Sur ces entrefaites, le premier concile général de Lyon donne à l'univers le plus étonnant des spectacles : un ambassadeur plaide la cause de son souverain ; un pape le condamne ; tous les sujets de l'empereur d'Allemagne sont déliés du serment de fidélité. Trente ans après, un second concile général est convoqué avec plus de magnificence et plus de dignité : la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine, les secours à envoyer dans la Terre sainte, en étaient les motifs. Le fameux et sage Grégoire, le savant Bonaventure, des prélats, des patriarches, des ambassadeurs, des rois ; et, au milieu d'eux, des templiers et des tartares, étaient les principaux personnages de ce drame historique. Depuis cette époque les rois dominent la féodalité et font pâlir la puissance des prélats ; les esprits commencent à penser : les génies indépendans recherchent la vérité ; la civilisation a fait un pas immense. Ce fut alors que le gouvernement consulaire porta la ville de Lyon au plus haut degré de splendeur, et fit de cette cité le plus riche bijou de la couronne.

Cependant, malgré les intérêts du commerce et la nécessité de cultiver l'arbre de Minerve, à l'ombre duquel fleurissent les arts et l'industrie, Lyon est ébranlé par toutes les se-

cousses de l'état, les guerres de religion, de la ligue et des barricades couvrent cette ville de débris et la souillent du sang de ses citoyens. Mais les souverains cicatrisent ses blessures et relèvent son commerce. Les habitans en témoignent leur reconnaissance par des fêtes magnifiques, dignes d'être transmises à la postérité. Enfin ces époques diverses et si différentes les unes des autres sont entièrement séparées de l'époque actuelle par une horrible catastrophe, miroir fidèle et lugubre des ravages du vandalisme, par la révolution.

A présent que nous croyons avoir démontré aussi longuement que le permettait une introduction, toute l'importance du sujet historique que nous avons choisi, il est utile d'exposer l'esprit dans lequel nous nous proposons de le traiter; il est nécessaire de parler un peu de la méthode que nous allons suivre et de montrer enfin, dès le commencement, la philosophie de notre histoire.

On a dit avec raison que la littérature est l'expression de la société : c'est d'après ce grand principe que nous devons nous diriger; car l'histoire est une des principales démonstrations de cette pensée profonde. En effet, l'histoire a toujours changé de physionomie suivant les usages, les mœurs, la religion de

chaque époque et de chaque peuple en particulier. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les différentes périodes des sociétés humaines, sur la civilisation du paganisme et sur celle du christianisme. Suivant les progrès variés de ces deux sortes de civilisation, les historiens ont changé de systèmes et de coloris. Comme dans ces divers développemens de l'intelligence de l'homme, il y a eu des époques essentiellement identiques, on trouve des analogies frappantes entre les historiens qui écrivaient sous l'influence du paganisme et ceux qui ont été inspirés par le christianisme.

Les contes d'Hérodote, les rêveries théocratiques et superstitieuses des peuples anciens, qu'il a rassemblés avec un si grand génie que la lecture en était écoutée avec autant d'intérêt et d'enthousiasme que les morceaux de poésie les plus sublimes; ces contes, ainsi que les poèmes immortels d'Homère, si toutefois il est possible de mettre en parallèle les grandes choses avec les moins grandes, sont des livres semblables aux chroniques des preux et aux romans de chevalerie. Les poésies attribuées, d'une manière il est vrai un peu suspecte, à Ossian, offrent ce caractère d'héroïsme si remarquable dans les siècles fabuleux de la Grèce. Nos chevaliers, la perfection idéale des seules

vertus qui pouvaient exister dans un temps de barbarie où l'homme ne tenait à la société que par son intérêt personnel, les Roland, les Renaud, les Roger, les Amadis sont aussi gigantesques qu'Achille, Ajax, Hector, Thésée et Hercule. Ils ont aussi leurs divinités tutélaires; les fées remplacent Junon, Minerve et Vénus. Les géans sont les monstres qu'ils ont à combattre. Chaque commencement de civilisation, soit payenne, soit chrétienne, est dessiné à merveille par les premiers poètes ou par les ménestrels dans ces narrations exagérées qui amusent les sociétés humaines encore au berceau. Ces chroniqueurs cherchent en quelque sorte à pallier l'atrocité de la loi du plus fort par le prestige du merveilleux.

Mais lorsque la civilisation a marché, que les peuples plus éclairés connaissent mieux leurs droits, que les guerres sont moins féroces et se font avec une tactique plus régulière, on voit paraître, pour les raconter, des Xénophon, des Thucydide, des Polybe. Après les siècles de barbarie on voit briller les chroniqueurs du moyen âge. Fidèles dépositaires et naïfs historiens, ils narrent les exploits ou les malheurs de leur époque, les luttes plus ou moins sanglantes des communes contre la féodalité, et de la féodalité contre le pouvoir d'un seul.

Comme dans tout contrat social, malgré les efforts et les passions de l'humanité, la marche naturelle des gouvernemens est de tendre vers la monarchie soit absolue, soit tempérée ; le caractère du chef modifie la littérature ; il délibère sur quels individus il fera planer sa confiance et peser la responsabilité de l'administration. Les écrivains se servent alors de l'histoire pour faire triompher leurs sectes ou leurs opinions. C'est ainsi que les compilateurs, plus ou moins adroits n'écrivent l'histoire que dans un but de flatterie et souvent dans un but religieux. Ce dernier motif a dirigé le plus grand nombre de nos historiens sous les derniers règnes de la monarchie. On les voit suivre avec une exactitude rigoureuse l'exemple de Tite-Live, qui n'oublie pas un seul des oracles Sybillins : remarquez si cela n'est pas visible dans Bossuet, Rollin, Crevier, Lebeau, mais surtout dans les annales des laborieux bénédictins et dans celles de nos jésuites.

Mais si les souverains perdent de leur influence, si l'opinion publique gagne de la vigueur, si enfin l'intelligence humaine sort de son engourdissement, l'histoire revêt aussi un caractère plus philosophique. Les contes sont mis de côté. Le doute est adopté comme règle

essentielle de critique littéraire. Hume, Gibbon, Voltaire, Raynal, Mably, écrivent alors les annales des nations dans un but entièrement opposé à celui de leurs prédécesseurs: parce que la monarchie est, de leur temps, une puissance affaiblie entre la religion qui semble s'éteindre et la philosophie qui établit son empire.

Ce qui caractérise l'histoire à cette époque de réformes politiques, à cette époque de luttes des sentimens intérieurs ou religieux de l'homme contre les rapports extérieurs ou sociaux, c'est que ce genre de littérature a pour but un véritable prosélytisme. On cherche des partisans, on torture les faits, on les abrège pour les sacrifier aux digressions raisonnées. De longues pages de philosophie se trouvent à côté de narrations très-brèves. Cette manière d'écrire l'histoire a ses avantages dans le temps où une semblable doctrine est suivie. Le plus grand nombre des lecteurs, incapables de réfléchir par eux-mêmes, faute de lumières suffisantes, ont besoin qu'on donne à leur faible intelligence des raisonnemens tout faits. Avec cette méthode philosophique, qu'on peut appeler la morale démontrée par les faits, les lumières ont bientôt semé leurs clartés dans les rangs de la société les plus obscurs.

Mais quand l'instruction est ainsi répandue, les historiens doivent changer de système. Le moindre raisonnement serait fastidieux. A la place des énormes collections historiques, le besoin nouveau d'une vaste et rapide instruction demande des résumés positifs, de simples narrations dans lesquelles le lecteur juge lui-même ce qu'il voit en images, en tableaux pittoresques et non en longues dissertations. Cette période de civilisation est arrivée pour nous. Une histoire en narrations seulement est tout ce qu'on désire. Voilà le grand principe d'après lequel les historiens modernes tels que Walter-Scot, Barante, Dulaure, Guizot, Villemain, les Thierry, se sont dirigés. Aussi voilà autant de modèles que les générations présentes doivent suivre jusqu'à ce que d'autres institutions ou d'autres besoins de la société fassent adopter des principes différens.

Il suffit de jeter les yeux sur l'état actuel de la nation française pour sentir la vérité de notre assertion. Le peuple a fait des progrès immenses dans la carrière des arts, des sciences et des lettres. Des ouvrages profonds du siècle passé sont bien au dessous des intelligences les plus communes d'aujourd'hui. Si donc on suivait dans la composition historique la marche des Hume et des Gibbon, on risque-

rait non-seulement d'être froid avec leur philosophie spéculative, mais encore on s'exposerait à être trivial en répétant des réflexions que tout le monde sait par cœur. D'ailleurs ces réflexions oiseuses entraveraient la marche rapide et progressive de l'intérêt historique; elles rendraient un livre trop volumineux. Ceci était bon quand il fallait tout créer dans les arts libéraux. Alors on avait besoin des bénédictins compilateurs pour secouer la poussière des vieux livres, pour tailler péniblement les matériaux que les architectes de nos jours mettent en œuvre avec tant de facilité.

Aujourd'hui l'édifice n'en est pas moins régulier quoique ces matériaux aient été préparés par d'autres. On dirait vraiment que les moines infatigables prévoyaient notre époque de fièvre studieuse. Chacun s'occupait avec fruit d'une seule partie des sciences et de la littérature, afin que notre siècle, où l'universalité des connaissances est un trait caractéristique du génie littéraire, étant arrivé, nous pussions donner au public des livres bien nourris, quoique légers de bagage et ne renfermant que les faits dignes de mémoire.

Nous avons cherché à remplir ce but dans notre Histoire de Lyon en ne prenant, dans les volumineux in-folio, que les événemens

remarquables qui peignent d'une manière éclatante des époques tout entières. Les critiques du bon vieux temps ne manqueront pas de s'écrier d'après cet aveu : il n'a pas tout dit. Non certes on n'a pas tout dit, et cela pour trois raisons. La première, c'est que les règles d'une bonne composition exigent une rigoureuse critique dans le choix des matériaux et une parfaite harmonie entre toutes les parties. La seconde, c'est que le plus minutieux gazetier, le plus patient suétone des temps modernes ne pourra jamais planer sur son sujet et le présenter régulièrement dans son ensemble : les peintres de tableaux d'histoire négligent toujours les détails insignifians. Enfin la troisième raison qui empêche de tout dire, c'est que souvent les hommes ont été si barbares, les ministres d'une religion sublime ont été si corrompus, qu'un historien, qui se respecte comme appartenant à la grande famille qu'on appelle race humaine, est forcé de gémir et de se taire.

D'après toutes les considérations qui précèdent nous devons nous pénétrer de cette idée importante et fondamentale que, dans les temps modernes, la fonction d'un historien est de raconter et non de raisonner. Le lecteur possède assez de jugement pour choisir les

exemples à suivre et pour recueillir lui-même toutes les conséquences qui découlent naturellement d'un récit exact et bien fait. C'est donc vers la réunion des qualités nécessaires à la perfection de ce récit que l'écrivain doit diriger tous ses efforts et toute ses facultés : car une histoire n'est bonne qu'autant qu'elle instruit, qu'elle touche et qu'elle intéresse.

Elle instruira, quel que soit le sujet, si elle est écrite avec l'unique passion pour la vérité; si l'homme y est peint avec toutes ses modifications physiques et morales, soit que ces modifications aient leur source dans l'existence intellectuelle des individus, dans les sentimens, la philosophie, la religion de telle ou telle époque; soit que ces modifications tirent leur origine des influences extérieures qui tiennent aux climats et aux gouvernemens. Elle instruira encore si l'homme y est représenté fidèlement avec ses penchans qui sont invariables parce qu'ils tiennent à son organisation qui change peu, et avec ses institutions sans cesse mobiles parce qu'elles dépendent de ses rapports sociaux qui varient à chaque instant. Enfin l'histoire instruira si les époques, les localités, les mœurs, les usages ne reçoivent que les ornemens et les couleurs qui leur conviennent; si le lecteur est transporté comme

par magie dans une société des vieux âges dont les siècles, qui marchent et s'accumulent, nous ont séparé pour toujours.

Elle touchera vivement, si l'historien est fortement ému ; s'il s'identifie au milieu des événemens des temps passés avec les personnages qu'il fait agir ; s'il se transporte en écrivant dans les lieux qu'il décrit ; s'il assiste comme spectateur intéressé aux ravages et aux cruautés dont il retrace le tableau lugubre. Sous tous ces rapports le précepte d'Horace est rigoureux : « Commence par verser des « larmes, si tu veux que je pleure. » Les pensées qui ne partent que de la tête ne peuvent émouvoir le cœur. Il n'est point d'artiste moins propre aux grandes peintures de l'histoire, à ces drames des siècles écoulés, que le philosophe argumentateur qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre le cri plaintif de l'homme qui souffre.

Enfin l'histoire intéressera, si la grande variété des faits empêche l'uniformité de naître ; si les questions importantes de législation et d'économie politique sont résolues par la seule exposition des faits ; si l'historien est pénétré comme tous les peintres fameux, de ce principe, qu'une grande action a besoin de trois qualités principales : pureté du dessin,

magie de l'expression et richesse du coloris; si par conséquent le même historien fait de son sujet un théâtre bien décoré où les événemens se succèdent avec rapidité de la manière la plus dramatique.

C'est d'après cette nécessité absolue de semer de l'intérêt dans sa narration, que l'auteur doit se créer une manière originale de peindre un genre de composition, une méthode. Ce qui se passe dans les événemens les plus ordinaires de la vie peut en cela lui servir de modèle. En effet, on ne peut concevoir les sociétés humaines, plus ou moins bien constituées, sans hameaux épars, sans bourgs, sans villages qui deviennent bientôt des villes; celles-ci sont groupées à des distances assez rapprochées autour d'une capitale. On ne peut non plus concevoir les hommes réunis sans lieux où ils agissent et discutent sur les intérêts généraux de la société. Il faut donc, avant de mettre les personnages sur la scène, décrire avec exactitude les localités, les accessoires physiques et statistiques qui ont plus d'influence qu'on ne le croirait d'abord sur la manière d'agir et de penser des acteurs. Il faut de plus, en s'occupant du lieu de la scène, décrire les changemens qui s'y sont opérés aux diverses périodes de la civilisation. Voilà

ce qu'on appelle la partie descriptive du récit. l'historien peut y prodiguer toutes les richesses du coloris sans craindre de violer les règles de l'art. Après la description physique vient l'histoire des hommes considérés d'une manière collective et de l'homme étudié isolément. Au premier cas se rattachent tous les intérêts sociaux ; au second tous les détails philosophiques. Ici l'historien peut s'élever à la hauteur du drame en racontant avec toute la magie de l'expression.

Cette méthode est d'autant plus naturelle que du bien-être physique et du perfectionnement organique découle toujours le perfectionnement du moral. A l'origine des sociétés, l'homme a été chasseur, pêcheur ou pasteur, suivant les productions de la terre qu'il habitait. Quand la terre mieux cultivée satisfaisait davantage aux besoins physiques des populations, on voyait les institutions devenir meilleures, les lois plus douces et les mœurs plus sociables. Car ce qu'on appelle le corps social est comme l'ensemble des organes d'un individu : il a d'abord son tempérament modifié par les climats, et ensuite son moral modifié par les institutions. Ainsi la narration, après avoir décrit dans la partie statistique, doit prendre une forme dramatique lorsqu'elle

s'occupe de l'homme. De la combinaison des intérêts sociaux, des rapports d'individu à individu, des besoins et des passions de l'espèce humaine exprimés par la bouche même des personnages de l'histoire, découlera nécessairement pour le lecteur une connaissance parfaite des lois, des mœurs, des usages et des préjugés de chaque époque.

Faisons l'application de tous ces préceptes au sujet historique que nous avons choisi, et l'on verra qu'il en est peu qui se prêtent à leur développement aussi bien que l'histoire de Lyon. Cette cité est une de celles qui ont le plus contribué à la civilisation européenne par ses institutions religieuses, par ses lois et par son commerce. Elle est tout à la fois une ville antique et une ville moderne. Son territoire, avant que Plancus y amenât une colonie, était déjà le séjour d'un conciliabule fameux, ou réunion de commerçans, que les peuplades belliqueuses des Gaules respectaient à cause de son utilité. Sous les Romains, elle devint le centre de la domination des empereurs. C'est aussi de là que le christianisme a répandu sur les nations environnantes son influence salutaire. La commune lyonnaise a brisé une des premières la puissance souvent nuisible de la féodalité, quoique cette espèce de gou-

vernement offrît plusieurs avantages à l'époque de son établissement. Enfin, pour me servir des expressions d'un professeur distingué, il y a dans le génie lyonnais quelque chose de sociable, de sympathique, quelque chose qui se répand avec plus de facilité et d'énergie que dans le génie de tout autre peuple.



DEUXIÈME SECTION.

Nous prenons d'autant plus de plaisir à faire ressortir les avantages nombreux d'une histoire de Lyon, que leur énumération sera une analyse rapide des chapitres que nous avons à traiter. Le lecteur pourra prendre en même temps une idée générale de l'ensemble de notre travail et de l'utilité qu'il en peut retirer. En supposant que la narration réunisse toutes les qualités que nous avons énumérées, les annales d'une cité aussi importante doivent nécessairement instruire, toucher et intéresser. Elles seront certainement des plus instructives si nous démontrons que tout ce qui concerne l'intelligence de l'homme peut y trouver place, ou comme partie essentielle, ou comme ornement accessoire. Or, les sciences naturelles, l'archéologie, les arts libéraux, la littérature, les aperçus généraux sur le commerce et sur l'économie politique, la philosophie, embellissent cette histoire à toutes ses périodes.

De tout temps les productions du sol lyonnais ont fixé l'attention des souverains qui l'ont possédé. De tout temps aussi les populations y ont été remarquables par leur santé vigoureuse, par les belles formes, communiquées en quelque sorte de générations en générations, depuis les Hellènes nos premiers fondateurs jusqu'à nos jours. Elles ont été aussi très-remarquables par la constitution athlétique de la race gauloise, dont les dix-neuf vingtièmes des habitans de Lyon descendent peut-être encore aujourd'hui. C'est principalement sur les ports bien aérés, parmi la partie laborieuse des habitans qu'il faut rechercher la vérité de cette assertion et surtout dans les campagnes environnantes, où les cultivateurs ne sont pas étiolés pas nos rues sombres et humides. Tous les voyageurs ont fait cette remarque : nous aurons occasion de la répéter souvent; car, sous le rapport de la salubrité publique, ces considérations générales d'histoire naturelle ne sont pas inutiles dans une histoire particulière. Nous verrons plus tard, en parlant de la déplorable influence des quartiers, où le soleil ne pénètre jamais sur les corps pâles et déformés de la population ouvrière, nous verrons tout le parti qu'on peut tirer de ces données physiologiques.

comme leur caractère tenait le milieu entre la douceur naturelle des Ségusiens et l'ardeur belliqueuse des Allobroges: de là ce respect de la part des nations environnantes; de là cette paix presque continuelle sur le territoire des Ségusiens, même pendant les guerres de César; de là enfin cet heureux mélange de grâces et d'énergie dans les anciennes habitantes de Lugdunum.

Les historiens parlent si souvent de leur beauté piquante et de leurs belles formes, qu'on peut croire qu'elles n'ont pas moins contribué que la séduisante variété du climat à retenir dans les murs de la ville les gouverneurs et les souverains qui y ont fait de si longs séjours. Marc-Antoine, Auguste, Caligula, dans les temps anciens, au rapport de Suétone, s'y plaisaient beaucoup: leur caractère est trop connu pour n'en pas deviner les motifs. On a retenu le nom de plusieurs Lyonnaises de cette époque, Lyonnaises très-distinguées sous le rapport des agrémens du corps et de l'esprit. Dans les siècles plus rapprochés, le clergé et les rois ont donné lieu à des anecdotes très-intéressantes. Si l'on recueillait toutes les histoires chevaleresques et galantes des temps reculés, comme celles du moyen âge à l'époque des tournois de la rue Grenette, on formerait un volume très-gracieux.

Outre les détails curieux que l'Histoire de Lyon peut récolter dans le domaine des sciences naturelles, elle peut emprunter des richesses immenses à l'archéologie.

En effet, tout ce qui regarde les mœurs, les usages, les lois, les cérémonies religieuses, les jeux du cirque et du théâtre, les disputes d'éloquence, enfin toute la civilisation des anciens y entre naturellement. Que de détails importans on peut glisser, dans le cours de la narration, sur la manière dont les légions romaines établissaient un camp fortifié, tout près des collines boisées, au milieu des vallées et sur les côteaux fertiles! Les villages portent encore de nos jours les noms des lieutenans militaires. Que d'aperçus instructifs sur les travaux auxquels on assujettissait les soldats pour construire des aqueducs, pour élever des théâtres ou des cirques, pour bâtir des temples et des palais, pour fonder, à vingt pieds de profondeur, ces chemins de granit qu'Agrippa traça jadis dans nos contrées! Le lecteur, sans écouter les leçons arides et didactiques d'un cours sur les antiquités romaines, peut donc, en suivant le simple récit des événemens, se former une idée de la manière de construire du grand peuple, de ses usages dans la vie privée, lorsqu'il traçait des inscriptions sur

comme leur caractère tenait le milieu entre la douceur naturelle des Ségusiens et l'ardeur belliqueuse des Allobroges: de là ce respect de la part des nations environnantes; de là cette paix presque continuelle sur le territoire des Ségusiens, même pendant les guerres de César; de là enfin cet heureux mélange de grâces et d'énergie dans les anciennes habitantes de Lugdunum.

Les historiens parlent si souvent de leur beauté piquante et de leurs belles formes, qu'on peut croire qu'elles n'ont pas moins contribué que la séduisante variété du climat à retenir dans les murs de la ville les gouverneurs et les souverains qui y ont fait de si longs séjours. Marc-Antoine, Auguste, Caligula, dans les temps anciens, au rapport de Suétone, s'y plaisaient beaucoup: leur caractère est trop connu pour n'en pas deviner les motifs. On a retenu le nom de plusieurs Lyonnaises de cette époque, Lyonnaises très-distinguées sous le rapport des agrémens du corps et de l'esprit. Dans les siècles plus rapprochés, le clergé et les rois ont donné lieu à des anecdotes très-intéressantes. Si l'on recueillait toutes les histoires chevaleresques et galantes des temps reculés, comme celles du moyen âge à l'époque des tournois de la rue Grenette, on formerait un volume très-gracieux.

Outre les détails curieux que l'Histoire de Lyon peut récolter dans le domaine des sciences naturelles, elle peut emprunter des richesses immenses à l'archéologie.

En effet, tout ce qui regarde les mœurs, les usages, les lois, les cérémonies religieuses, les jeux du cirque et du théâtre, les disputes d'éloquence, enfin toute la civilisation des anciens y entre naturellement. Que de détails importans on peut glisser, dans le cours de la narration, sur la manière dont les légions romaines établissaient un camp fortifié, tout près des collines boisées, au milieu des vallées et sur les côteaux fertiles! Les villages portent encore de nos jours les noms des lieutenans militaires. Que d'aperçus instructifs sur les travaux auxquels on assujettissait les soldats pour construire des aqueducs, pour élever des théâtres ou des cirques, pour bâtir des temples et des palais, pour fonder, à vingt pieds de profondeur, ces chemins de granit qu'Agrippa traça jadis dans nos contrées! Le lecteur, sans écouter les leçons arides et didactiques d'un cours sur les antiquités romaines, peut donc, en suivant le simple récit des événemens, se former une idée de la manière de construire du grand peuple, de ses usages dans la vie privée, lorsqu'il traçait des inscriptions sur

le tombeau d'un parent ou d'un ami. Il trouve à chaque instant, dans le cours de l'histoire, des détails rapides sur le sacrifice des victimes consacrées; sur la constitution civile des prêtres d'alors; sur les temples élevés par la superstition et le plus souvent par la flatterie; sur la manière de conduire dans les thermes ou sur les places publiques une eau salutaire, dérobée à sa source parfois éloignée de sept ou huit lieues; sur la solidité de ces routes militaires, étendues de l'orient à l'occident et du nord au midi, comme autant de bras de la nation souveraine ou plutôt comme des liens immenses entre les peuples et les cités que la grande ville tenait enchaînés sous sa domination municipale.

A ces aperçus archéologiques se lient naturellement dans notre histoire les détails qui concernent les beaux arts. Comme dans toutes les annales du monde, ils ont leur commencement, leur milieu et leur fin; ils ont leurs causes de prospérité et de décadence. Leur état florissant a toujours été lié d'une manière intime aux succès progressifs de notre commerce. Malgré tant de révolutions diverses, ils ont toujours obtenu dans notre cité les plus grands hommages, et par suite les plus généreux encouragemens, excepté peut-être

de nos jours où ils auraient besoin d'être mieux soutenus ; ce n'est pas la faute de nos administrateurs ; les monumens élevés sous leurs auspices, les bas-reliefs commandés, un théâtre presque fini, plusieurs tableaux achetés sont des preuves de leur zèle. S'il reste beaucoup de choses à faire, c'est la faute du siècle qui est arrivé à cette époque de satiété très-pernicieuse aux arts libéraux. La politique absorbe tout. Nous ne verrons que trop qu'au lieu de nous regarder comme des peuples parfaits, nous devons quelquefois chercher des modèles dans les siècles passés. A des époques déjà loin de nous, les habitans de notre cité étaient plus libres, le conseil municipal moins subordonné aux petites coteries de la capitale, le commerce mieux favorisé et les beaux-arts en général beaucoup plus encouragés.

Sous les empereurs romains, la sculpture et l'architecture étaient encensés avec tout le luxe de la Grèce et de Rome. Les mosaïques si riches qu'on a découvertes, les médailles qui sont parvenues jusqu'à nous, les marbres qu'on rencontre encore sur le plateau de Fourvière au milieu de la ville incendiée du temps de Sénèque, les passages remarquables de plusieurs poètes qui nous représentent le palais des empereurs se réfléchissant avec majesté

dans les eaux tranquilles de la Saône, nous prouvent avec quelle magnificence les arts étaient alors cultivés. Les noms des sculpteurs fameux de notre ancienne cité sont parvenus jusqu'à nous. Il paraît que les rois bourguignons ont eu un goût très-vif aussi pour la peinture et la sculpture. Les archevêques les ont surpassés, comme nous le démontrent les restes de leurs cloîtres. Enfin les monumens des temps plus rapprochés de nous attestent les efforts du consulat pour faire fleurir les arts dans la seconde ville du royaume. Ces magistrats si zélés, cherchaient à justifier de toutes les manières, les titres de noblesse que le privilége de leur place perpétuait dans leur famille. Ils avaient un historiographe de Lyon; ils avaient de plus un peintre, un sculpteur spécial, un antiquaire. Le prévôt des marchands, les échevins, tous les membres de la haute magistrature et souvent de simples négocians, comme on l'a vu au milieu du siècle passé quand l'école de dessin fut fondée, encourageaient d'une manière vraiment royale non-seulement les lettres, les sciences, le collége de médecine, les établissemens de bienfaisance, les entreprises particulières et tous les genres d'industrie; mais encore ils voulaient que les beaux-arts fussent en honneur. Ils

avaient remarqué avec raison que de tout temps les beaux-arts ont séduit les hommes, les ont civilisés en leur procurant les plus douces jouissances; que les villes qui ont eu le bonheur de les cultiver avec succès ont rendu tributaires les autres peuples de l'univers. Ils avaient surtout remarqué à Lyon que nos manufactures ne couvraient tout le globe de leurs produits qu'à cause de l'originalité des dessins de nos artistes. Ils étaient bien loin de regarder les arts comme des plantes parasites, reproche que mériteraient peut-être plusieurs politiques de ce siècle. Aussi ces magistrats, véritables protecteurs de la cité, patriotes dans toute la beauté de l'expression, agissant comme des souverains, étaient regardés comme des rois. Les artistes les plus fameux et les savans les plus distingués leur adressaient de superbes dédicaces.

On voit que l'Histoire de Lyon pourra dans la suite faire naître des réflexions très-importantes sur l'influence des arts dans tout ce qui peut intéresser la prospérité d'une ville commerçante. Ces réflexions seront un peu tristes malheureusement, quand l'ordre chronologique nous amènera aux institutions modernes, à cette centralisation funeste dans la capitale qui fait que des chaires, si utiles à l'industrie

et à l'instruction des provinces ou des cités secondaires, demeurent silencieuses faute d'administrations protectrices. On verra de jeunes artistes, déjà célèbres, forcés d'aller chercher ailleurs une existence honorable que la cité ne peut leur fournir. On verra les deniers publics et particuliers de notre ville s'engloutir dans la caisse du ministre des finances, tandis que nos manufactures, nos monumens, l'embellissement des places et des quais, l'assainissement des quartiers populeux en auraient un si grand besoin. Il est plusieurs minuties, un grand nombre d'entraves d'administration qui démontrent que dans le beau siècle de l'ordre légal les citoyens ont les mains liées : notre grande cité pleure, au milieu de ses manufactures qui menacent ruine, ses anciennes institutions libérales.

Le tableau des lettres et des sciences à chaque période de civilisation, donnera lieu à des remarques aussi importantes. A Lugdunum, sous Auguste, sous le furieux Caligula, du temps de l'imbécile Claude, les lettres et les sciences étaient en honneur. Il y avait des chaires d'éloquence dont la réputation s'étendait dans tout l'empire. Il y eut même des auteurs lyonnais auxquels le sénat romain éleva des statues sur la place publique de

Rome. Plus tard, presque tous les chefs de l'église de Lyon acquirent une immense renommée sous le rapport de la science. Leurs missionnaires, envoyés dans les quatre parties du monde, étaient regardés comme les plus éloquens. A la renaissance des lettres, l'imprimerie de Lyon jouissait d'une réputation européenne, à cause des profondes recherches de nos savans lyonnais et de la beauté typographique de leurs ouvrages. Des imprimeurs de notre ville ont été placés dans plusieurs biographies au rang des grands hommes. Tout ce qui se passait de mémorable dans la cité était imprimé en très-beaux caractères, aux frais de la commune, et donné en présent aux souverains qui séjournaient à Lyon. Aujourd'hui qu'un voyageur s'arrête dans nos murs: rien pour le distraire et l'instruire après les fatigues du négoce. Où est la chaire de philosophie pour apprendre aux habitans les les devoirs du citoyen? où est la chaire d'éloquence pour les préparer aux travaux de la tribune nationale? plus de nobles rivalités dans la carrière des lettres : les muses et l'amour de la patrie semblent avoir déserté nos rivages.

Les réflexions précédentes sur les arts et sur les sciences nous conduisent à dire un

mot de la partie la plus instructive dans les temps modernes de l'Histoire de Lyon. C'est la partie de la narration qui concernera l'économie politique et le commerce de notre ville, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. Lugdunum a été dès son origine une ville financière. Dans tous les temps, à toutes les époques, on y a battu monnaie, on y a spéculé, on y a fait le commerce. Mais depuis les foires des Ségusiens jusqu'aux expéditions de nos commerçans pour l'Amérique, pour, la Russie, pour la Turquie, pour l'Espagne, enfin pour toutes les régions de la terre, le commerce de Lyon a souvent changé de physionomie, si l'on peut se servir de cette expression. Il a varié, suivant les progrès de la civilisation; suivant les événemens politiques qui sont survenus à des époques plus ou moins éloignées; suivant les divers objets du négoce, avant que les soieries composassent la partie essentielle de notre industrie; suivant le luxe plus ou moins répandu dans l'Europe, à partir du temps des croisades; suivant les nouveaux débouchés qui étaient ouverts aux navires marchands; suivant les nombreux systèmes de douanes qui ont été imposés aux peuples; suivant enfin la concurrence toujours croissante des nations voisines.

La position magnifique de Lyon au confluent de deux rivières considérables devait rendre cette ville necessairement commerçante : aussi le négoce a été son trait caractéristique dans tous les siècles. Il sera intéressant de bien approfondir, sous le rapport de l'économie politique, comment cette prospérité de son commerce est allé toujours en croissant, malgré de grandes révolutions et de grandes catastrophes; tandis que des villes célèbres telles que Tyr, Carthage, Alexandrie, Venise ou disparu ou perdu leur antique splendeur. Quelle vaste carrière se présentera à nous quand nous assisterons aux foires des Ségusiens, aux marchés de Lugdunum sous Auguste, à ces marchés où les pierres précieuses de l'Orient, les riches tissus de l'Asie, les vins des Gaules, les marbres de la Grèce se trouvaient réunis au confluent du Rhône et de la Saône! quand nous participerons en quelque sorte aux correspondances journalières des facteurs de Lugdunum avec ceux de Massilie! Quand nous verrons les réfugiés d'Italie, après les guerres civiles des républiques du moyen âge, venir établir à Lyon des banques et des comptoirs! quand nous verrons les croisés rapporter de la Terre sainte à Lyon le luxe des Musulmans et la politesse un peu

astucieuse des Grecs du Bas-Empire! quand nous verrons les rois de France anoblir de laborieux commerçans pour encourager l'industrie! De ces aperçus généraux découleront nécessairement des conséquences importantes sur la marche à suivre pour rendre le commerce toujours florissant, et sur les institutions nécessaires pour rendre les populations ouvrières plus heureuses : choses essentielles, puisqu'elles sont la base fondamentale de la prospérité de notre ville.

Nous avions donc raison de dire que l'Histoire de Lyon, en supposant toutefois qu'elle soit bien traitée, offrait les qualités exigées de nos jours où les livres utiles sont les seuls favorablement accueillis : Peut-être que cette histoire sera touchante, pathétique, dans plusieurs parties, si l'auteur sait mettre en œuvre les nombreux matériaux qui sont à sa disposition ; s'il expose sans prétention un très-grand nombre de scènes tragiques qui rembrunissent de temps en temps les couleurs vives et brillantes du vaste tableau que nous avons esquissé.

Le premier incendie de Lugdunum produisit une sensation des plus vives parmi les Romains qui connaissaient toute l'importance de cette métropole des Gaules. L'écroulement

du forum de Trajan ; les persécutions des premiers chrétiens dont le sang ruissela par le Gourguillon et vint rougir les flots de la Saône; les ravages des barbares et des Sarrasins ; les cruautés réciproques des bourgeois et des chanoines pendant les révoltes des communes ; la mort et le triste convoi de saint Bonaventure ; les guerres de religion ; les barbaries épouvantables exercées par les religionnaires et par les catholiques ; les exécutions juridiques ordonnées par le cardinal de Richelieu; les scènes plus ou moins lugubres qui se sont passées dans le château de Pierre-Scize ; plusieurs accidens arrivés sur nos ponts ; les nombreuses épidémies, les temps de misère et de famine ; le drame de la révolution ; une conspiration dans les temps modernes et des victimes innocentes sacrifiées : voilà autant de scènes touchantes qui feraient couler les pleurs de tout lecteur ami de l'humanité, si l'historien pouvait réussir à les peindre comme il les a senties lui-même.

Enfin nous arrivons à la qualité essentielle, indispensable à toute histoire, quel que soit le sujet qu'on traite. Nous ne craignons pas de le dire : ce sera notre unique faute si l'Histoire de Lyon n'intéresse pas. En effet, sous le rapport de l'intérêt, elle offre mille chances

des plus favorables. Elle renferme tout ce qui peut charmer l'homme d'état, le littérateur, le peuple en général et les savans en particulier. Elle peut être à elle seule un cours complet d'histoire moderne.

Nous avons trois grandes sources où nous pourrons puiser l'intérêt nécessaire à notre grand tableau historique : la description physique des monumens et des localités, la philosophie de chaque époque, et toutes les institutions civiles. C'est l'ordre social tout entier, et les sentimens les plus chers au cœur de l'homme que nous aurons à passer en revue. Ils formeront en quelque sorte le dessin et l'expression de notre tableau; la description pittoresque et statistique en sera le coloris. Pour nous borner un seul instant à cette dernière source d'intérêt, est-il dans les régions tempérées une réunion de paysages plus gracieux et des sites plus ravissans? n'est-ce pas une recherche des plus philosophiques que d'examiner l'influence d'un climat aussi favorable et de la mettre en parallèle avec les établissemens destructeurs de l'homme? Voyez cette immense population, agglomérée dans un coin du globe entre deux rivières très-considérables : que de réflexions importantes à faire sur tout ce qui regarde la salubrité publique, quand on

se promène au milieu des rues étroites, sombres, boueuses, rendues plus pernicieuses encore par les brouillards épais accumulés pendant l'hiver, faute de vastes débouchés qui permettent une libre circulation à l'air! Que d'abus à désigner sous le rapport des constructions particulières, dans une cité où la nature a tout fait pour consolider la santé et où l'homme fait tout pour la détruire! que de recherches statistiques à débrouiller sur les établissemens monastiques, sur les maisons de bienfaisance et de charité; sur la mortalité journalière; sur les naissances; sur les variations atmosphériques; sur les inondations des deux rivières; sur les monumens publics, tels que la Monnaie, les prisons, les églises, l'Hôtel de ville, l'Archevêché et l'Hôtel-Dieu; sur les quais, les places publiques, les promenades et les ponts.

Ces aperçus statistiques sont la portion minutieuse mais indispensable de l'histoire de Lyon. Pour les embellir un peu, nous ne craindrons pas d'y semer quelquefois des couleurs tout-à-fait différentes. Nous chercherons de temps en temps à adoucir les contours trop rudes de notre dessin. Les productions charmantes, dont le pinceau d'un ami a orné notre travail, nous serviront de modèles, et la belle situa-

tion de notre ville fournira les couleurs et les ornemens.

Si la main des hommes a gâté des sites superbes, il en reste encore assez pour offrir aux paysagistes les plus beaux sujets pittoresques. Un auteur distingué a fait sur les tableaux de la nature considérés aux environs de Lyon, un recueil très-intéressant. D'autres villes peuvent présenter aux voyageurs des points de vue plus magnifiques, plus somptueux en quelque sorte et plus animés; mais rien d'aussi suave et d'aussi gracieux. Genève est sur le bord d'un lac immense; les yeux se promènent au loin sur cette vaste nappe d'eau: l'horizon qui l'environne, borné seulement par le Jura et par les Alpes, fait naître des pensées sublimes: aussi tous les grands poètes y vont chercher des inspirations. Le Dauphiné offre aussi des sites majestueux et sévères, des gorges de montagnes sombres et romantiques, des vallées fertiles, mais tristes au milieu des rochers qui les dominent, digne séjour des belliqueux Allobroges et des fiers Dauphinois. Bien différente de ces deux régions voisines, la ville de Lyon et ses campagnes environnantes, avec leurs prairies émaillées de fleurs, leurs côteaux couverts de vignobles, leurs jolies métairies, leurs collines ombragées, leurs

petits rochers pittoresques, leurs ruisseaux si frais et si purs, reposent agréablement la vue et font rêver. Si dans la cité populeuse le commerce et l'industrie se font entendre avec le roulement de leurs lourdes voitures, à quelques minutes hors des portes de la ville on dirait que ce pays, d'une température si douce et d'un aspect si riant, est le séjour des tendres loisirs ou de l'aimable insouciance dont parlent les poètes de l'antiquité. Il est peu de pays en effet qui répande autant de charme sur un cœur exempt d'ambition. On se plaît dans la capitale durant les folâtres plaisirs de l'hiver; on voyage pendant quelques mois au milieu des arts de la mélancolique Italie; mais on voudrait habiter toujours les environs de Lyon. La description des localités de cette région, si pittoresque, ne sera donc pas sans intérêt dans notre histoire. Voilà pour sa partie statistique : venons à la partie morale.

Ici la carrière devient grande : elle devient en même temps d'une immense difficulté. Nous verrons bientôt la partie civile s'agrandir encore et offrir un intérêt à peu près général pour tous ceux qui cherchent à se rendre compte des progrès de la civilisation dans notre belle et généreuse patrie.

Cette division morale et civile de la cité

dont nous entreprenons l'histoire est basée sur deux sources principales de la sociabilité, sur les sentimens intérieurs de l'homme et sur ses rapports extérieurs. Par les premiers, il pense, il communique ses pensées; il est en liaison intime et intellectuelle d'un côté avec l'Être suprême et de l'autre avec ses semblables; il est religieux, fils, époux, frère, ami, avant que d'être citoyen. Le second principe de sociabilité vient du dehors; c'est proprement dit le contrat social, le pacte social, lorsque les habitans d'un même coin de terre sympathisent entre eux, se défendent mutuellement, s'imposent des lois à suivre sous une forme quelconque de gouvernement : alors l'homme a d'autres devoirs à remplir que ceux que lui dictent la nature ou les besoins de son cœur. Il est citoyen, compatriote et sujet. De là deux parties bien distinctes quoique toujours confondues dans notre Histoire de Lyon : l'une morale et l'autre civile.

A la première se rapportent les sectes religieuses, les systèmes de philosophie, la pensée humaine, toutes les fois qu'elle a une certaine influence sur le pacte social. A la seconde se rattachent toutes les formes possibles de gouvernement municipal, féodal, théocratique, monarchique, constitutionnel, dans leurs rap-

ports avec le bonheur des habitans de notre cité et avec la prospérité de leur commerce. Il sera sans doute très-important de démontrer par les faits, dans le cours de notre histoire, comment ces deux principes philosophique et politique se sont toujours mutuellement influencés. Examinons d'avance et d'une manière générale le vif intérêt qu'ils peuvent semer l'un et l'autre sur notre récit.

Il n'est point de ville où les sentimens intérieurs de l'homme aient plus changé que dans la ville de Lyon, depuis les druides et les bardes jusqu'aux jésuites et aux romantiques de nos jours. Par conséquent, quelle variété dans le tableau moral de notre ville! que de choses à dire sur la religion et les cérémonies des druides, au milieu des bosquets touffus de l'Ile-Barbe, avant qu'on y eut établi le célèbre monastère visité par Charlemagne! que de détails piquans sur le mélange du culte des Galls, des Grecs et des Romains! sur la superstition particulière des bonnes femmes de Lugdunum qui allaient, dans le vieux forum, suspendre de petits bras et de petites jambes de marbre au cou d'une déesse bienfaisante qui opérait toutes sortes de prodiges! Et ces bardes fameux, dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés de l'histoire des

peuplades gauloises, ne mériteront-ils pas d'être rappelés avec leurs contes emphatiques sur la prétendue fondation de Lyon, fondation qu'ils comparaient à celle de Rome, construite par deux frères après avoir consulté le vol des oiseaux? Ne faudra-t-il pas dire un mot de leur poésie populaire, célébrant les guerres des Gaulois en Asie et en Italie, le sac de Rome par un Brenn ou Brennus, les hasards que couraient les négocians de Lugdunum en allant trafiquer au loin sur les mers de l'Afrique et sur les parages de Massilie? Quelle opposition de couleurs ne faudra-t-il pas employer, quand sur les débris de l'autel barbare des druides dispersés par les empereurs, quand sur les ruines des temples de chaque dieu de l'Olympe nous raconterons les triomphes du christianisme! nous le montrerons d'abord sous la modeste et douce physionomie d'une pensée consolatrice, émanée de Dieu: bientôt son édifice majestueux s'élèvera au-dessus des trônes, et ses ministres marcheront plus tard avec tout l'appareil et toute la puissance du gouvernement théocratique. Que de réflexions morales et politiques feront naître les nombreux établissemens monastiques dans Lyon et sur les collines d'alentour; la corruption du haut et du bas

clergé qui a nécessité plusieurs conciles; les sectes particulières; les hérésies multipliées qui en furent le malheureux résultat jusqu'à la grande réforme; les discussions religieuses qui amenèrent avec elles les persécutions, les bûchers, les assassinats, la ruine des monumens et les guerres civiles! Ne faudra-t-il pas peindre à grands traits, au milieu de tous ces désordres, les progrès lents mais assurés des idées philosophiques, depuis les erreurs monstrueuses des écoles qui ne juraient que par Aristote, jusqu'au philosophisme de beaucoup d'auteurs du dix-huitième siècle qui ne juraient que par le néant? Ne faudra-t-il pas montrer comment notre ville a successivement adopté toutes les erreurs scolastiques jusqu'à nos jours où la satiété de tout système de philosophie, même de celui de Platon ressuscité, a fait regarder l'ambition des richesses comme la seule morale digne d'un homme raisonnable?

Que le tableau de l'esprit humain, étudié dans une grande cité, demande de recherches et de soins! quel intérêt ne présenterait-il pas, quelle source féconde des idées les plus sublimes ne serait-il pas pour le lecteur, si l'historien avait le bonheur de réunir les trois qualités dont nous avons parlé : le dessin, l'expression et le coloris! Mais si le tableau

moral est susceptible d'un si vif intérêt, nous ne craindrons pas d'avancer que l'histoire des institutions civiles de notre cité est d'une utilité beaucoup plus grande : car ce n'est plus ici des sectes philosophiques ou religieuses qu'il s'agit de peindre, mais ce qu'on appelle gouvernemens ou liens sociaux sous toutes les formes qu'ils peuvent revêtir. Cet aperçu rapide terminera notre introduction.



TROISIÈME SECTION.

César avait triomphé des Gaules. Les peuplades guerrières de ces régions sauvages avaient plutôt succombé sous la tactique militaire que sous le courage des Romains. Il restait aux vainqueurs une tâche bien difficile à remplir : il fallait imposer à ces peuples conquis non des chaînes humiliantes, mais des fers dorés, mais des lois qui pussent les amollir et détruire leur antique vigueur. Ne songeant qu'à la nécessité présente, les Romains ne pensèrent pas qu'ils détruisaient par là leurs plus fortes barrières contre les irruptions des barbares du Nord. On commença donc par rompre les ligues fédératives des Gaulois en créant de nouvelles associations politiques. Auguste fit une division des Gaules entièrement différente des premières. On éleva des temples, des cirques, des théâtres; on supprima les druides; on effaça, autant qu'on put, les traces de l'ancienne liberté.

Les cités furent isolées les unes des autres par des sentimens de jalousie semés avec adresse; par des titres de municipes, de colonies romaines, de cités impériales, de villes très-sûres, très-fidèles : c'était là autant de cordons ou de rubans honorifiques que Rome, la maîtresse du monde, donnait à ses vassales.

Lyon fut la ville privilégiée par excellence. Cela devait être pour un grand nombre de raisons, dont voici les principales : ville nouvellement colonisée, ses traditions dataient à peine d'un quart de siècle; elle était romaine plutôt que gauloise; les habitans nombreux, répandus sur son territoire avant sa colonisation, avaient composé une nation riche, tranquille, commerçante, respectée de ses voisins et alliée fidèle du peuple romain depuis les temps les plus reculés. Cette ville était d'ailleurs, par sa position, le boulevard des nouvelles provinces, mais plutôt une forteresse contre elles que pour elles. Sa population très-nombreuse dès son origine, ses monnaies, ses tissus et ses autres marchandises si renommées; son inviolable fidélité; les conférences célèbres de ses rhéteurs, l'affection toute particulière des empereurs romains ou des généraux qui y fixaient leurs quartiers d'hiver après les fréquentes excursions contre les Germains; les

assemblées nombreuses des nations gauloises qui se réunissaient auprès de l'autel d'Auguste : tous ces motifs devaient contribuer à faire de Lyon la métropole des Gaules.

Il n'est plus étonnant que cette ville remarquable ait alors joué dans les Gaules le rôle que joue Paris à l'égard des provinces. Nous verrons comment son exemple, suivi par toutes les autres cités, a consolidé la puissance des empereurs jusqu'à ce que les hordes du septentrion vinrent plonger l'occident dans un horrible chaos.

Après les premiers siècles de barbarie ; après cette époque de meurtres, de carnages, d'incendies, de toutes les atrocités enfin dont l'homme est capable lorsqu'il est entraîné par le besoin matériel de son égoïsme et par une férocité naturelle, lorsque les lumières de la raison ou de l'Evangile n'ont mis aucun frein à ses passions ; après cette époque de bouleversement de la civilisation du paganisme, c'est encore Lyon qui sort le premier de ses cendres pour éclairer les peuples voisins. Ses trésors avaient attiré les barbares ; ils la détruisirent ; son heureuse position la ressuscita. Il est vrai qu'outre cette immense avantage des localités, il existait déja dans ses nouveaux habitans un principe de vie et d'immortalité

qui devait avec la marche progressive de l'intelligence humaine les rendre plus libres et plus éclairés : je veux dire la religion chrétienne.

C'est en effet dans ces temps désastreux que la religion devint une égide extérieure après avoir été une consolation interne. Ce fut alors que le sol lyonnais, arrosé par le sang de tant de martyrs, commença à produire des fruits précieux. Avec les débris du colosse romain l'Eglise se construisit un trône plus élevé que celui des dominateurs de l'univers. Jusqu'à cette époque la religion avait été reléguée dans le fond des cœurs, surtout en occident. En vain des empereurs l'avaient fait régner avec eux et avaient couvert ses ministres des signes imposans de la souveraineté : la religion n'avait encore que les priviléges de la philosophie ; elle ne disposait que des consciences ; elle était maîtresse de l'homme moral, de l'humanité ; elle ne l'était pas de ce qu'on appelle société.

Les grands services qu'elle rendit pendant les invasions des barbares la firent respecter tout à la fois des vainqueurs féroces et des peuples opprimés. On regarda les ministres du Seigneur comme des êtres divins ou au moins comme des interprètes du Très-Haut.

De cette influence mystérieuse, qu'ils exerçaient, au souverain pouvoir, il n'y avait qu'un pas : il fut bientôt franchi. La religion eut son gouvernement temporel. C'est alors que la ville de Lyon brilla d'un éclat tout nouveau. Nous verrons, comme nous l'avons déjà fait pressentir, que le savoir profond de la plupart de ses archevêques, de ces prélats qui avaient succédé à des martyrs si respectables, retentit jusqu'au bout de la terre.

Notre histoire à cette époque mémorable présentera donc des couleurs entièrement différentes de celle de la première partie. Ici notre tableau offrira au lecteur, d'un côté, le mélange confus de tout ce que les hommes des temps barbares peuvent avoir d'individuel, de féroce, d'abruti dans leurs hordes ou leurs associations nomades; d'un autre côté l'image ravissante de tout ce que la religion peut renfermer en elle-même de sublime et surtout de magnifique. Car il entrait dans la politique des prélats de ces siècles ténébreux d'agir sur l'imagination des barbares par le luxe et la pompe des cérémonies. Ils parvenaient de cette manière à leur inspirer plus de douceur pour les peuples subjugués, à obtenir une partie du butin qui contribuait beaucoup à augmenter le pouvoir temporel de l'Église en agrandissant son domaine.

C'est alors que nous verrons les pieux solitaires, retirés dans leurs cellules sur les collines environnantes, les moines de l'Ile-Barbe aller au-devant des populations nomades, avec les insignes sacrés, pour empêcher leurs hordes féroces de ravager la cité populeuse et tremblante. C'est alors que nous verrons des prélats se couvrir eux-mêmes de la lourde cuirasse, prendre la lance et l'épée, en imposer aux barbares en se mettant à leur tête pour adoucir leur férocité et donner l'exemple de la modération. Les mœurs assez bizarres de ces temps de barbarie composeront la seconde partie de notre ouvrage. L'homme de la nature y paraîtra dans toute sa nudité, jusqu'au moment où les rois bourguignons, s'emparant de notre ville, y feront briller les premières lueurs de la civilisation moderne, en instituant des lois qui sont parvenues jusqu'à nous. Bientôt ces rois bourguignons partageront leur souveraineté sur le Lyonnais avec les archevêques de la métropole. Ces archevêques finiront par s'emparer, soit par ruse, soit à titre d'héritage, de la puissance spirituelle et temporelle. Lyon passera, pour plusieurs siècles, sous la domination de l'Église. Les prélats et le chapitre disposeront à leur gré des richesses et de la prospérité de cette ville commerçante :

ici commencera la troisième partie de notre livre.

Les chefs des nations conquérantes se sont alors partagé les territoires conquis. Ces populations nomades formées dans leurs premières invasions de hordes avides de butin et altérées de sang, exasperées par d'autres barbares qui se précipitaient après elles, avaient d'abord tout ravagé. Lorsqu'elles furent enfin paisiblement assises dans nos riantes contrées et qu'elles furent mitigées par les principes religieux, on les vit revenir insensiblement aux doux sentimens de l'humanité, au désir de perpétuer leurs familles. L'idée de loi, de propriété, de services réciproques, de pactes sociaux en fut le résultat nécessaire. De là autant de réunions particulières avec un chef à leur tête. Celui-ci établit le plus souvent sa résidence sur une colline escarpée, fortifiée par la nature, et dominant des quantités plus ou moins considérables de terrains fertiles que les leudes ou les vassaux cultivaient.

Le seigneur accordait sa protection pour un usufruit ou un service quelconque, mais surtout pour un service militaire. Il avait son barde, son ménestrel, son chapelain et les gardes de son manoir. Vivant sans cesse dans la crainte d'être expulsé de son domaine

comme les premiers propriétaires en avaient été chassés ; habitué d'ailleurs au rude métier de la guerre qui donnait seul les titres de noblesse, il était toujours occupé à des expéditions belliqueuses. Souvent même il pillait ses voisins pour entretenir les hommes d'armes nécessaires à sa conservation individuelle. Il est impossible de parcourir les environs de Lyon ou les provinces voisines, sans rencontrer à chaque instant les murailles écroulées des forteresses féodales où vivaient tant de petits despotes. Cependant après les siècles de barbarie, cette institution présente un commencement de civilisation, une sorte de gouvernement de famille ou gouvernement domestique : c'est ainsi qu'on voit en vigueur à l'origine des sociétés humaines le régime patriarchal. Quand nous esquisserons l'histoire des comtes du Forez, dans leurs rapports avec notre ville, nous verrons que leur domination a son côté favorable. La manie chevaleresque qui l'accompagnait sème sur les annales de Lyon des couleurs très-originales.

Chose qui étonnera le lecteur, c'est que la ville de Lyon, qui alors avait repris une sorte de prédominance commerciale, qui était l'asile des juifs et des banquiers persécutés partout ailleurs, supporta les vexations féodales de la

part de ceux dont elle devait le moins les attendre: de la part des archevêques. Comme seigneurs temporels et spirituels, les prélats, avaient aussi construit des forteresses. Le château principal était sur le rocher de Pierre-Scize : les hommes d'armes de leurs immenses cloîtres étaient alimentés par de nombreux vassaux qui cultivaient les domaines de l'Église entre Chaponost et Écully. Pour entretenir ces milices nombreuses et suffire au luxe effréné du chapitre, à cette époque remarquable, les archevêques et les chanoines accablèrent les bourgeois d'impôts. Les paisibles négocians qui trafiquaient entre les deux rivières, se virent avec peine inquiétés dans leur négoce; surtout à une époque où la ville devenait forte et florissante. Aussitôt le premier cri de liberté se fait entendre; la commune se soulève en masse; toutes les maisons des citoyens deviennent de petites citadelles. L'humanité outragée parvient enfin à conquérir ses chartes et ses priviléges.

Cette quatrième partie de notre ouvrage ne manquera pas de matériaux. Toutes les chroniques de cette époque de véritable régénération sociale sont fertiles en peintures locales très-intéressantes, soit à cause de l'importance des personnages principaux de ce drame, soit

à cause de l'étonnante énergie de simples bourgeois révoltés. Ces derniers offrent surtout, dans leur caractère historique, un mélange bizarre d'indépendance et de servilité, de générosité patriotique et de superstition monstrueuse: on les voit insulter leurs prélats et se courber dans la poussière pour recevoir humblement des bénédictions; on les voit massacrer les agens supérieurs du despotisme féodal, et se créer parmi eux des aristocraties commerçantes, première origine du consulat; on les voit enfin maudire les vexations du chapitre et brûler les malheureux maniaques accusés d'hérésie. Il faut en effet des siècles pour achever l'éducation de l'esprit humain. Les exemples de ces temps reculés, ainsi que ceux d'une époque plus rapprochée de nous, devraient peut-être, plus que tout autre motif d'utilité publique, déterminer nos administrateurs à répandre les lumières dans les classes les plus obscures de la société.

Lorsque nous en serons aux siècles de révoltes des communes, on frémira d'horreur en voyant les atroces représailles des bourgeois peu éclairés mais poussés par un sentiment naturel de liberté, et des chanoines courroucés de voir une troupe de vassaux ou de manans les réduire plusieurs fois à un jeûne forcé dans

les forteresses de Saint-Just. Ce tableau, entièrement différent de ceux qui auront précédé, montrera la première intervention de nos souverains dans les débats des communes. Les acteurs multipliés du drame politique, la noblesse, le clergé, les colons, les leudes, les bourgeois, les serfs, les vassaux se perdent et se fondent peu à peu dans le gouvernement monarchique comme les rivières, après un trajet plus ou moins long, se jettent dans les fleuves.

Alors aussi les voûtes gothiques des nombreuses églises de Lyon retentirent des premières prédications pour les croisades. Ces prédications produisirent une révolution à peu près générale parmi ceux qui combattaient pour et contre les communes. D'un côté, les peuples pillés, foulés, sans cesse dérangés dans leurs modestes établissemens, devaient se ranger avec enthousiasme sous la bannière des souverains partant pour la Terre sainte : ils se précipitaient vers des destinées plus agréables; or rien ne facilite plus une révolution que la perspective d'un avenir moins malheureux ; ce qui devrait engager les rois à rendre le présent toujours supportable. D'un autre côté, les seigneurs spirituels devaient voir avec plaisir les triomphes universels de leurs missionnaires. C'était une carrière im-

mense ouverte aux donations à faire à l'Église pour mériter du Très-Haut le succès de l'expédition. C'était un champ assez vaste de pénitences à imposer aux comtes et aux barons qui ne courbaient pas leur front orgueilleux sous le joug de la théocratie : plusieurs firent le voyage de la Palestine, par ordonnance de nos archevêques, après avoir laissé toutefois des richesses considérables dans nos cloîtres et dans nos monastères. On verra à quel point le luxe des ornemens pontificaux et archiépiscopaux était alors porté parmi nos prélats, quand nous ferons la description des cérémonies religieuses de cette époque.

Il résulta, comme on doit se le figurer d'avance, de ce mouvement général des grands, des seigneurs, des prélats, des bourgeois et des vassaux, un changement énorme dans la situation politique de tous les peuples et principalement dans celle de notre ville. Elle était alors, après Rome, le centre de la puissance de l'Église ; elle se trouvait sur le passage de quelques souverains du Nord qui allaient en Palestine. A la fin de leurs expéditions lointaines le changement politique fut plus grand. Le système de subdivision de territoire, de petites principautés, sans liens, sans harmonie, n'avait pu tenir en Palestine contre une na-

tion belliqueuse et conquérante ; contre une nation surtout qui était dirigée par une seule tête. La féodalité qui avait combattu dans l'Asie pour conquérir le tombeau de Notre-Seigneur, y avait en quelque sorte trouvé le sien ; ou si elle n'expira pas entièrement, elle en revint si faible et si chancelante que le pouvoir monarchique l'anéantit d'un seul coup. Les propriétés des seigneurs étaient pour la plupart vendues aux souverains ou données à l'Église. Dès-lors le système féodal était rompu.

Le gouvernement de l'Église avait aussi perdu son influence et sa vigueur, mais par des causes bien différentes. Une de ces causes agissait en dedans et l'autre venait du dehors. A Lyon, les négocians qui s'étaient si souvent révoltés avec des succès si variables, avaient fini par adopter une tactique plus sûre ; ils avaient obtenu la protection armée, ou si l'on veut, la médiation toute puissante des souverains du royaume ; ils s'étaient choisi, pour défendre leurs intérêts industriels et politique, des chefs recommandables par leur grandeur d'ame et leur patriotisme : ces chefs furent par la suite des modèles du prévôt des marchands, des échevins et des conseillers. Ce gouvernement populaire lutta avec efficacité contre le pouvoir théocratique ; mais celui-ci suc-

comba entièrement sous l'influence des causes extérieures, apportées par tous les guerriers revenant de la Palestine.

Ces dernières causes ont principalement agi sur la ville de Lyon qui était comme aujourd'hui le point central où aboutissaient les routes principales. Le luxe apporté de l'Orient donna une nouvelle vigueur à son industrie. Les idées plus philosophiques, plus libres, recueillies dans la Grèce quoique chancelante, developpèrent l'intelligence de ses habitans. C'est alors qu'on vit naître l'esprit de discussion venu du Bas-Empire; les sectes nombreuses se disputèrent la souveraineté. Les hérésies d'abord cachées dans quelques cloîtres et plus tard triomphantes, la philosophie moins scolastique et plus libre se montrèrent à découvert. On vit naître enfin quelque temps après, avec le secours de l'imprimerie, les attaques directes contre les concussions et les abus de l'Église catholique.

Ici le panorama de la ville de Lyon présente un cinquième point de vue des plus remarquables et des plus difficiles à bien peindre. Les deux partis qui ont alors ravagé notre cité semblent de nos jours avoir quitté leurs tombeaux. Il existe encore malheureusement, à la honte de la philosophie moderne, de ces petites passions envieuses et égoïstes; il existe

de ces sentimens en apparence religieux, mais qui ne sont rien moins que des ambitions mal déguisées; enfin il existe encore des individus qui crient: vive la ligue! et d'autres qui crient: vive le roi! comment pourrons-nous raconter les crimes de leurs prédécesseurs sans blesser vivement les personnages qui paraissent avoir hérité des anciennes animosités? Quelles que soient les suites de notre franchise, l'amour sacré du bien public et de la morale ne nous abandonnera jamais; nous ferons en sorte de ne jamais outrager la vérité par une coupable faiblesse.

Les religionnaires, les protestans, les huguenots, les calvinistes, les catholiques, les ligueurs, car alors comme aujourd'hui les partis avaient de nombreuses dénominations, seront tous représentés avec la physionomie qui les caractérise. Nous peindrons les hommes qui demandaient la liberté de conscience et qui cependant incendiaient les églises catholiques. Nous peindrons toutes les atrocités réciproques; nous peindrons ceux qui, par les devoirs de leur profession, devaient les premiers reconnaître le bon Henri pour leur souverain légitime, opposer à son avénement au trône les intrigues, les révoltes et même les assassinats. Le tableau que nous décrirons alors sera peut-

être un miroir fidèle où se verront beaucoup de furieux des temps modernes : car la nature paraît avoir jeté dans le même moule les fanatiques de tous les siècles ; heureux si nous pouvons démontrer que rien n'est plus éloigné de la véritable religion que les passions humaines et l'exagération dans les opinions politiques.

Après ces temps de trouble, dont la religion n'était qu'un prétexte, mais dont l'ambition était l'unique cause, on voit commencer une ère nouvelle pour les Français et pour la ville de Lyon en particulier. Il est doux de faire dater ces jours de prospérité du règne de notre bon Henri. A son avénement au trône commencera la sixième partie de notre histoire et l'époque brillante du commerce de Lyon. Les Lyonnais méritent par leur industrie et leur fidélité l'affection spéciale de chaque souverain. Depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI, les rois de France y favorisent le commerce et encouragent de la manière la plus éclatante les sciences et les beaux arts. Les priviléges de l'industrie, les titres honorifiques, accordés à nos administrateurs, sont conservés avec le plus grand soin. Les citoyens gardent eux-mêmes la cité. Le prévôt des marchands et les échevins rivalisent de zèle et de patriotisme. Les impôts fixés par les habitans et prélevés par les con-

seillers du consulat sont employés à embellir la ville, à construire les quais et les monumens, à soulager les malheureux, à fonder les établissemens de bienfaisance. C'est dans ces temps, qu'on pourrait appeler sous le rapport financier, l'âge d'or de la cité lyonnaise, que s'élèvent les monumens les plus remarquables, tels que l'Hôtel-de-Ville et la façade de l'Hôtel-Dieu; c'est alors aussi que les Lyonnais répandent leurs belles soieries sur toute la surface du globe et rendent tributaires de leur industrie les quatre parties du monde. Aussi étalent-ils le luxe le plus magnifique au passage des rois, des princes et des cardinaux. Les entrées solennelles, les fètes publiques et les réjouissances qui en furent la suite occupent à cette époque une place remarquable dans l'Histoire de Lyon.

Le tableau de ces deux siècles de bonheur où la ville était beaucoup plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui, et certes on doit nous croire parce que nous avons donné des preuves suffisantes de notre sincère antipathie pour le vieux temps; le tableau de la cité lyonnaise, pendant les derniers règnes de la monarchie, sera fécond en considérations politiques sur les primes et les franchises nécessaires à la prospérité d'une ville de commerce; sur les

avantages incalculables d'une ville qui se gouverne elle-même et construit ses monumens sans avoir besoin d'attendre les lentes déterminations d'un conseil de la capitale; sur la manière de lutter avec succès contre la concurrence des nations voisines qui ont dérobé presque tous les secrets de notre industrie. Mais ce que nous verrons surtout c'est que l'opinion publique est un roc contre lequel vient se briser la volonté des souverains les plus absolus. Louis XIV, lui-même, respecta les libertés de la ville de Lyon.

Cette opinion publique s'est manifestée plusieurs fois et d'une manière énergique dans la ville dont nous entreprenons l'histoire: elle s'est montrée surtout au commencement de la révolution française. Lyon fut alors compris dans le mouvement rapide qui entraînait la nation. Les crises financières du royaume avaient dû fortement ébranler notre ville commerçante. Aussi le cri de réforme générale des abus se fit entendre dans toute la cité; mais quand le torrent révolutionnaire fut devenu trop impétueux, on vit les mêmes Lyonnais donner les premiers l'exemple d'une sage modération. On sait la catastrophe qu'attira sur eux cette conduite patriotique et libérale. Attaqués par une faction régicide, ils succombèrent: leur dé-

faite est plus sublime que les plus beaux triomphes. Nous peindrons ses malheurs dans la septième et dernière partie de notre ouvrage.

Chose qui nous a vivement frappé en la composant, c'est que, dans le court espace de trente années, on trouve en quelque sorte le résumé dramatique de tous les événemens qui se sont passés depuis Plancus jusqu'au siége de Lyon. Les élémens nombreux de civilisation que nous aurons étudiés sembleront ressusciter sur la scène du monde pour se livrer de rudes combats. Le régime municipal, l'anarchie, la barbarie, la féodalité, le règne de l'Église ultramontaine, nous présenteront de nouveau leur physionomie.

On verra d'une manière fantasmagorique la première constitution de l'assemblée nationale, faire renaître à Lyon les usages antiques de chaque municipalité gauloise. Les massacres des anarchistes rappelleront les siècles de barbarie et les ravages des Sarrasins qu'on pourrait appeler les premiers terroristes de notre cité, tandis que les jacobins en seraient les seconds. Le consulat de Bonaparte donnera une légère idée de presque tout le règne d'Auguste ou des autres empereurs romains qui firent sortir Lyon de ses cendres après le grand incendie. L'empire rappellera encore le temps

glorieux où les Romains couvraient le territoire lyonnais de monumens célèbres et la constituaient métropole des Gaules. On sait quels étaient les projets magnifiques de Napoléon sur notre ville qu'il voulait faire capitale de ses états méridionaux. Un palais de justice commencé, des ponts semblables à celui de l'archevêché, l'emplacement choisi pour construire un palais impérial au confluent du Rhône et de la Saône, des canaux projetés pour assainir l'immense plaine des Broteaux: telles étaient ses intentions. Malheureusement au lieu de chercher des ressources dans l'opinion publique et dans le cœur des peuples, il ne s'appuya que sur les fondations ruinées du despotisme. Tout a disparu, excepté sa gloire. Après sa chute nous avons vu une représentation de la féodalité dans la personne des anciens seigneurs revenus de l'exil. Une dernière révolution, cette fois toute morale et sans secousses violentes, les a confondus, dans la foule, ainsi que les hommes égarés qui semblaient, depuis sept ans, vouloir nous remettre sous la domination temporelle des archevêques.

Telle est la tâche qui nous est imposée et le tableau assez vaste que nous avons à peindre. Nous venons d'en ébaucher rapidement une esquisse. Il faut à présent donner de la netteté

à notre dessin, mettre en scène tous nos personnages et choisir sur la palette les couleurs convenables à chaque époque. Le but de notre ouvrage serait manqué, si, de son ensemble et de la narration que nous allons faire, il ne ressortait pas cette grande moralité : qu'un gouvernement paternel, monarchique et tempéré est le seul qui convienne à une grande ville de commerce ; que les citoyens, pour être tranquilles et heureux, ont besoin de lois municipales qui assurent pour toujours leurs libertés qu'on pourrait appeler priviléges industriels ; que la tolérance religieuse et politique, l'amour des sciences et des arts, les encouragemens à accorder à tous ceux qui s'en occupent sont des conditions essentielles de prospérité.

Enfin, pour terminer cette introduction à qui il était nécessaire de donner une étendue proportionnée à l'importance du sujet, nous dirons que notre unique intention a été de faire un livre utile [1]. C'est une histoire, dans toute la rigueur de l'expression, que nous of-

[1] Il est impossible que dans une entreprise aussi vaste il ne se glisse quelques erreurs : nous composerons de la table analytique un article spécial pour les rectifier ; et nous profiterons à cet effet de tous les renseignemens, en nommant toujours ceux qui voudront bien nous les fournir.

frons au public. C'est une histoire seulement civile et morale, avec toutes les descriptions physiques nécessaires pour la compléter. Les faits et les événemens remarquables en composeront la plus grande partie. Les sciences, les lettres et les arts, les hommes considérés isolément et détachés de l'ensemble, n'y occuperont que la place absolument permise par les règles d'une exacte composition. Mais pour satisfaire tous les goûts, nous renfermerons dans un dernier volume, en petit caractère et en suivant l'ordre alphabétique, les preuves et les détails qui ne pourront pas entrer dans le corps de l'ouvrage, les notes un peu longues, les mémoires de statistique, la biographie de plusieurs personnages et beaucoup d'autres choses accessoires à notre travail principal. On pourra très-facilement, avec les renvois et les indications, rattacher les notes séparées aux différentes parties de la narration.

De cette manière aussi notre histoire se liera mieux aux divers ouvrages que des compatriotes distingués préparent dans le silence du cabinet[1]. Un archéologue célèbre, que ses

[1] Ce discours préliminaire était sous presse quand un avocat célèbre de cette ville a promis au public des esquisses historiques sur les Ségusiens : nous regrettons

profondes recherches ont mis en correspondance avec tous les savans de l'Europe, rassemble les matériaux d'un Lyon souterrain : il n'est pas une seule inscription romaine qu'il n'ait à cet effet entièrement expliquée, et point de fondation creusée depuis vingt ans à laquelle il n'ait assisté pour recueillir en quelque sorte les ossemens de cette ville souterraine dont nous allons bientôt esquisser la physiologie. Le spirituel secrétaire de l'Académie vient d'achever l'histoire de ses confrères, ouvrage précieux qu'on attend avec d'autant plus d'impatience que l'auteur a montré par ses éloges académiques qu'il savait tirer parti des sujets les plus difficiles. Deux amis, les Oreste et Pylade lyonnais, travaillent avec le cercle littéraire à une biographie lyonnaise dont on sent le plus grand besoin, même après le livre de Colonia et celui de Pernetti, même après le dictionnaire de Moreri et la biographie universelle. Enfin le Nestor des historiens modernes de notre ville charme toutes les années les nombreux amateurs de détails vrais et pittoresques. Puissent les efforts réunis de ces littérateurs dissiper l'atmosphère nébuleuse

de n'avoir pas eu connaissance de ce travail; nous nous serions empressé de le citer dans notre introduction.

dont Plutus nous environne ! puissent les rayons bienfaisans d'Apollon nous réchauffer de leur bénigne influence et justifier ces vers de Voltaire sur la ville de Lyon !

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville;
Il n'a point de plus bel asile.
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que Dieu de la richesse :
Vous en faites le Dieu des arts ;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.

FIN DE L'INTRODUCTION.

LYON
DANS LES TEMPS ANCIENS,

OU

TRADITIONS
GAULOISES, GRECQUES ET ROMAINES

SUR

LUGDUNUM.

SOMMAIRE DU PREMIER LIVRE.

Le territoire de Lugdunum dans les siècles les plus reculés. Il était situé dans le pays des Ségusiens. Coup-d'œil général sur ce territoire. Montagnes et collines principales. Colline de Fourvières. Colline de Saint-Sébastien. Le Rhône et la Saône. Iles qui se trouvaient au milieu de l'un et de l'autre. Ile-Barbe. Minéralogie et productions diverses du sol de l'ancien Lugdunum. Climat. Température. Végétaux et animaux. Agriculture. Ensemble pittoresque.


PLANCVS
COS
L·MVNAT·PLANCVS
IN·GALLIA·COLONIAS·DEDVXIT
LVGDVNVM·ET·RAVRICAM

HISTOIRE
DE LYON.

Première Partie.

LIVRE PREMIER.

Le territoire, si riche et si varié, qui est circonscrit d'un côté par le Rhône et de l'autre par la Loire, au commencement de leur long trajet, fut un des premiers que cultivèrent les populations nomades de la Gaule transalpine. Ces nations portaient le nom générique de Celtes, ou hommes des forêts. Elles habitaient la partie centrale des immenses contrées, connues sous le nom de Gaules[1]. Les Edues, les Ségusiens, les Ambarres, les Séquanes et, sur la rive gauche du Rhône, les Allobroges étaient les peuplades particulières de

[1] 1000 à 900 ans avant notre ère.

cette région centrale. L'Arar ou Saône, limite naturelle et cause très-fréquente de querelles nationales entre les Edues et les Séquanes, arrosait la partie la plus fertile de leurs campagnes; elle contribua beaucoup à y fixer les hordes errantes, dès les premières lueurs de civilisation. Mais comme un sol aussi précieux excitait la cupidité des peuples barbares, les premiers établissemens furent plusieurs fois envahis, subjugués, ravagés par les Belges et par les Cimbres.

Le calme se rétablit enfin dans le sixième ou septième siècle avant notre ère. Les trois cents nations gauloises prirent leurs noms et leurs usages particuliers. Les Edues devinrent un peuple remarquable par son industrie, par sa puissance, par son commerce et, plus tard, par son alliance avec la république romaine. La petite tribu des Ségusiens, ou hommes des moissons, qui comprend aujourd'hui le Lyonnais, le Beaujolais et le Forez, se constitua corps politique indépendant, sous la protection des Edues. Le pays qu'elle habitait offrait un aspect charmant, et les Ségusiens présentaient un caractère spécial qu'il était impossible de confondre avec celui des autres Gaulois.

Sur leur territoire on ne voyait ni les dunes escarpées des pays maritimes près du littoral de l'Océan, ni les pyramides pointues et sourcilleuses des chaînes de montagnes alpines : si l'on peut supposer un instant la Gaule divisée en

plusieurs zones, le pays des Ségusiens était placé sous la zone tempérée [1], entre le vingt-deux et vingt-troisième degré de longitude et le quarante-sixième de latitude, méridien de l'île de Fer.

Les Ségusiens étaient des hommes libres, quoique cliens des Edues. Ils surent garder, comme nous le verrons par la suite, une espèce de neutralité au milieu des guerres de leurs voisins. Ils conservèrent leur liberté, parce qu'ils n'eurent pas l'ambition de s'étendre par des conquêtes, ni le désir d'inquiéter les autres tribus. Ils étaient plus appliqués au commerce qu'à la guerre. D'ailleurs, les avantages, que presque toute la Gaule celtique retirait de ce commerce, obligeaient les peuples ennemis entre eux de bien vivre avec les Ségusiens, qui leur fournissaient toutes les choses nécessaires à leur existence ou à leurs expéditions belliqueuses. Nous remarquerons bientôt que les Ségusiens faisaient un grand trafic des denrées de l'Orient et des armes fabriquées à Massilie [2].

Les premières habitations de Lugdunum furent construites sur la partie la plus agréable du territoire des Ségusiens. Cette petite portion des Gaules, limitée par le Rhône, le Doubs et la

[1] Malte-Brun. Précis de la géographie ancienne et moderne.

[2] P. Menestrier. Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon. — Dissertations qui précèdent cette Histoire. — *Voy.* aussi Posidonius. Fragmens conservés par Athénée. — Pline. Hist. nat. des Gaules. — Histoire de la Bresse, par Samuel Guichenon, imprimée à Lyon en 1650.

Saône, formait un delta ou mieux une presqu'île très-remarquable, qui a fixé l'attention de tous les géographes et de presque tous les historiens de l'antiquité [1]. Cette presqu'île appartenait aux Ségusiens et aux Ambarres, qui formèrent beaucoup plus tard ce qu'on nommait le Franc-Lyonnais. Mais les Ségusiens, qui peuplaient toute la rive droite de la Saône, avaient principalement leurs comptoirs au confluent des deux grandes rivières. Ces modestes demeures furent le berceau de notre patrie. Ce n'est pas sans éprouver une sorte de ravissement que l'imagination se transporte, au milieu de la nuit des temps passés, dans ces vastes solitudes, sous les ombrages mystérieux que de jolies maisons de campagne et une cité majestueuse remplacent aujourd'hui.

Les montagnes, les vallées, les rivières, le climat présentaient en effet, dans ces siècles reculés, un aspect tout à la fois cultivé et sauvage. On peut s'en faire une idée par analogie, quand on connaît

[1] *Voy.* Strabon. — Ptolémée. Géog. aut. — Posidonius. Frag. par Athénée. — Justin. *Historia univ.* — Dion Cassius. — Cæsar. *de bello Gallico.* — Plutarq. *De fluminibus et in vitâ Annibalis et Camilli.* — Seneq. Epist. — Pline. *Hist. natur.* — Dom Martin Bouquet. Voyez le grand ouvrage si précieux pour les érudits, de ce savant bénédictin et ses continuateurs, intitulé : Recueil des historiens des Gaules et de la France, Paris, 1738 et années suivantes; 19 vol. in-folio. Tout le premier renferme les fragmens des historiens grecs et latins qui ont parlé des Gaules.

Ceux qui désireront faire des recherches sur l'Histoire de Lyon, trouveront à la tête de notre table analytique un catalogue complet et raisonné des livres, des manuscrits et des archives que l'on peut consulter.

les régions tempérées de l'Amérique. Il n'est pas inutile de les décrire avec quelques détails, pour y suivre la civilisation dans tous ses développemens.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'ensemble des contrées qui formaient le territoire de Lugdunum, on y trouve un heureux mélange de collines et de vallons, de rivières considérables et d'une infinité de petits ruisseaux serpentant au milieu des prairies [1]. Des montagnes assez élevées en bornaient l'horizon; mais on n'y voyait point de ces plaines immenses dont l'uniformité fatigue l'œil du voyageur. Du temps des Ségusiens, on rencontrait dans les vallées assez resserrées, tout près de nombreux hameaux, des forêts de chênes et des bruyères sauvages ; on remarquait des groupes de petites montagnes formées par d'énormes bancs calcaires. Les rochers de la base étaient creusés dans leurs flancs et couverts d'une riche végétation : cependant, à des distances plus ou moins rapprochées, de jolis arbrisseaux s'échappaient de leurs nombreuses crevasses. Dans le fond des vallées se trouvaient de riches pâturages, et sur chaque colline des terrains parsemés d'arbres vigoureux et susceptibles d'être cultivés. L'ensemble de toutes ces richesses de la nature

[1] *Voy.* plusieurs opuscules d'Al. Dulac, tels que 1° son mémoire sur la montagne de Pila; 2° son discours sur la minéralogie du Lyonnais; 3° son mémoire sur les fossiles du Lyonnais; 4° ses mémoires sur les carrières de pierres, de marbre, etc., dans notre province; 5° son histoire naturelle et particulière des mines de charbons des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais; 6° ses mémoires sur les rivières de ces provinces qui roulent des paillettes d'or et d'argent.

avait dû séduire les populations nomades; mais les régions voisines du confluent avaient mérité principalement leur attention.

Là une plaine assez étendue, très-propice pour tous les genres de graminées, se prolongeait sur la rive gauche du Rhône. Sur la rive droite de la Saône, s'élevaient des coteaux très-rapprochés les uns des autres, et placés au soleil levant, dans une exposition très-favorable pour y planter la vigne, que les Massaliotes avaient apportée dans les Gaules. Les vallons de ce côté étaient continuellement arrosés par des milliers de sources qui jaillissaient des collines d'alentour : aussi les arbres y étaient plus touffus, plus grands, et l'herbe s'y trouvait en plus grande quantité : les chasseurs y poursuivaient les cerfs et les porcs sauvages; les bergers y faisaient paître leurs nombreux troupeaux. Cette même portion du territoire de Lugdunum, qui s'étendait jusqu'aux montagnes du Forez, près de l'antique forum des Ségusiens, fournissait les bois de construction pour les hameaux et les huttes de pêcheurs qui couvraient les rives des deux fleuves [1].

Ces rivières principales, le Rhône et la Saône, coulaient dans des bassins très-vastes et très-variés. Elles offraient alternativement des bords unis et couverts de prairies, ou des rocs plus ou

[1] *Epistola historica de ortu et situ primo Lugduni, etc., auctore* Petro Labbé, *societatis Jesu. Lugd.* 1664, in-4°. — Mémoires de Trévoux. — Histoire de Bresse.

moins saillans s'avançant au milieu de leurs flots: on en voit encore des vestiges depuis le rocher de Pierre-Scise jusqu'à la ville de Trévoux. A travers ces nappes d'eau assez considérables, mais bien différentes, puisque le Rhône se précipite avec impétuosité, et que la Saône coule paisiblement, s'élevait un très-grand nombre d'îles couvertes de saules, d'ormes et de chênes [1].

Lorsqu'on pénétrait plus profondément dans le sein de la terre, au milieu de toutes ces localités étudiées d'une manière générale, on rencontrait des mines de fer, de cuivre et de plomb; on trouvait aussi un peu d'or et un peu d'argent. Ces produits firent passer en proverbe la richesse des Ségusiens.

Les montagnes des environs de Lugdunum présentaient comme aujourd'hui ces pentes assez douces dans tous les sens. Point de portions escarpées, comme celles qu'on remarque dans les grandes chaînes des Alpes ou des Pyrénées. Peu élevées au dessus du niveau de la mer, elles étaient couvertes d'épaisses forêts habitées par les druides solitaires. Les vallées, formées par les écartemens de ces montagnes, offraient toujours une profondeur et une étendue proportionnées à

[1] Des bassins du Lyonnais par le professeur Tissier. — Un observateur judicieux, M. Floret, oncle d'un de nos médecins les plus distingués, nous a fourni des recherches assez curieuses sur les affouillemens du Rhône et de la Saône, recherches dont nous aurons occasion de nous servir quand nous parlerons du quai Villeroi et du quai St-Clair.

la médiocre élévation des collines. Leur aspect était donc moins terrible que celui des régions habitées par les Allobroges et les Arvèrnes. Nos contrées offraient par conséquent, dès les premiers temps, une situation très-favorable aux progrès de la civilisation, comme le démontrent de nos jours les milliers de villages dont nous admirons la position heureuse dans les alentours de notre grande cité [1].

Les plus vastes de ces vallées s'abaissaient insensiblement pour prendre la forme de bassins dans lesquels coulaient les deux rivières principales. La Saône et le Rhône, nullement resserrés alors par des quais et des digues, portaient sur les prairies, l'une son limon si fertile, l'autre son fond de gravier mêlé avec de la terre végétale. Plusieurs de ces vallées étaient à des hauteurs assez remarquables au dessus du fond des bassins : c'était surtout la partie du territoire ségusien que nous voyons de nos jours sur le plateau de la Croix-Rousse et sur celui de Fourvières ; espèces de collines qui méritent toute l'attention de l'historien, puisqu'elles furent choisies à différentes époques pour le siége de Lugudunum et de Lugdunum [2].

[1] Dulac. Opuscules divers et réflexions dans le journal des Savans. — Archives et statistique du département du Rhône. — Fortis. Voyage pittoresque à Lyon et dans ses environs.

[2] Voyez le manuscrit de Claude Bellièvre (*Lugdunum priscum*). — Il y a aussi une belle description de Lyon antique et de son territoire, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque du Roi.

La première s'élève sur la rive droite de la Saône, dans l'endroit où cette rivière va mêler ses eaux avec celles du Rhône. Elle regarde l'orient et toutes les régions alpines; delà on découvrait les phalanges des Allobroges et la route qui conduisait d'un côté à Cularo ou Grenoble, et de l'autre à Vienne, une des plus puissantes et des plus anciennes villes de fondation gauloise. Ce plateau se prolonge à l'occident jusqu'aux montagnes qui bornent l'horizon près de la Loire. Il formait une plaine très-favorable aux campemens militaires et aux constructions d'aqueducs.

Le second plateau, situé au milieu de la portion de territoire comprise entre les deux rivières, dans l'endroit où elles se réunissent, présentait une pente assez escarpée. Sa base, plus resserrée qu'aujourd'hui, était presque immédiatement baignée par le Rhône et par la Saône. On voyait devant cette pointe de terre plusieurs îles sablonneuses, dont quelques-unes étaient couvertes de bosquets. Dans le fond, on apercevait les montagnes des Allobroges et les nombreux contours des deux rivières confondues. Les traditions antiques nous disent que là, sur cette base du plateau de Saint-Sébastien, les premiers habitans dressaient leurs huttes de pêcheurs et faisaient sécher leurs filets. Là, plus tard, les Romains construisirent une naumachie [1].

[1] « Nous présumons que les combats navals avaient lieu dans le jardin « de la Déserte, où l'on vient de découvrir les assises des portiques, les

Les rives du Rhône et de la Saône n'avaient pas le même aspect, chose très-importante à observer [1]. Celles du premier étaient escarpées, parce que le Rhône coulait, depuis sa source à travers les montagnes de l'Helvétie, jusqu'au milieu des campagnes ségusiennes, dans un sol de roche ou parmi les dunes de sable. Aussi, près de son lit, on remarquait des atterrissemens considérables, des plaines sablonneuses, et, dans ses flots, des îles presque aussitôt détruites qu'elles étaient formées. Les bords de la Saône avaient quelque chose de plus riant : ils étaient beaucoup moins escarpés. Cette rivière, si tranquille, coulait, depuis les Vosges jusqu'à son embouchure, toujours sur un même lit. Celui-ci était plutôt composé d'une terre d'engrais que de sables stériles. Dans son trajet sur le territoire des Séquanes, des Mandubiens, des Edues, des Ségusiens et des Ambarres, la Saône ne présentait aucun accident, aucune chute semblable à celle du Rhône, si ce n'est celle qui avait lieu sur la base du rocher de Pierre-Scise contre lequel ses eaux, gonflées par la fonte des neiges, venaient se briser.

Les îles qui se trouvaient alors et qui existent

« accoudoirs du podium et le canal qui entourait la naumachie. » Note tirée d'un excellent ouvrage sur les médailles d'Auguste et de Tibère, au revers de l'autel d'Auguste, par M. Artaud, directeur du conservatoire des arts et du musée de Lyon. Nous aurons souvent occasion de citer les recherches de ce savant antiquaire de notre ville.

[1] Opuscules divers de Dulac. Les mémoires de ce naturaliste sont riches en matériaux pour composer une espèce d'histoire naturelle de nos contrées.



L'ISLE BARBE,

et les Montagnes Séquaniennes

encore au milieu de la Saône, sont presque aussi anciennes que la rivière qui les borne. Une d'elles fixait, comme aujourd'hui, l'attention des nombreux voyageurs.

Un rocher, escarpé au nord et s'étendant en vallée du côté du midi, pittoresque, couvert d'une couche assez profonde de terre végétale, partageait les eaux de la Saône en deux parties inégales. Il formait ce que nous appelons aujourd'hui l'Ile-Barbe. Cette île était en quelque sorte baignée par deux lacs, tant le bassin de la Saône est calme en cet endroit. La superstition a fait de ce lieu, pendant un très-grand nombre de siècles, le séjour des cérémonies religieuses les plus opposées [1]. Car tout se trouvait réuni, dans ce coin de terre entièrement isolé des petites collines d'alentour, pour frapper l'imagination de la multitude. Des chênes et des ormes le couvraient presque entièrement; ils ombrageaient même en grande partie la portion de rivière qui arrose le territoire de Saint-Rambert. Sur l'emplacement de ce village commençaient les sombres forêts qui couvraient toutes les vallées, jusqu'aux trois collines assez éloignées de l'île. Avant l'arrivée de César dans le pays des Ségusiens, c'était dans ces retraites sauvages que les druides tenaient enfer-

[1] *Voy.* Le Laboureur. Les masures de l'Ile-Barbe, édit. en 2 vol., petit in-4°. — Fodéré. Histoire des fondations des maisons de l'ordre de Saint-François. — Vies de Leydrade et de Charlemagne. — Fortis. Voyage pittoresque à Lyon et dans ses environs.

més leurs prisonniers ou leurs victimes; c'était sur l'île qu'ils initiaient leurs élèves aux mystères de la religion druidique. Les prêtresses de Theutatès traversaient sur des nacelles légères les flots ombragés de la Saône, pour faire des sacrifices aux deux lacs; pour y jeter les pièces d'or, les armes brillantes, les tissus précieux qu'elles recevaient des négocians Ségusiens. Ceux qui ont été témoins de quelques tempêtes dans nos climats, peuvent se figurer le spectacle terrible que devaient offrir sur cette île les cérémonies druidiques, pendant les orages du mois d'août et pendant ceux du mois d'octobre, lorsque le tonnerre gronde et que la pluie tombe à torrens [1].

« Enfin, dit un naïf et ancien moine de l'Ile-« Barbe [2], tel est le sort de toutes les choses su-« blunaires, d'être réduites au néant dont elles « ont été tirées. Les grandeurs, la noblesse et les « richesses, aussi bien que les choses plus viles et « plus basses, sont soumises à cette dure néces-« sité. Les mains des mortels jusqu'à présent n'ont « pu rien faire d'immortel. Les sept merveilles du « monde ne sont plus que poussière; et ce que « l'ambition des siècles suivans a pu faire de plus « magnifique et de plus admirable, donnera un

[1] En recueillant toutes les traditions fabuleuses, antiques, populaires et monastiques sur l'Ile-Barbe, on pourrait composer sur cette île un roman historique beaucoup plus intéressant que le monastère de Walter Scot, en supposant que le sujet fut traité avec le même génie : il faudrait choisir l'époque où Charlemagne visita cette île fameuse.

[2] Le Laboureur. Masures de l'Ile-Barbe. Introduction.

« jour du nez en terre. Tant il est véritable qu'il
« n'y a rien de perpétuel, presque rien de durable
« et qui ne périsse enfin d'une manière ou d'une
« autre. Les issues des choses sont différentes,
« mais elles sont inévitables, et il en faut de-
« meurer à la grande maxime, que ce qui a eu un
« commencement tôt ou tard doit prendre fin.

« C'est ce qui me console dans le misérable et
« déplorable état de l'Ile-Barbe, de laquelle je
« donne ici ce qui est échappé au temps, et qui
« fait que je considère les ruines de son monas-
« tère, jadis si célèbre, les yeux secs et sans larmes;
« puisqu'il n'y a rien de stable et d'assuré ici-bas,
« adorant en silence la providence divine qui re-
« lève et abaisse, qui donne et ôte la vie quand
« et comme il lui plaît, mais toujours pour sa
« gloire et pour notre bien.

« Donc, l'Ile-Barbe, comme porte son nom,
« était un petit désert situé dans le Lyonnais, près
« de la capitale de la province, non au milieu du
« Rhône, comme le dit Jean le Coc, mais au milieu
« de la Saône, partagée en deux en cet endroit,
« par la rencontre d'un dur et âpre rocher; l'opi-
« niâtre résistance duquel, a fait cette petite île
« qui dure autant ou peu plus que la roche, la
« rivière se réunissant peu à peu à mesure que la
« cause de sa division cesse. Sa longueur du sep-
« tentrion au midi est de onze à douze cents pas;
« sa plus grande largeur de l'orient au couchant
« d'environ trois cents. Sa figure, à ceux qui la

« considèrent des collines qui l'environnent, est « d'un navire échoué au milieu des ondes de « notre fleuve; ou, si vous voulez, d'une oie, « comme a dit un auteur du temps; mais à laquelle « on aurait coupé le cou. Car autrement il y aurait « aussi peu de rapport et de convenance de cet « animal à notre île, que de fondement et d'au- « torité en ce qu'il ajoute que les druides, pre- « miers habitans de ce lieu, la nommèrent *Hoya*, « à cause de cette ressemblance que je n'y recon- « nais point.

« J'estime donc que notre île n'a jamais eu « d'autre nom que celui que lui donnent tous nos « titres d'île *Barbare*, et par syncope île *Barbe;* « par la même raison que les chevaux de Barbarie « sont appelés *Barbes*. La sainte vierge et martyre « barbare des Grecs et des Latins, est nommée « *Barbe* en notre langue. Ce qui n'a pas été en- « tendu de quelques particuliers, mal instruits de « nos affaires, qui lui ont forgé d'autres noms, « chacun selon son imagination : comme Glaber « qui l'appelle *Barbareuse*. L'auteur de la vie de « saint Bonnet, de l'Ile-Barbe a fait l'île Sainte- « Barbe; et celui enfin qui a publié les œuvres de « Ruffin, tirées de la bibliothèque de l'île, a pré- « tendu, je ne sais sur quel fondement, que le « vulgaire appelait l'Ile-Barbe *insulam barbæ*, « l'île de la barbe [1], et les doctes île barbue :

[1] Sans doute à cause de la barbe des moines.

« *barbatam inquit dixerunt.* Ne considérant pas « que la qualité de son fond aride, sec et pier- « reux lui avait acquis ce nom, et que les ronces, « épines et autres arbrisseaux sauvages qui nais- « saient des veines de ses rochers, la rendaient « véritablement barbare, affreuse, déserte, et « inaccessible; sinon à ceux qui, comme dit « un Père de l'Eglise, renoncent généreusement « aux délices et aux attachemens du siècle, et « qui, pour s'acquitter de ce qu'ils ont promis à « Dieu, préfèrent les ténèbres à l'obscurité d'une « vie cachée, à l'éclat et à la gloire du monde avec « les périls auxquels il expose ceux qui le sui- « vent [1]. »

1 Pour compléter l'histoire physique des îles du Rhône et de la Saône, nous observerons qu'il en existait une assez considérable au confluent même, dans l'endroit où la partie principale de notre ville est construite. « Non-seulement tout le pays entre le Rhône et la Saône est appelé du nom « d'île par Polybe et par César, mais cette partie de Lyon qui est bâtie entre « ces deux rivières, était anciennement une vraie île de figure triangu- « laire et entourée d'eau de tous côtés *. C'est une découverte que l'on doit « à un cartulaire contenant des donations faites à l'abbaye d'Ainay, des « reconnaissances et des transactions, héritages, directes, cens, servis, « dixmes et autres droits dans le pays Lyonnais et dans le quartier dit du « Mont-d'Or, aux paroisses de Chasey, Chasselay, Marcilly, Lozanne, « Pouilly et autres circonvoisins, depuis l'an 950 jusqu'à 1032. Il y a en « ce cartulaire quatre-vingt-dix titres, où on lit que le monastère d'Aisnay « a été bâti dans un lieu qui est appelé l'île ou dans une île qui est appelée « Aisnay. *Sacrosanctæ Dei ecclesia quæ est constructa in insula quæ Atha- « nacus nuncupatur, et in honore sancti Martini dicata, ubi Raynaldus « abbas præesse videtur, etc.* Ces actes ont été passés sous huit ou dix « abbés différens, et sous les règnes de Raoul et de Conrad, rois de Bour-

* Tout le monde sait qu'avant la construction de l'Hotel-de-Ville il existait sur la place des Terreaux un canal de communication entre le Rhône et la Saône.

Mais ces îles ne doivent pas seulement fixer notre attention : les campagnes environnantes étaient aussi très-remarquables à cette époque reculée [1]. Le territoire de Lugudunum était formé d'une suite irrégulière de couches de nature différente, toutes placées les unes sur les autres sous forme de bancs ou d'assises. Résultats positifs des anciennes révolutions du globe, elles étaient pour la plupart composées de pierres calcaires entremêlées de coquillages. On y remarquait peu de bandes granitiques, peu de filons de mines précieuses. Les bourgs et les hameaux de ces contrées étaient plutôt les marchés publics où l'on vendait les riches métaux que l'endroit même où l'on exploitait les mines. C'était dans les entrailles de la terre helvétique, allobrogique et surtout ibérique que les Phéniciens allaient jadis chercher cet or des Gaules, tant vanté chez les anciens. Cependant Pline, Strabon, César, Posidonius, assurent que la Saône et le Rhône roulaient encore de leur temps des paillettes d'or.

« gogne. » C'est au P. Menestrier que nous empruntons ces preuves ; nous aurons souvent recours à l'in-folio de ce laborieux historien et plus tard à son manuscrit de la suite de son histoire civile et consulaire, dont nous avons une copie très-exacte.

1 Consultez à cet effet: 1° Mémoires sur les ossemens fossiles trouvés à la Croix-Rousse, insérés dans les archives du Rhône, par le savant et modeste M. Bredin, directeur de l'école vétérinaire; 2° les nombreux opuscules d'économie agricole de M. Grognier, professeur distingué de la même école; 3° la minéralogie ou statistique de Saint-Rambert, par le docteur Alphonse Dupasquier. Il serait à souhaiter que la statistique de tous les villages environnans fut faite d'après cet excellent modèle.

Mais en revanche, notre territoire renfermait une très-grande quantité de fossiles de tous genres. Les collines et les vallées possédaient dans leur sein beaucoup de végétaux, beaucoup d'ossemens pétrifiés ou calcinés : car il existait alors comme aujourd'hui peu de terrains primordiaux; on sait que les houilles ne manquent pas. La plupart des montagnes ne pouvaient même être regardées, à cause de leur médiocre élévation, que comme des terrains secondaires. Si elles avaient été formées de ces énormes masses de granit, de ces immenses cristaux de la création, elle n'auraient pas offert cette verdure si belle et cette richesse de végétation admirée dans tous les temps. Les roches rouges, calcaires et formées de détritus, qu'on y rencontrait à peu près partout; les reptiles et les poissons pétrifiés, les ossemens des grands quadrupèdes qu'on y a trouvés si souvent depuis, annonçaient assez des empreintes de vie et de végétation bien antérieures à l'époque où commence notre histoire [1].

Cette constitution physique du sol sera la principale cause de la fertilité des campagnes ségusiennes. Elle mettra bientôt sur la voie des divers phénomènes de météorologie, et même elle fera naître les premiers germes de la civilisation dans nos contrées.

Mais la partie la plus remarquable de l'ancien

1 600 à 700 ans avant notre ère.

territoire de Lugudunum était la couche superficielle dont les productions charment par leur agréable variété. Ici le peu de minéraux enfouis dans la terre ne se rencontraient plus. C'était principalement des terrains d'alluvions ou de transport, entremêlés de sable, de terre argileuse et surtout de pierres arrondies par les flots qui les avaient roulées. Ces terrains étaient formés en grande partie par les débris de montagnes que les ruisseaux ou les pluies abondantes accumulaient dans la plaine au milieu des arbrisseaux qui la couvraient. Ils étaient formés aussi par les vastes atterrissemens du Rhône, et par le limon très-épais de la Saône, lorsqu'elle s'étendait dans les prairies à certaines époques de l'année.

Toutes ces substances mêlées et combinées ensemble formaient les campagnes d'alentour. Le sol était donc très-favorable à la culture, parce que, outre les deux rivières principales dont nous avons parlé, ce sol était arrosé par une infinité de ruisseaux. Sous ce dernier rapport le plateau de Fourvières était beaucoup mieux favorisé que celui de Saint-Sébastien : aussi offrait-il une végétation plus active, des prairies plus abondantes et des forêts plus touffues. Les anciens le choisirent de préférence pour construire les temples, les palais, le théâtre et la partie la plus considérable de notre cité. Ce ne fut que bien tard que les habitans bâtirent sur la petite plaine triangulaire du confluent.

Cette constitution physique du territoire des Ségusiens, aux environs de Lugudunum, avait une grande influence sur la constitution atmosphérique de notre climat : malgré son heureuse situation, l'air y était plus vif et le froid plus rigoureux qu'aujourd'hui. Les anciens décrivent des tempêtes épouvantables qui ont eu lieu sur les bords du Rhône et de la Saône, tempêtes que nous ne remarquons plus de nos jours [1]. Non-seulement la Saône était très-souvent gelée ; mais encore le Rhône, malgré l'impétuosité de ses flots, présentait pendant l'hiver une surface assez solide pour supporter les charriots des guerriers dans leurs nombreuses expéditions. Les Allobroges ont plus d'une fois traversé de cette manière les diverses branches du Rhône. Si donc de nos jours le thermomètre monte pendant les fortes chaleurs à vingt-huit ou trente degrés (Réaumur), et ne descend qu'à cinq ou six, rarement douze et plus au dessous de zéro; jadis il descendait à plus de vingt, et ne dépassait pas ce nombre au dessus de zéro.

Ces phénomènes météorologiques tenaient certainement aux nombreuses forêts qui couvraient nos contrées, aux lacs et aux marais qui se formaient plus facilement au milieu des vallons, avant que la main de l'homme y eût creusé des canaux.

Cette température, beaucoup plus froide qu'au-

[1] César. — Pline. — Strabon.

jourd'hui, avait rendu les habitans très-sensibles aux fortes chaleurs. Les nations ennemies qui habitaient des contrées plus chaudes prétendaient que les Ségusiens et plusieurs autres tribus de la Gaule celtique fondaient au soleil.

Les météores s'y montraient alors aussi plus souvent; mais les vents, comme de nos jours, y présentaient des modifications particulières déterminées par les petites chaînes de montagnes qui bornent l'horizon dans presque tous les sens [1]. Le vent d'est ainsi que celui du nord rendaient toujours le ciel de la plus grande sérénité. Le vent d'ouest, qui régnait les trois quarts de l'année, amenait fréquemment la pluie, et le vent du midi enfantait des orages ou causait des chaleurs étouffantes pendant l'été [2]. Les montagnes des environs n'étant pas très-élevées ne pouvaient attirer les vapeurs suspendues dans l'air; mais les forêts produisaient alors cet effet : de la même manière que l'on voit, dans nos temps modernes, les maisons serrées, agglomérées et surtout excessivement hautes, empêcher la libre circulation de l'air et forcer par conséquent les vapeurs plus ou moins épaisses de l'atmosphère à séjourner dans les rues.

Lorsque la hache des navigateurs ou des char-

1 Voyez les observations météorologiques d'Alléon. Dulac.

2 Posidonius est l'auteur ancien qui offre le plus de détails intéressans sur le climat, la température, les productions, les mœurs, les usages, les repas des Gaulois, etc.

pentiers ségusiens eut fait tomber les épaisses forêts, l'atmosphère devint si pure et la température si douce, que les grands personnages de la ville de Rome préféraient nos frais bosquets au climat de l'Italie. Il n'est point de coteau où l'on ne retrouve les mosaïques de leurs maisons de plaisance.

Le territoire ségusien, privé alors de la seule cause de refroidissement, offrait plus d'attraits : les habitans jouissaient mieux de la belle situation de leurs hameaux. Le grand éloignement des hautes montagnes alpines empêchait que les glaciers de l'Helvétie ne répandissent sur Lugudunum la rigueur de leurs éternels frimats. D'ailleurs, les habitans pouvaient en quelque sorte changer à volonté de température. Ils pouvaient habiter pendant l'hiver les rives plus chaudes, mieux abritées de la Saône; et, pendant l'été, fréquenter les bords du Rhône beaucoup plus frais à cause de l'impétuosité de ses flots.

Toutefois dans ces temps reculés, où nous nous transportons pour bien apprécier l'influence du climat sur les mœurs et les institutions d'un peuple, les vallées ségusiennes étaient renommées à cause de la pureté de l'air qu'on y respirait : plusieurs proconsuls ou gouverneurs malades y sont venus passer leur convalescence et fortifier leur santé; à la bonté du climat se joignirent bientôt les avantages de l'agriculture et du commerce; dès-lors le peuple fut heureux; car, sans culture il

n'existe point de contrées salubres pour l'homme.

C'était une chose digne de remarque de la part des voyageurs anciens, tels que Polybe et Posidonius, qui se sont assis à la table ronde de nos ancêtres et ont bu à la même coupe selon l'usage gaulois; c'était, dis-je, une chose digne de remarque de voir des hommes si bien conformés, si agiles, si robustes, au milieu de nos rochers pittoresques. Cet ensemble agréable d'une belle nature et d'une organisation humaine, parfaite, devaient exister nécessairement sous le ciel le plus brillant qu'on puisse voir lorsqu'il est entièrement dépouillé de nuages. Un vif azur le colore; les rayons du soleil répandent leur douce influence dans les plus petites vallées. Si l'on ne rencontre pas en pleine terre les plantes rares des climats méridionaux, on voit notre antique territoire ségusien se revêtir, pendant presque toute l'année, d'une agréable verdure. Aussi sur l'ancien sol de Lugudunum des arbres très-variés, tels que le chêne, le bouleau, le pin, l'orme, le saule formaient des groupes touffus et pittoresques. Partout dans les frais vallons les prairies étaient émaillées de fleurs. Au milieu de ces productions du règne végétal vivaient des animaux très-utiles à l'homme, car ils l'aidaient au milieu de ses travaux agricoles et fournissaient à sa subsistance.

Le bœuf y était connu de toute antiquité. Le chien vigoureux accompagnait le Gaulois ségusien jusqu'au milieu des combats. Les porcs sauvages, les

sangliers énormes que le chasseur poursuivait dans les épaisses forêts, servaient non-seulement, ainsi que le lait des troupeaux, à la nourriture journalière des habitans; mais encore ils étaient les objets d'un commerce très-lucratif : les porcs salés du pays des Ségusiens étaient renommés dans toutes les Gaules.

Lorsque les Massaliotes eurent répandu l'usage de la vigne en deçà du joli bassin de la Durance, les arbrisseaux des collines ségusiennes firent place aux pampres et aux raisins : delà une nouvelle richesse du sol, mais delà aussi une nouvelle influence sur le physique et le moral des habitans de Lugudunum.

Tel est le tableau du territoire lyonnais dans les temps les plus reculés : il est facile de saisir la différence et la ressemblance qui peuvent exister avec celui d'aujourd'hui. Il ne s'élèvera pas un seul monument sur ce territoire ancien, on ne tracera pas une seule rue pendant deux mille ans, sans que nous en parlions. Les découvertes d'histoire naturelle trouveront leur place à mesure que l'esprit humain se développera sur cette terre lyonnaise [1]. Mais qu'est le sol d'un pays privé de

[1] On conçoit que l'histoire des progrès de la médecine dans notre ville y trouvera aussi sa place. Heureux si nous pouvons détruire un préjugé ridicule, qui permet à un médecin de perdre son temps à des choses futiles, mais ne lui permet pas de le consacrer à des études profondes : comme si tout ce qui développe l'intelligence n'était pas au bénéfice de la profession que l'on exerce. Quand on nous aura prouvé que les Bordeu,

celui qui l'habite, sinon un amas de molécules matérielles plus ou moins bien combinées? Étudions donc les anciens habitans de Lugudunum; voyons toutes les modifications civiles et morales qu'ils éprouvèrent avant et pendant les guerres de César, jusqu'au temps où Plancus amena une colonie et avec elle la civilisation romaine.

les Barthès, les Bichat, les Dumas, les Roussel, les Alibert, les Marc-Antoine Petit ont eu excessivement tort d'enrichir les lettres et les sciences d'un grand nombre de livres précieux, nous croirons qu'on a raison de forcer un médecin à n'écrire que des ordonnances.

SOMMAIRE DU SECOND LIVRE.

Premiers habitans du territoire de Lugudunum. Gaulois. Phéniciens. Phocéens. Refoulement de populations du midi au nord et du nord au midi. Confédération éduenne : ses cliens. Les Ségusiens. Aperçu rapide sur les trois espèces de cités gauloises : les villes de fondation romaine ; les villes d'origine grecque et celles qui furent construites par les premiers habitans des Gaules. Les historiens ont placé Lugudunum dans ces trois classes. Caractère particulier des Ségusiens. Nombreuses nations qui trafiquaient chez eux. Leurs marchés et les objets variés qui s'y vendaient. Organisation d'un habitant du territoire de Lugudunum. Son moral. Son luxe dans les vêtemens et sa prodigalité dans les repas. La civilisation a toujours fait chez les Ségusiens des progrès plus rapides que chez les autres nations gauloises. Leur navigation ; leurs bourgs ; leurs villes ; leurs institutions civiles. Premières idées religieuses inspirées par les phénomènes de la nature. Origine des noms gaulois. Application de ce principe au nom de Lugudunum. Changemens opérés par les Grecs dans la religion des Ségusiens. Mithra et la déesse Segusia. Les druides et leurs institutions. Les ovates et les bardes. Origine de toutes les fables racontées sur la fondation de Lugudunum.

LIVRE DEUXIÈME.

On a dit avec raison que le premier qui débarqua sur les rives de la Saône, dans l'endroit où elle unit aux flots du Rhône ses eaux si tranquilles, fut le premier fondateur de Lugudunum. Les riches pâturages, les coteaux si bien exposés aux premiers rayons du soleil [1], les productions si variées du sol durent séduire ce premier navigateur et le déterminer à dresser une tente. Tout fait croire que les Phéniciens ont commencé à peupler nos contrées. Ils avaient, dès les siècles les plus reculés, des comptoirs sur le vaste littoral de la Méditerranée, depuis Tyr jusqu'aux colonnes d'Hercule; ils en avaient principalement sur la lisière d'une forêt épaisse qui fut plus tard remplacée par Massilie.

Habitués aux aventures un peu hasardeuses, ils remontaient ordinairement le long des fleuves et des rivières navigables, comme nos voyageurs re-

1 *Vidi duobus imminens fluviis jugum,*
Quod Phœbus ortu semper obverso videt;
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quò suos cursus agat.

Sénèque.

montent dans les temps modernes le Niger ou le Sénégal; et ils allaient au milieu de notre continent à la recherche des mines précieuses. On sait qu'ils trouvèrent au pied des Alpes, de l'or et de l'argent presque à la surface du sol, et qu'ils construisirent pour leur exploitation des routes assez solides qui ont servi de modèles aux Romains pour tracer les chemins de l'empire. Ils laissèrent çà et là des colonies grecques qui, se mêlant avec les indigènes et contractant des mariages avec eux, embellissaient l'organisation des Gaulois. Les Ségusiens étaient en grande partie du sang grec.

La domination des Phéniciens fut ensuite remplacée par la domination des Phocéens et surtout par celle des Rhodiens qui fondèrent Rhoda aux embouchures du Rhône. On prétend même que les Rhodiens donnèrent à ce fleuve le nom de Rhodanus. C'est toutefois l'opinion de Pline [1].

Il exista donc pendant plusieurs siècles un refoulement de populations du midi au nord le long du Rhône, et du nord au midi le long de la Saône. Ce dernier refoulement était causé par les émigrations successives des peuples de la Belgique. Il résulta de ce mélange de tant de nations différentes, la population nombreuse et remarquable de la Gaule celtique.

L'histoire de cette contrée a toujours été assez

[1] Pline. — Claude Rubys. Histoire de Lyon. — Colonia. Histoire littéraire de la ville de Lyon. — Menestrier cite aussi le passage de Pline en plusieurs endroits de l'histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon.

obscure avant les conquêtes des Romains. Mais lorsqu'il exista des relations fréquentes entre les villes de fondation gauloise et les villes de fondation grecque, pendant les guerres de César, les usages et les mœurs des trois grands peuples de la partie centrale des Gaules furent beaucoup mieux connus. Il est même peu d'historiens de l'antiquité qui n'en aient pas parlé [1]. Ils nous fournissent des documens précieux sur les Arvernes, les Séquanes et en particulier sur les Edues. Ils nous les montrent d'abord violemment déplacés par de grands mouvemens d'émigration. Ils nous les montrent formant au milieu des âges reculés, des ligues fédératives et des associations politiques. Ces trois peuples disputaient entre eux la suprématie et la possession exclusive du droit de naviguer sur les rivières de leurs contrées. Les petites tribus attachées au sort de ces trois grandes nations par les liens de la clientelle [2] partageaient leur triomphes ou leurs désastres.

La confédération éduenne, qui nous intéresse entre toutes les associations gauloises à cause de ses rapports intimes avec les Ségusiens ou Sébusiens [1], est la plus connue de toutes. Cette nation

1 Voyez le grand recueil des historiens des Gaules.

2 César se sert très-souvent de ce mot *clientela* dans ses mémoires sur la guerre des Gaules. *Summa auctoritas antiquitus erat in Æduis, magnæque eorum erant clientelæ....* Cæsar, de bello Gallico, lib. VI, XII.

3 Voyez la lettre du père Menestrier sur les Ségusiens, anciens habitans du Lyonnais, Forez, etc., et non de la Bresse. Journal des savans, 1697,

des Edues, plus tard alliée fidèle du peuple romain, a laissé un très-grand nombre de monumens historiques qui nous serviront à bien faire connaître ses principaux cliens, les Ségusiens.

Le pays des Edues embrassait tout l'espace compris entre l'Allier, la moyenne Loire et la Saône; il embrassait même un peu au-delà de cette rivière vers le midi.

Le chef-lieu Bibracte datait des époques les plus anciennes de la Gaule celtique. Or, on n'ignore pas qu'il exista dans les Gaules trois espèces de cités : les villes dont la fondation ne remontait pas au-delà du premier siècle de l'empire, les villes de fondation grecque et les villes de fondation gauloise. Les plus considérables et les plus connues des villes romaines, construites par les nombreuses colonies que les Romains envoyaient de toute part vers leurs frontières, pour affermir et étendre leur domination, sont celles de Narbonne, d'Aix, d'Orange, de Valence. Les villes que les Grecs ont fondées dans les Gaules, comme Mar-

juillet, pages 327-332. Cette lettre forme une dissertation assez curieuse sur les noms des peuples qui ont autrefois habité le pays de Bresse, Gex, etc. — Philibert Collet réplique à la lettre du père Menestrier de la compagnie de Jésus, et prouve que les Sébusiens et les Ségusiens qui sont le même peuple, habitaient la Bresse aussi bien que le Lyonnais. — L'histoire de la Bresse, par Samuel Guichenon, nous a un peu aidé à débrouiller ce chaos. — L'abbé Gullon, dans l'un de ses derniers ouvrages, parle aussi des Sébusiens et des Ségusiens. — P. Ægidius Lacarry donne quelques bons renseignemens dans son ouvrage intitulé : *Historia coloniarum Galliæ in externas missarum, tum aliarum nationum coloniæ in Gallias deductæ.*

seille, Nice, Antibe, ont incontestablement cinq ou six siècles d'antiquité de plus que celles dont nous venons de parler. Quant aux villes bâties dans les Gaules par les originaires du pays, comme Autun, Vienne, Arles, Trèves, elles datent de si loin qu'on ne saurait fixer l'époque de leur fondation. Bibracte était de ce nombre. Nous verrons que Lugudunum, d'après des traditions gauloises, grecques ou romaines, a pu être placé par les historiens dans les trois classes : c'est-à-dire que des pêcheurs ou des chasseurs gaulois y ont construit les premières huttes; que les commerçans grecs y ont formé une espèce de forum; et que les Romains, sous la conduite de Plancus, ont constitué la ville de Lugudunum colonie romaine. Mais revenons aux Édues, les premiers patrons de notre cité.

Le patronage de la confédération éduenne s'étendait sur les Ambarres, les Isombres et les Ségusiens. Ces derniers, quoique cliens des Edues, étaient libres [1], tandis que leurs voisins les Bituriges étaient tenus dans une espèce de servitude [2]. Cette différence très-remarquable dépendait en

1 *Segusianorum libertatis particeps effecta civitas, primum suis legibus usa est, Romanis deindè paruit gubernata à præfecto.* « Dans les premiers « temps la ville de Lyon participa à la liberté dont jouissaient les Ségusiens : « elle ne recevait donc d'abord des lois que d'elle-même; elle obéit ensuite « aux Romains et fut gouvernée par un préfet. »

Gallia christiana, Tom. IV.

2 Cæsar, *de bello Gallico*.

grande partie du caractère paisible des Ségusiens, des priviléges attachés à leur commerce et des nombreux étrangers qui, remontant par le Rhône jusqu'au confluent, formaient en cet endroit une nation toute particulière. Ils y apportaient des richesses immenses, source de prospérité pour la nation éduenne qui, en devint malheureusement pour les Gaules, insolente et ambitieuse : elle attira de cette manière les armes de César.

Le commerce des Ségusiens était en effet très-productif. On voyait dans leurs marchés, tenus sur le forum vetus, les Rhodiens, les habitans de Massilie, les Aquitains, les Ligures et beaucoup de négocians actifs venus de toutes les parties du monde. Les marchandises y étaient aussi très-variées. Comme le luxe et l'ardeur belliqueuse des Gaulois avaient toujours fait beaucoup de bruit [1], on apportait sur le forum ségusien des armes supérieurement trempées et même ciselées avec art. Les dépouilles de plusieurs animaux tels que le lion, l'élan, le cerf, le bufle, étaient les principaux ornemens de ces armes. On vendait aussi des boucliers peints de mille couleurs éblouissantes. C'était un spectacle assez curieux de voir les guerriers se mêler au milieu des négocians pour acheter les armes qui leur plaisaient le plus.

[1] Nous en verrons des preuves quand nous raconterons dans le livre suivant les événemens remarquables de ces temps reculés; car nous supposerons ici les Ségusiens dans l'état de civilisation où ils se trouvaient quatre siècles avant notre ère.

« Un bouclier et un casque, une cuirasse en métal « battu, à la manière grecque et romaine, ou une « cotte à mailles de fer d'invention gauloise; un « énorme sabre pendant sur la cuisse droite à des « chaînes de fer ou de cuivre, quelquefois à un « baudrier tout brillant d'or, d'argent et de corail; « avec cela le collier, les bracelets, les anneaux « d'or autour du bras et au doigt médian; le pan- « talon, la saie à carreaux éclatans, ou magnifi- « quement brodée; enfin de longues moustaches « rousses : tel on peut se figurer l'accoutrement « militaire du noble Arverne, Éduen ou Ségusien « au deuxième siècle avant notre ère [1]. »

Tous ces objets, le plus souvent fabriqués dans les pays lointains, se vendaient aux marchés de Lugudunum ou Lugdunum [2]; plus tard les originaires mêmes du pays et les habitans des contrées voisines approvisionnèrent les magasins du forum vetus. Les habitans de l'Ibérie apportaient leurs aciers si fortemens trempés; les Bituriges y étalaient le brillant étamage dont ils furent les inventeurs; les Massaliotes y montraient les riches

1 Thierry. Histoire des Gaulois, tom. II, chap. 1.

2 Voyez sur l'origine du mot Lugdunum des remarques très-intéressantes par Claude-Gaspard Bachet de Meziriac, de l'académie française. Cet auteur est mort en 1648. Ses remarques sont au commencement du tom I[er] de ses commentaires sur les épîtres d'Ovide, à La Haye, 1716, in-8°. Il soutient vaguement qu'il n'est point parlé de Lugdunum avant l'an 711 de la fondation de Rome, 43 ans avant l'ère chrétienne. Il dit ensuite que Plancus établit une colonie au confluent du Rhône et de la Saône, quoiqu'il put y avoir déjà quelques habitans en cet endroit.

tissus de l'Orient; les Édues y venaient avec leurs ustensiles artistement plaqués; les Ligures fournissaient les choses de première nécessité [1]. Il résultait de cette réunion si hétérogène de tant de commerçans un mélange remarquable de mœurs grecques et gauloises plus digne d'être étudié chez les Ségusiens que partout ailleurs.

Le Ségusien était d'une taille assez élancée, quoique son corps fut très-robuste. Des cheveux blonds et touffus flottaient sur ses épaules. Il avait le regard vif, les formes athlétiques et un teint assez coloré [2]. Sa physionomie ouverte contrastait d'une manière remarquable avec le front nébuleux du Ligure et la peau basanée de l'Aquitain [3]. On

[1] « Comme c'est aux Romains que Lyon doit le plus grand éclat qu'il « eut ensuite par le moyen de ce peuple devenu maître du monde, il a « mieux aimé passer pour l'ouvrage de ces Romains, que de rapporter la « fondation à un amas fortuit de quelques maisons de marchands; et à « des colonies de soldats victorieux et de peuples conquérans, qu'à des foires « et à des magasins. Cependant les plus anciennes inscriptions qui nous « parlent de cette ville, nous font plus connaitre de négocians de vins, « d'huiles, de toiles, de draps, et de marchands trafiquans sur la Saône et « sur le Rhône, que de légions de vétérans, de tribuns, de légats, de dé- « cemvirs ou d'autres magistrats. » Le P. Menestrier.

[2] Quand nous décrirons les nombreuses espèces de jeux qui avaient lieu devant l'autel d'Auguste, nous aurons occasion de donner de plus grands détails sur l'organisation des athlètes ségusiens.

[3] « L'Aquitain avait conservé, presque sans altération, le type originel « de sa race; à ses traits, à sa taille, à son langage, à ses mœurs, on le « reconnaissait aussitôt pour un enfant de l'Ibérie. Il était brave, mais « rusé.... Un esprit vif et intelligent le rendait très-habile à saisir et à « imiter la tactique de son ennemi..... Le Ligure etait de petite taille et « d'une complexion sèche, mais nerveuse. Sobre, économe, dur au travail.

observait la même différence dans le moral : car ces derniers étaient rusés, astucieux, vindicatifs; le Ségusien au contraire était bon, sociable, doux. Ce caractère se peignait à merveille, dans ses mœurs, dans son luxe, dans ses usages, dans sa religion et jusque dans sa philosophie.

L'habit des Ségusiens offrait tout à la fois la forme courte et dégagée du vêtement grec et un peu la richesse du vêtement oriental [1]; tandis que celui de la plupart des autres gaulois était de laine grossière et à longs poils.

C'était principalement chez les Édues, et par conséquent chez les Ségusiens que l'on voyait cette prodigalité dans les repas, ce faste dans la parure et cette magnificence dans le service militaire, choses que tous les historiens anciens ont remarquées [2]. Au rapport de Strabon et de Posidonius, les Ségusiens avaient les premiers abandonné la coutume barbare de manger la chair des animaux après l'avoir déchirée avec les mains. La civilisation gauloise y datait même de si loin,

« Il gâtait ces vertus par des vices qui lui donnèrent chez les anciens une « célébrité malheureuse : il passait pour fourbe, perfide, intéressé.

THIERRY, Hist. des Gaulois.

1 Le luxe des hommes distingués par leur rang, par leurs richesses ou par leurs exploits, consistait en bracelets, en colliers, en anneaux d'or, pour lesquels ils montraient une passion effrénée.

2 Un luxe plus étrange et plus conforme à leurs mœurs barbares était celui qui brillait dans leurs armées; ils attachaient au bout de leurs lances et au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis immolés par eux dans les combats. Ces crânes enrichis d'or devenaient ensuite des vases pour leurs festins.

elle y avait fait de si rapides progrès [1] que dans les temps où les peuplades de la Grande Bretagne se logeaient dans des troncs d'arbres où se réfugiaient sous l'épais feuillage des forêts, les Ségusiens construisaient de très-jolis hameaux sur les bords de la Saône et de la Loire.

Les mêmes auteurs cités plus haut racontent que, déjà plusieurs siècles avant l'arrivée des Grecs dans nos contrées, les habitans connaissaient plusieurs plantes médicales précieuses, préparaient des mets très-délicats et des fromages excellens. Les troupeaux qui paissaient dans les fertiles vallées fournissaient de très-bons laitages[2]. Des salaisons de toute espèce avaient remplacé la viande grossièrement grillée. Les Ségusiens consommaient de plus une grande quantité de blé, d'orge, de millet et beaucoup de fruits apportés par les négocians des climats méridionaux. On

[1] C'était par les grands fleuves que le commerce avait apporté aux indigènes le besoin et le goût de la vie sociale; c'était aussi dans le voisinage des grands fleuves, du Rhône et de la Saône, de la Seine et de la Loire, qu'avaient eu lieu les premiers travaux agricoles, et que la civilisation avait pris ses premiers développemens.

THIERRY, hist. des Gaulois.

[2] « Le territoire éduen ou ségusien était riche en troupeaux et en blé. « La principale industrie de ce peuple était la préparation de la chair de « porc; les jambons et généralement toutes les salaisons séquanoises, « transportées par la Saône et par le Rhône dans les entrepôts massaliotes, « se répandaient delà en Italie et en Grèce où ils étaient fort recherchés. » Il est curieux de rapprocher ces temps anciens avec nos temps modernes, où les salaisons de porc sont encore une branche considérable du commerce de Lyon. *Ibid.*

leur reprochait seulement d'avoir un penchant très-décidé pour les vins exotiques [1].

Le système de navigation s'était beaucoup perfectionné chez eux pendant leurs liaisons avec les Phocéens et les Massaliotes. Des bateaux et même de petits navires marchands, supérieurement construits, avaient remplacé les nacelles d'osier couvertes de la peau des taureaux ou des bêtes féroces. Leur manière de s'abriter contre les fréquentes vicissitudes de l'atmosphère offrait une certaine élégance, même avant le temps où Annibal traversa le Rhône avec les cinquante mille hommes qu'il commandait [2]. Les fortifications de leurs bourgs et de leurs villes ne manquaient pas de force [3].

Quant à leur existence morale, les liens de famille y étaient plus resserrés que chez toute autre

1 « Les marchands de vins faisaient un corps considérable de négocians « à Lugdunum. On trouve encore en plusieurs endroits de grandes con- « serves de vins en forme de citernes. Le ciment est encore rouge du tartre « que le vin y a laissé. Pline qui vivait sous l'empire de Tite Vespasien, « parle des vignes et des vins de Vienne, de Bourgogne, du Vivarais, de « l'Auvergne, dans son histoire naturelle. Lorsque parlant de l'usage que « l'on avait de poisser les tonneaux et les vases dans lesquels on gardait les « vins, il ajoute que ceux de Vienne avaient ce goût-là sans artifice. Ce « que l'on éprouve encore à présent dans les vins de Côtes-Rôties, de « Saint-Perrey, de l'Hermitage au-dessous de Vienne, qui ont un goût de « poix un peu amer. » MENESTRIER, Hist. de Lyon.

Martial fait mention de ces mêmes vins en une de ses épigrammes :

Hæc de vitiferâ venisse picatâ Viennâ
Ne dubites misit Romulus ipse inelsi.

2 Polybe. — Tite-Live. — Florus.

3 Pline, Hist. naturelle. — Posidonius. — Strabon.

nation des Gaules. Les femmes y jouissaient d'un empire considérable qui l'emportait quelquefois sur l'ascendant des plus redoutables confédérations [1]. Mais elles étaient le plus souvent occupées dans l'intérieur de leur ménage à faire des tissus de lin ou d'autres étoffes qui luttaient quelquefois en finesse et en perfection avec les tissus les plus précieux de l'Orient [2].

Les premières idées religieuses des Ségusiens leur furent inspirées par le climat qu'ils habitaient. Ce ne fut que très-tard, ou au moins quelques siècles seulement avant notre ère, que les Phéniciens y firent adorer leur Hercule, et que les Phocéens y introduisirent toutes les divinités de l'Olympe. D'abord la religion sensible des Ségusiens dérivait de la contemplation des phénomènes naturels. Cette vénération qu'ils avaient pour les montagnes, pour les collines, pour les lacs, pour les rivières et

[1] « L'administration des affaires civiles et politiques avait été confiée « pendant assez long-temps à un sénat de femmes choisies par les différens « cantons. Elles délibéraient de la paix, de la guerre, et jugeaient des dif- « férens qui survenaient de ville à ville. Plutarque dit qu'un des articles « du traité d'Annibal avec les Gaulois portait : Si quelque Gaulois a sujet « de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le sénat de « Carthage, établi en Espagne ; si quelque Carthaginois se trouve lésé par « un Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême des femmes gau- « loises. »

Voyez le livre qui traite principalement de la Gaule transalpine.

Thierry, Histoire des Gaulois.

[2] Il y avait à Lugudunum un corps composé de plusieurs femmes qui travaillaient aux toiles, aux étoffes et aux habillemens pour le prince et pour les soldats.

Le P. Menestrier, Hist. civile et consulaire de la ville de Lyon.

surtout pour les forêts, leur fit donner aux tribus et même aux familles en particulier des noms tirés de l'aspect physique des localités [1]. Nous les avons imités jusqu'à un certain point en dénommant les départemens par les montagnes qu'on y rencontre ou par les rivières qui y coulent.

C'était aussi de cette manière que les antiques nations des Gaules avaient formé leurs noms [2]; il existait en effet des Celtes ou tribus des bois, des Armorikes ou tribus maritimes, des Arvernes ou hommes des hautes terres, des Allobroges ou hommes du haut pays, des Helvètes qui tiraient leur nom des pâturages des Alpes où ils s'étaient établis; des Séquanes qui devaient leur nom à la rivière de la Seine [3].

[1] L'adoration immédiate de la matière brute, des phénomènes et des agens naturels, tels que les pierres, les arbres, les vents et en particulier le terrible Kirk, les lacs et les rivières, le tonnerre, le soleil, etc. fit place avec le temps à la notion abstraite d'esprits ou divinités réglant ces phénomènes, imprimant une volonté à ces agens : delà le dieu *Tarann*, esprit de tonnerre; le dieu *Vosège*; la déesse *Bibracte*, déification de la ville capitale des Édues; le dieu *Pennin* des Alpes, etc.

THIERRY, Histoire des Gaulois.

[2] C'est la marche naturelle de l'esprit humain : les phénomènes naturels le frappent avant tout, et en cela les deux extrêmes de la civilisation se touchent; à l'une et à l'autre époque les faits, l'observation, le spectacle de la nature occupent l'attention des hommes, mais les conséquences sont bien différentes.

[3] L'auteur de l'Histoire des Gaulois donne des détails très-intéressans sur l'origine des noms de chaque nation gauloise. Cet historien distingué a rendu un très-grand service aux littérateurs en faisant un ouvrage complet et régulier de tous les fragmens des auteurs grecs et latins qui se sont occupés de l'histoire des Gaules.

Il en était de même du plus grand nombre des villes gauloises. On leur donnait tel ou tel nom, d'après les localités au milieu desquelles elles étaient construites [1]. Tout fait croire que la réunion de comptoirs, de huttes, de magasins ou d'autres établissemens commerciaux qui formaient sur le plateau de Fourvières seulement une ville de foire, puisque César n'y a pas fait attention [2]; tout fait croire, dis-je, que la première cité de notre territoire ne fut appelée Lugudunum qu'à cause de sa situation [3]. Suivant quelques auteurs *Lugu*

1 C'était aussi la coutume des Grecs, débarqués dans ces climats, quand ils fondaient des villes ou faisaient des établissemens dans nos pays incultes, d'y dresser des temples aux dieux de leur pays; de construire des édifices et des bâtimens publics semblables à ceux des villes d'où ils étaient sortis; de donner aux montagnes, aux bois, aux rivières et aux champs les noms de ceux qu'ils avaient quittés, afin qu'ils eussent devant les yeux une image de la Grèce, et qu'ils s'aperçussent moins de la patrie qu'ils avaient abandonnée.

2 « Le silence de César sur lequel semblent s'appuyer ceux qui ont cru « que Lyon n'était pas plus ancien que Plancus, ne peut être une preuve « contre l'antiquité de cette ville, puisqu'il est constant qu'il y avait dans « les Gaules, quand César y vint, plusieurs villes considérables dont il ne « dit mot. » Le P. MENESTRIER.

3 Lugdunum, multis veteribus tum inscriptionibus tum auctoribus *Lugudunum*, Tacito, lib. 1, et Straboni, lib. 4, *Lugdunum segusianorum;* Dioni, lib. 46, *Lugodunum;* Constantio Augusto in rescripto ad Coriolam *Lygdunum;* Sidonio *Rhodanusia*, et auctori vitæ S. Lupi *amria*, ex duobus fluminibus quibus alluitur; denique Rubisio, sed falso *Leo*. Galliæ celticæ urbs erat celeberrima. Illius etymon à diversis diversè quæritur. De fine nominis convenit inter omnes; *Dunum* enim celtis montem seu collem fuisse constat : de capite non ita, illud enim à Lugdo celtarum rege, primo, ut fabulantur urbis conditore, quasi *Lugdidunum*, derivant. Alii *corvi montem* interpretantur, quod ibi corvi plurimi circum volitare visi sint, cum

venait du nom de la forêt qui était sur le plateau de Fourvières, si toutefois *Lucus* est un mot celtique. *Dunum* venait du mot dune, colline, montagne, dont le sommet applati formait l'emplacement du forum vetus. Suivant d'autres historiens, notre ancienne ville était appelée Lugudunum à cause de la longue dune qui longe la Saône [1]. Ceci s'accorderait encore avec notre assertion sur la religion naturelle des Gaulois et sur l'espèce de vénération qu'ils avaient pour les localités.

Quoi qu'il en soit, après l'adoration des phéno-

illius fundamenta jacta sunt. Alii *Lugdunum*, quasi *lucidum montem;* alii quasi *luctus montem;* alii *Lucdunum latino-celtico nomine, velut lucii montem* à Lucio Munatio Planco, illius ut putant fundatore. Alii à *Logon duno* quasi *sermonis montem asseras*, dictum contendunt, à celebri illo altari ad quod de eloquentiæ præmio certabant oratores; alii denique naturalius Lugdunum à duabus celticis vocibus *Lut* et *Dunum*, quasi montis incolas deducunt. *Gallia christiana.*

[1] « Le nom de *Lugudunum* ou *Lugdunum*; que cette ville a porté dès le « moment de sa fondation, et qui lui était commun avec d'autres villes des « Gaules, a exercé le savoir de nos étymologistes. Tous sont d'accord sur le « sens de la terminaison *dunum, dune, colline;* mais chacun a varié sur « l'interprétation de *Lugu* ou *Lug:* les uns l'ont fait dériver du celtique, et « ont pensé qu'il signifiait *corbeau;* qu'ainsi Lugdunum voulait dire *la » montagne des corbeaux:* d'autres ont cru trouver sa véritable origine dans « le terme *loudh*, de la même langue, *lac, étang*, et assurent que Lyon ne « fut point bâti sur la *montagne* mais dans la *plaine*. Brossette voulait que « *lug* eut été employé pour désigner une *tour, Lugdunum, tour de la mon- « tagne;* un autre a prétendu que c'était un diminutif de *lucii dunum*, « la montagne de *Lucius*, en mémoire de son fondateur. Mais l'opinion qui « paraît la plus probable est que *Lugdunum* signifie *longue dune, longue « rive:* ce qui convient parfaitement à sa situation et à celle des autres villes « qui ont eu le même nom. »

M. Cochard, Description historique de Lyon.

mènes de la nature les Ségusiens, dans le besoin qu'éprouve tout être raisonnable de s'adresser à un être supérieur et immortel qui puisse le protéger, dirigeaient leurs pensées vers le soleil : il faisait fleurir les campagnes; il couvrait la terre d'une agréable verdure; sous l'influence de sa douce chaleur de riches guérêts fournissaient à l'homme d'abondantes moissons. Il n'est pas étonnant que les Ségusiens l'aient adoré, comme nous le démontrent plusieurs monumens de la plus haute antiquité. Il n'est pas étonnant non plus qu'ils aient cherché à se rapprocher de lui en construisant leurs hameaux sur les collines bien exposées à ses premiers rayons [1]. Presque tous les peuples des Gaules les ont imités en cela; les noms de plusieurs villes nous le démontrent évidemment [2].

L'arrivée des Grecs contribua en grande partie à donner une forme plus divine, si l'on peut parler ainsi, aux objets de leur religion sensible. Les

[1] « La loi donnée à Moïse sur une montagne, dit un historien de Lyon, « le premier temple consacré au culte du vrai Dieu, sur la montagne de « Sion, portèrent non-seulement les Juifs à révérer les montagnes comme « quelque chose de saint, mais à leur imitation la plupart des infidèles bâ- « tirent des temples sur les montagnes et sur les collines. Le plus grand « nombre de leurs dieux furent révérés sous les noms de ces lieux élevés, « où leurs temples étaient bâtis. Delà les noms de Jupiter OEtéen, Idéen, « Capitolin; de Vénus de Cythère, d'Amathonte, de Paphos. Nos pre- « miers Gaulois affectèrent aussi de placer leur ville sur des lieux éminens, « dont la plupart retiennent encore les noms de Clermont, de Baumont, « de Grandmont, de Montauban, de Montbelliard, de Mont-Didier. »

[2] Voyez la note qui précède immédiatement celle-ci.

phénomènes naturels prirent un corps, une ame; on appela ces nouvelles divinités comme chez les Hellènes, Mercure, Mars, Apollon. On remarquait cependant quelques différences qui tenaient au caractère particulier de chaque nation gauloise. « Car, indépendamment du culte secret enseigné « par les druides, les Gaulois adoraient des dieux « qu'ils semblaient avoir empruntés à plusieurs « nations étrangères : leur Theutatès, inventeur « des arts, portait un caducée et des ailes comme « le Mercure des Grecs, des cornes d'abondance « ainsi que le Tautès de Phénicie, le Teutat de « Carthage et le Thau d'Egypte; il avait aussi « d'autres attributs semblables à ceux de Theut « ou Tuiscon de Germanie. Ésus ou Jehova, ou « Mars, était le dieu de la guerre. Quelquefois « adoré sous les noms de Camulus ou de Bélénus, « il répandait, ainsi qu'Apollon, la lumière et « guérissait les maladies. L'Hercule gaulois, dif- « férent de celui des Grecs, était un vieillard « ridé, portant une peau de lion et une chaîne « attachée à la bouche [1]. »

Ces divinités portaient des noms particuliers parmi les habitans du territoire de Lugudunum. Nous n'indiquerons que les principales. Mithras désigna spécialement Apollon [2]. Les cérémonies

1 Ségur. Histoire de France.

2 Mithras était le soleil, et Mythra ou Mithra la lune. — Montfaucon. Antiquité dévoilée. — D. Martin. *Monumentum vetus.* — Caylus. Recueil d'antiquités. — Dulaure. Histoire de Paris. — Spon. Recherches des anti-

du culte de Mithras et de beaucoup d'autres dieux n'étaient pas les mèmes qu'à Rome et dans les principales villes de la Grèce : chose très-importante à observer pour se rendre compte des jeux institués devant l'autel d'Auguste au confluent du Rhône et de la Saône. Dea Segea, Segesta, Segusia ou Segusiana désignait tout à la fois Cérès et Vénus, quoique plusieurs historiens prétendent que l'austérité des mœurs gauloises avait fait exclure toute les divinités dont le culte pouvait ramollir le courage. Mais il faut avouer que les cités commerçantes, soumises à tant d'influences étrangères, étaient nécessairement un peu plus corrompuesque les autres. Les matrones ségusiennes avaient une profonde vénération pour la déesse que Lucrèce a

quités de la ville de Lyon, 1 vol. in-12. — Voyez aussi l'ouvrage intitulé : Religion des Gaulois.

Le culte de Mithras (car c'est ainsi qu'il faut l'écrire) s'est conservé jusque sous la domination romaine, comme le prouve ce passage de Spon, que Caylus a copié dans son bel ouvrage. « Voici une inscription qui est « enclavée dans l'escalier de la maison de M. Richou, à la place Saint-Jean, « autrefois l'hôtel de Chevrières. Mithra est le soleil parmi les orientaux, « comme on peut l'apprendre par les secours d'autres inscriptions citées par Gruterus :

DEO SOLI INVICTO MITHRÆ FL. SEPTIMIVS
ZOZYMVS SACERDOS DEI BROTONTIS.

« Il y a un serpent autour d'une autre inscription grecque, serpent qui peut « être le symbole de ce dieu, parce que la fable feignait que c'était lui qui « avait tué le serpent Pithon. »

Spon. Recherches des antiquités de la ville de Lyon. Lyon, 1675, un vol. in-12.

Le monument dont parle Spon n'est plus à Lyon, on la transporté à Paris.

si bien dépeinte dans cette invocation [1]. « Ame de « l'univers, volupté des hommes et des dieux, « belle Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute « la nature! tu parais : les vents se taisent, les « nuages se dissipent, le printemps renaît, la « terre se couvre de fleurs et l'océan sourit. C'est « Vénus qui place sur le sein de la jeune fille la « rose teinte du sang d'Adonis; c'est Vénus qui « force les nymphes à errer avec l'amour la nuit, « sous les yeux de Diane rougissante [2]. »

Les femmes ségusiennes révéraient cette déesse parce que d'un côté elle présidait à la fertilité des guérêts : comme plusieurs auteurs l'ont écrit en avançant, qu'après l'arrivée des Romains dans les Gaules, cette déesse fut appelée *Dea segesta*, nom

1 . . . . *Hominum divumque voluptas*
Alma Venus. . . . .
Te Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum. . . . .
. . . . Tibi rident æquora venti.
Lucr. de natura rerum.

2 M. le vicomte de Châteaubriand a ainsi traduit et embelli ce passage de Lucrèce dans ses Martyrs, tom. 2, édition des œuvres complètes. Bernardin de Saint-Pierre a imité le même passage, au commencement de ses Harmonies de la nature. Un poète lyonnais parle en ces termes du culte de la déesse Segesta ou Vénus

Là, quand l'erreur encor enchaînait les mortels,
La reine de Paphos eut, dit-on, des autels :
Profane sanctuaire, où la blanche colombe,
Sous la main d'une vierge, expirante, succombe,
Vains autels, où les vœux de mille adorateurs
Se perdaient dans les airs avec l'encens des fleurs,
Où la divinité qu'invoque l'innocence
Demande une victime à la main qui l'encense.
Coignet. Fourvières, Élégie.

qui venait du mot latin *seges*, moisson [1]. D'un autre côté les bonnes mères de famille, l'adoraient avec ferveur, parce que cette divinité les empêchait d'être stériles et conservait la santé des enfans au berceau. Cette tradition a fait croire que la colline où se trouvait la statue de cette déesse a pris son nom d'elle. Nous avons vu qu'il y avait sur ce plateau des foires annuelles, un forum : on l'appela *forum veneris*, dont nous avons fait le nom de Fourvières. D'autres assurent que ce forum remontant à la plus haute antiquité reçu le nom de *forum vetus*, ensuite celui de *Four-vieil* et fut enfin appelé Fourvières.

Tous les auteurs anciens s'accordent à dire que la déesse Segesta avait les cheveux agréablement bouclés derrière les oreilles; qu'elle était couronnée de primevères, symbole des premières influences du printemps sur les moissons; et qu'on la représentait toujours avec une corne d'abondance. Elle ne manquait pas d'offrandes. Durant toute l'année il arrivait de nombreux pélerinages des hameaux d'alentour, pour suspendre toutes sortes de bijoux à son cou et à ses bras. Les ministres du culte de la déesse n'avaient peut-être placé sa statue au milieu du vieux forum ségusien que

1 « Les Ségusiens adoraient une déesse de l'abondance, qui était *Segetia* « ou *Segusia*, laquelle n'était autre chose que la terre, adorée par les anciens « infidèles sous divers noms d'*Isis*, de *Rhea*, de *Berecynthia*, de *Mater* « *Augusta*, de *Magna Mater*, *Idea*, etc.

Le P. Menestrier, Hist. civile et consulaire de la ville de Lyon.

pour édifier davantage les commerçans superstitieux qui trafiquaient en cet endroit. Ces ministres ne pouvaient être que des initiés à la religion druidique. Seuls dépositaires de la science à cette époque reculée, ils étaient très-habiles à profiter des superstitions populaires.

En effet dans ces siècles du vieux temps l'impôt sur la superstition était très-considérable; mais le collége des druides, qui en profitait, avait chez les Ségusiens un caractère spécial qui les distinguait des autres druides gaulois. Leur culte était moins barbare, parce qu'une nation naturellement commerçante adopte presque toujours la tolérance religieuse pour premier principe d'une saine politique[1]. Quoique les sites de nos contrées fussent alors assez sauvages pour prêter leur sublime horreur aux cérémonies druidiques, celles-ci n'avaient rien d'effrayant pour l'étranger débarqué sur le territoire de Lugudunum.

Ce que César nous raconte de la religion des druides, il l'avait observé principalement chez les Arvernes, les Belges et les peuples les plus septentrionaux ou les plus rapprochés de la Grande-Bretagne. Mais il en avait étudié les particularités minutieuses chez les Édues ses alliés et par conséquent aussi chez les Ségusiens qui compo-

1 On sait tout le tort que la révocation de l'édit de Nantes fit au commerce français et à celui de Lyon en particulier : nous verrons que les fabriquans de la religion réformée portèrent alors leur industrie dans les pays étrangers.

saient la partie la plus intéressante de la nation éduenne [1].

Ce pays entrecoupé dans tous les sens par des vallées profondes, par des rivières plus ou moins rapides, était très-favorable aux mystères des druides dont le collége principal était à Chartres. Les voyageurs admirent encore près d'Autun, capitale des Édues, une montagne appelée Mont-Dru, parce qu'autrefois les druides y avaient établi un de leurs colléges. Tout le monde connaît le grand parti que ces prêtres, à longues robes blanches, tiraient des forêts sombres où ils pratiquaient leurs rites lugubres à la clarté des flambeaux de résine. Or, ces bois sacrés se trouvaient en très-grand nombre dans nos climats. C'est là qu'ils étudiaient non-seulement l'art de frapper l'imagination des peuples, mais encore les sciences les plus abstraites. On prétend qu'ils avaient des connaissances profondes en philosophie, puisque l'immortalité de l'ame était un des principaux dogmes de leur secte; dogme qu'ils altéraient quand ils

[1] Dans le livre si intéressant où César fait la description des mœurs et des usages gaulois il parle principalement des Édues : Quum Cæsar in Galliam venit, alterius factionis principes erant OEdui, alterius Sequani....... Adventu Cæsaris factâ commutatione rerum, obsidibus OEduis redditis, clientelis restitutis, novis per Cæsarem comparatis (quod hi, qui se ad eorum amicitiam aggregaverant meliore conditione atque æquiore imperio se uti videbant), reliquis rebus eorum, gratiâ, dignitateque amplificatâ, Sequani principatum dimiserant...... Eo tum statu res erat, ut longe principes haberentur OEdui........

CÆSAR; *de bello Gallico*, lib. VI, XII.

le communiquaient aux habitans des bourgs et des cités. Car alors ils y mêlaient toutes les rêveries de la métempsycose. Ils y ajoutaient la description enchanteresse d'une prétendue vie de délices après la mort, afin d'enflammer le courage des guerriers au milieu des combats [1].

On assure aussi qu'ils étaient très-profonds en astronomie. Les cérémonies religieuses qui avaient toujours lieu pendant la nuit, dirigeaient nécessairement leur attention vers l'étude des astres. D'ailleurs, la philosophie occulte qu'ils professaient allait à merveille avec l'effroi qu'inspirent les ténèbres dans les lieux sauvages; aussi Pluton [2] était le dieu privilégié des druides; ils faisaient croire à leurs adeptes que les Gaulois descendaient de lui; que par conséquent, pour honorer ce Dieu, il fallait mesurer le temps par le nombre des nuits et non par celui des jours, quoique Mithra fut une de leurs principales divinités.

Pour ajouter encore à ce prestige sur l'imagination des peuples, ils formaient dans leurs réduits mystérieux plusieurs espèces d'élèves. Ces

1 In primis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios : atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.

Cæsar, *de bello Gallico*, lib. VI, XIV.

2 Galli se omnes ab dite patre prognatos prædicant; idque ab druidibus proditum dicunt. Ob eam causam spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium, finiunt : dies natales, et mensium et annorum initia sic observant, ut noctem dies subsequatur.

Ibid., lib. VI, XII.

néophytes étaient des missionnaires entreprenans et dévoués, chargés de répandre dans toutes les classes de la société les dogmes principaux de la religion druidique [1].

On remarquait encore les druidesses inspirées: sortes de sybilles, assez jeunes, destinées de bonne heure à faire des sacrifices aux lacs et aux forêts, à chercher dans les bois les plantes précieuses pour guérir tous les maux, à enflammer le peuple au milieu des confédérations belliqueuses, enfin à prédire l'avenir. Après elles, venaient les véritables initiés. C'était de jeunes fanatiques à qui le premier des druides communiquait tous les mystères sacrés. Quelquefois même pour donner plus d'appareil aux cérémonies, il les envoyait au delà des mers dans la Grande-Bretagne afin d'y puiser les principes abstraits de la religion druidique [2].

Ces jeunes prêtres ultrà-océaniques revenaient dans leur patrie : là, ils étaient chargés par le collége druidique de veiller dans la société à ce qu'on n'outrageât pas les saints mystères. Malheur à qui avait mérité la haine de ces espions hypo-

1 Ad hos magnus adolescentium numerus disciplinæ causa concurrit, magnoque ii sunt apud eos honore.

Cæsar, *de bello Gallico*, lib. vi, xiii.

2 Disciplina in Britanniâ reperta, atque indè in Galliam translata esse existimatur : ut nunc, qui diligentius eam rem recognoscere volunt, plerumque illo discendi causa proficiscuntur.

Ibid., lib. vi, xiii.

crites [1]. Dès qu'ils prononçaient la sentence fatale, l'infortuné, calomnié et persécuté par eux, était regardé comme infâme ; ses parens, ses amis le fuyaient comme on fuit un bête féroce ; c'était bien mériter de la divinité des enfers que de lui enlever tous les moyens de subsistance et même de l'égorger. Poursuivie par ses semblables, cette victime des jeunes druides n'avait point d'autre asile que l'antre des rochers et la société des reptiles venimeux.

Après ces initiés fanatiques venaient en second rang les ovates ou savans ségusiens. Ils enseignaient ce que la religion pouvait offrir de palpable aux sens ; ils étaient en quelque sorte professeurs des sciences naturelles. Toutes les découvertes en physique, en médecine, leur appartenaient ; ils enseignaient les causes cachées des phénomènes de la nature ; ils décrivaient la marche successive des saisons et des années ; ils parlaient des sources de la lumière ; ils parlaient du feu et

[1] Si qui, aut privatus, aut publicus, eorum decreto non stetit, sacrificiis interdicunt. Hæc pœna apud eos est gravissima. Quibus ita est interdictum, ii numero impiorum ac sceleratorum habentur ; iis omnes decedunt, aditum eorum sermonemque defugiunt, ne quid ex contagione incommodi accipiant. CÆSAR, *de bello Gallico*, lib. VI, XII.

« Si quelqu'un s'oppose à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs mystères ; et, dès ce moment il est abandonné de tout « le monde, même de sa femme et de ses enfans. Mais il est rare qu'on ose « leur résister ; car ils se chargent seuls de l'éducation de la jeunesse, afin « de leur imprimer de bonne heure et d'une manière inaltérable ces opi- « nions horribles. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Arcadie*. Le livre des Gaules.

de ses usages dans la fabrication des métaux; ils disaient comment les arbres, les montagnes, les forêts et les rivières avaient été créés par des divinités bienfaisantes. A toutes leurs démonstrations scientifiques, ils mêlaient quelques traditions populaires, et les divers systèmes de philosophie qu'apportaient depuis long-temps les Hellènes navigateurs qui visitaient nos contrées. Le langage de ces ovates plus souvent celtique que grec [1], était très-emphatique; mais lorsqu'une passion quelconque animait les orateurs, ce langage était vif, concis, énergique, mêlé d'images et de figures que les historiens anciens ont vantées. Alors leur voix était sonore; alors aussi leurs inspirations soudaines leur méritaient réellement ce nom de vates qu'ils portaient.

Ils remplissaient donc des fonctions très-importantes dans l'état civil. Les bardes s'acquittaient des mêmes fonctions dans les temps de guerre, au milieu des combats ou dans l'habitation sauvage d'un brenn belliqueux. Leur institution, qui fut d'abord très-brillante et qui dégénéra ensuite sous les Romains, datait des âges les plus reculés. Les ovates célébraient les brillans phénomènes de la nature; les bardes chantaient les exploits des héros : on les voyait sur le champ de bataille,

[1] On sait que les Helvétiens plus barbares semblaient avoir une légère connaissance de la langue grecque : In castris Helvetiorum tabulæ repertæ sunt litteris græcis confectæ, et ad Cæsarem relatæ.

CÆSAR, *de bello Gallico*, lib. I, XXIX.

avec une sorte de lyre, exciter le courage des Gaulois souvent jusqu'à la fureur. Aussi dans les siècles belliqueux et presque héroïques de la Gaule transalpine, avant que les lois romaines eussent amolli la valeur de ses habitans [1], les bardes étaient regardés avec plus de vénération que le chef même de plusieurs peuples. On aurait dit que le druide, habitant des forêts, leur confiait sa puissance mystérieuse et théocratique pour en fanatiser les hordes nomades dans leurs expéditions lointaines. Mais lorsque le principe théocratique s'affaiblit et avec lui l'influence des membres secondaires de la secte druidique, les bardes déchurent d'une manière étonnante.

Dans les régions où l'aristocratie l'avait emporté sur les druides, le barde accablait le chef des plus basses flatteries. On raconte qu'un barde qui reçut quelques pièces d'or du brenn de son pays, chanta soudain avec enthousiasme ces mots sur sa lyre : « Ton regard dissipe les nuages ; ta voix « appelle le bonheur; ta main change les plus « vils métaux en or précieux. » Dans les régions où la démocratie avait pris le dessus, le barde allait au milieu des assemblées du peuple demander le salaire de ses vers. Il flattait la multitude par des contes plus ou moins merveilleux.

[1] Gallis autem provinciæ propinquitas, et transmarinarum notitia, multa ad copiam atque usus largitur. Paulatim assuefacti superari, multisque victi præliis, ne se quidem ipsi cum illis virtute comparant.

CÆSAR, *de bello Gallico*, lib. VI, XXIV.

C'est ainsi que beaucoup de fables sur l'origine des nations gauloises et des habitans de Lugudunum en particulier, racontées jadis par les bardes et recueillies par les historiens, sont arrivées jusqu'à nous.

Comme il n'était point de peuple, un peu remarquable, qui ne désirât avoir une antique et célèbre origine, les bardes flattaient avec adresse cet amour-propre national : leur salaire n'en était que plus considérable. Toutes les traditions fabuleuses sur la fondation de Lugudunum et sur les premiers événemens qui s'y sont passés, furent sans nul doute imaginées par les bardes. Nous les raconterons cependant pour compléter le tableau de notre cité observée dans les temps les plus reculés.

Nous avons vu comment la réunion de quelques magasins de négocians ségusiens avait formé le Lugudunum gaulois sur le plateau de Fourvières. Racontons maintenant, sans la moindre dissertation, les traditions propagées par les bardes, et nous verrons comment une seconde ville fut construite sur le plateau de Saint-Sébastien. Celle-ci fut le Lugdunum grec, dans lequel se passèrent les premiers événemens remarquables. Ce Lugdunum exista pendant plus de trois cents ans jusqu'à ce que Plancus, amenant une colonie et construisant des habitations pour les Viennois chassés par les Allobroges, fonda en quelque sorte la ville dont nous entreprenons l'histoire, ou le véritable Lugdunum romain.

SOMMAIRE DU TROISIÈME LIVRE.

Prospérité des établissemens ségusiens sur le forum vetus. Causes principales de cette prospérité. Le forum vetus ne suffit pas; les Ségusiens en construisent un autre : la ville de Feurs d'aujourd'hui. Émigration des Grecs établis à Siseron ou Ceseron. Ils remontent le long du Rhône et arrivent dans le pays des Ségusiens. La beauté de notre climat les charme, et l'hospitalité des habitans les détermine à s'y fixer. Momorus et Atepomarus, chefs des émigrés. Ils construisent une ville sur la colline du confluent. Momorus en demeure seul possesseur. Aventures d'Atepomarus : il accompagne Brennus dans son expédition en Italie. Suites de cette campagne. Traditions populaires. Annibal arrive dans les Gaules. Secours fournis à son armée par les Ségusiens. Différentes traditions sur l'endroit où ce général traversa le Rhône. Prémières colonies et premiers exploits des Romains dans nos contrées. Alliance des Édues et des Ségusiens avec la république romaine. La nation éduenne en devient orgueilleuse. Ligue des Arvernes et des Séquanes contre elle. Ils appellent à leur secours les troupes germaines d'Arioviste. Suites de ces événemens. Les Helvètes désertent leurs vallées pour faire des établissemens sur les bords du Rhône et de la Saône. Arrivée de César. Il établit son camp principal dans nos contrées. Observations sur Marc-Antoine et sur les aqueducs que l'on prétend avoir été construits par ses légions.

LIVRE TROISIÈME.

Les établissemens des Ségusiens sur le forum vetus et sur la longue dune de la Saône prospéraient donc depuis la plus haute antiquité : mais ce n'était ni une ville de guerre, ni une demeure de prince, ni une colonie avant l'arrivée des Grecs et avant le séjour des Romains dans les Gaules. C'était une ville de foire, de trafic ou de commerce; tous les peuples voisins s'y rendaient à certaines époques de l'année pour vendre ou acheter des marchandises; Lugudunum ressemblait alors à la ville de Beaucaire dans le mois de juillet, lorsqu'elle devient pendant trente jours une assez grande cité, partagée en plusieurs rues, remplies de boutiques et de magasins : dans les autres mois de l'année on n'y voit que d'immenses prairies et une assez vaste solitude [1].

La situation des Ségusiens entre quatre rivières sur lesquelles trafiquaient soixante peuples différens, fit regarder cette contrée si favorisée de la nature comme le lieu le plus propre à recevoir

[1] Voyez les dissertations du père Menestrier.

toutes sortes de denrées [1]. Le Rhône et la Saône donnaient le moyen aux Séquanes, aux Édues, aux Ambarres, aux Helvètes ou Helvétiens, aux Allobroges, aux Vocotiens, aux Cavarois, aux Helviens, aux Volkes, aux Saliens et aux Ligures d'y transporter les marchandises qu'ils recevaient ou du nord ou du midi par la mer Méditerranée: comme l'Allier et la Loire, autres rivières qui confinent les Ségusiens entre l'Auvergne et le Bourbonnais, donnaient à tous les peuples de l'ouest, aujourd'hui le Berri, la Tourraine, le Poitou et la Bretagne, les moyens de tirer du Lugudunum les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et d'y transporter les productions de leur sol ou les marchandises qui leur venaient par l'Océan [2].

Le forum vetus ou Lugudunum ne suffit pas pour la réunion de tant de commerçans, puisque les Ségusiens en construisirent un autre tout près de la Loire. Mais ce second forum, la ville de Feurs d'aujourd'hui, a eu un sort bien différent de celui du Lugudunum. Le forum vetus est devenu une grande ville; on peut même dire la plus célèbre de la Gaule celtique. Le forum segusianum a retenu à peine le nom et la forme d'une grande bourgade.

Ce qui contribua principalement à changer le forum vetus en cité considérable fut une émi-

[1] 500 ans avans notre ère.

[2] Le père Menestrier. — Colonia.

gration des Grecs établis à Seseron ou Ceseron [1].

Ils étaient commandés par deux princes, dont l'un se nommait Momorus et l'autre Atepomarus. Ce fut à peu près l'an trois cent soixante-quatre de la fondation de Rome [2] que cette émigration eut lieu. Les Grecs de Ceseron étaient de tranquilles habitans du territoire de l'Hérault qu'ils avaient peuplé depuis un temps immémorial, pendant les expéditions des Phéniciens sur le littoral de la Méditerranée.

Ils n'abandonnèrent cette région si fertile du Languedoc que parce qu'ils en furent expulsés par d'autres Grecs venus de la Phocide. Car dans ces temps reculés, il ne se passait pas un an qu'il n'y eut des invasions réciproques des Grecs dans les Gaules, et des Gaulois en divers endroits de la Grèce.

On sait en effet qu'une grande partie de l'Asie mineure a conservé pendant long-temps le nom de Gallo-Grèce qui s'est changé ensuite en celui de Galatie. C'est à cette époque de guerres lointaines et de mouvemens de populations qu'il faut

[1] Dans l'itinéraire d'Antonin, qui fut l'ouvrage du philosophe Æthicus, et tiré d'une cosmographie plus ancienne de Julius Honorius, dont parle Cassiodore au chap. 25 de *divinis lectionibus*. Seseron est appelé *Araura* sive *Cesero*. Dans la table de Peutinger, qu'on appelle autrement la table Théodosienne, parce qu'elle fut faite du temps de l'empereur Théodose, et imprimée à Augsbourg par les Peutingers, d'où elle fut dite *tabula Peutingerana*, Seseron est mis entre *forum domitii* et Beziers. *Voyez aussi la note tirée de la Gaule chrétienne.*

[2] 347 ans avant que Plancus amenât une colonie dans nos contrées.

rapporter la ruine d'un grand nombre de cités grecques, le pillage du temple de Delphes et le sac de Rome par les Gaulois.

Les deux princes grecs qui étaient à la tête des habitans de Ceseron montèrent le long du Rhône et arrivèrent dans le pays des Ségusiens. La situation de Lugudunum les charma; les mœurs hospitalières des habitans les déterminèrent à y fixer leur résidence; les Ségusiens de notre territoire étant libres et ne reconnaissant aucun chef particulier adoptèrent avec empressement ces hôtes malheureux: c'était une population civilisée et industrieuse qui ne pouvait que faire prospérer leur pays. On leur donna tout le plateau de Saint-Sébastien pour y construire des habitations.

On prétend que lorsqu'ils dressaient leurs premières tentes, une nuée considérable de corbeaux vint couvrir les arbres d'alentour [1]. C'était là, au

[1] De ejus initiis lis quoque non nulla apud scriptores; quidam enim illa ad celtarum reges, et remotissima antiquitatis tempora revocant; alii numero plures Lucium Plancum illius conditorem affirmant. Ingeniosa, et si non vera, certè verò simillima Claudii Francisci Menestrier sententia in historià consulari Lugduni tria hæc profert. Primùm est longe ante Plancum fuisse urbem Lugudunum dictam, in monte Forvierii, quod probat ex Plutarcho in libro de fluminibus hæc scribente : *Juxta ipsum Rhodanum exstat mons dictus Lugudunus;* qui hàc de causâ nominatus fuit. *Cum Momorus et Atepomarus e Cesseronæo regno dejecti, in eo colle ex oraculi præcepto, urbem ædificare vellent, jactis prius fundamentis, corvi subitò apparentes expansis alis arbores quæ circa erant replevere. Momorus autem augurii callentissimus, civitatem Lugudunum vocavit. Lugum enim dialecto suâ corvum vocant; dunum verò, montem aut locum eminentem uti refert Clitophon* 13, *de urbium ædificationibus.* Quid porrò sit Cessero elicit ex

rapport de Momorus un augure très-favorable pour la nouvelle cité. On prétend aussi que ce fut alors que les fondateurs grecs changèrent le nom de la Saône qui se nommait Brigulus et lui donnèrent celui de l'Hérault qu'ils avaient quitté en la nommant Arar. « Car tout ce qu'on dit d'un « homme de ce nom qui allant à la chasse, et ayant « trouvé dans un bois son frère Celtibère tué par « un sanglier, s'était de douleur plongé sa jave- « lin dans le sein et précipité dans la Saône, est « une fable [1]. »

Plinio, lib. 3, hist. cap. 4, ubi sit loquitur : *Narbo flumina, Araris, liria, oppida..... Volcarum Tectosagum Cessero ;* ex Ptolem. Grogr. lib. 2, cap. 19. *Tenuit maximè occidentalia Narbonensis* (ditionis) *volcæ Tectosages, quorum civitates Mediterraneæ, Illiberis, Rhuscium, Tolosa, Colonia, Cessero ;* ex itinerario Antonini, quod inter forum Domitii et Biterras, reponit arauram seu Cesseronem; deniquè ex Adone in Martyrol. ad x, novembr. ubi sic refert : IV. *Idus nov. in territorio Agathensi in Cesserone natale SS. Tiberii, etc.*, ex quibus infert oppidum S. Tiberii prope Agatham esse antiquum Cesseronem : ibi tum principatum gessisse Momorum et Atepomarum, indè posteà à Massiliensibus ejectos, ut patere ait ex Plinio, qui *Agatham Massiliensium nuncupat*, novas sedes quæsiisse, Rhodanum secutos, ad confluentem appulsos, cum locum commercio aptum vidissent, in monte sedem posuisse, Briguli nomen immutasse et Ararim nuncupasse, oppidum construxisse, ac Lugudunum dixisse.

Gallia christiana.

[1] « La rivière d'Arar...... s'appelait premièrement Brigule, et depuis « changea de nom pour la raison qui s'ensuit. Arar, pour le plaisir qu'il « prenait à la chasse, s'estait avancé dans le bois, et ayant trouvé son frère « Celtibère deschiré par les bestes, oultré d'excessive douleur, s'estant « frappé mortellement, il s'élança dans le fleuve Brigule, lequel en fut « nommé Arar...... Il y a près de ce fleuve une montagne appelée Lugdun, « et depuis fut autrement appelée pour la cause qui s'ensuit. Quand Mo- « morus et Atepomarus furent chassés de leur royaume par Seseronus,

Le nom de Lugdunum que les deux frères donnèrent à leur nouvelle ville, fait voir qu'ils n'étaient pas des Grecs venus immédiatement de la Grèce dont ils ne parlaient que très-imparfaitement la langue; mais des Grecs établis parmi les Celtes méridionaux dont ils avaient appris le langage [1]; car Arar et Lugdunum étaient des mots celtiques. Ils conservèrent cependant quelques relations commerciales avec les Hellènes. Parmi nos inscriptions nous trouvons quantité de noms dérivés du grec. Ce fut sans doute ce goût très-vif pour les arts des Hellènes inspirés par les nouveaux habitans du Lugdunum qui engagea plus tard Caligula à établir près de l'autel d'Auguste des disputes d'éloquence grecque et latine.

Momorus et Atepomarus apportèrent donc dans nos contrées les mœurs et les usages de leur patrie.

« ayans volonté de bastir une ville en ceste colline là, selon le commandement de l'oracle, et en ayant desjà jeté les fondements, les corbeaux y survindrent soudainement, et prenans leur vol couvrirent les arbres qui estaient alentour : or Momorus, lequel estoit fort entendu en l'art de deviner par augure et le vol des oyseaux, appela la ville Loudun ou Lyon : car ceux de ce quartier là appelaient un corbeau lugum, et nommaient la montagne dunum, ou lieu éminent, selon que l'écrit Clitophon, au treizième livre des bastiments des villes. »

PLUTARQUE, des Fleuves, traduction d'Amyot.

[1] Voyez les dissertations du père Menestrier.

M. de Barante cite très-souvent les bénédictins qui lui ont fourni presque tous les matériaux de l'histoire des ducs de Bourgogne. Nous croyons devoir suivre cet exemple pour le P. Menestrier, savant laborieux qui a fait de profondes recherches sur les premiers siècles de l'histoire de Lyon. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit le seul qu'on doive consulter, comme on le verra par notre premier volume.

Mais ils prirent à leur tour la passion belliqueuse qui tourmentait alors presque toutes les nations gauloises. Un des deux frères resta pour consolider la colonie ; l'autre se joignit au fameux Brennus pour conquérir les régions où Rome commençait à dominer. Atépomarus ne tarda pas à se distinguer dans cette nombreuse armée ; on lui confia un corps très-considérable de cavalerie, sous les ordres du Brenn général.

Au rapport de Justin, la jeunesse gauloise de ces temps reculés était remarquable par son amour pour les expéditions hasardeuses et lointaines [1]. Les populations se multipliaient tellement que, pour se débarrasser d'une jeunesse factieuse et déterminée, les confédérations gauloises se voyaient forcées d'envoyer leurs guerriers dans l'Asie et dans l'Italie, pour y faire de riches établissemens : et même, en peu de temps, presque tous les princes de l'Orient eurent des Gaulois à leur solde [2]. D'un

[1] Gallorum eâ tempestate tantæ fœcunditatis juventus fuit, ut Asiam omnem velut examine aliquo implerunt, neque reges orientis sinè mercenario Gallorum exercitu ulla bella gesserunt, neque pulsi regno ad alios quam ad Gallos confugerunt. Tantus terror Gallici nominis, et armorum invicta felicitas erat, ut aliter neque majestatem suam tutam, neque amissam recuperare sinè Gallicâ virtute arbitrarentur.

JUSTIN., lib. 25.

[2] « Antigone, par le secours des Gaulois, balança quelque temps la for« tune de son rival Pyrrhus....... Lorsque Mithridate médita la liberté du « monde et la ruine de Rome, il voulut associer la haine des Gaulois à la « sienne, combla leur chef d'honneur, et épousa une de leurs filles ; Lon« genès dut à leur vaillance une grande part de ses premiers succès..... »

Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,

autre côté, si quelques-uns de ces princes étaient obligés d'abandonner leurs états, ils n'avaient pas de retraite plus assurée que les Gaules [1]. Le bruit de la valeur des Gaulois et de leurs conquêtes s'était répandu si loin, qu'une foule de souverains ne croyaient pouvoir se soutenir, sans leur assistance, dans l'état de grandeur où ils étaient.

On sait que l'expédition de Brennus, où Atépomarus avait un commandement, faillit causer la ruine entière de Rome [2].

« Atépomarus eut part aux premiers succès de
« cette guerre. Mais s'étant retiré dans le Latium
« avec un corps assez considérable de troupes,
« après la défaite de Brennus sous le Capitole, il
« revint quelques années après, et pressa si fort
« les Romains, qu'il les obligea de traiter avec lui

Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.

Mithridate, acte III, scène I.

[1] Tous ces événemens et ceux qui suivent se sont passés avant la fondation du Lugdunum romain par Plancus. Voici les époques principales :

Voyage des Phéniciens, 900 à 800 ans avant notre ère.

Fondation de Massilie, 600 à 550 ans avant notre ère.

Expulsion des Grecs de Cesseron, 388 ans avant notre ère.

Passage d'Annibal dans nos contrées, 217 ans avant notre ère.

Arrivée de César dans les Gaules, 58 ans avant notre ère.

Enfin Plancus amène une colonie à Lugdunum, 43 ans avant notre ère.

Époque de l'érection de l'autel d'Auguste, 12 ans avant notre ère.

[2] C'est à ces traditions fabuleuses qu'on pourrait bien appliquer l'épigraphe de l'histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante.

. . . . Et scribitur ad narrandum
Non ad probandum; . . . .

« pour se mettre à l'abri de ses fréquentes in-
« sultes [1].

« Comme ce prince ne cherchait qu'à s'établir, « il proposa aux Romains, s'ils voulaient avoir la « paix, de lui envoyer des filles et des dames ro- « maines, avec des dotes suffisantes, pour les faire « épouser à ses compagnons d'armes qui s'étaient « établis dans la Toscane et dans la campagne de « Rome.

« Cette condition parut un peu rude aux Romains « qui ne se souvenaient plus que leurs ancêtres « avaient enlevé les Sabines. Comme le conseil « était embarrassé sur la réponse que l'on donne- « rait à Atépomarus, une esclave leur suggéra de « choisir parmi ses compagnes les plus jeunes et « les mieux faites; de les faire habiller comme « les dames romaines, et de les livrer aux Gaulois, « dont elles aimaient mieux devenir les femmes « que de vivre dans la servitude. Ce conseil agréa « aux magistrats.

« Ils font choix des servantes et des esclaves « les mieux faites, leur font prendre les habits les « plus propres de leurs maîtresses et les mènent « à Atépomarus qui achève son traité et fait al-

1 « Mais sur ces entrefaites arrivèrent nouvelles certaines, que les Gau- « lois partant de rechef du long de la mer Adriatique, s'en venoyent avec « grosse puissance droit vers Rome, et quand et quand les effets de guerre « s'en veirent quasi aussi tost, que les nouvelles s'en ouirent : car les enne- « mis couroyent jà le plat païs, et les gens des champs qui n'avoyent pas « eu loisir de gaigner Rome de vistesse estoyent escartez çà et là par les « montagnes. » Plutarque. Vie de Furius Camillus, trad. d'Amyot.

« liance avec les Romains. Ce ne furent plus que « fêtes et réjouissances dans le camp, lorsqu'une « nuit Tutola, Philotis ou Retiane, qui avait suggéré « ce conseil, monta sur un arbre et, avec un flam- « beau allumé, fit signal aux Romains qu'il était « temps de sortir sur leurs ennemis dont les armes « avaient été cachées par les esclaves.

« Les Romains qui étaient convenus aupara- « vant avec les esclaves de ce stratagème pour « se défaire de leurs ennemis, sortirent et les « égorgèrent tous. Ils ramenèrent, comme en « triomphe, leurs servantes à qui ils donnèrent la « liberté pour un si insigne service rendu à la ré- « publique. Ils ordonnèrent que tous les ans on « célébrerait une fête, nommée la fête des Ser- « vantes; que ce jour-là, il leur serait permis de « se vêtir des habits les plus précieux de leurs « maîtresses, de chanter, de dire des paroles de « raillerie aux passans, et de faire des festins « sous les feuillées de branches de figuier sau- « vage, parce que c'était sur un de ces arbres que « Tutola était montée pour faire le signal aux « Romains [1]. »

On voit que les peuples de l'antiquité avaient

[1] Il existe dans les auteurs anciens tant de lacunes sur cette partie de l'histoire romaine que l'état de Rome, après les ravages des Gaulois, ferait presque croire ces traditions fabuleuses. « La paix entre les Gaulois et les « Romains, soit qu'elle eut été achetée par le sénat ou acquise par Camille, « ne fut pas de longue durée. A peine Rome sortait de ses ruines, qu'elle « se voit menacée d'une nouvelle irruption de ces fiers ennemis, qui, « semblables à l'Antée de la fable, se relevaient aussitôt qu'ils étaient ren-

leurs légendes fabuleuses comme les peuples du moyen âge. Toutefois, pendant que ces événemens avaient lieu en Italie, Momorus resta paisible possesseur de la colline de Saint-Sébastien. Il agrandit sa colonie, et cette cité nouvelle prit le nom de Lugdunum, tandis que la ville du plateau de Fourvières s'appelait Lugudunum. Ces deux bourgades finirent par se confondre et par ne former qu'une seule et même ville. Les eaux si paisibles de la Saône facilitaient les communications [1]. Une paix presque continuelle y faisait fleurir le commerce et l'industrie. Les mœurs y étaient douces et sociables.

Annibal put facilement s'en apercevoir lorsqu'il arriva avec cinquante mille hommes dans nos contrées ou au moins à quelques lieues de Lugdunum [2]. Les habitans de la rive gauche du Rhône,

« versés, et paraissaient en touchant la terre reprendre de nouvelles « forces. » Le comte de Ségur, Histoire de France.

Les Romains vainqueurs inventèrent la fable du corbeau perché sur le casque de Valérius, il n'est pas étonnant que les compagnons d'armes d'Atépomarus aient inventé la fable des servantes romaines.

[1] Flumen est Arar, quod per fines Æduorum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat judicare non possit. Cæsar, *de bellò Gallico*, lib. I, XII.

[2] « Après quatre jours de marche, en remontant la rive droite du « Rhône, Annibal arriva au confluent de ce fleuve et de l'Isère, dans un « canton fertile et bien peuplé que les habitans nommaient l'île, parce qu'il « était entouré presque de tous côtés par le Rhône...... En quittant l'île, « Annibal ne marcha pas en ligne droite aux Alpes; il dévia un peu au « midi, pour gagner le col du mont Genèvre, cotoya la rive gauche de « l'Isère, puis la rive gauche du Drac, passa la Durance, non sans beau- « coup de fatigues et de pertes, et remonta ce torrent tantôt sur une rive « tantôt sur l'autre. »

Thierry, Histoire des Gaulois, part. I, chap. VIII.

les Volkes principalement lui opposèrent une vive résistance [1]. Sans les dissensions de deux princes allobroges, il n'aurait peut-être jamais franchi ce fleuve rapide : mais, en combattant pour l'un des deux, il put se rapprocher des Alpes.

Les petits navires des marchands ségusiens lui furent d'un très-grand secours; il trouva de plus dans leur pays des vivres en abondance pour nourrir ses troupes, et de riches pâturages pour les chevaux de sa cavalerie numide. Il tira un bon parti de nos forêts antiques, dont il abattit les plus gros troncs pour construire des radeaux sur lesquels il fit traverser ses éléphans.

On ne s'accorde pas sur l'endroit du Rhône où il effectua ce passage [2]. Quand on pense que lors-

[1] Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, et celui de Tite-Live, mettent cette île entre la Saône et le Rhône, c'est-à-dire à l'endroit où Lyon a été bâti. On prétend que c'est une faute. Gronovius dit avoir vu dans un manuscrit de Tite-Live, *Bisarn*, ce qui montre qu'il faut lire *Isara Rhodanusque amnes ;* et que l'île en question est formée par le confluent de l'Isère et du Rhône. La situation des Allobroges, dont il est parlé ici, en paraît une preuve évidente. Je n'entre point dans ces sortes de discussions... ainsi, lecteur, choisissez.

(Note tirée de l'*Histoire romaine*, par Rollin.)

Le passage d'Annibal est un problème que l'on embrouille tous les jours davantage. Nous ne finirions pas si nous voulions citer tous les savans qui s'en sont occupés ou qui s'en occupent encore. Peut-être traiterons-nous ce sujet d'une manière complète dans notre table analytique. En attendant le lecteur peut consulter la 23e livraison, tome 8 du Recueil industriel, manufacturier, etc., où les opinions de Polybe, de Tite-Live, de Pline, de Strabon, d'Ammien Marcellin, de Danville, de Gibbon, de Witaker, de Laranza, de Saussure, de Deluc, de Larmandière, de Bonaparte, sont parfaitement discutées.

[2] Si la vie d'Annibal est de Plutarque, le passage suivant lève toute

qu'il vint dans nos contrées, le Rhône et la Saône, près du confluent, étaient interrompus dans leur course par une grande quantité de petites îles ou d'îlots, et que par conséquent ces deux rivières étaient guéables en cet endroit, on est presque tenté de croire que Tite-Live et Polybe avaient raison de placer là le passage d'Annibal. Polybe, pour parler avec la plus scrupuleuse exactitude de la marche de ce grand capitaine, vint lui-même du fond du Péloponèse, afin de reconnaître de ses propres yeux le pays qu'Annibal avait traversé. Il dit, dans son histoire, que ce général arriva avec son armée dans un lieu fertile où la Saône se jette dans le Rhône, et qu'il y trouva une île qui avait la figure d'un triangle ou d'un delta que ces deux rivières forment en s'unissant. Il compare ensuite cette île au fameux delta de l'Égypte; il lui trouve la même figure et la même grandeur [1].

La présence d'Annibal dans nos climats ne fut pas sans importance pour les Édues et, par suite, pour les Ségusiens. Le sénat de Rome, afin d'éviter de semblables irruptions qui avaient mis la république à deux doigts de sa perte, sentit le besoin

difficulté : « Hannibal doncques persuadé par leur conseil, deslogea delà, « et marchant le long de la rive contremont la rivière, parvint en peu de « jours au lieu que les Gaulois appellent l'île, laquelle est faite de la « Saone et du Rhosne, qui, passans par diverses montagnes, se viennent là « rencontrer : où est maintenant Lion, ville très-renommée en la Gaule, « laquelle on dit avoir esté long-temps après édifiée et bastie par Plancus « Munatius. »

[1] Ce dernier mot rend le passage de Polybe très-difficile à comprendre.

de conquérir des provinces dans l'Ibérie et dans la Gaule méridionale. Il sentit de plus la nécessité d'envoyer des colonies chez les Allobroges et de se faire des alliés dans la Gaule celtique [1]. Les Édues furent choisis de préférence à cause de leur puissance et de leurs richesses. Les Allobroges des basses terres furent asservis, et les autres relégués dans les montagnes, d'où plus tard ils se précipitèrent sur les colonies romaines. Les Arvernes furent humiliés : dès-lors le peuple romain put satisfaire son amour insatiable de conquêtes. La nation éduenne lui en fournit bientôt une occasion favorable.

En effet, une confiance aveugle et sans bornes s'était emparée de cette nation commerçante ; elle était fière du titre d'amie et de sœur du peuple romain. Se croyant inattaquable sous cette égide puissante, elle tyrannisa les autres nations gauloises : elle gêna leur commerce ; elle les provoqua par mille prétentions arrogantes. Dans le but de ruiner les Séquanes, elle mit sur la navigation de la Saône des droits excessifs. Le sort et la prospérité des Ségusiens furent aussitôt compromis par l'imprudence de la nation maîtresse dont ils étaient cliens. Les fédérations voisines firent entendre le cri de guerre : on se prépara aux armes dans toute la Gaule celtique. Les Arvernes et les Séquanes se liguèrent entre eux ; les premiers pour reconquérir

[1] 694. — 698. — 701 depuis la fondation de Rome.

leurs droits, et les seconds pour laver les affronts qu'ils venaient de recevoir.

Mais comment neutraliser la puissance de Rome? Comment organiser une ligue assez compacte pour lutter avec avantage contre cette formidable alliée des Édues? Ils se hâtèrent d'acheter les secours de la Germanie. C'est ainsi qu'Albion payait naguère l'Allemagne pour lever ses phalanges contre nous.

Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent vers les barbares de Germanie réussirent au delà de toute espérance. Le chef, Arioviste, profita avec empressement d'une circonstance aussi heureuse pour aller avec quinze ou vingt mille hommes, soldés par les Avernes et par les Séquanes, prendre possession des belles contrées de la Gaule celtique.

Il eut bientôt rempli le but de son expédition; il vainquit et subjugua les Édues, ou du moins il contribua à les réduire à une sorte d'esclavage. Les historiens anciens racontent que la nation éduenne perdit dans deux grandes batailles sa noblesse, le sénat et presque toute la cavalerie [1]. Il fallut capituler et promettre de n'avoir jamais recours au peuple romain. Les Édues cédèrent sur tous les points, soit que les Romains fussent trop éloignés pour les défendre, soit que le sénat de

[1] . . . . . . Cum his Æduos eorumque clientes semel atque iterum armis contendisse: magnam calamitatem pulsos accepisse, omnem nobilitatem, omnem senatum, omnem equitatum amisisse.

Cæsar, *de bello Gallico*, lib. I, XXXI.

Rome fut très-satisfait de voir ses alliés outragés, pour avoir un motif de porter la guerre dans les Gaules. Mais bientôt après les Helvètes, sortis de leurs profondes vallées, rendirent cette guerre absolument nécessaire, et César commença ses brillantes campagnes.

Ces peuplades de l'Helvétie cherchaient depuis long-temps à s'établir dans les Gaules. Elles étaient forcées de sortir de leur pays incapable de nourrir une nation qui se multipliait sans cesse. Les vallons étaient trop étroits ou trop peu fertiles pour la contenir. Les provinces romaines furent les premières menacées par cette irruption de barbares. César, ravi de trouver une occasion favorable de jeter les fondemens de sa grandeur, en commandant une puissante armée qui était composée de plusieurs légions, s'établit d'abord entre le Rhône et la Saône, ensuite sur la rive droite de cette rivière [1]. L'abondance du terroir lui fournissait en cet endroit beaucoup de vivres pour ses troupes [2]. Il envoya à Châlons et à Mâcon ses deux lieutenans Quintus Tullius Cicéron, frère de l'orateur, et Publius Sulpitius. Marc-Antoine commença à entrer dans la confidence de César, et même se rendit nécessaire à ce général qui le nomma trésorier de l'armée.

[1] Indè in Allobrogum fines, ab Allobrogibus in Segusianos exercitum ducit. Hi sunt extrà provinciam trans Rhodanum primi.

Cæsar, *de bello Gallico*, lib. I, X.

[2] Interim quotidiè Cæsar Æduos frumentum quod essent publicè polliciti, flagittare. *Ibid.*, lib. I, XVI.

C'était principalement de Lugdunum que Marc-Antoine tirait les sommes d'argent qu'il fournissait à César, parce que le grand commerce qui se faisait en cette ville et la fabrique de monnaies qui commençait à s'établir, y attirait de grandes richesses. Il flattait les habitans; il conservait, dans tout le pays, les champs à leurs anciens possesseurs. Les triomphes de César rendirent les Lyonnais fiers de la protection de son lieutenant Marc-Antoine. Nous en verrons plus tard les résultats par beaucoup de médailles qui sont arrivées jusqu'à nous.

Ce fut alors qu'à l'abri des lauriers du conquérant des Gaules, dans le paisible repos que leur donnait un commerce toujours de plus en plus prospère, les rhéteurs, les maîtres d'éloquence, presque déjà aussi renommés que ceux d'Autun, imaginèrent des fables ingénieuses pour illustrer l'origine de Lugdunum. Cette ville que sa destinée devait bientôt placer à la tête de quatre provinces gauloises, eut alors, comme nous l'avons raconté, une origine semblable à celle de Rome. Les légendes populaires, revêtues de la poésie emphatique des bardes, se répandirent tellement dans les premiers siècles de Lyon, que le judicieux Plutarque et même Strabon, géographe si exact, ne craignirent pas de les consigner dans leurs écrits.

Cependant au milieu de ce calme des Lyonnais, César continuait ses périlleuses conquêtes. Son

quartier d'hiver principal était du côté de Tassin et d'Ecully, où l'on voit encore des fortifications de campemens [1]. Ses tribuns et ses lieutenans donnèrent leurs noms aux hameaux qu'ils occupaient; il reste des vestiges du séjour des troupes auxiliaires dans l'Ile-Barbe ; les aqueducs furent peut-être alors commencés, comme le prétendent plusieurs antiquaires; mais il est probable que d'autres légions les construisirent. On connaît les résultats des campagnes de César; il vainquit les Gaulois et, avec leurs immenses trésors, il subjugua les Romains.

[1] Voyez le livre qui suit immédiatement celui-ci.

SOMMAIRE DU QUATRIÈME LIVRE.

État de Lugdunum après les victoires de César. La guerre civile terminée, le dictateur laisse plusieurs légions romaines dans nos contrées. Premières habitations romaines à Lugdunum et sur les collines d'alentour. Origine des noms de chaque village voisin. La protection de Marc-Antoine fait prospérer Lugdunum. Liaison de ce triumvir, d'abord avec Jules César et ensuite avec Octave. Notice rapide sur sa vie, ses mœurs, ses actions, et sur les places qu'il a occupées dans la république. Combats entre Marc-Antoine et le sénat, après la mort de César. Alternatives de victoire et de revers; Marc-Antoine, entièrement défait, se retire dans les Gaules: le sénat ordonne à Plancus et à Lépide, qui s'y trouvaient, de désarmer leurs légions pour les empêcher de se joindre à l'ennemi de la république. Plancus reçoit en même temps l'ordre de bâtir des habitations, sur le territoire de Lugdunum, aux Viennois chassés par les Allobroges. Notice sur Plancus, regardé généralement comme fondateur de Lugdunum: son caractère souple, flatteur, versatile; son intimité avec Cicéron; ses talens dans la guerre. On l'accuse de n'avoir pas empêché la mort de son frère et de son ami, proscrits par les triumvirs. Ses bassesses auprès de Marc-Antoine, qu'il abandonne pour le calomnier auprès d'Octave. État de Lugdunum après sa colonisation par Plancus. Liberté dont jouissaient alors ses habitans, prouvée par ses monnaies. Rapides accroissemens de cette ville et noms pompeux que lui ont donnés les historiens. Recherches très-importantes sur les causes de sa prospérité sous la domination des Romains: son commerce; ses institutions municipales; civilisation et politique des Romains naturalisés dans nos climats. Manière adroite dont les Romains se servaient pour changer les mœurs et les usages d'un pays. Système de leurs colonisations, étudié principalement dans ses rapports avec Lugdunum. Tous les arts de la capitale du monde viennent embellir nos contrées.

LIVRE QUATRIÈME.

Les victoires de César eurent la plus grande influence sur la destinée de Lugdunum. Si elles anéantirent la liberté gauloise, elles semèrent tout leur éclat sur notre patrie. Le conquérant, habilement secondé par son questeur, Marc-Antoine, commença chez les Ségusiens et chez les Arvernes à se servir de cette adroite politique qui lui soumit les provinces avec plus de rapidité que la force des armes : il n'exigea que des subsides honorifiques, sous le titre d'impôts militaires; il fit chérir sa domination en construisant de superbes monumens dans toutes les cités gauloises. Aussi trouva-t-il bientôt parmi ces peuples conquis les plus solides soutiens de ses projets ambitieux. On aurait dit que les nations transalpines voulaient se venger de Rome en passant avec lui le Rubicon.

Malgré ce dévouement extraordinaire, dans lequel l'amour de la gloire et du changement entrait pour beaucoup, le dictateur romain, après la guerre civile, ne jugea pas à propos de dégarnir entière-

ment nos contrées. Huit légions restèrent dans les Gaules, sous prétexte de les défendre contre les fréquentes invasions des Germains. Plusieurs de ces légions campèrent sur la colline de Fourvières, au milieu de ses jolis vallons : on voit encore les traces des fossés qu'elles creusèrent autour du camp, et les ruines des fortifications qu'elles construisirent.

Les campagnes environnantes commencèrent à se peupler de soldats romains. Les lieutenans de ces nombreux soldats ont laissé leurs noms aux endroits qu'ils occupaient. Ainsi Marcilly a tiré son nom de Marcellus; Chasselay de Cassilius; Lissieu de Licius : comme Ecully a pris le sien du lieu où se tenait la garde avancée qui faisait le guet; car de la même manière que la colline de Rome, où l'on plaçait une semblable garde pour la sûreté de la ville, fut nommée le Mont-Esquillin, la porte avancée du camp romain, près de Lugdunum, fut appelée Écully. Les soldats stationnaires près de la tente du général ont laissé leur nom à Tassin [1].

Ces légions romaines et avec elles la civilisation de Rome répandirent dans nos contrées les lumières, les arts, l'industrie, l'opulence, les mœurs et le luxe de la capitale du monde. La mort de Jules César arriva la même année[2]. Elle fut suivie de plusieurs événemens qui contribuè-

[1] Stationarii.

[2] L'an de Rome 709, deux ans avant la colonisation de Lugdunum.



rent beaucoup à l'agrandissement et à la prospérité de Lugdunum, parce que deux grands personnages que César avait élevés aux suprêmes honneurs pendant sa vie, jouèrent un rôle assez intéressant dans les annales lyonnaises après sa mort; nous voulons parler de Plancus et de Marc-Antoine.

Les bons offices que César avait reçus de Marc-Antoine, lorsque celui-ci était trésorier de l'armée dans la bourgade de Lugdunum [1], l'avaient déterminé à l'avancer. Les hommes de génie se devinent entre eux; Marc-Antoine possédait de trop grandes qualités pour qu'il ne fût pas utile à un homme comme César, et il montrait de trop grands défauts pour qu'il lui portât ombrage. Le nouveau Marius ne pouvait redouter un nouveau Sylla. César brigua pour lui le sacerdoce; il le fit mettre au nombre des augures, ce qui fut un degré pour parvenir à la charge de tribun du peuple. Élevé à toutes ces dignités, Antoine quitta Lugdunum. Il s'opposa avec énergie au décret du sénat qui voulait que César congédiât ses troupes et donnât deux légions à Pompée pour faire la guerre contre les Parthes. Cornélius Lentulus, alors consul, voyant où tendaient les projets de César, d'Antoine et des autres partisans de ces deux factieux, leur interdit l'entrée du sénat. On sait

[1] *Voyez* le livre précédent et les *Mémoires de César*, sur la guerre des Gaules.

qu'Antoine en appela au peuple dont il était tribun, et réussit dans tout ce qu'il demandait. Quelques années après Jules César, étant forcé d'aller en Espagne, laissa à Antoine le commandement des troupes qui se trouvaient en garnison dans l'Italie. Antoine devint enfin consul. La mort violente du dictateur, arrivée sous ce consulat, par la conspiration de Brutus et de Cassius, changea pendant quelques mois la face de la république : mais elle se promettait en vain, par cette mort, le rétablissement de son antique liberté.

Marc-Antoine qui perdait le plus à la mort de César entreprit de la venger ; sa dignité de consul lui en rendait les moyens très-faciles. Il fit accorder à la mémoire de son patron tous les honneurs que put lui prodiguer la superstition la plus basse et la plus servile ; car il lui en rendit même de divins, en sa qualité de prêtre : les ambitieux savent jouer tous les rôles. De plus, connaissant les immenses ressources que nos riches contrées pouvaient offrir à son génie, et ne pouvant souffrir que Brutus, chef des conspirateurs, eût emporté sur lui, par les suffrages du sénat, le gouvernement des Gaules à la place de celui de la Macédoine qui lui avait été assigné, il résolut d'arracher par la force ce que l'adresse, les brigues et les prières n'avaient pu lui faire obtenir. Dans ces temps de troubles civils les hommes du parti sage et modéré étaient si faibles que Marc-Antoine, sous prétexte de poursuivre les meurtriers de

César, attaqua Brutus qui s'était renfermé dans Modène comme dans une place de sûreté.

Il osa même y assiéger ce Romain : mais son consulat étant fini, Pansa et Hirtius prirent possession de cette dignité ; il fut aussitôt arrêté dans le sénat que l'on enverrait des députés à Antoine pour lui ordonner de licencier ses troupes et de se retirer dans son gouvernement. Antoine avait fait un pas trop vaste dans la carrière de l'ambition pour s'arrêter : il refusa d'obéir ; on le déclara rebelle et ennemi de la république. Les deux consuls et les principaux sénateurs s'armèrent comme dans les plus grands dangers de la patrie, et marchèrent au secours de Brutus. Antoine les prévint et défit Pansa ; mais comme il retournait victorieux dans son camp, il fut défait par Hirtius. Les deux consuls reçurent pour cette action le titre d'empereur dont ils ne jouirent pas long-temps, car il se donna un nouveau combat où Marc-Antoine fut entièrement défait ; l'un des deux consuls fut tué et l'autre mourut de ses blessures.

Antoine se retira vers les Gaules avec les débris de son armée. Il espérait que Silanus, Lépide et Plancus, qui y commandaient les huit légions dont nous avons parlé, se joindraient à lui ; il espérait leur secours, parce que ces trois généraux devaient comme lui leur avancement à César. Le sénat, qui connaissait toutes ces circonstances, écrivit à Lépide et à Plancus que la république n'avait plus besoin de leurs services. Cependant, pour dissi-

muler les craintes qu'ils inspiraient, on leur commanda d'employer les légions désarmées à bâtir entre le Rhône et la Saône une ville pour servir de refuge aux habitans de Vienne chassés de leur cité par les Allobroges [1].

En effet, les peuplades un peu barbares de l'Allobrogie ne furent jamais entièrement soumises. On avait forcé les habitans des terres basses à construire des villages qui obéissaient à la colonie romaine établie à Vienne; mais les généraux romains n'avaient pu subjuguer les Allobroges des montagnes; ceux-ci opposaient aux armes des légions, les précipices, les torrens, les rochers inexpugnables : quand on les laissait sortir de leurs forêts escarpées et de leurs défilés, ils descendaient au milieu des terres labourées de la province romaine; ils brûlaient les hameaux; ils enlevaient le gros et le menu bétail; ils entraient

[1] Voici les autorités sur lesquelles tous les historiens se sont appuyés pour prouver que Lugdunum avait été fondé par Plancus :

1° Inscription de Gaëte (assez obscure à cause du mot *deduxit.*).

2° Un passage de Dion qui rapporte l'ordre du sénat donné à Lépide, à Silanus et à Plancus de bâtir une ville aux Viennois.

3° Chronique d'Eusèbe (auteur passablement suspect).

Il est utile de donner ici l'inscription de Gaëte.

L. MVNAT. L. F. L. N. L. PRON.
PLANCVS. COS. CENS. IMP. ITER. VII. VIR.
EPVL. TRIVMPH. EX. RAETIS. AEDEM. SATVRNI.
FECIT. DE. MANVB. AGROS. DIVISIT. IN. ITALIA.
BENEVENTI. IN. GALLIA. COLONIAS DEDVXIT
LVGDVNVM. ET. RAVRICAM.



Schneider père et fils sc.

même dans les villes pour mettre tout à feu et à sang. Les Viennois subirent ce malheureux sort [1]. Il est vrai qu'une partie des habitans de Vienne, qui se rappelaient leur ancienne origine, facilitèrent l'entreprise des barbares. Tout avait contribué à la faire réussir : pendant la guerre civile les légions romaines s'étaient trouvées à une distance trop considérable pour empêcher cette invasion. Aussi, malgré les murailles et le fort très-solide que Pompée avait fait construire, les Viennois de la colonie romaine abandonnèrent à la hâte leurs habitations. On les vit arriver, dans le plus grand désordre, au confluent de la Saône et du Rhône, où ils dressèrent des tentes. Delà une animosité qui dura pendant plusieurs siècles entre les habitans du Lugdunum fondé par Plancus, et les Allobroges qui s'étaient emparés de Vienne où ils s'établirent pour toujours en se soumettant à la république [2].

Le Lugdunum romain fut donc construit par les soldats de Plancus pour les Viennois réfugiés au confluent. Une partie des nouvelles habitations fut élevée sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le quartier de Bellecour; une autre portion sur la colline de Saint-Sébastien et une troisième

[1] L'an de Rome 711, deux ou trois mois avant la colonisation de Lugdunum.

[2] C'est delà qu'Ausonius prit occasion d'appeler Vienne, ville alpine, parce que les habitans des Alpes s'en étaient rendus maîtres, et en avaient fait leur demeure.

AUSONIUS, *De urb. Epigr.*

sur le plateau de Fourvières, à côté du forum ségusien [1].

Plancus, après avoir obéi au sénat, repassa promptement les Alpes; il laissa aux lieutenans de ses deux légions le soin de coloniser notre cité. A cette époque l'étoile de Marc-Antoine semblait pâlir: Plancus était trop rusé politique pour se compromettre en se coalisant avec lui; d'ailleurs un avenir plus brillant l'attendait à Rome. Comme Cicéron, son ami, l'avait vivement sollicité par ses lettres de s'opposer aux desseins d'Antoine, et d'empêcher, par une prompte obéissance, la jonction de Lépide avec le plus implacable ennemi de la république; il jugea à propos de céder à ses sollicitations. Il arriva à Rome en simple particulier: là, on le vit embrasser autant de partis différens qu'il crut pouvoir trouver de moyens favorables de s'avancer [2].

Cet homme versatile, que l'on regarde généralement comme le fondateur de Lugdunum, était né pour être courtisan plutôt que citoyen d'une république. La proscription de son frère

[1] On construisit un pont pour faire communiquer ces différens quartiers.

[2] *Voyez* pour tout ce qui est relatif à Plancus: 1° P. Ægidius Lacarry, *Historia coloniarum à Gallis in externas nationes missarum, tum externarum nationum coloniæ in Gallias deductæ.* — Euseb., in chroniq. — Hor., Od. 7, lib. I. — Cæsar, lib. 5. — Suet., in Aug. 7. — Cicero., Epist. Var. Loc. — Velleius, *Hist. Rom.* — Visconti, *Iconographie Romaine.* — C'est dans une des lettres écrites à Plancus par Cicéron que se trouvent les paroles si souvent répétées par les historiens de Lyon: *Omnia summa consecutus es, virtute duce, comite fortuna.*

qu'il n'empêcha pas, ses liaisons intimes avec le meurtrier de Cicéron, ses bassesses auprès de l'amant de Cléopâtre, et, plus tard, auprès d'Auguste, ont terni sa mémoire.

Cicéron le connaissait bien, mais il le flattait avec ses lettres amicales [1], comme il caressait Octave pour en faire des amis de la république; on sait qu'il fut joué par l'un et par l'autre. Plancus avait un caractère souple qui s'accommodait avec beaucoup de facilité aux temps et aux circonstances. Dans sa vie publique, il était prudent et timide; dans sa vie privée, au milieu de ses amis, il montrait un esprit fin, cultivé, et un goût exquis pour les belles lettres [2]. Ses discours à la tribune ne manquaient pas d'éloquence : on y retrouvait l'homme bien né et l'élève de Cicéron. Toutes ces qualités expliquent sa rapide fortune

[1] Voici un petit échantillon de ces lettres flatteuses : *Nam et in re militari virtutem et in administrandâ provinciâ justitiam et in omni genere prudentiam tuam exposui.* Cicero, Epist. 3, lib. x.

[2] Le portrait de Plancus, qui est placé à la tête de ce volume, a été dessiné et gravé d'après une petite médaille authentique. On sait qu'à l'occasion des fêtes et des jeux funéraires, on faisait frapper des médailles qui servaient de *tessera* ou de billets d'entrée aux spectacles, et que l'on distribuait au peuple. Celle-ci (voyez le portrait) présente d'un côté la tête de Plancus dans un âge très-avancé. La légende indique son nom et sa dignité, Plancvs cos., *Plancus consul.* Le revers, placé sur le bord du portrait, avait pour type la couronne civique que Plancus avait fait offrir par le sénat à Octave, avec le titre d'auguste, et qui devait être suspendue à la porte de son palais. La légende, ou plutôt l'inscription gravée dans cette couronne, annonçait qu'elle avait été décernée par le sénat et par le peuple romain au sauveur des citoyens : S. P. Q. R. OB. CIVES. SERVATOS.

sous Jules César, sous Marc-Antoine et sous Octave. Lieutenant des légions romaines en Afrique et en Espagne, il mérita de Jules César une distinction particulière : il fut désigné consul deux années d'avance; et, chose plus honorable, le dictateur lui associa Brutus dans cette place éminente; c'était au moment où ce fier républicain ourdissait la conspiration qui devait détruire le tyran. Lorsque cet événement tragique arriva, Plancus se trouvait loin de Rome; il gouvernait dans les Gaules la province romaine que César lui avait confiée. Pendant ce commandement, il vainquit des ennemis peu redoutables, les Rœtiens qui cherchaient à profiter des troubles de la république. Cependant, malgré les ponts qu'il fit jeter à la hâte sur l'Isère, il ne put empêcher la prise de Vienne par les Allobroges.

Au milieu de ces circonstances, la guerre civile recommença avec un acharnement tout nouveau; Plancus reçut l'ordre de licencier ses légions. Depuis cette époque, il rechercha les faveurs de tous les partis. Il ne dissimula pas son attachement à la mémoire et au petit neveu du dictateur; en même temps il ne rompit ni avec Cicéron, ni avec le sénat. La puissance des triumvirs le fit changer une troisième fois : il se réconcilia avec Antoine qu'il avait abandonné, et mérita par cette conduite les honneurs du triomphe. Le consulat que César lui avait promis deux ans auparavant lui fut aussi accordé. On assure que dans cette haute

dignité il eut la satisfaction de pouvoir obtenir, avec l'agrément des triumvirs, la grâce de quelques proscrits, et qu'il ne put réussir à obtenir celle de son propre frère; mais Velleius Paterculus affirme que ce triomphateur des Rœtiens désirait cette proscription. Ce même historien rapporte un jeu de mots [1] que les soldats répétaient à l'occasion du triomphe de Plancus et de celui de Lépide, qui l'un et l'autre avaient un frère parmi les victimes des triumvirs. Immédiatement après son consulat, les amis de Marc-Antoine choisirent Plancus pour conduire à Bénévent une colonie de vétérans qui avaient servi sous le triumvir; mais les nouveaux troubles occasionés encore par la guerre civile furent sur le point de brouiller Plancus avec Antoine. Voici, d'ailleurs, ce que racontent les biographes sur la conduite politique du fondateur de Lugdunum :

« Un homme du caractère de Plancus qui vou-
« lait se ménager les bonnes grâces de tous les
« chefs, dut se trouver étrangement embarrassé
« dans une circonstance aussi délicate que celle
« que faisait naître la guerre civile. On peut rap-
« porter à cette époque, une des plus critiques
« de la vie de Plancus, l'ode qu'Horace lui
« adressa, et qui semble le supposer dans un
« état de tristesse et de dégoût [2]. Toutefois, il se

[1] *De* Germanis, *non de Gallis, duo triumphant consules.*

[2] Cette ode a été composée plus tard, sous le règne d'Auguste. En voici la traduction en vers que nous devons au talent et à l'amitié de M. Trélis :

D'autres célébreront Rhodes et Mitylène,
Corinthe qui s'élève et règne sur deux mers,

« garda de prendre une part trop active dans ces « démêlés. Il s'était à la vérité déclaré pour An- « toine ; mais sa timide circonspection sut mettre « tant de délais aux secours que les chefs du parti « voulaient fournir à Lucius, assiégé dans Pérouse, « que ce retard entraîna la reddition de la ville, « et fit terminer la guerre. Plancus suivit dans « leur retraite la femme et les enfans de Marc- « Antoine; il alla au devant de ce triumvir qui « l'accueillit avec bienveillance et qui, après « s'être réconcilié avec son collègue, nomma « Plancus son lieutenant en Asie, pour le récom-

Et le trépied de Delphe, et la cité thébaine,
Et des bords du Tempé les lauriers toujours verts;
D'autres consacreront leurs vers
A chanter la gloire d'Athènes,
Pallas, et l'olivier qui brave les hivers,
Argos chère à Junon et la riche Mycènes.
Pour moi les murs fameux que baigne l'Eurotas,
Et les rians vallons qu'embellit le Pénée,
N'offrent point à mon cœur d'aussi touchans appas
Que les bois de Tibur et l'onde d'Albunée.
Gazons toujours fleuris, solitaires coteaux,
Vergers entrecoupés de dociles ruisseaux,
Dans votre enceinte fortunée
Où l'Anio grondant précipite ses eaux,
Puissé-je attendre en paix ma dernière journée
Libre de passions, de remords et de maux.
Quelquefois le Notus, précurseur de l'orage,
Rend aux airs leur sérénité,
Et souvent les douleurs ont dans l'âme du sage
Rappelé la tranquillité;
Viens goûter les plaisirs où l'amitié t'engage,
Ne t'y refuses pas, viens! ô mon cher Plancus,
Viens et que les dons de Bacchus
T'aident de la tristesse à chasser le nuage;
Et soit que tes drapeaux rappellent ton courage,
Soit que de tes jardins tu recherches l'ombrage,
Que la joie et le vin suspendent tes ennuis.

. . . .

« penser d'avoir pris les armes pour sa querelle. « Quelques années après, ce consulaire rejoignit « Marc-Antoine à la cour d'Alexandrie; et voyant « que par les intrigues de Cléopâtre, la guerre « contre Octave était inévitable; il passa dans le « parti de ce dernier, et eut la bassesse de dé« noncer au sénat les actions et la conduite de son « ancien protecteur qui, pendant dix ans, l'avait « comblé de bienfaits. On assigne pour cause de « sa défection la froideur que lui montra Marc« Antoine quand il eut connaissance de ses mal« versations et de ses rapines. D'autres historiens « racontent que Plancus, quoique savant dans « l'art de l'adulation, s'était brouillé avec Cléo« pâtre. Il est vraisemblable qu'un esprit si fin, « voyant approcher la guerre civile, se décida « pour le parti auquel toutes les probabilités pro« mettaient la victoire. Depuis cette époque, il « jouit à la cour d'Octave d'une faveur aussi com« plète que durable, principalement après qu'il « eut proposé au vainqueur d'Actium le titre « d'Auguste. Il fut consul une seconde fois; et fut « le dernier des censeurs qui n'aient pas eu un « empereur pour collègue [1]. »

Telle fut la vie de Plancus : comme fondateur de Lugdunum il méritait une notice un peu dé-

[1] D. Ruhnkenius, dans ses notes sur Velleius Paterculus, a indiqué ou réuni la plupart des passages des auteurs anciens qui ont trait à Munatius Plancus. — *Voyez* l'ouvrage de Visconti, auquel nous avons emprunté le passage cité ci-dessus.

taillée. D'après tout ce qui précède on peut conclure que ce fut pendant le triumvirat où Marc-Antoine joua le rôle d'un furieux, et Plancus celui d'un courtisan, que Lugdunum commença à prospérer et à fixer d'une manière toute spéciale l'attention des chefs de la république. Marc-Antoine qui sentait la nécessité de se faire des partisans dans les Gaules, surtout parmi les habitans d'une ville qui occupait déjà un rang distingué, continua de protéger Lugdunum. Pendant que d'un côté il poursuivait les nombreux proscrits de l'Italie, il favorisait de l'autre les établissemens de notre cité. Les Lyonnais, pour témoigner leur reconnaissance, frappèrent plusieurs espèces de monnaies en l'honneur de l'ancien trésorier de César; on voyait sur ces monnaies le nom du triumvir et les armoiries de Lugdunum.

Ces antiques médailles sont encore de nos jours des témoignages de la liberté dont notre ville jouissait alors. Elle mit sur quelques-unes l'image de la divinité qu'elle adorait, soit que ce fut Vénus révérée parmi les Grecs, premiers fondateurs de Lugdunum, soit que ce fut cette déesse Ségesta dont nous avons déjà parlé.

Les armoiries de la cité se composaient principalement d'un lion avec d'autres accessoires très-variés, comme des ancres, des éperons de vaisseaux, et de plusieurs signes emblématiques du commerce [1] : ce sont là autant de preuves de l'ancienne

[1] Voilà l'unique origine du nom que portera Lyon après les siècles de barbarie.

confraternité des Hellènes avec les habitans de notre territoire, puisque la plupart des colonies rhodéennes, des colonies grecques établies à Marseille, à Béziers, en divers lieux de la Sicile et dans cette partie du royaume de Naples que l'on appelait la grande Grèce, avaient le même revers dans leurs monnaies.

La ville, nouvellement colonisée, ce Lugdunum des Romains, s'attacha donc à la fortune de Marc-Antoine par des sentimens de reconnaissance; elle était fière de la protection qu'il lui avait accordée. Quoique cette protection ne fut pas des plus désintéressées, on ne laissa pas d'en conserver la mémoire si long-temps que Sidonius Apollinaris, qui vivait plus de cinq cents ans après, fait mention de ce triumvir dans une lettre adressée à un de ses amis qu'il invitait à passer quelques minutes de loisir dans sa maison de campagne: il lui dit dans cette lettre que quoiqu'il n'ait pas à lui faire boire de ces vins excellens de la côte de Trion, il s'efforcera de le traiter le mieux qu'il lui sera possible [1].

On trouve dans beaucoup d'autres auteurs une infinité de preuves des rapides accroissemens de Lugdunum à l'époque du triumvirat, et sous la protection spéciale de Marc-Antoine. En peu d'années, cette ville avait passé par tous les rangs qui devaient la rendre illustre par-dessus les plus

1 *Pocula non hic sunt illustria nomine pagi*
Quem posuit nostris ipse Triumvir agris.

grandes cités gauloises. Il ne manquait à sa gloire [1] que le titre de colonie romaine et de cité impériale que Claude, l'un de ses enfans, lui accorda bientôt après. Quant aux autres titres, elle les possédait tous : les priviléges dont elle jouit, dès le commencement de la domination romaine, ont porté le plus grand nombre des historiens à n'en faire mention, dans leurs écrits, qu'avec une sorte d'enthousiasme [2]. Lugdunum fut à son origine nommée abondance, parce que cette ville était le magasin de toutes les Gaules : il est vrai qu'elle était située entre les provinces fertiles de la Bresse, des deux Bourgognes, du Dauphiné, du Forez, de l'Auvergne, du Velay et du Vivarais; elles en recevaient les grains, les vins, le bétail et toutes sortes de denrées par le moyen des deux rivières qui l'arrosent. Hérodien appelle Lugdunum heureuse et grande ville. Ptolémée lui donne le titre d'illustre métropole, parce qu'elle était la capitale des provinces lugdunaises, et par conséquent d'une grande partie des Gaules. Sidonius Apollinaris la nomme *Rhodanusienne* par excellence, comme étant la plus belle ville construite sur les rives du Rhône. Dans un autre auteur, cette ville est nommée l'*Ararienne superbe*, comme l'ornement de la jolie rivière qui coulait devant ses riches palais [3]. Elle est nommée en divers en-

[1] Mais non à sa liberté.

[2] Brossette, *Éloge historique de la ville de Lyon.*

[3] Voy. *Gallia christiana.*

droits une ville célèbre, admirable, merveilleuse, la mère et la nourrice des sciences, la plus noble cité des Gaules et leur capitale [1]. L'itinéraire de Peutenger lui donne la qualité de boulevard des provinces romaines dans l'occident. Elle a reçu encore des éloges pompeux d'un grand nombre d'auteurs modernes qui ont imité les anciens : on peut nommer Clément Marot comme un des principaux. Enfin, Jules-César Scaliger, charmé, non-seulement des beautés historiques de notre cité, mais encore de son admirable situation et de la grandeur de son panorama, l'appela un nouveau monde dans l'ancien, ou un ancien monde dans le nouveau.

Une chose qui intéresse beaucoup plus que les nombreuses dénominations données à Lugdunum, c'est la cause de sa prospérité dans les premiers siècles de l'empire. L'histoire de ses rapides accroissemens répandra quelque clarté sur les institutions civiles de la même époque.

Toutes les villes remarquables, celles de la Gaule celtique principalement, où régnait une certaine énergie et une grande activité, avaient des conseils municipaux. Ils veillaient à ce que les hommes libres jouissent avec plénitude des avantages réciproques de la société. Par le moyen du commerce et des communications, sous la protection vigoureuse d'un sénat nommé par le peu-

[1] Strab. *Geog.* — Bergier, *les chemins de l'empire.* — Saint-Aubin, etc.

ple, les citoyens faisaient un échange paisible de denrées, d'objets d'artset de tous les produits industriels. Lugdunum avait, comme les autres cités, des corps de marchands, des corps de métiers et des corps d'officiers publics : on donna d'abord à ces corporations le nom deconciliabules, de conventions d'où est venu celui de couvent; elles furent ensuite appelées colléges ou assemblées d'artisans qui avaient leurs patrons. Après, de toutes les réunions particulières de marchands de vins, d'huiles et d'autres liqueurs, on forma la communauté de la ville, toujours sous la protection du sénat qui ne perdait pas de vue un seul instant les intérêts généraux.

De cette manière Lugdunum fut, dès son origine, une cité municipale [1]. Quand Marc-Antoine, avec ses légions, y transporta les mœurs, les arts, le luxe et même les libertés de la ville de Rome, Lugdunum ne cessa pas pour cela d'être municipe : elle se gouverna encore pendant quelque temps par ses propres et uniques lois, sans recevoir de la maîtresse de l'univers un renfort de citoyens, sans céder aucune portion de son territoire. Les légions, en défrichant les terrains

[1] « Par cité, il ne faut pas entendre simplement une grande ville, mais « tout un district qui avait une capitale, dans laquelle résidait un sénat dont « l'autorité s'étendait sur tous les cantons (*pagi*) qui composaient le terri- « toire de la cité. C'était la prérogative d'être le séjour du sénat qui dis- « tinguait les villes ayant le titre de cité, des simples villes. »

THOURET, *Précis de l'ouvrage de l'abbé Dubos, etc.*

pour les grandes routes ou pour les aqueducs, conquirent en quelque sorte des domaines qui n'appartenaient à personne, et ouvrirent en même temps de nouvelles sources de prospérité. Ainsi, liberté d'un côté et grande protection de l'autre, voilà l'histoire civile des premières années de Lugdunum. Une cité ne pouvait que s'élever très-rapidement avec ces deux conditions réunies.

Mais les Romains, dans leur adroite politique, imitaient la marche lente et graduée de la nature : ils ne faisaient rien brusquement; à plus forte raison quand il s'agissait de changer les lois, les mœurs et les usages d'un pays dont ils ambitionnaient la conquête.

Lugdunum était un boulevard trop important et trop bien situé pour ne pas l'annexer au grand empire. Il fallait donc persuader aux habitans de cette ville, par des institutions libérales et par des monumens superbes, qu'il était de leur intérêt d'être plutôt Romains que Gaulois : c'est la tactique assez raisonnable que suivirent tous les gouverneurs envoyés à Lugdunum par les chefs de la république : aussi vit-on les traces de l'ancienne liberté s'évanouir insensiblement.

Lugdunum, de ville municipale, devint ville alliée. Elle se trouva de cette manière comprise parmi les *civitates federatæ*, telles que Clermont, Autun, Massilie. Bientôt après, de ville spécialement désignée sous la dénomination d'une cité très-fidèle et exempte de tributs, elle fut méta-

morphosée en riche tributaire, et dès-lors elle accrut le nombre très-considérable des villes qu'on appelait *civitates vectigales*. Un hôtel des monnaies fut établi dans ses murs pour la consoler. Des palais magnifiques, de somptueux mausolées, des aqueducs, un théâtre, des temples, des maisons de plaisance enrichies de marbre et de mosaïques, s'élevèrent sur son territoire, et lui annoncèrent que son sort allait encore changer : elle fut soumise aux caprices d'un préfet ou d'un gouverneur; mais l'état pire de tous, puisqu'il détruisait entièrement son indépendance, fut d'obtenir le titre honorifique de colonie romaine.

Cependant, en fait d'économie politique, c'est par les résultats qu'il faut juger les institutions des hommes. Quand on pense que tout ce qu'il y a de grand sur la terre, que nos lois, nos arts, notre civilisation actuelle, et surtout l'établissement du christianisme, sont dus en grande partie à l'ambition guerrière du peuple romain, on est facilement porté à lui pardonner sa politique usurpatrice. Lugdunum sera bientôt l'exemple des prodiges que ce peuple enfantait; et cette ville eut plus que tout autre à se louer de sa domination. On vit les gouverneurs romains l'associer, dès les commencemens, aux institutions de la capitale de l'univers. Les vétérans des légions, en peuplant notre territoire, l'enrichissaient en quelque sorte de leur activité et de leur industrie. Si les préfets ou proconsuls, détruisirent les lois municipales de Lug-

dunum, ils lui en donnèrent qui étaient beaucoup moins barbares. Le sol lyonnais, dans un diamètre assez considérable, fut entièrement isolé des domaines ségusiens. Le culte terrible des divinités druidiques fut adroitement remplacé par la mythologie grecque et romaine, sorte de superstition beaucoup plus douce. Tous ces changemens politiques survinrent dans l'espace de vingt-cinq ans. Pour se faire une idée complète de cette civilisation nouvelle, transplantée dans le pays des Ségusiens dont nous avons tracé les mœurs et les usages, il suffit de jeter rapidement les yeux sur la manière adroite dont les Romains s'établirent à Lugdunum, depuis l'instant où cette ville fut colonisée par Plancus, jusqu'à celui où des monumens superbes ornèrent, comme par enchantement, nos contrées incultes et sauvages.

Quand Plancus fit construire des habitations aux citoyens romains de la ville de Vienne, sur le territoire de Lugdunum, il ne chassa point les anciens propriétaires. Les nouveaux venus ne s'emparèrent que des terrains qui n'étaient pas occupés. Il en est même qui bâtirent leurs maisons sur l'île du confluent; comme on peut s'en assurer par les débris qu'on a trouvés en creusant plusieurs fondations du quartier de Bellecour.

On y a rencontré en effet des charbons, des morceaux de pots cassés et des urnes renversées sur leur embouchure : ce qui a surpris ceux qui ignoraient que c'était ainsi que les Romains plan-

taient les bornes en faisant des libations de vin et de miel. Ils arrosaient ensuite les lieux désignés pour les constructions avec le sang des victimes; celles-ci étaient couronnées de fleurs et de rubans; un feu sacré brûlait tout près. On bâtissait sur les débris du sacrifice [1]. Ainsi l'endroit désert, sablonneux, inculte, exposé même alors aux inondations du Rhône et de la Saône, cet endroit où toutes les cérémonies de colonisation eurent lieu, démontre assez que le territoire de Lugdunum ne fut pas traité en province conquise : chose d'autant plus étonnante, qu'à cette époque les triumvirs avaient introduit l'usage de récompenser les soldats qui les soutenaient, en leur distribuant les domaines des citoyens paisibles. Cette distribution avait répandu dans les provinces de la Grèce, de la Syrie, de l'Espagne, des Gaules et de l'Italie, des populations considérables de sujets de la république, qu'on appelait colonies romaines; parce que toutes ces nouvelles cités jouissaient des droits de citoyens romains; parce qu'elles pouvaient aspirer aux charges de la république et même avoir

[1] Cum terminos disponerent, ipsos quidem lapides in solidam terram collocabant, proximè ea loca quibus fossis factis defixuri eos erant, unguento velaminibusque et coronis coronabant : in fossis autem quibus lapides posituri erant, sacrificio facto, hostiâque immaculatâ cæsâ facibus ardentibus in fossâ cooperti sanguinem instillabant eòque thura et fruges jactabant, favos quoque et vinum aliaque, quibus consuetudo est terminis sacrum fieri in fossa adjiciebant, consumptisque omnibus dapibus igne super calentes, reliquias lapides collocabant atque ita diligenti curâ confirmabant. Sic. Flaccus, *De conditionibus agrorum.*



part aux priviléges de Rome. Or, ce ne fut que plusieurs années après le triumvirat que Lugdunum porta le titre de colonie romaine. Voici comment elle devint colonie par le fait, avant que d'en porter le titre : tous les terrains non défrichés, depuis le Mont-d'Or jusqu'à la montagne de Pila, furent donnés aux vétérans de deux légions, un an après l'établissement des Viennois. Ces champs nouvellement divisés et quelques maisons construites à côté du Lugdunum ségusien, sur la colline de Fourvières, prirent le nom de préfecture. Le sénat romain y établit de suite un magistrat pour exercer une juridiction particulière sur les sujets de la république qui habitaient cette colonie. Ce voisinage devait en fort peu de temps faire oublier aux anciens habitans de Lugdunum qu'ils étaient Gaulois. Car on donna différens noms aux terres qui furent distribuées pour être défrichées : les unes se nommaient *formes*, d'autres *perches*, d'autres *limites*, quelques-unes *cloisons*, et plusieurs portaient le nom de *types* : toutes ces expressions étaient fréquemment employées dans les partages de l'Italie; elles commençaient donc à naturaliser la langue latine dans nos climats. Second pas de la république romaine vers une plus grande domination sur Lugdunum.

On faisait les divisions des terrains, en longueur et en largeur, d'orient en occident et du midi au septentrion, parce que la position ou l'aspect des terres faisait varier le prix des domaines : c'était

encore là un usage généralement établi en Italie, depuis l'origine de la puissance de Rome. Troisième moyen d'envahissement, en changeant les usages du pays pour y introduire ceux de la république conquérante.

Enfin, dans le partage des terres incultes de Lugdunum, Marc-Antoine fit ce que l'héritier de César avait fait dans les campagnes voisines de Rome; mais au lieu d'ôter, comme son puissant collègue, les terres cultivées à leurs anciens possesseurs, il les leur confirma et se gagna par là leur amitié. Il est vrai que toutes les collines non défrichées d'alentour lui rendaient ce partage très-facile. Ainsi le voisinage des colons, le langage de Rome, les usages d'Italie et une politique adroite, furent mis à contribution pour déterminer les anciens habitans de Lugdunum à s'unir pour toujours aux Romains.

D'un autre côté les vétérans, qui étaient réellement citoyens de Rome et qui se décidaient à peupler notre territoire, contribuèrent beaucoup à ces changemens. Il n'eut pas été juste que Romains et transplantés sur un sol étranger, ils perdissent les priviléges précieux dont ils jouissaient dans la métropole. Ceci rappelle le mot d'un grand homme de notre siècle, qui, consulté sur le siége de la patrie, répondit qu'elle se trouvait partout où flottait le drapeau français. Les Romains avaient adopté cette maxime politique. Aussi les légions qui s'établirent sur notre territoire, transportèrent

à Lugdunum les droits dont elles jouissaient avant de s'expatrier [1]. Voilà comment cette ville devint tout-à-fait romaine.

Ce qui constituait Rome fut donc fidèlement conservé à Lugdunum ou au moins reproduit chaque année : religion, sénat, lois, magistrats, mœurs, usages, spectacles, aqueducs, palais, chemins militaires. L'industrie des colons enrichissait l'industrie des indigènes de nouveaux procédés de fabrication. La magnificence des arts de la capitale du monde embellissait encore la beauté naturelle de nos contrées. Des poètes, des historiens et des orateurs commençaient à briller au milieu des commerçans ségusiens. Ces hommes instruits ont transmis à la postérité les nombreux et admirables résultats de la colonisation de Lugdunum; des médailles ont confirmé ce qu'avançaient leurs écrits. Mais, suivant un écrivain moderne, les témoignages les plus multipliés et les moins suspects de ces traditions historiques se trouvent dans les inscriptions [2]. Celles-ci, dépositaires de la reconnaissance publique ou des affections et des regrets domestiques, ont, dans leurs débris authentiques et sacrés, conservé le nom des colonies ou des magistratures qui les distin-

[1] Raynouard, *Droit municipal.*

[2] M. Artaud possède en porte-feuille une Histoire de Lyon en inscriptions ou *Histoire de Lyon souterrain* : il serait bien à souhaiter que le public pût en jouir.

guaient [1]. Quand ces divers témoignages de la grande intimité de Lugdunum avec la maîtresse de l'univers n'existeraient pas, on trouve encore la preuve de sa colonisation romaine dans les ruines de ces monumens gigantesques qui étaient jadis affectés aux grandes cités des Gaules, tels que les aqueducs, les cirques, les temples et les naumachies.

[1] Raynouard, *Droit municipal.*

SOMMAIRE DU CINQUIÈME LIVRE.

Les gouverneurs de Lugdunum dirigent tous leurs soins vers la salubrité publique et vers les embellissemens de la ville. Les eaux étaient principalement nécessaires à Lugdunum, construit sur une colline. Précautions que prenaient les ingénieurs romains dans le choix des sources où ils puisaient l'eau des aqueducs. Les avantages précieux d'une aussi vaste entreprise. Description générale des aqueducs. Les Romains firent venir à Lugdunum des eaux prises à des points fort éloignés les uns des autres. Aqueduc du Mont-d'Or et ses différentes branches : lieux où il passait. L'accroissement rapide de Lugdunum nécessite la construction d'un autre aqueduc. Celui-ci partait de la montagne de Pila. Son long trajet : villages au milieu desquels il passait. Réservoirs et cloaques qu'il nécessitait dans la ville pour les temps de sécheresse ou pour l'écoulement de ses eaux. La construction des aqueducs, dans toute leur étendue, était très-variée à cause des nombreux obstacles que présentaient les localités. Détails sur la manière de les construire. Procédés hydrauliques employés dans les profondes vallées. De tels monumens donnent une idée du génie et de la magnificence des Romains, comme leurs colonisations nous ont donné une idée de leurs institutions politiques. Ensemble pittoresque et merveilleux que devaient présenter les aqueducs à l'œil du voyageur. Que dirait un ancien Romain qui viendrait aujourd'hui dans nos contrées?

LIVRE CINQUIÈME.

Le premier soin des gouverneurs de Lugdunum fut de rendre cette ville agréable. Les habitations principales étaient construites sur une colline assez élevée au dessus des deux rivières; elles avaient besoin d'eaux salutaires et abondantes; il en fallait pour les maisons, pour les jardins, pour les thermes, pour les édifices somptueux qui commençaient à couvrir notre territoire. Aussi les aqueducs furent l'important ouvrage dont les Romains s'occupèrent d'abord; ils les regardaient comme une chose indispensable aux besoins et à l'embellissement des cités. Les constructions immenses qu'ils achevèrent pour conduire deux ou trois rivières du Mont-d'Or et celles des environs du mont Pila, sur la colline de Fourvières, peuvent faire juger de l'ardeur qu'ils mirent à procurer cet avantage aux habitans de Lugdunum; elles donnent aussi une idée de l'application ingénieuse que faisaient les Romains de leur puissance à tout ce qui pouvait intéresser la salubrité publique.

Les architectes de cette époque, au rapport de Vitruve, avaient fait une étude spéciale des bonnes

et des mauvaises qualités de chaque source de nos montagnes; car la fraîcheur des bosquets et la propreté des rues n'étaient pas les seuls résultats des eaux amenées de très-loin; on songeait aussi à leurs nombreux usages chez les particuliers. Quand elles coulaient au milieu des vallées, on examinait avant de les recueillir dans des canaux, si les habitans qui demeuraient près de la source jouissaient d'une parfaite santé. Les architectes notaient avec la plus scrupuleuse exactitude si ces hommes étaient vigoureux, si leurs membres n'étaient point engorgés, si la couleur de leur peau annonçait une constitution forte et robuste; s'ils n'étaient point sujets aux maux de jambes, ni au boursoufflement des paupières. Lorsque ces ingénieurs découvraient une fontaine au milieu des montagnes, ils examinaient si en répandant quelques gouttes de ses eaux sur un métal, peu susceptible de s'oxyder, elles n'y faisaient point de tache. Ils les essayaient aussi par l'ébullition; ils observaient si elles ne déposaient au fond du vase aucun sable ou limon; ils remarquaient encore si les légumes cuisaient promptement dans ces eaux; enfin ils connaissaient que l'eau était légère et bonne, lorsque sa pureté et sa limpidité flattaient les yeux et le goût, lorsqu'elle ne salissait point les lieux où elle coulait et n'engendrait pas de mousses ni de joncs [1].

[1] Les ouvrages et les auteurs qui nous ont le plus servi dans nos recherches sur les aqueducs de Lyon sont les suivans: 1° Vitruve, plusieurs



RUINES DE L'AQUEDUC DU MONT PILA

Pour nous faire une idée de la magnificence des Romains, dans la construction des aqueducs, il suffit de parcourir un moment les charmantes vallées qui nous avoisinent et de contempler les antiques débris qu'on y voit encore.

Ces ruines nous montrent ce qui suit : tantôt les aqueducs furent élevés sur de nombreuses arcades; tantôt on les bâtit à la surface du sol;

passages de son livre dans lesquels il entre dans beaucoup de détails sur la manière de construire les aqueducs, sur les qualités des eaux, etc. ; — 2° le grand ouvrage d'*Histoire naturelle* de Pline et les lettres de Pline le jeune à Trajan, nous ont été utiles pour montrer toute l'importance que les Romains attachaient aux travaux des aqueducs; — 3° Strabon, plusieurs passages de sa *Géographie*; — 4° *Bulletin de la ville de Lyon*, année 1802; — 5° Théis, *Voyage de Polyclète*. Il y a dans cet ouvrage de bonnes réflexions sur les aqueducs de Rome; — 6° Delorme, *Mémoire sur les aqueducs de Lyon*. Cet architecte très-judicieux a écrit avec beaucoup de soin sur les aqueducs de nos contrées; seulement il admet deux lignes d'aqueducs, dont l'existence est un peu obscure, pour ne pas dire douteuse : l'une le long du Rhône sur des voûtes qui paraissent appartenir au moyen âge, l'autre entre l'aqueduc du Mont-d'Or et celui du mont Pila; — 7° Fortis, *Voyage pittoresque à Lyon et dans les environs*. Cet auteur a fait un résumé complet des diverses descriptions qu'on avait données des aqueducs jusqu'en 1820; — 8° il en est de même du livre de M. le colonel Penoueth, intitulé : *Lettres sur l'histoire ancienne de Lyon*. Il y a dans ce dernier ouvrage un travail très-intéressant sur les Siphons renversés; — 9° différens passages d'un Mémoire de M. Artaud, qui prouvent l'existence d'un aqueduc qui amenait les eaux de la naumachie du jardin des plantes; — 10° Montfaucon, *Antiquité dévoilée*. Il parle peu des aqueducs de Lyon; son attention s'est principalement fixée sur le pont du Gard; — 11° nous avons visité tous les passages de Menestrier, Spon, Colonia, sur nos aqueducs; mais tout ce qu'on pourra dire ou écrire sur ces monumens antiques n'égalera jamais le plaisir d'en contempler les superbes ruines dans les jolies vallées où elles se trouvent.

d'autrefois, enfin, ils furent pratiqués en longs tuyaux dans l'épaisseur des montagnes. Mais partout on découvre le beau réuni à l'utile : observation que nous aurons occasion de renouveler en parlant des chemins de l'empire.

Quand on pense que les entrailles de la terre renferment encore une très-grande portion de ces aqueducs, que plusieurs de leurs piles et de leurs arcades sont encore debout, il est impossible de ne pas former quelques souhaits pour notre cité. Elle se trouve au milieu de ses deux rivières comme l'avare parmi ses trésors : elle manque d'eau, ses places publiques sont privées de ce bel ornement. La boue croupit dans ses rues, faute d'irrigations utiles; et ses habitans ne boivent que les eaux gâtées par les immondices.

Il faut cependant que ce soit une chose indispensable au bonheur et à la santé des populations, pour que les Romains en aient toujours fait, dans les provinces conquises, le premier objet de leur sollicitude. Une puissance qui avait envahi tout l'univers devait certainement faire pardonner sa domination, en dirigeant ainsi toutes ses dépenses vers le bien-être des sujets du grand empire, vers leurs commodités et leurs jouissances journalières. Sans les eaux, très-abondantes, amenées d'une manière si merveilleuse sur le plateau où était construit l'antique Lugdunum, on aurait moins joui de l'agréable position de notre cité; on aurait moins joui des jardins somptueux de

chaque gouverneur, des palais magnifiques et du théâtre où les aqueducs répandaient la plus délicieuse fraîcheur durant la saison brûlante. Il y aurait eu un spectacle de moins, celui de la naumachie, sorte de prodige dont le souvenir est si effacé qu'on mettrait presque en doute son existence chez les anciens, sans les traditions positives qui sont arrivées jusqu'à nous : tant cette entreprise nous présenterait de difficultés aujourd'hui! Ce n'est point laisser délirer son imagination que de se représenter cette superbe colline de Fourvières comme un panorama des plus animés, où le marbre éclatant et les chefs-d'œuvre d'architecture semblaient se disputer à qui ferait briller dans notre contrée plus de grandeur et plus de magnificence. Les jardins de la partie la plus élevée étaient rafraîchis par les fontaines qui s'échappaient de trois vastes tuyaux [1]. Au milieu de chaque touffe pittoresque des arbres et des arbrisseaux, au milieu des statues sans nombre qui ornaient la colline, on voyait s'élancer dans les airs mille jets d'eau entretenus par les mêmes sources.

Les Romains firent venir à Lugdunum des eaux prises à des points fort éloignés les uns des autres. Ces courans d'eau, tous très-purs, comme on peut s'en assurer en visitant les lieux qui en sont arrosés, étaient réunis dans deux branches : celles-ci

[1] A la porte qu'on appelle aujourd'hui *Porte de Trion.*

arrivaient à leur destination par des chemins différens. On commença à se servir des ruisseaux ou des rivières les plus rapprochées de la ville. L'aqueduc abreuvé par les sources du Mont-d'Or, fut bâti le premier : c'est l'opinion de tous les historiens. L'endroit où l'on recueillait les eaux du Mont-d'Or n'est pas très-élevé au dessus de la colline de Fourvières. Deux lignes d'aqueducs en embrassèrent le contour, sur la rive droite de la Saône : une depuis Poleymieu jusqu'à Saint-Didier, en passant par les coteaux qui regardent la Saône, au milieu des paroisses de Curis, Albigny, Couzon, Colonges et Saint-Cyr. Une autre branche s'étendit depuis Limonest jusqu'à Saint-Didier : là, se réunissant à la première, elle ne formait plus avec elle qu'un seul aqueduc qui passait à Écully, aux Massues, et aboutissait au tiers supérieur à peu près de la colline de Fourvières. On en voyait naguères quelques restes à l'embranchement du chemin de Francheville et de Tassin.

Cet aqueduc formait une ligne courbe qui embrassait plusieurs vallées dans sa concavité, sans perdre pour cela son niveau, parce que toutes les petites collines qui le supportaient se succèdent immédiatement. Il paraît, d'après les traditions, qu'il fut construit par les soldats du camp de César, et qu'il ne servit qu'aux premières habitations de Lugdunum.

On prétend qu'un second aqueduc suivait une ligne aussi verticale que possible, depuis le forum

ségusien jusqu'à Lugdunum où il apportait les eaux de la Loire. Son premier réservoir aurait dû se trouver à l'est de ce fleuve, et son canal se serait prolongé sur le vaste plateau, borné d'un côté par la colline de Fourvières, et de l'autre par la petite chaîne des montagnes du Forez. Mais en parcourant toute la rive orientale de la Loire, dans sa portion parallèle au département du Rhône, on rencontre des obstacles que le génie même des Romains n'aurait pu surmonter.

L'accroissement rapide de Lugdunum rendit insuffisantes les eaux du premier aqueduc [1]. La partie de la colline de Fourvières, où l'on construisit les plus riches maisons de plaisance et le palais des empereurs, ayant une élévation de vingt mètres au dessus du lieu d'où partaient les eaux du Mont-d'Or, il fallut recueillir celles des sources plus éloignées pour les conduire à Lugdunum sur de nouvelles arcades.

Le mont Pila, éloigné de huit grandes lieues et séparé de Lugdunum par plusieurs vallons d'une immense profondeur, était le seul lieu d'où l'on pût tirer la quantité d'eau nécessaire. L'exécution d'une entreprise aussi gigantesque n'effraya pas les Romains. Des machines, construites d'après nos procédés modernes, auraient élevé les eaux de la Saône à des hauteurs considérables, et suffi-

[1] L'époque de la construction des aqueducs de Lyon est assez douteuse; cependant on pense assez généralement que Claude a fait construire le second.

santes pour satisfaire les besoins de la cité. Malgré les preuves nombreuses, arrivées jusqu'à nous, des progrès que les anciens avaient faits dans les sciences exactes, il est certain qu'ils n'employèrent jamais le mécanisme des pompes ou des machines à vapeur : mais leurs moyens hydrauliques présentaient quelque chose de plus merveilleux et de plus pittoresque. Ces masses énormes de moëllons de roches et de briques, toutes d'une vaste étendue, ces arcades multipliées, ces ponts supportés les uns par les autres, dans les vallées, sur les torrens, au milieu des forêts et des montagnes, contrastaient avec les beautés de la nature. Ce qui reste de tant d'ouvrages admirables entre Soucieu et Beaunan, nous montre l'effet qu'ils devaient produire avant que le temps et les barbares les eussent détruits.

Toutes les eaux du voisinage de Pila furent donc rassemblées en un seul aqueduc. Celui-ci commençait au midi de Saint-Chaumont. On y recueillit avec soin les eaux de la rivière de Gier, dans sa totalité, à une demi-lieue au dessus d'Izieu, en suivant la direction du mont Pila. On recueillit aussi toutes les eaux de source d'une petite montagne voisine de cet endroit, d'où viennent le Jasnon, la Varizelle et plusieurs ruisseaux qui tarissaient moins souvent qu'aujourd'hui, à cause des forêts épaisses de pins et de chênes qui couvraient la montagne.

Ces rivières, une fois réunies, coulaient, empri-

sonnées dans leurs canaux, parmi les campagnes qui portent aujourd'hui les noms de Saint-Chaumont, de Cellieu, de Chagnon, de Saint-Genis-Terre-Noire, de Saint-Martin-la-Plaine, de Saint-Maurice-sur-Dargoire, de Mornant, de Saint-Laurent-d'Agny, de Soucieu, de Chaponost, de Beaunan, de Sainte-Foy, de Saint-Irenée et de Fourvières.

Ce n'était pas tout d'avoir la quantité d'eau nécessaire; il fallait encore en reconnaître la pente, et savoir si elle était suffisante pour donner une vitesse capable de fournir chaque jour aux besoins des habitans de Lugdunum. Les anciens, dit un historien de la ville de Lyon, ne connaissaient point notre théorie sur le nivellement; ils ne connaissaient point nos instrumens de trigonométrie: ils en avaient un appelé chorobate [1]. Des expériences multipliées leur avaient appris que la ligne droite, donnée par l'instrument, n'était que le niveau apparent et qu'il fallait abaisser le point visuel. Ils ne savaient pas, comme les ingénieurs modernes, que la ligne du niveau, suivant exactement la circonférence ou la surface de la terre, le point visuel devait être abaissé d'un pouce à une distance de trois cents toises; cependant ils réussirent dans toute l'étendue de l'aqueduc, qui était de quatorze lieues à cause de ses nombreux contours.

[1] *Voyez* pour plus de détails sur cet instrument tous les auteurs cités plus haut. — *Voyez* surtout le Mémoire de l'architecte Delorme.

Cet aqueduc se terminait sur la colline de Fourvières par un réservoir très-large et très-profond, solidement voûté. Ce réservoir est encore de nos jours parfaitement conservé. Il a quarante-cinq pieds de long sur quarante-quatre de large; son élévation est de vingt et un pieds; son intérieur est divisé par arcades, soutenues par de forts piliers [1]. Le tout est revêtu d'un ciment qui s'est maintenu assez intact, ainsi que les ouvertures supérieures par où les eaux se précipitaient. Il y avait, tout près de là, un autre réservoir plus long et supporté par un grand nombre de voûtes, dans la direction du nord au midi; l'eau y descendait par un puits d'un pied et demi en carré [2]. Le cloaque qui servait à l'écoulement des eaux commençait immédiatement au dessous des deux réservoirs ou conserves [3].

La construction des aqueducs, depuis les sources des montagnes jusqu'aux réservoirs de la cité, était fort variée, à cause des nombreux obstacles que les ingénieurs avaient rencontrés sur le passage des canaux. Ceux-ci furent ou pratiqués dans l'intérieur des collines avec des puits supérieurs qui servaient de ventouses, ou bâtis à la surface même du sol, ou supportés par arcades. Dans le

1 Les curieux peuvent le visiter sur la colline de Fourvières, dans l'ancien clos des Minimes.

2 C'était la réserve d'eau du palais des empereurs, construit jadis sur l'emplacement de l'hospice de l'Antiquaille.

3 Il n'y a pas long-temps que l'on a trouvé des vestiges de ce cloaque dans le quartier de la Juiverie.

premier cas, on entourait le canal d'un massif de maçonnerie; ensuite on l'enduisait intérieurement d'un ciment composé de briques pulvérisées, dont la solidité égalait celle du granit. Des évasemens en forme de chambres étaient pratiqués à des distances plus ou moins éloignées pour contenir les eaux surabondantes. Les ingénieurs faisaient aussi placer çà et là des portes de fer, comme des trappes, pour nettoyer les canaux souterrains.

Quand le canal était à fleur de terre, on creusait un fossé de cinq pieds de largeur; on lui donnait dix pieds au moins de profondeur. On plaçait au fond un massif de pur ciment de dix-huit pouces. Sur ce massif on élevait les deux murs de côté, en leur donnant un pied et demi d'épaisseur. Ces deux murs étaient ensuite surmontés d'une voûte à plein cintre, d'un pied de flèche et d'un pied d'épaisseur, couverte ordinairement de deux pieds de terre. Les murs de côté étaient enduits d'un pouce et demi de ciment. La voûte ne l'était pas : un homme d'une taille ordinaire pouvait facilement se promener sous elle.

Lorsque par l'effet des pentes du terrain le canal se trouvait hors du sol, on l'élevait sur un mur de maçonnerie de six pieds d'épaisseur. Mais pour une hauteur plus considérable on construisait des arcs et des piles; et leur hauteur dépendait de l'élévation où l'on était forcé de placer

le canal. Les arcades avaient une largeur de douze pieds pour une ouverture de dix-huit pieds de hauteur. Les fondations des piles étaient de quatre pieds de profondeur, si la nature du terrain le permettait, et de sept pieds pour les plus grandes piles.

L'ensemble de la maçonnerie se composait de petits moëllons, depuis trois jusqu'à six pouces de grosseur, si bien confondus ensemble par un ciment vraiment granitique, qu'ils ne formaient qu'un seul et même corps. Les parties latérales étaient revêtues de pierres taillées carrément : celles-ci avaient dix-huit lignes d'étendue sur leurs quatre côtés extérieurs; elles avaient de huit à dix pouces de longueur enfoncés dans le ciment. Elles étaient placées comme les petites pièces d'une mosaïque en losanges, ou mieux en forme de réseau, pour nous servir d'une expression de Vitruve. Elles étaient interrompues, dans leur assemblage, de quatre pieds en quatre pieds, par des assises de larges briques. Ces dernières, en se réduisant en poussière, ont beaucoup contribué à la ruine de l'édifice. Il est à peu près certain que tous ces matériaux étaient réunis ensemble dans une sorte d'encaissement : les pierres extérieures, ou pierres du réseau, étaient placées les premières, ensuite le ciment et les larges briques. On enlevait l'échafaudage lorsque le tout avait atteint une solidité convenable.

Telle était la manière de construire les aque-



Schroeder père et fils sc.

AQUEDUC DU MONT PILA A CHAPONOST.

Réservoir où les Siphons étaient adaptés.

ducs avec les diverses modifications que nécessitaient les localités. Mais les rochers, les lieux escarpés, les ruisseaux, les terres molles ou marécageuses n'étaient pas les seuls obstacles que les ingénieurs romains avaient à surmonter.

Les eaux devaient traverser plusieurs vallons d'une grande profondeur. Comment faire remonter l'eau contre son propre poids, sans avoir recours à des constructions immenses et à des dépenses énormes? Le génie du peuple Romain sut vaincre toutes ces difficultés : on employa de simples siphons en plomb d'un travail et d'une dépense peu considérables. Les siphons renversés étaient inutiles jusqu'à la petite montagne qui domine le précipice du Garon. Ici l'aqueduc descendait dans le fond de la vallée pour remonter ensuite; et cependant les eaux arrivaient jusqu'au réservoir de Chaponost. Le corps de maçonnerie qui renfermait les tuyaux ascendans existe encore au milieu d'un taillis. Arrivée au premier réservoir de Chaponost, l'eau en sortait pour entrer dans un canal-aqueduc, qui tantôt s'élevait sur la terre, tantôt s'y cachait et reparaissait pour atteindre cette belle suite d'arcades qui sont au nombre de quatre-vingt-dix ou à peu près. Or, l'espèce de précipice qui se trouve entre Soucieu et Chaponost, où coule la rivière du Garon, a deux cents pieds de profondeur. Celui qui est situé entre Chaponost et Sainte-Foy, et que traverse la rivière d'Iseron, en a trois cents. Dans le premier, cinq

ponts, les uns sur les autres, auraient à peine suffi pour porter l'eau d'une colline à une autre colline; et le pont supérieur aurait présenté une longueur de quatre cents toises environ. Huit ponts auraient été nécessaires dans le vallon de Beaunan.

L'usage ingénieux des siphons fut le moyen dont on se servit pour faire traverser les eaux d'une montagne à une autre montagne. On construisit à la sommité de chaque colline un réservoir dans lequel l'aqueduc versait ses eaux. Le mur de face, du côté du vallon, avait neuf ouvertures presque rondes, par lesquelles passaient autant de tuyaux de plomb, couchés sur des arcs rampans, et ensuite sur des massifs de maçonnerie. La pente était réglée avec la plus grande exactitude jusqu'au pont sur lequel ils franchissaient la rivière et le fond du précipice. De là les tuyaux remontaient sur la pente de la colline opposée, également couchés sur un second massif de maçonnerie, et ils versaient leurs eaux dans un autre réservoir : les sources des montagnes étaient ainsi transmises de réservoir en réservoir jusqu'à Lugdunum [1].

[1] Il est nécessaire d'observer ici que les Romains avaient des mots très-applicables à ces sortes de réservoirs, dont le double usage était de recevoir l'eau de l'aqueduc et de la renvoyer à sa destination. Dans ce cas on les nommait *emissaria* ou *immissaria*. Ils étaient aussi désignés sous les noms de *castella*, *castra*, *receptacula*, *dividicula*. Cette dernière dénomination indiquait l'usage de ces réservoirs, dont l'eau sortait en parties divisée. De même, lorsque la maçonnerie des aqueducs était pleine, on disait

Mais laissons tous les détails d'architecture ; occupons-nous de l'effet merveilleux que devaient produire ces immenses constructions : pour nous en former une idée parfaite, transportons-nous dans les siècles reculés, au milieu des populations romaines.

Au bas des hameaux de Beaunan, l'aqueduc qui portait les siphons avait une largeur considérable : ses piles et ses arcades formaient un pont très-pittoresque au milieu des prairies et des forêts; le ruisseau d'Iseron serpentait dans cette jolie vallée. Des maisons de plaisance s'élevaient çà et là sur le penchant des deux collines. Tout se trouvait réuni dans cette solitude champêtre pour charmer les gouverneurs romains qui venaient s'y reposer loin du fracas de la ville.

Les cultivateurs des campagnes d'alentour devaient sans doute contempler ces merveilles avec une sorte de ravissement, eux qui avaient appris de leurs ancêtres à porter une très-grande vénération aux phénomènes de la nature : avec les aqueducs il n'existait plus pour eux de terrains arides; moyennant un léger tribut, on leur donnait des ruisseaux pour arroser leurs prairies [1].

opere constructo; lorsqu'elle était partie en arcades, *opere arcato;* lorsqu'elle était en canaux souterrains, *operibus subterraneis.*

[1] Il y avait en effet des tuyaux de dérivation sur la route de l'aqueduc, tuyaux qui servaient à l'irrigation des terres. Les magistrats de la cité nommaient des *curatores villici, castellarii ;* les uns pour la surveillance générale, les autres pour la conservation des eaux, dans les lieux où passaient les aqueducs; de manière que les cultivateurs ou les propriétaires ne les

Dans l'intérieur de la ville, les naïades, arrachées en quelque sorte aux sylvains des forêts, apportaient le tribut de leurs eaux et décoraient les places publiques de cent fontaines jaillissantes [1]. De leurs urnes coulaient sans cesse des sources fraîches et limpides. Le mouvement et la rapidité de ces eaux détruisaient les exhalaisons qui auraient pu corrompre pendant l'été l'atmosphère de la colline. Leur chûte était ménagée avec art pour former de jolies cascades dans le bassin de la naumachie et dans chaque piscine des maisons de plaisance. Elles arrosaient les thermes et l'amphithéâtre ; elles coulaient au milieu des ombrages dont les gouverneurs aimaient à orner leurs jardins. De pareils établissemens devaient avoir la plus grande influence sur les idées religieuses des anciens, qui plaçaient toujours une divinité bienfaisante dans les choses utiles.

On peut juger maintenant par la grandeur des aqueducs de la magnificence des temples, des autels, des édifices publics qui furent construits

détournassent pas sans payer le tribut exigé. Les lois les plus sévères existaient pour cette conservation. On regardait comme un crime si grand de détourner l'eau d'un aqueduc à son profit, sans l'avoir achetée ou affermée, des *villici*, qu'il était puni par la confiscation des terrains au profit de la cité.

1 *Quid loquar aerio pendentes fornice rivos,*
Qua vix imbriferas tolleret Iris aquas ?
Has potius dicas crevisse in sidera montes
Tale giganteum Græcia laudet opus ?

RUTILIUS, *Itinerarii*, lib. I.

à la même époque. L'on ignore qu'elle était alors l'enceinte de Lyon : mais tout fait croire que cette ville se trouvait bornée au nord par le rocher de Pierre-Scize, et qu'elle s'étendait au midi jusqu'au dessous du vallon de Saint-Just. L'on a découvert dans ce vallon une grande quantité de tombeaux que les anciens plaçaient toujours hors de l'enceinte des villes. Les habitations des simples particuliers, quelquefois ornées de jardins, se prolongeaient fort loin sur la colline, au couchant de Fourvières et jusqu'aux ruines du camp de César. Les aqueducs fournissaient l'eau nécessaire aux besoins de toutes ces maisons. Tant de magnificence, réunie à des avantages presque universels pour les populations, explique le mot de Virgile : « Romain, souviens-toi que les Dieux t'ont donné « l'empire du monde. »

Mais quel serait l'étonnement du lieutenant des légions qui construisirent de si nobles travaux, s'il apparaissait dans nos temps modernes, pendant les chaleurs du mois d'août, avec son casque pesant et son épais bouclier ! En vain il chercherait dans notre cité les eaux jaillissantes et si pures qui étanchaient sa soif, qui ôtaient la poussière de sa barbe : il ne verrait plus ni jets-d'eau, ni bocages frais. En vain, dans sa course haletante, il chercherait sur le plateau

1 *Tu regere imperio populos, Romane, memento ;*
Hæ tibi erunt artes ; . . . .

Virg., *Æneid.*, lib. vi.

de Fourvières ces temples de marbre et de porphyre, ces dômes couverts d'or et d'argent, ces mausolées, ces arcs de triomphes et les nombreux tombeaux des grands chemins : il ne verrait plus que quelques ouvriers et des haillons, des masures et des ruines, des chapelles à moitié dégradées. Il fuirait ce séjour de désolation, encore empreint des traces de la barbarie. Il fuirait, espérant retrouver, au milieu des champs, les arcades multipliées des aqueducs pour s'abriter contre les ardeurs du soleil, les maisons de plaisance, les habitations consulaires, l'endroit où il campa et monta la garde à la porte de Marc-Antoine. Inutiles recherches! Rome et sa grandeur, ses monumens si riches, élevés à côté de la métropole des Gaules, tout a disparu........ Dans sa course, il s'arrête enfin à Beaunan, près des ruines éparses dans la vallée. Surpris par le crépuscule du soir, il jette un regard mélancolique sur de magnifiques débris, couverts de lière et de broussailles; il éprouve encore quelque jouissance devant un paysage ravissant : que de réflexions! que de rêveries! Les ouvrages de granit construits par la main de l'homme, sont renversés et presque anéantis! mais les productions de la nature étalent toujours leurs beautés : comme jadis le ruisseau d'Iseron serpente dans la prairie, et de jolis bouquets de bois couronnent les montagnes d'alentour.



CONSTRUCTION INTÉRIEURE

de l'aqueduc de [illegible]

SOMMAIRE DU SIXIÈME LIVRE.

Suite des événemens qui contribuèrent à l'agrandissement de Lugdunum. Il ne manquait à sa prospérité que des grandes routes qui fissent communiquer cette ville avec toutes les parties du monde. Circonstances qui nécessitent la construction de ces chemins. Trouble dans les provinces de la Gaule septentrionale. Auguste demeure seul maître de l'Empire. Influence de son gouvernement sur Lugdunum. Nouvelle division des Gaules. Rgrippa, gendre d'Auguste. Il est envoyé dans les Gaules pour réprimer les courses des Germains. Son séjour à Lugdunum. Caractère et génie de ce grand homme. Il affectionnait surtout la belle entreprise des chemins de l'empire. Il est auteur de ceux dont nous voyons quelques vestiges aux environs de Lyon. Description générale des grandes routes de Lugdunum. Procédés admirables que l'on suivait dans leur construction. Police exacte de l'administration des voies publiques. Matériaux choisis pour ces grands chemins. Immense utilité de telles communications pour le commerce de Lugdunum : objets principaux de ce commerce. Fabriques d'armes et fabriques de monnaies. Commissaires des rues et commissaires des grandes routes : différence qui existait entre les premiers et les seconds ; importantes fonctions de ces derniers. Manœuvres qu'on employait aux travaux des grandes routes. Plaintes et séditions des soldats qui les construisirent. On employait les dépouilles des ennemis et deux espèces de finances pour la réparation des voies publiques. Effets pittoresque des chemins de l'empire, et monumens construits sur leurs bords au voisinage des bourgs et des cités.

LIVRE SIXIÈME.

Quelques années avaient suffi à Lugdunum, favorisé par les Romains, pour arriver au plus haut degré de splendeur. Il ne manquait plus à cette ville que des routes qui la missent en communication directe avec toutes les parties du monde. Elle posséda bientôt cette source précieuse de richesses, et ce fut encore le génie romain qui la lui procura. Pendant les guerres civiles du triumvirat il y eut des soulèvemens partiels dans les provinces conquises de la Gaule septentrionale : Agrippa fut chargé d'y rétablir la paix et d'y construire les chemins de l'empire. Mais cette entreprise ne fut commencée qu'après plusieurs événemens qui changèrent le sort des nations, et dont il est nécessaire de donner ici le résumé.

Deux hommes comme Octave et Marc-Antoine ne pouvaient rester long-temps en paix. L'état demandait un chef : il était impossible que l'un et l'autre le fussent en même temps. Antoine ne dissimula point la jalousie que lui inspirait le jeune héritier de César : ses grands talens mili-

taires l'auraient fait triompher; ses défauts, plus grands encore, le perdirent.

Il devint l'esclave de Cléopâtre, tandis que le sénat et le peuple romain devinrent les admirateurs d'Octave. La jeunesse et les manières polies de ce dernier, la douceur naturelle de son caractère, le tout secondé par un génie profond et adroit, promettaient à la république de longues années de bonheur et de tranquillité. Octave sut profiter de toutes ces circonstances, mais principalement des désordres de son rival pour le perdre. Il fit un nouveau partage des provinces de la république qu'il gouvernait avec ce triumvir. Il lui laissa la Macédoine, la Grèce, la Thrace, l'Égypte, l'Asie et l'alliance des princes amollis de l'orient; il se réserva l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la meilleure partie de l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne et l'Illyrie, qui l'assuraient ainsi de Rome, tandis qu'il en éloignait son ennemi caché, et le reléguait momentanément aux extrémités de l'empire romain, jusqu'à ce qu'il pût l'en faire disparaître. Il donna à cette époque le gouvernement des Gaules à Albinus Carrinas, pour y commander sous ses ordres. Bientôt après commença son troisième consulat, rendu à jamais célèbre par la défaite de Marc-Antoine.

Cette victoire d'Actium consolida sa puissance; il resta seul maître de la république et des provinces nombreuses qui en dépendaient. Comme il avait des places et des trésors à distribuer, la

bassesse des Romains dégénérés l'entoura aussitôt de ces hommages impies et ridicules que les flatteurs ont toujours prodigués au pouvoir. Octave permit qu'on lui consacrât des autels, mais conjointement avec Rome; afin qu'étant dédiés à tous deux, le maître et la maîtresse de l'univers ne fissent qu'une seule et même divinité tout-à-fait inviolable.

Un nouveau Dieu apparaissant au milieu du monde moral devait produire dans les idées le même changement qu'occasionerait dans le système de l'univers l'apparition d'un nouveau soleil. Les destinées de Lugdunum, englouti dans le vaste empire, durent changer comme celles de la république de Rome. C'est en effet ce qui arriva, comme le démontreront dans la suite les cérémonies religieuses près de l'autel des soixante nations.

Quelque temps avant ces hommages adressés par la flatterie, Octave prit le nom d'Auguste. Ce fut encore Plancus [1] que l'on retrouva à la tête des

[1] Ce courtisan de tous les ambitieux favorisés par la fortune, se fit construire de son vivant un mausolée magnifique près de Gaëte, sur une hauteur qui domine la mer, et où il avait sans doute une maison de campagne. Ce monument qui s'est conservé jusqu'à nos jours, atteste par une inscription simple et noble, par la pureté de son dessin et par l'élégance de ses ornemens, le bon goût du personnage dont il a dû renfermer les cendres. Les habitans de Gaëte le désignent sous le nom de *torre d'Orlando*, tour de Roland; et on en peut voir le plan et l'élévation dans les *Sepolcri* de santi Bartoli, planches 87e et 88e, ouvrage qui a été inséré dans le douzième volume du trésor d'antiquités grecques de Gronovius.

VISCONTI, *Iconographie romaine*.

adulateurs qui le lui conseillèrent. Ce nom, il est vrai, le mettait au dessus de tous les magistrats de la république, le rapprochait réellement des dieux, et marquait l'autorité absolue qui lui était confiée : ce nom avait encore le grand avantage de faire oublier celui d'Octave, souillé par les proscriptions.

Auguste, n'ayant plus de concurrens à redouter, rentra dans son bon naturel : il adopta une politique douce mais rusée. Au milieu d'une assemblée solennelle, il annonça aux sénateurs qu'il voulait partager avec eux le fardeau de l'administration; qu'il retiendrait dans son gouvernement les provinces les moins soumises, aux périls même de ses jours et aux dépens de sa tranquillité. Par ce moyen il était chef suprême des légions et désarmait tous les généraux de l'empire. Il laissa donc au sénat l'Afrique, la Numidie, la Grèce, la Dalmatie et l'Asie, provinces peu remuantes; il ajouta même la Sicile, l'île de Crète, la Bythinie avec le Pont, la Sardaigne et l'Andalousie : il se réserva le reste de l'Espagne et la Lusitanie avec les Gaules qu'il divisa en Gaules narbonnaise, lugdunaise, aquitanique et belgique, ainsi que les colonies qu'on y établissait chaque année.

Cette division des Gaules rendit Lugdunum très-célèbre parmi les Romains, parce que notre cité devint la capitale de la province lugdunaise.

Mais il aurait peu servi au nouveau chef de la

république d'avoir assujetti sous sa puissance tant de nations belliqueuses de l'occident, s'il n'eût trouvé un moyen de les unir ensemble et de faire, de toutes ces contrées éparses, des parties bien liées de son vaste empire. Il fallait confondre et faire disparaître les nuances de cent peuples divers; il fallait donner à toutes ces populations, opposées de mœurs et d'usages, une seule et même patrie [1]; il fallait rendre les communications aisées, pour que les légions romaines, distribuées çà et là, pussent se transporter rapidement sur un seul point. Enfin, les belles lois et la police admirable de la maîtresse du monde, se seraient trouvées inutiles si les grands chemins n'eussent facilité la prompte exécution de ses ordres.

Agrippa était l'homme dont le génie immense pouvait se charger d'une pareille entreprise. Gendre et ami d'Auguste, il possédait toute sa confiance. Nous avons vu qu'il fut envoyé par cet empereur dans les Gaules, pour réprimer les courses des Germains. Il les contraignit à se retirer au delà du Rhin et à se cacher dans leurs épaisses forêts. Après cette victoire assez importante, il vint établir sa résidence à Lugdunum. Pendant ce séjour, il fit commencer les quatre grands che-

[1] *Fecisti patriam diversis gentibus unam :*
Profuit injustis te dominante capi.
Dumque offers victis proprii consortia juris,
Urbem fecisti, quod prius orbis erat.

RUTILIUS GALLICANUS.

mins de l'empire dont le centre était dans notre ville [1].

On pouvait alors regarder Agrippa comme le personnage le plus éminent après Auguste : celui-ci l'avait, en quelque sorte, associé à sa dignité suprême en lui donnant les mêmes degrés d'honneur, les mêmes prérogatives qu'il possédait et jusqu'à la puissance tribunitienne qu'il lui conféra plusieurs fois. Agrippa était doué d'une vaste intelligence : entièrement dégagé d'ambition, l'amour de la gloire et le dévouement à Auguste furent ses passions les plus fortes ; et même chez lui, le dévouement à son empereur passait avant l'amour de la gloire; quoique dans tous les monumens qu'il fit construire il ait démontré que son intention était de travailler pour la postérité. Ce grand homme avait fait une étude profonde de la situation topographique des provinces et de leurs produits agricoles; il prévoyait tous les avantages qu'on pourrait retirer en étendant à l'infini les chemins de l'empire et en les multipliant dans tous les sens. C'est à une entreprise aussi utile que la ville de Lyon dut tout l'éclat dont elle jouissait dans l'antiquité.

Agrippa fut donc le principal auteur de la prospérité des habitans de Lugdunum, puisque dans la distribution que fit Auguste du travail des grands chemins, ceux des Gaules échurent à son gendre.

[1] L'an 735 depuis la fondation de Rome.

Celui-ci mit la main à l'œuvre, traça lui-même les voies principales et ne cessa de diriger les travaux que lorsqu'il eut rempli les Gaules de chemins supérieurement confectionnés. Ils furent si bien construits qu'on les retrouve encore intacts dans plusieurs endroits de la France, malgré le frottement continuel des chars durant presque deux mille ans. La couleur noire des pierres qui les pavent avait fait croire aux gens superstitieux du moyen âge que Lucifer les avait placées.

Tous ces chemins venaient se croiser à Lugdunum. « La situation de cette ville, dit Nicolas « Bergier [1], à raison des fleuves qui baignent ses « rivages, rendait Lugdunum très-propre à être « l'entrepôt général des nations gauloises : aussi « le commerce la rendit bientôt une belle et opu- « lente cité. Ce motif engagea Agrippa à y com- « mencer les grands chemins. Il les fit partir de « là pour les conduire jusqu'aux extrémités des « provinces de l'occident [2]. »

On en traça quatre principaux qui étaient remarquables par la longueur de leur trajet et la difficulté de leurs passages. Une de ces routes fut dirigée à travers les montagnes de l'Auvergne. Le

[1] Voyez *les Chemins de l'empire*, 2 vol. in 4°.

[2] Cæterùm Lugdunum in medio instar arcis situm est, cum ibi omnes confluant et partibus omnibus propinquum sit. Ea propter Agrippa hoc ex loco partitus est vias : unam quæ per Cemmenos montes usque ad Auctones et Aquitaniam ; aliam ad Rhenum ; tertiam ad Oceanum per Bellovacos et Ambianos. Quarta ducit in agrum Narbonensem, littusque Massiliense. STRABO, lib. 3. *Geog.*

second chemin d'Agrippa avait encore plus d'étendue que le premier, puisqu'il allait jusque dans la région où le Rhin et la Meuse sont joints ensemble. C'est sur ce chemin que Tibère, pendant le règne d'Auguste, fit en peu d'heures une course immense : il allait visiter Drusus, son frère, atteint d'une maladie mortelle au milieu des forêts de la Germanie; ce fut sur ce chemin tout nouvellement construit, qu'il franchit en vingt-quatre heures deux cents milles italiques, qui font cent de nos lieues.

Le troisième chemin qui partait de Lugdunum allait tout au travers de la Bourgogne, de la Champagne et de la Picardie jusqu'à l'Océan occidental. Quant au quatrième et dernier, il s'étendait le long du Rhône pour aller atteindre la mer Méditerranée : il se terminait au port de Massilie. Plusieurs autres petites routes, garnies d'énormes rochers allaient vers les Alpes [1] et dans l'Allobrogie au milieu de la province viennoise [2]. Une co-

[1] Au rapport de Polybe et de Strabon il y avait quatre grands chemins pour passer d'Italie dans les Gaules : l'un par les Liguriens; l'autre par les Piémontais, par où passa Annibal; le troisième par la vallée d'Aoste, et le quatrième par les Grisons. Mais depuis le siècle de Polybe, on augmenta considérablement le nombre de ces chemins qui passaient au milieu des Alpes dans les endroits que l'histoire appelle *Alpes maritimas*, *Cottias*, *Græcas*, *Penninas*, *Lepontias*, *Rhæticas*, *Tridentinas*, *Julias*, *Venetas*, *Carnicas et Noricas*. La route alpine principale s'étendait de Rome à Mediolanum, et de Mediolanum à Lugdunum. Voy. *Itiner.* Anton.

[2] On trouve encore des restes très-remarquables de ces chemins de seconde classe aux portes de la ville de Vienne, près du ruisseau de Saint-Marcel.





VOIE ROMAINE

et Colonne milliaire à [illegible]

[illegible]

lonne milliaire superbe, bien conservée, existe encore à deux ou trois lieues de Lyon [1].

Le chemin qui conduisait à Marseille et à Narbonne, commençait à la porte Saint-Just. Là un double rang d'arcs très-solides soutenait les terres mouvantes ou donnait passage aux sources qui filtraient à travers les rochers. Ce chemin se continuait le long des Estrez [2], qui ont pris leur nom des galeries très-étendues qui soutenaient les constructions. On trouve encore des traces de ce chemin au dessous de Sainte-Foy, à Saint-Genis, à Millery, à Pierre-Bénite, à Rive-de-Gier. C'était au bas et au revers du mamelon, qui porta plus tard le nom de Saint-Irénée, que commençait la grande route de l'Aquitanie pour s'enfoncer ensuite au milieu des montagnes de l'Auvergne. Il reste encore une très-longue portion de pont qui joignait deux collines pour rendre cette voie moins rapide : car les Romains élevaient à cet effet des ponts et des chaussées sur les précipices, sur les profondeurs des vallées et sur les fondrières.

Le chemin qui conduisait au Rhin était triple, à cause du Rhône et de la Saône. Un des trois commençait à Vaise, près du tombeau des deux amans. Il passait dans le domaine de la Sauvagère et le long de Saint-Rambert ; il allait ensuite par Anse, Villefranche, Mâcon et Tournu jusqu'à Châlons. Le second commençait de l'autre côté

[1] A Solèse.

[2] Strata.

de la Saône, le long du bois de la Belle-Allemande et de Rochetaillée : on en voit quelques débris sur les bords de la Saône quand elle est basse. La troisième subdivision du chemin septentrional se trouvait sur la rive droite du Rhône : elle commençait au delà du boulevard Saint-Clair, continuait le long de la Pape, de Neyron, de Miribel et de Montluel.

La plupart de ces grands chemins, ceux qui étaient dans le voisinage des terrains marécageux, des sources abondantes et des rivières, furent construits sur de larges voûtes. Les eaux ne les ont pas moins ruinés plus tôt que les autres. Nous verrons que dans le moyen âge on a cherché à les réparer, sans beaucoup de succès.

Ce fut pour construire les grandes routes de Lugdunum que l'on coupa, du temps d'Agrippa, les rochers de Pierre-Scise, de l'Ile-Barbe, de Rochetaillée, et que l'on rendit par là le cours de la Saône beaucoup plus libre qu'il n'était. Ces travaux étaient en effet admirables sous le rapport de l'utilité publique : l'étonnement augmente encore quand on songe à la quantité de marbres brisés, de pierres, de briques, de blocailles, de gravois, de cailloux, de décombres, de chaux, de sable, employés pour leur construction. Les magnifiques ponts jetés sur les torrens, comme on le voit par celui du Gard, empêchaient la moindre interruption dans ces grands chemins. On voyait de distance en distance, des postes bien tenues,

des gîtes superbes, des hôtelleries fournies de toutes choses. On remarquait surtout des colonnes qui indiquaient les lieues ou les milles, suivant les provinces. Par le moyen de ces routes, chaque légion de l'empire transportait son camp d'un lieu dans un autre lieu avec une étonnante célérité.

Mais ce qui doit surtout nous intéresser dans la description de cette belle entreprise, c'est la police exacte qu'exerçaient les administrateurs des voies publiques. Cette administration siégeait à Lugdunum. Elle disposait des fonds immenses spécialement consacrés à la construction ou à l'entretien des chemins; elle nommait des commissaires pour surveiller la multitude innombrable d'ouvriers qu'on employait à ces travaux.

Voici de quelle manière les ingénieurs romains construisaient les grandes routes qui partaient de Lugdunum.

On marquait les endroits par lesquels on voulait conduire l'ouvrage, avec deux sillons également éloignés l'un de l'autre, et tirés au cordeau à travers les champs, soit dans les lieux plats et unis, soit dans les endroits marécageux ou sur le penchant des montagnes [1]. Ces deux sillons limitaient la largeur du chemin. Ce premier travail achevé, comme une sorte d'esquisse de la route, on mettait les ouvriers à la confection de chacune de

[1] Le travail des Romains pour les routes semble reproduit en grande partie par Mac Adam et surtout par Mac O'neill. Voy. *la Revue Britannique*.

ses parties. Ils venaient entamer les champs; ils creusaient des fossés profonds entre les sillons tirés au cordeau; ils enlevaient les terres molles ou marécageuses jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un sol résistant; enfin ces ouvriers remplissaient avec toutes sortes de matériaux le vide que leurs pioches avaient creusé. Les substances enfouies se composaient principalement de graviers tirés du Rhône ou des rivières plus rapprochées. Les pionniers affermissaient, durcissaient ce mélange avec un béton noirâtre, qui a fait donner à ces routes le nom de chemins ferrés. Ils passaient ensuite un gros cylindre, ainsi qu'on traîne, dans quelques pays, des rouleaux sur les terres ensemencées; ou bien ils consolidaient le tout à coups de pilons, afin de préparer un plan uni et très-serré pour supporter les pierres, les cailloux et les autres matières que l'on entassait dessus [1].

Les Romains, comme on peut s'en assurer en visitant les débris des grandes routes que l'on rencontre aux environs de Lyon, choisissaient ordinairement les pierres qui avaient la dureté du granit; celles qui pouvaient résister aux gelées, à la neige, à la pluie, et soutenir les plus lourds fardeaux. Quant au volume, ils se servaient de

1 *Hic primus labor inchoare sulcos*
Et rescindere limites ; et alto
Egestu penitùs cavare terras,
Mox haustas aliter replere fossas,
Et summo gremium parare dorso :
. . . .

Statius, lib. 4.

trois espèces de pierres ou de rochers. Il y en avait d'une masse si énorme que les ouvriers ne pouvaient les remuer sans quelques instrumens fabriqués pour cet usage. On choisissait de préférence les rochers granitiques roulés dans les torrens. Il fallut pour la construction de nos grands chemins une quantité de chaux si considérable, que, pour la faire cuire, on abattit une grande partie des forêts voisines.

Mais toutes les dépenses qu'on avait faites pour ces chemins étaient bien compensées par les avantages immenses qui en devaient être le résultat. C'est encore là un trait caractéristique du génie romain : le beau et l'utile se trouvaient toujours réunis dans ses ouvrages. Par le moyen de ces grands chemins, les productions variées des saisons et des climats, les marchandises des cités commerçantes, tout ce que les arts des Grecs et des Barbares pouvaient faire de plus rare, de mieux confectionné, était conduit à Lugdunum[1]; de même que les produits industriels de cette métropole étaient transportés par la même voie dans toutes les parties du monde.

En effet, immédiatement après la colonisation de Lugdunum, l'industrie de ses habitans jouissait d'une grande renommée. Les commerçans gaulois, dès les premiers temps de l'empire, y avaient formé un conciliabule romain pour remplacer les foires ségusiennes. Or, le trafic y était

[1] Thierry, *Histoire des Gaulois*, part. 1, chap. 1.

considérable, parce qu'il existait déjà à cette époque des fabriques impériales établies par les gouverneurs. Dans ces fabriques gauloises les fourbisseurs travaillaient aux armes dont ils remplissaient les arsenaux de la république. Lugdunum en était l'entrepôt général. Les compagnies d'armuriers de Lugdunum se nommaient *colléges*, et ne recevaient de salaire que de la cité; mais une fois enrôlés au nombre des fourbisseurs, ils ne pouvaient quitter cette profession; leurs enfans et leurs petits neveux ne pouvaient non plus abandonner les forges publiques : ils y demeuraient comme asservis. S'ils désertaient les ateliers, on les punissait très-sévèrement; on les traitait en fugitifs et, pour les reconnaître plus facilement, on les marquait au bras avec un fer chaud : sorte de marque appelée stigmate. Tous ces détails démontrent combien chez les Romains la fabrication des armes était importante et combien le commerce s'en trouvait répandu, surtout dans les Gaules.

Outre cette branche de négoce, que les grands chemins facilitaient beaucoup, les habitans de Lugdunum avaient dans leurs magasins d'immenses dépôts de pelleteries du nord, des grains de la partie centrale des Gaules, des vins du bassin de la Durance et des huiles de Massilie [1].

[1] On trouvera des preuves multipliées de tout ce que nous avançons non-seulement dans Justin, liv. XLIII, mais encore dans les nombreuses inscriptions des tombeaux romains conservés jusqu'à nos jours. D'ailleurs

Il y avait de plus à Lugdunum une réunion de femmes qui travaillaient aux étoffes précieuses pour l'usage particulier de tous les grands seigneurs de l'empire. On tissait ces étoffes à Lugdunum; on les teignait en pourpre à Toulon et à Narbonne.

C'était aussi à Lugdunum que se trouvaient le trésor des provinces occidentales de l'empire et la fabrique principale des monnaies. Le trésor de l'état ou du gouvernement des Gaules était formé de tous les tributs apportés dans notre ville par les routes d'Agrippa. Il se composait de deux espèces de deniers : l'une procédait des impôts, péages et autres droits qui se levaient sur les peuples et sur les marchandises; la seconde espèce de deniers publics provenait de l'argent qui se fabriquait dans les monnaies impériales. Les intendans de ces finances voyageaient sans cesse sur les grandes routes, pour inspecter les monnaies ou pour veiller à leur transport jusqu'à Rome. Les prévôts demeuraient dans les trois cités où les monnaies se fabriquaient : à Lugdunum, à Arles et à Trèves.

Quant aux tributs et péages des Gaules, à les prendre à part, c'était aussi à Lugdunum qu'on les transportait. Ces péages étaient si con-

nous parlerons de ces tombeaux dans le livre suivant, et l'on verra qu'ils sont les documens les plus vrais de l'histoire ancienne de Lyon. Une promenade sous les portiques du palais Saint-Pierre serait très-intéressante pour ceux qui y chercheront toutes les preuves historiques dont nous parlons.

sidérables que les chefs de la république regardaient les Gaules comme le plus ferme appui de l'empire; on le verra en effet s'écrouler lorsqu'il perdra toutes ces ressources. Ils devaient donc regarder avec le plus vif intérêt la ville qui recevait dans son sein tous les deniers publics de l'occident: « Mylæus, dit Nicolas Bergier, Mylæus « qui a fait un commentaire sur la fondation et « sur l'origine de la très-illustre ville de Lugdu- « num, n'a pas manqué de remarquer la commo- « dité que les grands chemins apportaient au « charroi des finances. » Aussi les quatre grandes routes qui partaient de Lugdunum reçurent en quelque façon des titres honorifiques: le sénat de Rome les appelait voies consulaires, prétoriennes, royales, militaires.

La cité nommait avec le plus grand appareil les voyers généraux : les *quatuor viri* étaient les voyers de l'intérieur de la ville; les *curatores viarum* étaient les voyers dans les campagnes. On appelait mancipes les adjudicataires ainsi que les fermiers des péages. Leurs fraudes étaient punies avec la plus grande sévérité, surtout celles des *curatores vicorum*, lorsque ces derniers se laissaient corrompre par les propriétaires qui obtenaient d'eux, à prix d'argent, des alignemens qui ne convenaient pas à la beauté de la ville et à l'utilité publique [1].

[1] Dedit prætereà curatoribus regionum ac viarum, ut vel punirent, vel

La charge des curateurs des chemins de l'empire était si honorable que les amis de celui qu'on y élevait s'en réjouissaient au milieu des festins : car le plus souvent l'administration de ces chemins appartenait aux consuls et aux préteurs [1]. Les curateurs des rues étaient les commissaires des quartiers; ce que nous appelons agens de police, on les choisissait au milieu de la populace; tandis que les curateurs des grandes routes se tiraient des plus nobles maisons; ils étaient chargés de si hauts intérêts!

Comme les grands chemins de l'empire surpassaient tous les ouvrages de l'homme en étendue, en solidité, en magnificence, il était nécessaire d'y employer plus de gens et d'argent qu'en aucun autre ouvrage de la république. Il y avait toujours quatre espèces de manœuvres employés aux parties plus ou moins difficiles des routes de Lugdunum : les soldats, les ouvriers, les esclaves et les criminels. Plusieurs espèces de subsides étaient aussi spécialement destinés aux dépenses de ces travaux.

Les soldats romains construisirent presque toutes les routes dont nous voyons encore aux environs de Lyon plusieurs vestiges remarquables. Les huit légions romaines, qui se trou-

ad præfectum urbis puniendos remitterent eos, qui ultrà vectigalia quicquam ab aliquo exegissent.

Jul. Capitolinus, *in Marco Antonio philosopho.*

[1] Dion Cassius, lib. 59 et 60.

vaient alors dans les Gaules, étaient composées chacune de six mille deux cents fantassins et de sept cent trente cavaliers [1]. Au commencement du règne d'Auguste, trois de ces légions campaient aux environs de Lugdunum; à Écully, à Saint-Didier et sur la montagne si fertile qu'on appelle le Mont-d'Or. Auguste, à qui on ne peut refuser un très-vaste génie, se voyant dans une tranquillité parfaite, avec tant de légions oisives, avec tant de vieux soldats que le séjour des cités pouvait corrompre, pensa qu'il ne pouvait employer ces militaires dispersés dans nos provinces, à un travail plus utile et plus nécessaire que celui des grands chemins. Agrippa les mit donc à creuser les fossés. Il le fit avec le plus de ménagemens possibles, étant forcé de confondre les fiers soldats romains avec la populace des bourgs et des cités. Mais l'œil pénétrant d'un chef aussi habile ne pouvait planer sur une étendue aussi vaste : les soldats se révoltèrent très-souvent, ceux principalement qui travaillaient à la grande route militaire du côté du Rhin. Ils avaient passé un agréable quartier d'hiver dans nos régions tempérées; les fatigues qu'ils éprouvaient aux travaux des chemins les firent soulever contre leurs propres tribuns.

« Ils demandaient qu'on leur donnât des hommes « à combattre et non pas des torrens impétueux,

[1] Tite-Live. — Tacite. — Dion Cassius.

« des profondes forêts, des montagnes pleines de « rochers et des marais inépuisables. Ils disaient « tout haut qu'ils n'étaient pas des géans pour « lutter contre la nature, et la forcer d'obéir contre « son gré, aux lieutenans de l'empereur. Car les « uns étaient contraints à fendre les rochers, à « approfondir les carrières, à en tirer les pierres « et les cailloutages; les autres à les charrier de dix, « vingt et trente lieues de loin, sur les endroits « dans lesquels il ne s'en pouvait trouver. Les « autres à chercher au fond du Rhône et de la « Saône, mais du Rhône principalement, ce fleuve « si impétueux, le sable et le gravois. Quelques- « uns à cuire la chaux. Le plus grand nombre à « renverser les forêts pour fournir du bois aux « fourneaux. Une partie à dresser en un corps d'ou- « vrage toutes ces matières, les asseoir avec ordre « et symétrie chacune en son lieu, les battre et « massiver; donner à l'ensemble la forme et la « perfection requises, pour les rendre durables à « la postérité [1]. »

Il ne suffisait pas d'employer un nombre considérable d'ouvriers à la construction des grands chemins de l'empire, il fallait encore des sommes immenses pour couvrir tant de frais. Voici quelles étaient les principales sources d'où l'on tirait l'argent nécessaire à l'entretien des grandes routes et de tous les édifices publics de Lugdunum.

[1] Nicolas Bergier, *les Chemins de l'empire.*

Cet argent, d'après ce qu'on a vu plus haut, était le produit des tributs et des péages [1] : l'on prélevait dans les cités gauloises deux sortes de tributs. Les uns étaient ordinaires; ils se levaient chaque année tant sur les personnes que sur les biens et sur les héritages. Les autres étaient des tributs extraordinaires que l'on imposait par l'ordonnance ou d'un conseil municipal, ou du peuple, ou du sénat romain, selon la nécessité des circonstances. La formule était celle-ci : « Seront « prélevés tels ou tels impôts pour la défense de « l'empire et des provinces qui en dépendent. » Il en était de même lorsque les magistrats, nommés par l'empereur, ordonnaient aux habitans de la cité de fournir à la république un nombre déterminé de cavaliers et de fantassins, avec l'argent pour les payer. Le même mode de contributions était aussi employé pour les travaux publics de Lugdunum.

Le péage romain, dans notre cité, avait beaucoup de rapport avec ce qu'on appelle en France droit d'octroi, passage de douane, imposition foraine, droit d'entrée de ville, de chaussées, de ponts et de navigation. Une première espèce de péage se nommait décime. Une seconde espèce de péage portait le nom de *scriptura.* Les Romains, devenus maîtres de la plus grande partie de notre territoire, donnaient à ferme les forêts à défricher

[1] *Tributa et vectigalia.*

et les collines couvertes de bruyères : la dixième partie des fruits revenait au trésor public. Quand il s'agissait d'affermer ces bois et les pâturages des vallées, plusieurs censeurs en publiaient l'adjudication, avec pouvoir aux adjudicataires de lever certains droits sur chaque tête du bétail qui y venait paître. Une quatrième sorte de péage était celle qu'en France on nommait gabelle avant la révolution. Ce péage, chez les Romains, se prélevait sur le sel vendu par l'autorité publique; car les monopoles datent du moment où il y eut sur la terre un pouvoir constitué : cependant la république romaine ne s'emparait quelquefois de la vente du sel que pour en baisser les prix. Enfin une cinquième espèce de péage se levait sur chaque tête d'esclaves affranchis par leurs maîtres.

Tous ces deniers publics servaient en grande partie à l'entretien des chemins de l'empire. On employait aussi pour la confection et l'embellissement de ces grandes routes les riches dépouilles de l'ennemi. Ces revenus étaient peut-être plus considérables que les autres, comme on dut s'en apercevoir à Lugdunum qui était l'entrepôt de tout le butin fait dans la Germanie par les lieutenans de l'empereur. Pour bien faire comprendre de quelle énorme valeur étaient ces deniers employés aux monumens publics, il faut rappeler ici qu'ils provenaient tant des biens que des personnes mêmes des peuples vaincus que l'on vendait comme esclaves. Ces deniers conquis par la

force des armes, consistaient en lingots d'or et d'argent ou en monnaies de différentes espèces, en statues de ces deux métaux précieux, en tableaux, en couronnes, en vases, en vaisselle, en pierreries, en étoffes, en vêtemens et autres meubles superbes qui se vendaient sur la place publique de Lugdunum.

Il ne faut donc plus s'étonner de la magnificence des grandes routes construites par Agrippa, puisque manœuvres, argent, génie, rien n'a manqué pour les porter à la plus grande perfection. Il ne faut pas non plus s'étonner des accroissemens rapides de Lugdunum, quelques années seulement après sa colonisation; puisque ses deux fleuves lui apportaient toutes les marchandises de l'univers, et que ses quatre grandes routes y attiraient tous les commerçans de la partie occidentale de l'empire.

Les chemins d'Agrippa étaient en effet très-fréquentés, surtout aux environs de Lugdunum. Les costumes différens des voyageurs qui trafiquaient dans nos contrées, si l'on en croit les poètes, en rendaient l'aspect très-animé. L'habillement romain y dominait sans doute : la chlamyde, la toge, la tunique, le laticlave contrastaient avec la verdure des bosquets et des prairies. Les vêtemens des autres peuples de la Méditerranée, tels que ceux des Rhodiens, des Égyptiens, des Grecs, des Massaliotes, des habitans de l'Ibérie devaient rompre naturellement la monotonie

des costumes romains avec la nombreuse variété de nuances dont ils étaient formés. Les habitans de la Germanie et de la Grande-Bretagne venaient encore ajouter de nouvelles couleurs au tableau de notre cité, avec leurs formes athlétiques et leur physionomie barbare.

Mais on remarquait principalement sur les grandes routes de Lugdunum les riches sénateurs romains : soit qu'ils y fussent attirés par la charmante situation des métairies environnantes, par l'air si pur qu'on respirait dans nos campagnes; soit qu'ils fussent séduits par les sites enchanteurs que l'on rencontrait de tous côtés aux portes de la ville. Les nombreuses mosaïques, trouvées dans les environs, attestent les fréquens séjours qu'ils y faisaient. De la partie du chemin de Narbonne qui domine toutes les vallées, ces voyageurs sédentaires découvraient les belles constructions de l'aqueduc qui s'élevait au milieu des bois; ils apercevaient au fond de l'horizon les superbes montagnes du Forez. Ils voyaient partout, sur notre territoire, des collines couronnées de bosquets et de vignes, des vallées couvertes de moissons ondoyantes ou des prairies arrosées par de nombreux ruisseaux. Les grands chemins se trouvant en général assez tortueux près de la cité, comme on peut s'en assurer en visitant les coteaux voisins, offraient un spectacle des plus variés. Mais les ouvrages des hommes venaient encore embellir, sur chaque grande route, les

productions de la nature : l'ame des voyageurs était souvent plongée dans des rêveries mélancoliques à l'aspect des tombeaux, ou agréablement distraite par la merveilleuse architecture de ces monumens.

SOMMAIRE DU SEPTIÈME LIVRE.

Magnificence des monumens qui embellissaient les grandes routes de Lugdunum. Les tombeaux fixaient principalement l'attention des voyageurs. Lois de la république et de la cité Lugdunaise en particulier sur les inhumations. Influences morales de cette loi et de l'usage de placer les tombeaux aux portes de la ville, sur les chemins de l'empire. Plaisirs que procuraient aux passans les ornemens de chaque mausolée. Étude particulière de ces monumens sous le rapport de leur forme et de leur exécution. Tombeau des deux amans; traditions populaires sur ce petit temple : récit d'une jeune batelière à Sterne qui visita, dans le siècle passé, l'endroit où était construit le tombeau des deux amans; histoire un peu fabuleuse d'Ovar et de Duncia. Détails archéologiques sur les tombeaux de Lugdunum. Différentes espèces de sépulcres, suivant la condition et la moralité des personnages qui y étaient ensevelis. Inscriptions tumulaires. Cérémonies qui rendaient les tombeaux inviolables : consécrations aux dieux mânes. Usages particuliers dans l'inhumation des enfans. Grand parti qu'on peut tirer des inscriptions tumulaires antiques pour composer l'Histoire de Lyon. Autres monumens remarquables des grandes routes. Colonnes milliaires. Mille italique et lieue gauloise. Résumé de tout ce qui précède : preuves des faits rapportés dans cette histoire jusqu'au règne d'Auguste.

LIVRE SEPTIÈME.

C'était aux portes de Lugdunum que le luxe des Romains étalait sa magnificence. On voyait à droite et à gauche sur les grands chemins, des temples de différentes formes, de petits arcs de triomphe, dont on retrouve encore quelques débris; on voyait des jardins bien entretenus, de jolies maisons de plaisance, et plusieurs forêts ou taillis ombrageant des palais spacieux, ornés de mosaïques [1], composés de salles et de galeries, offrant toutes les commodités que l'on pouvait désirer dans les maisons de campagnes rapprochées d'une grande ville. Mais les mausolées et les tombeaux fixaient principalement l'attention des voyageurs, parce que ces monumens s'adressaient plutôt à l'ame qu'aux yeux.

Les lois de la république défendaient expressément d'ensevelir ou de brûler les morts dans l'intérieur de la ville [2]. La crainte de l'incendie et les

[1] Le père Menestrier parle, dans son grand ouvrage, d'une mosaïque où l'amour sentimental et l'amour matériel étaient supérieurement représentés.

[2] Hominem in urbe ne sepelito, neve urito...... vel propter ignis periculum. Cic., lib. 2, *de legib.*, lib. 12, *de relig. et sump. funerum.*

précautions de salubrité publique qui occupaient sans cesse les administrateurs, faisaient veiller à l'exécution d'une loi aussi sage. Nous verrons plus tard la funeste habitude d'ensevelir les morts dans les églises et au milieu de la cité, engendrer toutes sortes de maladies épidémiques.

A l'époque de la domination romaine les tombeaux des habitans de Lugdunum étaient donc près des grands chemins; et là, malgré les pensées un peu sombres qu'ils faisaient naître, la présence de ces mausolées n'était pas sans agrément: ils donnaient de l'instruction et du plaisir[1] aux voyageurs. La leçon était forte : elle faisait réfléchir sur la fragilité des choses humaines; mais elle consolait beaucoup de malheureux qui voyaient tant de personnages, plus ou moins célèbres, réduits en poussière dans leurs somptueux mausolées.

Quant au plaisir que ces monumens procuraient, c'est une chose certaine qu'il était très-vif, surtout pour les hommes savans et curieux qui pouvaient contempler un grand nombre de sépulcres admirables à cause de la beauté de leurs marbres et des précieux détails de leur architecture. L'un ne ressemblait point à l'autre. On y remarquait alternativement les ordres dorique, ionique, corinthien, toscan et composite. Chaque mausolée avait ses piédestaux, ses bases, ses co-

[1] Expression dont se sert Bergier en parlant de ces tombeaux.

lonnes, ses architraves, ses frises, ses corniches, ses moulures, ses ornemens particuliers. Mais ces monumens portaient de plus en eux de quoi faire penser, de quoi orner la mémoire : on lisait sur leurs faces des inscriptions quelquefois très-bien faites.

Les tombeaux de Lugdunum étaient remarquables sous le rapport de l'exécution. On peut s'en assurer en visitant les nombreux sépulcres rassemblés sous les portiques du Musée. Ces tombeaux offraient à l'œil de l'observateur deux choses à considérer : le corps de l'édifice et les ornemens.

L'ensemble de l'ouvrage présentait parfois la forme d'un petit temple, dans l'intérieur duquel on faisait des offrandes aux dieux mânes. Quelquefois le tombeau consistait en une masse toute ronde ou bien en obélisques, en pyramides d'une construction très-simple. Ce n'était le plus souvent qu'un cippe ou colonne sans chapiteau et assise sur un piédestal. Les petits temples funéraires étaient appelés *sacella*.

Il n'y a pas long-temps [1] qu'il existait encore

[1] En 1707 on démolit le tombeau des deux amans. « On prétend que « l'espérance de trouver dans ses fondemens quelques éclaircissemens sur « l'objet de sa fondation, fit naître l'idée de le démolir. Ainsi un édifice « qui avait été jusqu'alors respecté par l'injure des temps, les irruptions « des barbares, et les diverses révolutions qu'avait éprouvées cette ville, fut « renversé par une curiosité inutile, qui ne dut laisser dans les esprits, « après avoir été satisfaite, que le regret d'avoir fait disparaître pour « jamais le seul monument qui subsistât presque en entier de la splendeur « des premiers habitans.

Poullin de Lumina, *Histoire chronolog. de la ville de Lyon.*

sur la rive droite de la Saône un monument sépulcral dont on faisait remonter l'origine à la plus haute antiquité. Mais il en était de ce monument comme de tous ceux qui sont exécutés par des artistes peu habiles : il n'avait point de caractère bien déterminé. Aussi, les avis furent toujours très-partagés sur l'époque de sa construction. Les uns le reportaient aux siècles où les peuples gaulois trafiquaient dans nos climats ; les autres l'attribuaient aux premiers colons de Lugdunum ; quelques-uns ne le faisaient remonter qu'au Bas-Empire. Les formes un peu lourdes, un peu massives de ce petit temple, le mélange qu'on y trouvait des architectures gauloise, grecque et romaine justifiaient toutes ces opinions. On construit de nos jours des monumens que nos petits neveux attribueront peut-être aux Barbares du Nord.

Les traditions populaires, depuis un temps immémorial, avaient fait donner à ce mausolée le nom de tombeau des deux amans. Plus d'une fois les hommes que l'amour avait rendu malheureux vinrent soupirer à l'ombre de deux arbres touffus qui ombrageaient ce tombeau. La Saône si belle et si tranquille, dans laquelle se réfléchissaient en cet endroit le rocher de Pierre-Scise avec son château gothique, le fort Saint-Jean et ses créneaux, devait offrir aux pélerins amoureux un paysage des plus romantiques. On raconte même que Sterne erra tout un jour sur ce lieu où



TOMBEAU DES DEUX AMANS.

était placé le monument funéraire : il s'adressait aux jeunes batelières, pour obtenir des renseignemens sur ce mausolée. Voici le récit que les historiens du temps mettent dans la bouche de l'une d'elles qui, sur le soir, faisait voguer le sentimental Sterne du côté de l'Ile-Barbe.

« J'ai conduit très-souvent dans ma nacelle des « savans et des antiquaires; et j'ai souri en les en- « tendant faire mille contes sur la petite chapelle « que vous cherchiez dans l'endroit où j'attache « ma barque. Presque tous ces savans voulaient « jadis emporter ces pierres, à moitié rongées par « le temps, pour les mettre dans leurs cabinets « d'antiquités, avant que l'ingénieur les eût enle- « vées pour débarrasser la grande route [1]. Un jeune « dessinateur, qui vient plusieurs fois par jour « sous les tilleuls du rivage, prétend que cet édi- « fice était le tombeau de deux amans qui mou- « rurent de joie en se revoyant après une longue « absence. Le rabbin du quartier de la Juiverie « assure qu'Hérode avait été enseveli sous ce mo- « nument [2]. Le curé de notre paroisse soutient au « contraire que c'était le sépulcre d'un mari et « d'une femme chrétiens, qui avaient fait vœu de « chasteté. Le maître d'école de Vaise a dit der- « nièrement à ma mère que c'était un autel dédié « à quelque divinité païenne qu'on adorait à

1 C'est en effet le motif qui a déterminé les administrateurs à faire démolir le tombeau des deux amans.

2 *Voyez* Brossette, *Éloge historique de la ville de Lyon.*

« l'entrée de la ville et sur le bord de la rivière. « Elle lui a répondu qu'un frère avait élevé cet « autel à sa sœur bien aimée [1]. Je crois qu'ils ont « tous tort de penser ainsi : parce que je me rap- « pelle que mon bisaïeul, qui avait vu plus d'une « génération, m'a raconté dans mon enfance l'his- « toire suivante. Vous saurez que mon bisaïeul « était grand, robuste : malgré ses cheveux blancs, « sa taille était droite ; il descendait certainement « des Gaulois et devait savoir ce qui s'était passé « chez eux. Or, deux Gaulois, Anitus et Ovar, « prirent querelle pour Duncia, Gauloise remplie « d'attraits. Ils se battirent à coups de hache en « présence de leur maîtresse. On connaissait la « passion de la jeune fille pour Ovar; elle vit « Anitus prêt à fendre la tête de son rival; elle se « précipite au devant du coup et en reçoit une « atteinte mortelle. Ovar n'écoutant que son dé- « sespoir, s'offrit aux coups de son ennemi, à qui

[1] Voici l'inscription qui a donné lieu à cette opinion : elle est gravée sur un cippe qu'on a trouvé près du tombeau des deux amans.

D. M.

ET MEMORIAE. AETE
RNAE. OLIAE. TRIBVTAE
FEMINAE. SANCTISSI
MAE. ARVESCIVS
AMANDVS. FRATER
SORORI. KARISSIMAE
SIBIQVE. AMANTISSI
MAE. P. C. ET SUB ASCIA
DEDICAVIT.

« il vendit chèrement sa vie; car Anitus périt de « ses blessures. En commémoration d'une aven- « ture si funeste, le gouverneur de la ville fit « élever le mausolée sous lequel furent placés les « corps d'Ovar et de Duncia. » Ainsi parla cette jeune batelière, et Sterne traça sur ses tablettes ce que nous venons de raconter [1].

Mais laissons les traditions populaires pour revenir aux nombreux monumens qui embellissaient les grandes routes de Lugdunum. Les sépulcres, qu'on appelait moles, étaient des édifices pleins et massifs, dressés en forme de temples, sans portes ni fenêtres. Il n'existait même aucun vide à l'intérieur. Tout près de ces moles, les colonnes, les pyramides, les obélisques, semaient aussi beaucoup de variété sur les grandes routes, dans les vallons et sur les montagnes. De cette manière les ombres des trépassés semblaient tenir compagnie aux nombreux voyageurs qui parcouraient nos contrées pendant l'obscurité de la nuit ou à la clarté de la lune. Il fallait bien que ces mausolées inspirassent des sentimens religieux aux passans, ou au moins un sentiment quelconque, pour être respectés par eux. Lorsque les superstitions

[1] Ce morceau a été tiré d'un journal manuscrit du dix-huitième siècle. Il réunit assez fidèlement les opinions des différens historiens de Lyon, tels que Champier, Paradin, Seuert, Saint-Aubin, Rubys, Menestrier, Colonia, Spon, Lumina, Brossette, etc. Cet épisode ne devrait pas entrer dans une histoire générale; mais dans la peinture des localités on doit employer toutes les couleurs. Voyez l'*Histoire de Paris* et de chacune des provinces en particulier.

païennes s'affaiblirent, chacun des propriétaires voisins s'empara de ces matériaux pour bâtir. Nous verrons plus tard Sidonius Apollinaris entrer dans une sainte fureur en voyant renverser le tombeau de ses pères.

Cependant les édifices funéraires des grandes routes de Lugdunum ne produisaient pas tous un bel effet. Les sépulcres des gens de basse condition n'offraient que des pilastres d'un mauvais goût, courts, gros, massifs, ronds ou carrés, mais sans grâce. Ils servaient quelquefois de bancs aux voyageurs. D'autres mausolées étaient presque ridicules : des intendans sans probité, qui avaient fait à Lugdunum une fortune scandaleuse, se construisaient des tombeaux plus somptueux que ceux des grands de l'empire; les ornemens y étaient prodigués à l'infini [1].

Voici en général quelles étaient les formes des pierres tumulaires de nos anciens compatriotes. Les colonnes étaient rondes et leur base carrée. Les cippes étaient des pierres plus ou moins applaties, taillées en ligne droite à leur base et arrondies à leur sommet. Les tables tumulaires étaient des pierres plus longues que larges, assises sur les sépultures, soit à fleur de terre, soit au-

[1] C'est ce qui avait donné lieu à ces vers un peu impies d'un poète de l'antiquité, en parlant de quelques tombeaux des environs de Rome :

Marmoreo Licinus tumulo jacet at Cato parvo,
Pompeius nullo; quis putet esse Deos ?

dessus d'une espèce de coffre ou tombe nommée *labellum*[1].

Les inscriptions gravées sur les tombeaux fixaient principalement l'attention des voyageurs. On les faisait en prose ou en vers. Mais, de quelque façon qu'elles fussent composées, les plus courtes étaient les meilleures, parce que les voyageurs pouvaient les lire en passant. Il y avait plusieurs genres principaux de ces inscriptions tumulaires[1] : quelques-unes étaient de simples discours qui contenaient les noms des personnes qu'on y avait ensevelies, leur âge, l'année, le mois, le jour de leur décès. Les autres inscriptions offraient de véritables élégies à la sensibilité des passans. La plupart étaient fastueuses, honorifiques; plusieurs étaient composées par raillerie, et d'autres enfin, mais les plus rares, devaient rendre à jamais odieuse la mémoire de certains personnages méchans : les envieux et les calomniateurs jouissaient, après leur mort, de ce dernier privilége.

Les tombeaux des habitans de Lugdunum étaient donc placés tout près des grandes routes; non-seulement afin de fixer l'attention des voyageurs, mais encore pour exciter leur piété, et pour les engager à faire des sacrifices aux dieux mânes ou

[1] Voici les différens noms des objets qui composaient les tombeaux : *Columellæ*, *mensæ*, *saxa*, *cippi*, *labella*, *cupæ*, *massa*, *ollæ*, *ossuaria*, *urnæ*, *ampullæ*, *phialæ*, *thecæ*, *culignæ*, *laminæ*.

[2] *Voyez* les tombeaux placés sous les portiques du Musée.

des libations sur les autels funéraires qui couvraient les tombes. Les sépulcres devenaient alors des monumens sacrés : la formule usitée *Diis manibus sacrum* les rendait inviolables; elle empêchait qu'ils ne fussent souillés, détruits et même simplement endommagés par les passans. Quand on consacrait ces tombeaux aux dieux mânes, celui qui faisait la dédicace prenait du mortier avec une gâche et le mettait avec cérémonie dans le creux de terre où le sépulcre devait être placé.

Cet usage pieux n'était pas suivi pour les enfans qui mouraient trop jeunes. On ne leur faisait point de funérailles; on ne brûlait point leurs corps; on ne leur dressait point de tombeau; on ne traçait aucune inscription. Mais lorsqu'ils mouraient après quarante jours d'existence, les parens désolés suivaient à Lugdunum la coutume des Grecs leurs premiers fondateurs; ils ne célébraient les funérailles des enfans, ni de nuit, ni au grand jour, mais au lever de l'aurore : emblème ingénieux d'une espérance trop tôt évanouie. Il existe encore sur les cippes antiques des inscriptions tracées par la tendresse maternelle, qui feraient couler les larmes des hommes les plus insensibles.

Toutefois ces inscriptions, si précieuses pour l'archéologie, sont encore de très-beaux monumens historiques. Elles nous éclairent sur les mœurs, les usages, les institutions civiles, les arts, les métiers, et en général sur toute la civilisation de ces époques reculées. On peut dire avec

vérité qu'en creusant sur les bords des grandes routes tracées par Agrippa, on a trouvé les premières pages de l'Histoire de Lyon.

Il faut que la trente-sixième légion romaine ait long-temps séjourné sur notre territoire, car on rencontre à chaque instant, parmi les anciennes inscriptions, plusieurs épitaphes de vétérans et d'officiers de cette légion : ils occupaient des places à Lugdunum, ou exerçaient différens métiers dans cette ville. En examinant quelques bas-reliefs des cippes, on peut remarquer la manière dont les Romains consacraient leurs tombeaux. Cette consécration se faisait avec un appareil imposant [1]. Le principal personnage, revêtu d'une longue toge de prêtre, se tenait debout devant l'autel où brûlait le feu sacré; il tenait en main un rameau de verveine, herbe sacrée avec laquelle on faisait l'aspersion sur le feu. Au pied de l'autel était la gâche qui servait à ouvrir la terre.

Comme ce fut le commerce qui rendit Lugdunum très-considérable, nous avons plusieurs épitaphes de marchands et d'artisans célèbres, de voituriers sur le Rhône et sur la Saône. On voit encore l'épitaphe d'un intendant des forges où l'on travaillait aux armes de la république. Nos deux rivières, facilitant le commerce, rien n'était plus fréquent dans les inscriptions répandues sur

[1] *Sub asciâ dedicavit.* Ces expressions qu'on rencontre sur presque tous les tombeaux de Lugdunum occupent les archéologues : il leur a été impossible de les expliquer parfaitement.

les bords des grandes routes, que les noms des chevaliers romains qui protégeaient ceux qui trafiquaient sur les navires marchands.

Mais les tombeaux n'étaient pas les seules choses que l'on remarquât près des chemins qui partaient de Lugdunum : les Romains y avaient fait placer des colonnes milliaires et des bancs de pierre pour reposer les voyageurs ou pour leur aider à monter à cheval. Ces bancs indiquaient aussi les nombreuses subdivisions des milles ou des lieues; car la mesure des voies romaines n'était pas la même dans nos contrées [1] que dans les autres provinces de l'empire.

La lieue antique lugdunaise avait quinze cents pas, qui sont les trois-quarts de la lieue française : elle tenait le milieu entre celle-ci et le mille italique. Le mille était une mesure de mille pas, usitée en Italie. Les habitans des premières régions conquises par les Romains dans l'occident, avaient adopté leur manière de diviser les chemins : car dans la Gaule narbonnaise on mesurait les distances par milles. La cause de cette différence est facile à con-

[1] On a cherché à renfermer dans cinq vers la manière dont les anciens mesuraient l'espace :

Quatuor ex granis digitur formabitur unus,
Est quater in palmo digitus, quater in pede palmus.
Quinque pedes passum faciunt, passus quoque centum,
Quinque et viceni stadium dant : sed milliare
Octo dabunt stadia, duplicatum dat tibi leucam.

Voyez Jornandès, *de rebus gothicis*, et pour tout ce qui est relatif aux colonnes milliaires, Tacit., liv. 17. *Annal.* — Sueton., *in Othone*, cap. 6. — Dion, lib. 54. *in Caio Graccho.*

cevoir : les Romains, après avoir traversé les Alpes et conquis tout le terrain que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de Provence et de Languedoc, donnèrent à ce pays le nom de province romaine par excellence; les Gaulois l'appelèrent Provence en leur langage tiré du latin. Quand la Gaule eut été entièrement réduite sous la domination des Romains, le chef de la république fit, comme on l'a vu précédemment, une nouvelle division de toutes les provinces de l'empire : on continua de compter par lieues sur le territoire de Lugdunum.

Malgré cette légère différence entre les usages romains et ceux de la province lugdunaise, le grand peuple n'avait pas moins transporté toutes ses institutions dans notre cité; il était nécessaire d'entrer dans quelques détails à cet égard pour comprendre les événemens qui vont suivre. La présence d'Auguste va bientôt amener, dans nos contrées, les mœurs, les usages, les habitudes et la religion de Rome. Nous ne pouvons mieux peindre tous ces changemens, qui s'opérèrent avec une rapidité étonnante, qu'en rapportant le passage suivant de l'Histoire des Gaulois, passage qui est un résumé complet de tout ce que nous venons de raconter.

« Lugdunum était de fondation romaine très-
« récente; il ne datait pas seulement de la con-
« quête de la Gaule, mais presque de la domina-
« tion d'Auguste ; et voici à quelles causes il

« devait son origine. De graves dissensions domes-
« tiques s'étaient élevées dans l'enceinte des murs
« de Vienne, durant les guerres de César et de
« Pompée; une partie des habitans avait chassé
« l'autre; réfugiés sur les bords du Rhône, près
« de son confluent avec la Saône, les bannis
« viennois y vécurent long-temps campés dans
« des cabanes ou sous des tentes. L'année qui
« suivit la mort du dictateur, le sénat romain forma
« le projet de les coloniser et de leur bâtir une
« demeure; il chargea de ce soin le gouverneur
« de la province, Plancus, dont il redoutait et
« voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où
« la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant
« d'une colline qui la borde à l'occident, était
« situé un village ségusien, nommé Lugdunum :
« Plancus s'en empara, le reconstruisit et en fit
« une ville où il établit les exilés. Plus tard, Au-
« guste, charmé de la beauté du site, y envoya
« une colonie militaire. Admirablement placé
« pour la navigation, Lugdunum s'enrichit et
« acquit en peu de temps une assez grande im-
« portance commerciale; de plus hautes destinées
« l'attendaient.

« Quoique des villes grandes et illustres exis-
« tassent dans la section centrale de la Gaule,
« puisqu'elle renfermait les territoires éduen, se-
« nonais et carnute, l'empereur en fixa le chef-lieu à
« Lugdunum; il fit même de Lugdunum la capitale
« des trois provinces chevelues. Là fut le siége

« des gouverneurs; là fut la résidence impériale,
« pendant les voyages d'Auguste et de ses successeurs de ce côté des Alpes. Un hôtel des monnaies
« y fut fondé, où des pièces d'or et d'argent
« étaient frappées pour les besoins de la Gaule.
« Comme les grandes voies d'Italie partaient
« toutes de Rome, de Lugdunum partirent les
« quatre grandes voies qui devaient couper la
« Gaule dans quatre directions, des Alpes au Rhin,
« à l'Océan, aux Pyrénées et à la frontière narbonnaise. Une colonne milliaire s'éleva pareillement sur le forum de cette Rome transalpine.
« Le choix d'une telle capitale fut imposé à Auguste par des considérations d'une extrême
« gravité. D'abord, adossée à l'Italie par les Alpes,
« elle se trouvait, avec le cœur de l'empire, en
« communication facile et prompte; sa position
« la rendant propre d'ailleurs à surveiller en
« même temps tout le territoire gaulois, aussi
« bien la narbonnaise que les provinces chevelues.
« De plus c'était une ville nouvelle, postérieure
« à la conquête, ne rappelant d'autres souvenirs
« que celui des bienfaits de l'empereur. Les Ségusiens, sur le territoire desquels elle était bâtie,
« dépendaient des Edues à titre de cliens, et
« leurs terres étaient partie intégrante de la cité
« éduenne; Auguste les en détacha et les déclara
« libres. Il fit même plus : Lugdunum et sa banlieue furent érigés en petit territoire à part,
« enclavé dans le territoire ségusien, mais possé-

« dant sa juridiction spéciale. Telle fut la capitale « imposée aux nations gauloises [1]. »

[1] Thierry, *Histoire des Gaulois.* Ce résumé d'un historien distingué prouve tout ce que nous avons avancé dans les livres précédens. Il démontre aussi que les sources où il a puisé pour son histoise générale des Gaulois, nous ont été très-utiles pour composer l'histoire ancienne et spéciale de la ville de Lyon.

SOMMAIRE DU HUITIÈME LIVRE.

État des Gaules au commencement du règne d'Auguste. La présence de cet empereur était nécessaire à Lugdunum pour changer les mœurs et les coutumes de la grande famille gauloise. Circonstances malheureuses qui le font hâter son voyage : Lollius, successeur d'Agrippa au gouvernement des Gaules, est vaincu par les Germains. Arrivée d'Auguste à Lugdunum ; motifs que les sénateurs jaloux donnent à son voyage. La nouvelle division territoriale des provinces de l'occident l'occupe d'abord pendant son séjour à Lugdunum. Cette métropole convenait parfaitement à ses projets. Provinces romaines formées par lui. Les finances l'occupent ensuite. Plaintes portées contre Licinius, intendant général des Gaules. Moyen adroit qu'emploie ce courtisan pour apaiser la colère d'Auguste. La sollicitude de celui-ci s'étend sur les institutions particulières de notre cité. Fonctionnaires publics de Lugdunum à cette époque. Cohorte urbaine. Établissement d'un athénée : premier Lyonnais célèbre ; vie de Germanicus. Librairie de Lugdunum. Monumens publics. Théâtre. Temples. Cultes religieux. Départ d'Auguste pour Rome. Vifs regrets des Lyonnais.

LIVRE HUITIÈME.

La domination romaine s'était constituée dans les Gaules, par l'influence de plusieurs villes, telles que Lugdunum, qu'elle avait en quelque sorte fondées. Mais la plupart des autres cités gauloises, ayant d'antiques coutumes, créées par la liberté, et possédant des priviléges particuliers, étaient de petites républiques qui tendaient à se séparer de la métropole. Il fallait un lien général, le pouvoir d'un seul. Les soins d'un véritable législateur étaient indispensables pour fondre les peuples conquis dans le grand empire. Celui-ci devait s'affaiblir dès le commencement, parce qu'un état construit par la conquête, s'écroule lorsqu'il cesse de s'accroître. Chacune des parties du vaste colosse romain semblait déjà chanceler; à l'époque même du règne d'Auguste les Barbares du Nord, par leurs invasions, annonçaient une lutte inquiétante des intérêts personnels de chaque peuplade, contre les intérêts sociaux alors établis.

La présence d'Auguste était donc nécessaire à Lugdunum, capitale de l'occident; elle était nécessaire pour un très-grand nombre de motifs :

il fallait habituer les nations nouvellement soumises, à regarder comme un devoir l'attachement aux lois émanées de Rome. Il fallait démontrer, par de belles institutions, par des établissemens utiles, par un développement prodigieux dans les idées et dans l'industrie, qu'il était de l'intérêt des provinces jadis isolées et fédératives, de se dévouer entièrement à la capitale du monde. Mais il fallait avant tout neutraliser l'influence des Barbares qui venaient presque jusque sous les murs de Lugdunum : ils excitaient les Gaulois à la révolte, les appelaient à la destruction des arts et des lettres. Notre histoire démontrera plus tard que l'invasion de ces hordes septentrionales n'était pas une croisade généreuse pour le rétablissement de la liberté, mais une lutte des passions féroces et individuelles contre la civilisation romaine.

Auguste, devenu maître de l'univers par la tactique militaire de ses lieutenans et par la souplesse de son génie, n'ignorait pas la situation difficile de l'état qu'il gouvernait. Ses yeux se tournaient souvent vers les Gaules : son premier voyage à Narbonne avait déjà annoncé ses inquiétudes ; il aimait la paix, car cet amour était dans ses intérêts, et cependant il prévoyait des incursions continuelles de la part des Germains ; il prévoyait de fréquentes révoltes de la part des nations peu accoutumées au joug et presque toutes différentes de mœurs, de langage, de lois, d'organisation.

Ce fut dans l'intention de rendre ces causes de désordre moins funestes à la république qu'il vint séjourner à Lugdunum durant trois ans. Cette époque est une des plus remarquables de l'histoire de notre cité : Lugdunum y a joué un rôle si brillant que nous ne devons pas craindre de la présenter avec tous ses détails.

Auguste vint à Lugdunum dans des circonstances malheureuses, qui ne justifiaient que trop ses pressentimens : car Lollius, qui avait succédé à Agrippa dans le gouvernement des Gaules, ne s'était pas acquitté de sa charge aussi sagement que son prédécesseur.

Ce Lollius, chanté par Horace, on ne sait pourquoi, était un homme qui cachait de grands vices sous de brillans dehors. Plus ami de l'oisiveté que des fatigues de la guerre, mais très-habile à s'enrichir, il ne songeait nullement aux Germains pendant son séjour à Lugdunum. Les Sicambres, secondés par leurs fidèles alliés les Usipiens et les Teuctères, passant tout-à-coup le Rhin, ravagèrent les terres de l'empire. Lollius voulut s'opposer à leurs courses; il le fit avec si peu de précaution qu'il fut battu et contraint de se retirer. Cette retraite s'effectua avec tant de rapidité que l'aigle de la cinquième légion resta entre les mains des Sicambres. Auguste, pour venger cet affront, partit de Rome. Il vint en personne dans les Gaules, afin de détruire pour toujours l'influence des Barbares, non-seulement avec des légions aguerries,

mais encore avec des institutions propres à répandre dans nos contrées les bienfaits de la nouvelle civilisation.

Il arriva à Lugdunum suivi de Tibère et de Drusus [1]. Un palais, construit sur le penchant de la colline de Fourvières, était préparé pour le recevoir; ce palais servait aux gouverneurs : il reçut le nom de palais impérial. Pendant l'absence d'Auguste, les sénateurs jaloux, ceux principalement qu'il avait expulsés du sénat, donnèrent d'autres motifs à son voyage précipité. Dion l'attribue à l'amour qu'avait Auguste pour Terentia, femme de Mécène; ce qui détruit de tels soupçons, c'est que Mécène et Livie l'accompagnèrent dans les Gaules. Les faits démontreront bientôt qu'Auguste, dépositaire en quelque sorte des destinées du monde, méditait de grandes entreprises.

La première chose qui l'occupa pendant son séjour à Lugdunum fut la nouvelle division territoriale des Gaules, qu'il avait ébauchée quelques années auparavant à Narbonne. Du sommet de la colline de Fourvières son œil d'aigle semblait planer sur tout l'occident. Il établit Lugdunum centre de ses opérations administratives, et en fit la forteresse de la république romaine dans les circonstances difficiles. Sa présence avait attiré un nombre infini de nobles gaulois : au milieu de cette cour brillante, et secondé par les documens

[1] L'an 741 de la fondation de Rome ; 10 ans avant l'ère chrétienne.

précieux qu'Agrippa lui avait donnés, il put s'éclairer sur la situation topographique des provinces, sur les ressources de chacune d'elles, sur les mœurs et les usages de leurs habitans, sur les populations de chaque contrée.

Il établit sur ce travail préliminaire la division territoriale définitive, la répartition exacte des impositions, l'organisation militaire, l'instruction publique, la religion de l'état; et au milieu de toutes ces occupations d'un habile administrateur, il trouva assez de temps pour embellir notre ville de plusieurs monumens.

Lugdunum était une métropole qui convenait parfaitement à ses projets. Car, rien ne change plus les habitudes politiques d'une nation qu'une nouvelle capitale: si l'on jette les yeux sur toutes les révolutions, on verra que pour les rendre complètes, il a fallu agir non-seulement sur le moral des peuples, mais encore sur les anciennes divisions territoriales. Aussi le grand soin d'Auguste et des gouverneurs qui vinrent après lui à Lugdunum fut de fixer les regards des peuples gaulois sur cette capitale de l'occident comme sur une nouvelle Rome en deçà des Alpes. Pour atteindre avec plus de succès ce but de centralisation, le chef de la république romaine suivit une tactique très-profonde et très-adroite.

Il avait remarqué que les Gaules avaient dû jadis leur force nationale à la constitution de petites républiques fédératives, isolées par leurs

races, mais subitement réunies par des interêts généraux et par des sympathies qu'on pouvait appeler de localité. Il avait remarqué aussi qu'un grand nombre de cités de la Gaule celtique réunissaient encore de son temps beaucoup de cliens qui leur étaient attachés par des souvenirs glorieux.

Auguste, pendant son séjour à Lugdunum, commença donc par anéantir l'ancien ordre social des Gaules. Il amalgama, il confondit entre elles les races les plus opposées, et fit disparaître ensuite les traditions populaires; dans l'un et l'autre cas voici comment il s'y prit. Les Gaules s'étaient naturellement peuplées dans une direction longitudinale du nord au midi: nous avons parlé de ce refoulement des populations de la Gaule celtique par les populations septentrionales qui venaient chercher des climats tempérés. Les nations s'étant constituées, pendant plusieurs siècles, en corps d'état le long de ces lignes du nord au midi, Auguste détruisit cet ordre de choses en formant de nouvelles provinces dans la direction de l'est à l'ouest. Lugdunum se trouvait à leur tête d'après la seule disposition des localités.

Les provinces romaines qui se formèrent de cette distribution, entièrement politique, furent au nombre de trois [1]. La plus méridionale com-

[1] La même division existait du temps de César, comme on le voit par ces mots du commencement de ses commentaires: *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani*, etc. Il était

prit tout le pays situé entre les Pyrénées, le cours presque entier de la Loire et la frontière nord-ouest de la Narbonnaise. Le territoire aquitain y fut compris dans sa totalité : mais pour modifier les mœurs de ses habitans, Auguste y ajouta quatorze peuples ou cités qu'il enleva à l'ancienne Celtique, parce que celle-ci offrait plus que toutes les autres régions gauloises des traditions nuisibles à la puissance de Rome [1]. La Celtique, ainsi organisée d'après un système opposé à l'ancien, prit le nom de Lugdunaise; elle demeura plus longue que large, se prolongeant tout près de la Loire jusqu'à l'océan Armoricain. La province qui avait pour chef-lieu Lugdunum se trouvait donc bornée au sud par l'Aquitaine et surtout par la Narbonnaise, depuis long-temps réunie à l'empire romain, et au nord par la Belgique. Cette dernière embrassa, outre le pays belge, proprement dit, tout le territoire situé entre la Marne et la Seine et celui entre la Saône et le Rhône jusqu'au commencement de son cours.

nécessaire de parler ici des modifications qu'apporta Auguste à cette division générale des Gaules, pendant son séjour soit à Narbonne, soit à Lugdunum; notre ville se trouvait par cet arrangement à la tête des trois provinces, comme l'exact Ammien Marcellin l'a remarqué dans son histoire. Nous pourrions donner là-dessus plus de détails, mais nous les renvoyons aux preuves renfermées dans notre table analytique.

[1] *Voyez*, pour cette partie de notre histoire, Strabon, *Géogr.* — Pline, *Hist. nat.* — Amm. Marcell. — Meserai. — Thierry. — Bergier; ce dernier dans son ouvrage sur *les Chemins de l'empire*, a donné une analyse assez complète de l'itinéraire d'Antonin; cette espèce de carte géographique de l'empire romain donne une idée parfaite de l'ancienne division des Gaules.

Lugdunum se trouvait presque au centre d'un grand cercle, dont les quatre provinces Narbonnaise, Aquitanique, Belgique et Lugdunaise formaient la circonférence. Auguste, pour rendre notre ville plus puissante et plus respectable, l'accabla de titres honorifiques, et la désigna d'avance pour être le siége de ce fameux autel, que la flatterie parlait déjà de lui élever ainsi qu'à la divinité de Rome. Pour empêcher les anciennes cités gauloises de rivaliser de gloire avec la métropole de l'occident, Auguste leur ôta les vieux noms ennoblis par la victoire. Bibracte en est un exemple frappant : ce nom remplissait les annales des Gaules ; la ville devint une espèce d'académie sous le nom d'Augustodunum.

Après la division territoriale, Auguste s'occupa des finances dont Lugdunum était déjà l'entrepôt général. Cette partie de l'administration avait grand besoin du regard scrutateur d'un chef. Car Auguste était à peine arrivé à Lugdunum qu'il reçut les plaintes des Lyonnais et de leurs voisins, sur la conduite de Licinius qui était devenu, à force d'intrigues et de largesses, intendant des trois provinces.

Cet homme extrêmement avare et par conséquent très-avide, avait acheté la plupart des collines fertiles qui embellissent la rive droite de la Saône, au dessus de Lyon. L'empereur, touché des oppressions scandaleuses et de l'espèce de tyrannie que ses peuples avaient soufferte pour

fournir les sommes nécessaires à ces acquisitions, indigné contre un homme qui avait abusé de sa confiance pour tourmenter des sujets fidèles, le fit venir dans son palais. Licinius, disent les historiens de cette époque, prit le parti des passagers intrépides qui, en danger de faire naufrage, jettent tout dans la mer pour tâcher de se sauver. Il parut devant Auguste, et, après avoir supporté avec sang froid le premier courroux de l'empereur, il l'invita à se rendre dans l'une de ses maisons de plaisance pour juger par lui-même de la fidélité des rapports qu'on lui avait faits. Auguste y vint, mais dans l'intention de le faire arrêter et de le punir avec la plus grande sévérité. Un exemple terrible était nécessaire pour calmer l'esprit irrité des Gaulois. Ceux-ci étaient d'autant plus courroucés que Licinius, ancien montagnard des environs de Lugdunum, esclave de Jules César avant d'obtenir l'intendance des Gaules, n'était qu'un vil courtisan parvenu. Mais l'or produisit un effet merveilleux sur le maître du monde. Licinius lui en montra des monceaux, et dit avec un air de soumission : « Seigneur, les « Gaulois sont des peuples fiers et belliqueux : « c'était pour abattre leur courage que je les ai « dépouillés. Affaiblis par la conquête, affaiblis « par les impôts, que pourraient-ils entreprendre « contre la république ? Cet argent vous ap- « partient : servez-vous en pour la splendeur de « Rome et pour accabler vos ennemis. » Toute

la politique financière des Romains est dans cette réponse de Licinius.

Auguste fut ébloui par tant de richesses, et son indignation se changea en sentiment de reconnaissance. La colline principale, habitée par Licinius, prit le nom de Mont-d'Or [1]. L'espèce de brigandage du souverain et de son ministre aurait dû être transmise à la postérité par un titre moins brillant. On prétend qu'un Gaulois de l'Allobrogie, établi à Lugdunum, voulut venger ses compatriotes; qu'il attendit Auguste, à son retour, au milieu des Alpes, pour le précipiter dans un gouffre; mais que la physionomie calme et impassible de cet empereur le désarma tout-à-fait [2].

Les richesses amassées par l'intendant Licinius donnèrent au chef de la république une haute idée des ressources de nos contrées. Aussi, dès cette époque, la répartition exacte des impôts, le recensement des habitans et des propriétés, enfin la partie administrative des finances l'occupèrent d'une manière toute spéciale, pendant les trois années qu'il passa à Lugdunum. Il s'y prit d'une manière si adroite que l'intérêt du plus grand nombre parut uniquement consulté. Il est vrai que le prestige imposant de sa grandeur et de la magnificence des monumens élevés pas ses soins, fascinait les yeux des Gaulois : déjà même un

[1] Peut-être que ce nom, comme celui de beaucoup de collines qui s'appellent de même, est dû à la grande fertitité de cette montagne.

[2] Thierry, *Histoire des Gaulois*, Tom. III.

grand nombre de flatteurs lui adressaient des actions de grâces comme s'il eût été une divinité tutélaire. Nous en verrons bientôt les preuves portées jusqu'à l'idolâtrie.

Auguste n'en appliqua pas moins aux provinces la science fiscale des Romains, plus terrible que la force de leurs armes. Cependant il faut avouer que s'il eût pu surveiller lui-même ces opérations financières, son génie et sa politique auraient commandé la justice : tout se serait passé paisiblement; il aurait mis les impôts gaulois en harmonie avec ceux des autres provinces, et surtout avec les dépenses de l'empire. Mais le recensement se fit avec lenteur; les intendans ruinèrent encore les peuples; de là des événemens qui eurent une grande influence sur le sort de Lugdunum.

La sollicitude d'Auguste ne se borna pas au fisc, elle s'étendit encore sur les institutions particulières de notre cité et sur l'instruction publique; nous pourrions même ajouter sur la religion des habitans.

Il établit à Lugdunum une cour, et une espèce de sénat semblable à celui de Rome [1]. Les sénateurs lyonnais prenaient le nom de Décurions. Notre ville avait de plus ses Duumvirs qui exerçaient dans la cité lugdunaise les mêmes fonctions que les consuls à Rome [2], avec cette diffé-

[1] Menestrier. — Colonia. — Brossette.

[2] Voici les noms latins des anciennes dignités de la nation lugdunaise : — *Inquisitor Galliarum.* — *Patronus omnium corporum Lugduni.* — *Judi-*

rence que les consuls étaient annuels à Rome, et que ces Duumvirs pouvaient l'être pendant cinq ans [1].

Il y avait à cette époque reculée, dans notre ville, une hiérarchie de pouvoirs, d'autant plus remarquable, que presque tous les fonctionnaires de nos jours occupent les mêmes places avec des titres presque semblables. Les proconsuls étaient les gouverneurs militaires de Lugdunum : la politique du chef de l'état ne permettait que la toge à ces proconsuls ; ils n'endossaient la cuirasse et ne prenaient le bouclier que lorsqu'ils se mettaient à la tête des légions campées sur le bord du Rhin, comme nous l'avons vu en parlant de Lollius. Ces gouverneurs militaires étaient révocables à la volonté de l'empereur : le sénat et le peuple romain n'étaient pour rien dans leur nomination. Leurs fonctions se réduisirent bientôt à fort peu de chose ; des lieutenans de la famille du chef les remplacèrent dans les expéditions belliqueuses. Les proconsuls, sous le modeste titre de préfets, occupaient leurs loisirs à orner nos contrées de superbes maisons de plaisance.

On remarquait encore dans notre ville un inquisiteur des Gaules ou intendant-général des finances : un patron ou conservateur des privi-

ces arcæ. — Servator æquitatis monetæ. — Allectores. — Summus curator. — Sexviri augustales. — Patronus corporum. — Logista. — Tribunus cohortis urbanæ. — Patronus nautarum.

[1] L'existence des Duumvirs à Lugdunum n'a été affirmée que par quelques historiens.

léges de ceux qui trafiquaient à Lugdunum ; des trésoriers spéciaux de la ville, appelés juges du coffre ; un président des revenus de la cité.

Il existait aussi à Lugdunum, du temps d'Auguste, un collége de soixante qui rendait la justice avec dépendance immédiate du sénat romain ; un autre collége particulier pour les citoyens romains établis dans notre ville ; des allecteurs et, quelques années après, des sevirs augustaux souvent nommés dans nos inscriptions antiques, parce qu'ils étaient remplacés tous les deux ans [1]. Les procurateurs étaient les receveurs des rentes et des décimes. Il y avait enfin un receveur et un secrétaire des deniers, un surveillant des colléges d'artisans, un maître de navigation et des ports, et un tribun de la cohorte urbaine.

Cette cohorte urbaine fut instituée par Auguste dans toutes les cités gauloises ; mais avec tant de restrictions que si, d'un côté, il en résulta un peu de tranquillité pour l'empire romain pendant quatre cents ans, les Gaules en éprouvèrent, d'un autre côté, les plus graves inconvéniens. L'ardeur belliqueuse des Celtes, des Belges, des Aquitains s'évanouit tellement par suite de cette organisation, moitié civile et moitié militaire, que lorsque les Romains se trouvèrent dans l'impossibilité de maintenir des légions sur le Rhin, les peuplades du nord rencontrèrent dans nos

[1] Ou tous les ans.

climats des conquêtes faciles. Avant Auguste, d'après les mœurs de l'ancienne famille gauloise, tout citoyen était soldat; l'empereur réduisit cette antique coutume à une espèce de pennonage [1]. Le reste de la population indigène fut désarmé. Le privilége des armes, dans nos contrées, ne fut accordé qu'aux légions qui campaient sur la rive gauche du Rhin : Auguste fit établir en cet endroit deux camps de quatre légions chacun; ces troupes étaient destinées à réprimer à la fois les mouvemens de la population gauloise et les irruptions des Germains.

Mais ce législateur habile, pendant sa résidence à Lugdunum, se servit d'un moyen encore plus efficace pour amollir le courage des Gaulois et pour éloigner leur esprit de toute pensée de révolte.

Il avait remarqué dans les habitans en général un vif enthousiasme pour les arts, pour les lettres et pour les sciences. Les monumens qui s'élevaient de tous côtés sur notre territoire, excitaient en effet une très-grande admiration. Auguste profita de ces dispositions favorables pour établir à Lugdunum, au confluent du Rhône et de la Saône, un Athénée qui devint bientôt célèbre, non-seulement à cause de l'habileté des professeurs qui y enseignaient les langues grecque et latine, les sciences, les arts et la législation des

[1] On comprendra mieux cette expression toute locale quand nous arriverons au XIIe, XIIIe et XIVe siècle de notre ère.



Romains, mais encore à cause de l'autel qui fut élevé tout près au fondateur de l'établissement.

Dès que la réputation de l'Athénée lyonnais, dont l'emplacement porte aujourd'hui le nom d'Ainay, se fut répandue dans toute la Gaule, les villes du centre, du nord et du midi, cherchèrent à rivaliser de gloire littéraire, comme jadis elles avaient rivalisé de courage au milieu des combats. Les colonies grecques et romaines servaient de modèles ou fournissaient des professeurs. Les familles opulentes en faisaient venir de Massilie et même de Rome. La jeunesse gauloise, toujours avide de nouveautés, toujours admiratrice du moindre perfectionnement de l'espèce humaine, embrassait avec ardeur cette carrière brillante. On citait partout les villes qui se distinguaient dans les lettres et dans les arts: Lugdunum, Vienne, Nîmes, Toulouse, Arles, Autun tenaient le premier rang.

Nous placerons ici une petite notice sur le premier littérateur distingué que notre cité ait vu naître. Quoiqu'il ne fréquentât pas l'Athénée de Lugdunum, il suffit qu'il soit né dans nos murs pour que nous en parlions ici. Cet homme eût fait les délices du peuple romain s'il eût régné: déjà le lecteur a deviné Germanicus! Il naquit à Lugdunum, quinze ans [1] avant le commencement de l'ère chrétienne. Fils de Drusus et d'An-

[1] Il est plus probable que c'est l'an 740, depuis la fondation de Rome.

tonia, il était petit neveu d'Auguste, par sa mère, fille de Marc-Antoine et d'Octavie. Antonia avait accompagné Drusus dans les Gaules : elle s'arrêta à Lugdunum pendant qu'il faisait la guerre aux Grisons et aux Germains, dont il triompha. Elle habitait ce palais dont on voit encore les vestiges sur la montagne de Fourvières. Ce fut là qu'elle accoucha de ce prince, si cher aux Romains par ses qualités personnelles et par les vertus héroïques qui brillèrent en lui dès son enfance, mais qui excitèrent de bonne heure la jalousie de Tibère, son oncle maternel. Il est surprenant qu'ayant passé à la tête des armées la plus grande partie de sa vie, il ait composé plusieurs ouvrages. Le plus considérable est la traduction qu'il fit en vers latins des phénomènes d'Aratus; plusieurs critiques l'ont préférée à celle de Cicéron. Il accompagna de notes ce poëme grec dont le sujet avait besoin d'être éclairci. Ce prince composa des comédies, des épigrammes grecques et latines. Quelques-unes de ces dernières sont parvenues jusqu'à nous : une des plus heureuses est celle qu'il fit sur ce jeune enfant de la Thrace, qui en jouant sur l'Hèbre glacé y périt; le fleuve avait emporté son corps, et sa tête était restée sur la glace qui l'avait coupée. La mère, en tenant l'urne qui renfermait les cendres de son enfant se plaint de ne lui avoir donné le jour que pour le partager entre l'eau et le feu [1]. Les deux consulats

1 *Thrax puer, adstricto glacie dum ludit in Hebro*
Frigore concretas pondere rupit aquas;

de Germanicus et ses victoires aigrirent l'ombrageux Tibère. Il l'adopta cependant pour plaire à Auguste, mais après la mort de cet empereur, il ne put croire que Germanicus avait refusé l'empire, offert par les soldats du nord. Il le fit partir pour l'orient, dont il fallait appaiser les troubles ; au lieu d'obtenir le triomphe que méritaient ses victoires sur le roi d'Arménie et la conquête de la Cappadoce, Germanicus fut empoisonné à Antioche dans la trente-quatrième année de son âge [1].

Revenons à l'Athénée fondé par Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône. Cette institution remarquable fut tout à la fois utile à la république et aux habitans de notre cité. Le goût des études, la passion pour les belles-lettres dans les classes élevées qui venaient séjourner à Lugdunum, absorbaient l'activité inquiète du caractère gaulois et répandaient partout les moindres détails de la législation romaine. Cette institution libérale créait de plus dans notre ville une branche de commerce assez lucrative ; car la librairie lyonnaise jouit, depuis cette époque, parmi les peuples de l'occident, d'une très-grande réputation [2]. Les ouvrages de Virgile, d'Ovide, d'Horace,

Dumque imæ partes rapido traherentur ab amne
Abscidit, heu ! tenerum lubrica testa caput.
Orba quod inventum mater dum conderet urnâ
Hoc peperi flammis, cætera, dixit aquis.

[1] Cette notice est tirée en partie de l'ouvrage de Pernetti : *les Lyonnais dignes de mémoire.*

[2] Les Romains eux-mêmes y firent attention quelques années plus tard. Voilà ce que Pline écrivait à un de ses amis, sous le règne de Trajan :

de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste s'y vendaient en très-grand nombre, et de là étaient répandus dans les plus petites villes des Gaules. Les objets d'arts y affluaient. Les artistes grecs avaient mis les artistes gaulois sur la bonne route et les avaient initiés à leurs procédés immortels. On verra bientôt que le nombre considérable de statues, que les soixante nations firent placer autour de l'autel d'Auguste, nécessitait à Lugdunum la présence de beaucoup de sculpteurs célèbres. Les monumens que le chef de l'empire y faisait construire y attiraient aussi les architectes les plus distingués : car on prétend qu'à cette époque Auguste fit élever à Lugdunum un théâtre près du palais, un temple à la victoire sur l'emplacement où fut placée dans la suite l'église des Machabées, et le bassin de la Naumachie au bas de la colline de Saint-Sébastien.

Ce fut au milieu de tous les édifices romains, placés sur le revers oriental de la colline de Fourvières, que l'on construisit le théâtre. Il en reste encore quelques vestiges dans l'ancien clos des Minimes. Quoique ces vestiges soient eux-mêmes fort dégradés, on ne laissait pas d'en dis-

« Je ne savais pas qu'il y eût des libraires à Lugdunum, et j'en ai eu d'au-
« tant plus de plaisir d'apprendre que mes ouvrages s'y vendent. Je suis
« bien aise qu'ils conservent dans ces pays étrangers la faveur qu'ils se
« sont acquise ici. Je commence à estimer un ouvrage sur lequel des hommes
« de climats si différens sont de même avis. Adieu. »

PLINE LE JEUNE à Géminus, *lettres*, *liv.* IX.



tinguer naguère, l'hémicycle, l'orchestre, la place des degrés et quelques autres parties où les députés de chacune des soixante nations avaient certainement des places particulières.

Nous ferons remarquer en passant que nos historiens lui ont donné le nom d'amphithéâtre; ce qui n'est pas très-exact. La figure ovale ou entièrement ronde était celle qu'on donnait aux amphithéâtres; mais celle des théâtres était en demi-cercle. La position du théâtre antique de Lugdunum, dont le demi-cercle était adossé à la colline, se trouvait sous ce rapport merveilleusement choisie. Les spectateurs avaient devant les yeux le paysage le plus magnifique : les bosquets des îles du confluent s'élevaient çà et là au milieu des deux rivières qui coulaient au bas de la colline; des plaines couvertes de riches moissons, s'étendaient sur la rive gauche du Rhône; et l'horizon était borné au loin par les montagnes de l'Allobrogie et par les Alpes. La nature fournissait en quelque sorte les décorations des pièces grecques et latines que les acteurs jouaient dans l'enceinte théâtrale. Colonia prétend qu'Eusèbe a écrit, dans son histoire ecclésiastique, que ce fut là le lieu où les premiers chrétiens remportèrent la palme du martyre. Selon ce jésuite, Eusèbe donne plusieurs fois à cet endroit le nom d'amphithéâtre. D'abord Eusèbe ne dit point que les persécutions aient eu lieu sur la montagne de Fourvières; il s'accorde avec Grégoire de Tours pour placer à Ainay, devant l'autel

d'Auguste, le lieu du supplice des premiers chrétiens. Les moines ont singulièrement obscurci, avec leurs traditions exagérées, cette partie de l'Histoire de Lyon. Tous les doutes s'éclairciront plus tard. Qu'il nous suffise maintenant de savoir qu'un seul théâtre permanent existait à Lugdunum et qu'il fut construit sous les auspices d'Auguste. Il y eut à différentes époques plusieurs amphithéâtres, mais ils n'étaient qu'en bois.

Auguste vit terminer, pendant son séjour dans notre ville, les vastes portiques qui entouraient un temple et un autel, monumens religieux que la superstition lui élevait ainsi qu'à la divinité de Rome près de l'Athénée. Nous disons : ainsi qu'à la divinité de Rome, car l'empereur refusait tous les honneurs divins que Rome ne partageait point avec lui. L'Apothéose pendant sa vie, si l'on peut ainsi dire, l'avait toujours épouvanté : il se rappelait sans cesse qu'on avait fait des dieux de Romulus et de César après les avoir assassinés.

A l'occasion de ces monumens pieux, Auguste fit de très-grands changemens à la religion des habitans de nos contrées et des Gaules en général. La religion druidique se liait d'une manière trop intime avec les anciens souvenirs d'indépendance, elle se trouvait en opposition trop directe avec la civilisation romaine, pour que le chef de la république ne cherchât pas à l'anéantir. Mais ce fut encore à l'adresse et non à l'intolérance qu'il eut recours. Il favorisa avec beaucoup de soin la

tendance presque irrésistible des Gaulois vers le polytéisme, car la pluralité des dieux allait très-bien avec leur imagination ardente et mobile. Des autels et même de petits temples furent élevés conjointement aux dieux romains et aux divinités adorées par les Gaulois. Des prêtres communs furent institués. On trouve les preuves de cet amalgame du culte romain et gaulois dans plusieurs inscriptions arrivées jusqu'à nous [1].

Ces mêmes inscriptions démontrent qu'à l'époque d'Auguste, les habitans de Lugdunum étaient encore plus fortement attachés au culte de Mercure qu'à celui de tout autre dieu, parce qu'ils le regardaient comme l'inventeur des arts, comme

[1] Auguste lui-même fut associé à toutes les divinités qu'il avait introduites dans les Gaules. Quantité de médailles et d'inscriptions prouvent l'association du culte d'Auguste avec celui d'Apollon ; Lyon, Vienne et plusieurs autres villes, possèdent des autels votifs consacrés à ces divinités associées.

AVGVSTO APOLLONI
SACRVM
COSMIS LVCANVS
DE SVA PECVNIA D

Voyez ce que dit Caylus en parlant de l'autel de Lyon, tome 4, pag. 374 ; *Notice du Musée de Lyon*, pag. 30 ; Chorrier, *Ant. de Vienne*, pag. 499. A la même époque, quoiqu'on ne doive pas s'en tenir à la lettre sur l'expression des poètes, Virgile donne aussi de grands autels à Auguste, pour mieux rapprocher son culte de celui de Jupiter.

Hic illum vidi juvenem Melibœe, quot annis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant :

Selon Florus, epit., lib III, un prêtre offrait tous les jours des sacrifices à Auguste, avec la même pompe et les mêmes cérémonies que si c'eût été Jupiter. Mais nous reviendrons plus au long sur ce sujet en parlant de l'autel d'Auguste.

Note de M. Artaud.

un guide assuré dans leurs voyages, enfin comme la grande divinité qui présidait au gain et au commerce. Après Mercure, Apollon conservait le rang distingué dont il jouissait, sous le nom de Mithra, depuis la plus haute antiquité.

Ce double culte qu'on rendait, sous le règne d'Auguste, à Mercure et à Phœbus, et ce pouvoir surnaturel qu'on leur attribuait d'enrichir les hommes, de vivifier les campagnes et de conserver la santé, se trouvent exprimés dans un monument antique qui paraît être du premier siècle de l'empire [1]. C'est une inscription d'hospitalité ou une invitation généreuse : elle est adressée aux étrangers qui abordaient à Lugdunum par les voies romaines pour y trafiquer, dans le temps que les soixante nations tenaient tous les ans leur assemblée générale à Lugdunum. Septumanus, habitant de cette ville, né dans la Gaule narbonnaise, comme on s'en aperçoit à l'élégance de son inscription, annonce aux passagers un gain considérable de la part de Mercure, dieu du commerce. Il leur promet en même temps une parfaite santé au nom d'Apollon, dieu de la médecine : quand à lui, Septumanus, il leur offre un accueil gracieux et un repas dont ils seront contens; mais il se borne à ce premier devoir d'hos-

[1] *Mercurius. hic. lucrum. promittit. Apollo. salutem. Septumanus. hospitum. cum. prandio. qui. venerit. melius. itutur. post. hospes. ubi. maneas. prospice.*

pitalité et les invite poliment à chercher un gîte ailleurs.

Tels étaient les usages, les mœurs, les lois, les institutions civiles, militaires et religieuses de Lugdunum, à l'époque où Auguste y passa trois ans [1]. Sa présence y fit donc fleurir, comme dans toute l'étendue de l'empire, les sciences, les arts et les lettres. Notre ville devint la seconde Athènes des Gaules, car Massilie était la première. Les habitans témoignèrent au souverain leur reconnaissance, en frappant un très-grand nombre de médailles où les principaux événemens du séjour d'Auguste étaient fidèlement représentés. Les peuples voisins suivirent avec empressement l'exemple que leur donnaient les Lyonnais. On doit en effet convenir, pour justifier cet enthousiasme un peu servile, que le nouveau maître du monde sut parer la soumission de tous les attraits du bonheur. Sa présence donna une nouvelle vie à nos contrées : les maisons de briques firent place aux temples de marbre, les forêts aux moissons, les bruyères sauvages aux pampres et aux raisins. Si les grandes routes d'Agrippa amenaient dans notre cité toutes les productions de l'univers, les institutions d'Auguste y faisaient prospérer toutes les richesses de l'intelligence. En peu d'années la ville de Lugdunum, riche, magnifique, florissante, lettrée, se montra digne du titre de métropole

1 Depuis l'année 741 jusqu'à l'année 744 de la fondation de Rome.

des provinces occidentales. Cependant le départ d'Auguste pour l'Italie causa dans notre cité un vide immense : les habitans l'accompagnèrent de leurs regrets et conservèrent de génération en génération, pendant plusieurs siècles, le souvenir de ses bienfaits [1].

[1] Il est curieux de rapprocher, comme nous aurons occasion de le faire plus en détail dans la suite, ce séjour d'Auguste à Lugdunum de celui que fit Bonaparte à Lyon : voici ce que nous trouvons dans les journaux de l'an x : « Tout à coup l'aspect de Lyon change ; cette ville cesse d'être « le centre de gravitation de l'Europe. Il semble que les événemens heu- « reux qui viennent de s'y passer soient un songe agréable dont le réveil « dissipe l'illusion : on s'interroge mutuellement ; et quelque récentes que « soient les circonstances qui ont eu lieu, on cherche à les rattacher à des « faits dont on ait été témoin ou acteur, afin d'en reconnaître la vérité et « d'en conserver la mémoire. Les ministres, leur maison, les préfets, « les cinq cents envoyés cisalpins, les députations de toutes les parties de « la France, et cette foule d'étrangers qui, comme dans l'antique Rome, « étaient venus payer au premier consul leur tribut d'admiration pour sa « gloire, ses vertus, et surtout pour la plus grande de ses conquêtes celle « de la paix, se sont déjà éloignés ou se retirent successivement. Plus « d'équipages, de grandes circulations, de mouvement et de bruit ; plus « d'assemblées nombreuses, bruyantes et brillantes ; les spectacles devien- « nent déserts, les réunions publiques sont abandonnées ; au lieu du fracas « des plaisirs et de l'éclat des fêtes, on n'éprouve plus qu'une situation « morne, où l'imagination délaissée languit. On retourne avec quelque « difficulté à ses habitudes journalières, à l'utile mais ennuyeuse routine « de ses travaux, au cercle étroit de ses jouissances. On est obligé de se « retrancher dans ses souvenirs. »



SOMMAIRE DU NEUVIÈME LIVRE.

Nouveaux troubles dans les Gaules après le départ d'Auguste. Drusus soumet les villes rebelles, et convoque à Lugdunum une assemblée générale des députés de chaque nation gauloise. Motifs de cette convocation. But politique de Drusus. Tout contribuait à faire réussir son projet de pacification générale des Gaules. Préparatifs imposans de la dédicace du temple et de l'autel consacrés à Auguste et à la ville de Rome. Description du lieu où l'on avait construit ces monumens. Dénombrement des peuples qui envoyèrent leurs députés pour en faire la dédicace. La Gaule narbonnaise y envoie aussi des représentans : influence de ces derniers, qui étaient les hommes les plus éclairés des Gaules, sur les habitans de nos contrées. Brillante journée de la dédicace. Naissance de Claude, le même jour. Énumération des différentes espèces de prêtres chargés de toutes les cérémonies : le souverain pontife ; les prêtres du second ordre ; les aruspices. Description de l'autel et du temple d'Auguste. La manière dont les anciens orientaient ces sortes de monumens sacrés. Les chrétiens les ont imités en cela. Cérémonies de la dédicace et jeux imités des jeux pythiques qui eurent lieu immédiatement après. Cette journée de fêtes et de réjouissances publiques eut le résultat que Drusus en attendait : les révoltes des Gaulois furent appaisées pendant quelque temps.

LIVRE NEUVIÈME.

Auguste avait à peine quitté Lugdunum que les Sicambres recommencèrent leurs courses sur les terres de l'empire. La Gaule même ne demeura pas tranquille. Le chef de l'état n'avait pu se trouver partout : l'administration des provinces était moins irréprochable que celle qu'il avait exercée pendant quelque temps dans nos contrées. Les agens du fisc recommençaient à tourmenter les peuples; et même le cens, qu'un homme d'un très-grand mérite, Drusus, achevait par l'ordre d'Auguste, faisait sentir aux Gaulois de la Belgique leur honteuse servitude. N'étant point comme les provinces du midi et du centre façonnés au joug impérial, ils trouvaient dans les irruptions des barbares un puissant motif de briser leurs fers. Mais le soulèvement n'éclata que dans deux provinces, voisines du Rhin, qu'Auguste avait appelées les deux Germaines.

Drusus soumit par les armes les villes rebelles : et ces premières victoires sur les barbares du nord ayant rendu son éclat à la puissance romaine, le vainqueur jugea à propos d'agir avec magnificence

sur l'imagination des peuples de l'occident : politique très-adroite que nous verrons réussir toujours à des époques bien différentes.

Une assemblée générale de la grande famille gauloise fut convoquée à Lugdunum. Le temple, l'autel d'Auguste et les portiques qui formaient l'enceinte venaient d'être terminés. Il était naturel que les soixante nations qui avaient contribué à leur construction, assistassent à la dédicace solennelle de ces monumens [1]. L'autel d'Auguste [2] devint en quelque sorte un autel fédératif sur lequel Rome et ses villes soumises juraient union et concorde : par la suite, cette assemblée fut le modèle des champs de mai de la monarchie française [3].

Rien ne pouvait être mieux imaginé que cette convocation générale : les Gaulois étaient inconstans et avides de nouveautés; il fallait captiver sans cesse leur attention par le prestige du merveilleux : il fallait rompre leurs ligues, leurs révoltes toujours renaissantes, par des cérémonies religieuses, par les jeux du cirque et du théâtre, par de grandes assemblées où les lieutenans de l'empereur pouvaient flatter la vanité des nobles gaulois avec des titres honorifiques.

Tout se réunissait pour faire réussir le projet de Drusus : d'abord ce jeune Romain avait des

[1] En s'y faisant représenter par des députés.

[2] Il est inutile de répéter que cet autel était aussi dédié à Rome.

[3] Ces assemblées étaient aussi dans les usages politiques des barbares qui s'emparèrent des Gaules.

qualités brillantes ; il possédait l'estime générale ; doux, affable, quoique ferme et courageux, il savait concilier ses devoirs de Romain avec les besoins des peuples vaincus. On sait combien sa mort, qui arriva quelque temps après dans la Germanie, fut pleurée par tous les sujets de l'empire.

Ce qui assurait encore un succès positif à son entreprise, c'était la ville et le lieu même qu'on avait choisis pour construire les monumens sacrés. En effet, l'enthousiasme que la présence d'Auguste avait causé à Lugdunum n'avait point encore cessé ; ses nombreux bienfaits étaient récens. Les habitans de notre cité donnaient par conséquent aux chefs gaulois arrivés dans leurs murs, l'exemple de la reconnaissance et de l'attachement. Ils leur faisaient espérer la même prospérité, si toute la Gaule choisissait le même empereur pour dieu tutélaire.

Le lieu où le temple d'Auguste était construit prêtait beaucoup aussi à l'espèce de séduction que Drusus voulait exercer sur les chefs des soixante nations. On n'ignore pas que chez les anciens, les lieux qui formaient des limites bien tranchées, bien isolées, par des fleuves ou par des rivières, recevaient une sorte de consécration de leur position même [1]. Les voyageurs s'y arrêtaient pour

[1] Quelques auteurs placent le paradis terrestre au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Strabon parle d'un temple qui était dans une petite île à l'embouchure de la Loire ; on trouverait dans l'histoire quantité d'exemples

faire des sacrifices au dieu du commerce; les habitans de la contrée y attachaient des couronnes de fleurs et faisaient des libations de vin, d'huile, de lait; et même les peuples voisins y brûlaient de l'encens sur des autels élevés à cet effet : de là le nom de *fines templares*, de *fines sacrificales* qu'on donnait à ces portions de terres limitrophes. Or, le confluent du Rhône et de la Saône était une de ces limites consacrées. Sa position la rendait si remarquable et si mystérieuse que les chrétiens, qui ont emprunté beaucoup de choses aux usages et aux cérémonies des païens, construisirent, en cet endroit, une de leurs premières chapelles souterraines.

Le Rhône et la Saône, en se réunissant, baignaient en effet une portion de terre assez considérable, tout l'emplacement où nous voyons de nos jours la place de Bellecour et les quartiers du midi jusqu'à Ainay. Les îles voisines, très-nombreuses et couvertes de bosquets, rendaient ce séjour digne d'y recevoir les divinités de la mythologie grecque. Les commerçans qui abordaient quelquefois vers ce coin de terre, devaient aussi rendre cette solitude très-pittoresque : puisque le

de cette nature, et nous pouvons y ajouter encore les témoignages de quelques églises gothiques, bâties dans les îles sur les débris d'anciens temples. Il faut avouer que rien n'est plus mystérieux que ce trajet paisible qu'on fait sur l'eau pour arriver dans une enceinte sacrée; nous pouvons en juger par nos fêtes de l'Ile-Barbe. C'est ainsi que les païens nous représentent les champs Élisées. Note de M. Artaud.

Rhône amenait au même endroit les Helvètes; les routes de Vienne et de Cularo y conduisaient les Allobroges, et la Saône tous les peuples du nord et de l'ouest.

Le confluent de nos deux rivières avait donc reçu une consécration du temps, de sa position même, des habitudes religieuses de chaque peuple qui venait trafiquer dans nos contrées. Les Romains ne firent que profiter de cette affluence d'étrangers en la rendant annuelle, et en lui donnant un but politique sous des apparences religieuses. Aussi le concours des soixante nations convoquées par Drusus, fut si considérable qu'il a fait époque dans toutes les annales. Ces peuples nombreux, en se précipitant vers la servitude, en venant encenser les divinités d'Auguste et de Rome, ne savaient pas que la puissance de l'empereur qui était le garant de leur bonheur présent, quoique les intendans des finances leur prouvassent quelquefois le contraire, pouvait devenir, placée dans d'autres mains, l'instrument de leur misère. Il faut de longs siècles de tâtonnemens et de révolutions avant que d'arriver aux monarchies tempérées.

Les peuples qui envoyèrent des députés à l'assemblée de Lugdunum occupaient les trois Gaules aquitanique, lugdunaise et belgique. Ptolémée en fait un dénombrement assez exact. Le même nombre de soixante nations se trouve dans les inscriptions anciennes. Mais d'autres comptent jus-

qu'à soixante-quatre peuples. Quoi qu'il en soit, il faut l'entendre des peuples du premier ordre des trois parties de la Gaule, dont Auguste avait changé les limites. A ces trois parties Ptolémée donne soixante et un peuples; savoir : dix-sept à l'Aquitaine, vingt-quatre à la Lugdunaise, et vingt à la Belgique [1]. Cette petite différence, comme l'observent les antiquaires, vient peut-

[1] Voici les noms des nations qui envoyèrent des députés; ils donneront une idée de la grandeur de Lugdunum à cette époque. Gaule aquitanique : *Pictones*, ceux du Poitou; *Santones*, ceux de Saintonge; *Bituriges-Vibisci*, les Bordelais; *Tarbelli*, ceux de Gascogne; *Lemovices*, les Limousins; *Carduci*, ceux du Quercy; *Petrocorii*, ceux du Périgord; *Bituriges-cubi*, ceux du Berry; *Nitiobriges*, ceux de l'Agénois; *Vassarii*, le Bazadois; *Tabali*, les Basques; *Datiani*, le diocèse de Dax; *Auscii*, Auch; *Arverni*, l'Auvergne; *Vellenes*, le Velay; *Rutheni*, le pays de Rouergue. — Gaule lugdunaise: *Calletæ*, ceux du pays de Caux; *Lixubii*, le pays de Lizieux; *Venelli*, le pays de Coutances; *Viducesii*, la Beauce; *Osismii*, la Basse-Bretagne; *Veneti*, le pays de Vannes; *Samnitæ*, ceux de Quimper; *Aulirgii diablitæ*, le pays de Dôle; *Arubii*, les Arubes; *Vellii cassii*, le Vexin; *Andecavi*, l'Anjou; *Auliorci cœnomanni*, le pays du Mans; *Nannetæ*, le pays Nantais; *Abrincatici*, le pays d'Avranches; *Aurirci Eburvici*, le pays d'Evreux; *Rhedones*, le pays de Rennes; *Senones*, le pays de Sens; *Carnuntæ*, le pays Chartrain; *Parisii*, l'île de France ou le Parisis; *Tricassii*, la Champagne ou le pays de Troyes; *Turupii* ou *Turonii*, la Touraine; *Segusiani*, Lyonnais proprement dit, Forez, Beaujolais, Dombes, Bresse, Bugey; *Vadicassii*, le Gatinois. — Gaule belgique. *Atrebatii*, le pays d'Artois; *Belluaci*, le Beauvoisis; *Ambiani*, la Picardie ou le pays du diocèse d'Amiens; *Morini*, le pays de Térouane; *Tungri*, le pays de Tongres; *Menapii*, le pays d'Utrecht; *Nervii*, ceux de Tournay; *Subanecti*, le pays de Rouen; *Suessones*, le Soissonnais; *Rhemi*, Remois; *Triberi*, le pays de Trèves; *Mediomatrices*, le pays Messin; *Leuci*, le pays de Toul en Lorraine; *Batavi*, la Hollande; *Nemeti*, le pays de Spire; *Vaugiones*, le pays de Worms; *Triboci*, l'Alsace; *Lingones*, ceux de Langres; *Helvetii*, les Suisses; *Sequani*, la Franche-Comté.

être du double emploi de quelques noms; peut-être aussi est-elle due à des révolutions qui ont augmenté ou diminué à différentes époques le nombre de ces peuples.

La Narbonnaise envoya aussi des députés à Lugdunum pour la représenter dans l'assemblée générale. De là, l'idée qu'eurent les habitans de cette province d'élever dans la ville de Narbonne, quelques années plus tard, un pareil autel à Auguste. Vienne, qui faisait partie de la province romaine par excellence, était trop rapprochée de Lugdunum pour que ses principaux habitans ne se rendissent pas à la dédicace [1]. L'affluence très-nombreuse de ces nouveaux députés contribua beaucoup à perfectionner le goût de nos artistes, et à stimuler l'ardeur des jeunes Lyonnais pour les belles-lettres : car les habitans des régions méridionales, comme nous avons eu occasion de l'observer en parlant des chemins de l'empire, jouissaient depuis long-temps de la civilisation romaine dans toute sa perfection. Ces nations vives, ardentes, passionnées pour la poésie, portèrent les habitans de Lugdunum vers la culture des beaux-arts : c'est ainsi qu'elles avaient civilisé les Gaulois du littoral de l'Océan et de la Méditerranée. Leurs troubadours répandront encore dans le moyen âge l'amour des lettres et de la poésie; c'est à l'épo-

[1] Quelques personnes prétendent que les peuples de la Belgique n'étaient pas du nombre des soixante nations, que c'était la Gaule narbonnaise qui complétait ce nombre.

que de la fameuse dédicace de l'autel d'Auguste que les chefs de la province narbonnaise et viennoise, accourus de Nîmes, de Narbonne, de Toulouse, de Vienne, d'Arles et de Marseille, naturalisèrent dans nos contrées le véritable langage des Grecs et des Romains. Les Provençaux parlaient alors en effet dans toute leur pureté ces deux langues, les plus belles et les plus riches qu'on ait jamais connues. Suivant l'observation de plusieurs historiens, ils venaient à Lugdunum à une époque très-favorable au développement du génie : car lorsqu'un peuple est neuf, qu'il marche avec enthousiasme dans la carrière des beaux-arts, qu'il n'est point amolli par le luxe et gâté par la satiété, il conserve une fermeté d'ame capable des plus grandes choses. Aussi le siècle d'Auguste fut véritablement le siècle d'or de notre cité, dans les temps anciens, soit pour ce qui concernait la prospérité de son commerce, soit pour ce qui regardait la perfection de sa littérature et la beauté de ses édifices [1]. Tout contribuait donc à rendre l'assemblée convoquée par Drusus la plus étonnante de l'antiquité.

On était au premier jour du mois d'août [1]. Les notables des soixante nations et la population immense de Lugdunum se transportèrent au confluent du Rhône et de la Saône. Un vaste amphithéâtre construit provisoirement autour dès por-

[1] Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.*

[2] L'an de Rome 744, sept ans avant l'ère chrétienne.

tiques sacrés, était disposé pour les recevoir; mais chaque député avait une place particulière. Les spectateurs attendaient avec impatience, dans la matinée de ce beau jour, le commencement des cérémonies et des jeux. Ce jour était doublement remarquable puisque le mois, dont il était le premier, portait depuis peu le nom d'Auguste, et que le sénat de Rome avait décrété que désormais il serait consacré aux plus magnifiques solennités dans toute l'étendue de l'empire [1]. La saison dans laquelle il se trouve lui donnait un nouveau charme au milieu de nos climats tempérés. La fraîcheur répandue sur leurs rives par les deux fleuves du confluent, même durant les chaleurs du mois d'août, et les bosquets encore très-verts des îles voisines rendaient cet endroit ravissant.

Tout à coup une nouvelle circule dans l'assemblée et augmente la joie de ceux qui étaient présens : un fils de Drusus venait de naître dans le palais de l'empereur [2]; Antonia, femme de Drusus, fille du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie, sœur d'Auguste, habitait ce séjour depuis plusieurs mois. L'assemblée salua de ses cris d'enthousiasme la naissance d'un prince que la fortune destinait à l'empire [3].

[1] *Voyez* dans la dernière partie de cet ouvrage les fêtes du 15 août.

[2] *Claudius natus est calendis Augusti, eo ipso die quo primùm ara ibi Augusto dedicata est.* Sueton., *in Claud.*, c. 2.

[3] Malheureusement, malgré plusieurs excellentes qualités gâtées par

Drusus profita de la satisfaction générale, causée par la naissance de son fils, pour commencer les cérémonies de la dédicace. Tout avait été préparé d'avance. Un souverain pontife, nommé à perpétuité, remplaçait Auguste qui était le souverain pontife de Rome. Drusus, par l'ordre exprès de l'empereur, l'avait choisi parmi les familles les plus opulentes de la province Lugdunaise, parce que ce grand-prêtre n'était pas seulement chargé de présider aux cérémonies religieuses; mais il devait aussi donner à ses frais des représentations de tragédies et de comédies dans le théâtre, des exercices de lutteurs et des combats de gladiateurs dans le cirque; il devait enfin répandre de nombreuses largesses au peuple, aux acteurs, aux musiciens et même aux chevaliers qui assistaient à tous les spectacles : politique adroite du chef de l'empire, qui ruinait ainsi très-honorablement ceux qui, par leur fortune ou par leur mérite personnel, auraient pu causer quelques révoltes dans les provinces conquises.

Après le grand-prêtre venaient, en longues robes et avec des couronnes sur la tête, des prêtres du second ordre; ils étaient très-nombreux, car tous les peuples voisins se firent une espèce d'honneur, d'avoir des prêtres à l'autel d'Auguste. Ils espéraient de cette manière obtenir une por-

ses femmes, il mérita plus tard le titre d'imbécille; et, par un rapprochement des plus singuliers, on a construit dans les temps modernes une maison de fous, sur les ruines mêmes du palais où il vint au monde.

tion des faveurs du nouveau dieu tutélaire. Aussi nommèrent-ils à cette importante fonction des hommes qui étaient déjà initiés dans les mystères du paganisme, et qui connaissaient tous les moyens de se rendre les dieux favorables. Nos inscriptions nous montrent que les prêtres du culte d'Auguste, après avoir passé par toutes les dignités municipales, étaient déjà, dans leur pays, prêtres de Mars, de Mercure, de Jupiter.

L'autel d'Auguste n'eut pas seulement des prêtres lorsqu'on en fit la dédicace; il eut encore des aruspices. Une inscription nous annonce qu'ils étaient soixante, et qu'un Marcus Appius Placidus fut le premier et le chef de ce corps : on lui donna le droit de sépulture dans la ville, par un privilége singulier, pour éterniser sans doute le beau jour de la dédicace; car les tombeaux étaient toujours hors de la ville.

Les soixante nations qui assistaient en quelque sorte à cette brillante journée, avaient nommé chacune un aruspice : voilà pourquoi le collége des aruspices [1], chargés de fouiller dans les entrailles des victimes, fut toujours composé par la suite de soixante membres, auxquels Tibère n'ajouta que six augustaux. Tel était le brillant cortége sacerdotal qui fit la dédicace du temple et de l'autel d'Auguste, en présence d'une foule innombrable.

[1] On a trouvé à Rome des inscriptions de soixante aruspices; ce qui démontre que leur collége n'existait pas seulement à Lugdunum.

Mais pour se faire une idée parfaite de cette journée, il faut connaître toute la magnificence du monument dont Drusus, petit-fils d'Auguste, et l'éduen Caius Julius Vercundaridubius, grand-prêtre, firent la dédicace [1]. Au milieu d'une enceinte très-vaste, ornée de soixante statues, parmi lesquelles on remarquait la statue colossale des Gaules, s'élevait un grand autel de marbre blanc : il était carré; sa face principale regardait la colline de Fourvières; elle était ornée d'une couronne de chêne, semblable à celle donnée à Auguste pour avoir sauvé les citoyens du fléau des guerres civiles. On voyait de chaque côté de la couronne deux branches de laurier qui rappelaient celles que le sénat avait appendues à la porte du palais de l'empereur à Rome. Le dessus de l'autel était recouvert, sur ses bords, de trépieds emblématiques qui représentaient tout à la fois, le pontificat perpétuel d'Auguste et le culte sacré d'Apollon; la puissance de Rome y était rappelée par des globes énormes en bronze. La disposition

[1] Est-il rien dans l'antiquité, dit le père dom Martin, dans son *Traité sur la Religion des Gaulois*, d'où Lyon ait tiré plus de lustre que du magnifique temple que soixante peuples de la Gaule firent élever à l'honneur d'Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône. — *Voyez* encore Tillemont, *Histoire des empereurs.*

Excepté Patin, Vaillant et quelques autres numismates, les antiquaires et les historiens en général ont toujours confondu le temple avec l'autel; c'est ce qui a fait dire à Montfaucon (tom. II, 1re partie), au sujet du revers de notre médaille, que le temple de Lyon n'était pas magnifique. — *Voir* Grœvius. — Goltzius. — Erizzo. — Agostino. — Mezzabarba. — Spon.

M. Artaud, *autel d'Auguste.*

de ces ornemens, que nous retrouvons sous d'autres formes dans les galeries de nos églises gothiques, fait présumer qu'ils formaient à la partie supérieure de l'autel une espèce de tribunal: c'est là que les grands personnages de Lugdunum assistaient aux exercices littéraires et gymnastiques [1].

Tout près de l'autel s'élevaient deux colonnes de granit [2] de vingt-cinq à vingt-six pieds de hauteur [3], sans compter la base et le chapiteau qui étaient d'ordre corinthien; les ornemens qui les décoraient offraient beaucoup d'art et de délicatesse; elles étaient surmontées de deux victoires colossales en marbre blanc, de dix pieds de hauteur environ.

A quelques pas de distance de l'autel, les soixante nations avaient fait construire un temple à la divinité d'Auguste et de Rome. Ce temple avait ses portiques et plusieurs pièces détachées qui servaient de résidence au collége sacerdotal. Des mosaïques, découvertes depuis peu de temps sur l'emplacement de l'habitation des prêtres, ont jeté quelque lumière sur les cérémonies dont nous nous occupons; on y a trouvé en même temps une peinture assez exacte des exercices gymnas-

1 M. Artaud, *autel d'Auguste*.

2 Ces colonnes, sciées chacune en deux tronçons, soutiennent une voûte dans l'église d'Ainay où l'on peut les mesurer.

3 La carrière où ces colonnes furent taillées existe encore près de Valence, au confluent du Rhône et de l'Isère.

tiques, des jeux, des courses de char qui avaient lieu devant l'autel d'Auguste.

Le temple et l'autel, situés vis-à-vis la colline de Fourvières, d'où l'on pouvait les admirer dans leur agréable position, étaient naturellement orientés. On sait que les anciens attachaient une très-grande importance à cette disposition, car voici ce que dit Vitruve : « Les temples des Dieux « doivent être tournés de telle sorte que, pourvu « qu'il n'y ait rien qui l'empêche, l'image du « Dieu qui est dans le temple regarde vers le « couchant ; que ceux qui iront sacrifier soient « tournés vers l'orient et vers l'image. Ainsi, il « faut qu'en faisant leur prière, ils voient et le « temple et la partie du ciel au levant ; il faut que « les statues semblent se lever avec le soleil pour « regarder ceux qui les prient. »

Cette habitude des Romains d'orienter leurs édifices sacrés avait une origine très-ancienne ; elle tenait encore au culte du soleil, dont nous avons déjà parlé. Les chrétiens, durant un certain nombre de siècles, ont suivi les mêmes usages dans la construction de leurs églises : celles de Saint-Jean, de Saint-Paul, de Saint-Nizier, de Saint-Pierre, l'antique église des Machabées remplacée par celle de Saint-Just, sont, comme l'était le temple d'Auguste, tournées en face du lever du soleil.

Cette disposition était donc très-favorable sous plusieurs rapports, puisque les portiques qui en-

touraient l'autel d'Auguste et son temple, se trouvaient baignés par le Rhône et par la Saône, et que d'un autre côté on pouvait, du sommet de la colline où la ville était construite, assister en quelque sorte à tout ce qui se passait vis-à-vis dans la plaine triangulaire du confluent. On peut se figurer encore aujourd'hui le spectacle dont les habitans de Lugdunum jouissaient alors : il suffit de se placer sur les terrasses de l'église de Fourvières et de jeter les yeux sur le quartier d'Ainay.

Ce fut au milieu des acclamations d'un peuple innombrable que la dédicace du fameux autel eut lieu. Dans le temple, dans les oratoires particuliers qui l'avoisinaient, dans le bois sacré, l'encens fuma ; le sang des victimes et les liqueurs précieuses coulèrent au nom du chef de l'empire que l'on égalait à Jupiter. Dès ce moment la conscience et la liberté des peuples gaulois furent enveloppées par les mêmes chaînes ; il fallut adorer l'empereur et lui obéir.

Mais pour pallier un peu cette servitude nouvelle, on joignit aux cérémonies religieuses les jeux profanes dont la populace et même les grands étaient très-avides. Si les ouvrages de Tite-Live n'étaient pas incomplets nous pourrions donner une description très-détaillée des jeux qui suivirent la dédicace. Cependant les médailles et les mosaïques, les inscriptions et les bas-reliefs qui nous restent, permettent d'esquisser d'une manière authentique les exercices institués auprès

de l'autel d'Auguste ; ils furent modifiés, quelques années plus tard par Caligula, et portèrent le nom de jeux mêlés ou jeux gaulois. Ils devinrent fort à la mode dans toute l'étendue de l'empire.

Ces jeux se composaient de disputes d'éloquence entre les rhéteurs de l'Athénée, de luttes entre les athlètes de la province Lugdunaise, de courses de chars, comme on le voit dans les figures de la mosaïque trouvée au confluent du Rhône et de la Saône [1], de fanfares, enfin de plusieurs exercices gymnastiques imités des jeux solennels de la Grèce. Les combats de gladiateurs étaient défendus près de l'autel d'Auguste. Cette défense secondait parfaitement la politique de l'empereur qui voulait anéantir entièrement le culte barbare des druides, et par conséquent le sacrifice des victimes humaines dont il se composait très-souvent.

Les grands jeux des Romains, étudiés en général à l'époque qui nous occupe maintenant, furent modifiés par le caractère gaulois ; de là le nom qu'ils portèrent dans l'antiquité, à cause du génie particulier des nations qui peuplaient les Gaules. Mais le genre pythique devait prédominer à Lugdunum où le culte du nouvel Apollon acquit tant de célébrité, où l'éloquence et les arts étaient déjà, pendant le séjour de Drusus, en si grande vénération ; ce genre pythique adopté dans nos

[1] Cette mosaïque est actuellement dans notre musée.

contrées, était dû au voisinage de la Gaule narbonnaise, peuplée d'anciens Grecs.

« Or, on sait qu'il y avait dans la Grèce plu-
« sieurs sortes de jeux solennels, dont les prin-
« cipaux étaient les olympiens et les pythiens.
« Les premiers, institués par Hercule et consacrés
« à Jupiter, consistaient en des courses de chars
« et de chevaux ; les seconds, dédiés à Apollon,
« se composaient de musique, de poésie et d'élo-
« quence ; ils étaient protégés par les princes amis
« des lettres et des arts. Les pommes pythiques,
« cueillies dans le temple d'Apollon, des vases
« ou des trépieds, une branche ou une couronne
« de laurier, placés sur une table d'or dans le
« lieu des combats, étaient à la fois l'emblême
« et la récompense de ces jeux. On ne se rappelle
« point l'histoire et le caractère des Grecs, sans
« se peindre avec admiration ces jeux célèbres, où
« paraissaient en tous les genres les productions
« de l'esprit et des talens, qui concouraient en-
« semble, par une noble émulation, aux plaisirs du
« plus spirituel de tous les peuples. Non-seule-
« ment l'adresse et la force du corps cherchaient
« à y acquérir un honneur immortel; mais les his-
« toriens, les sophistes, les orateurs et les poètes,
« lisaient leurs ouvrages dans ces augustes assem-
« blées et en recevaient le prix. A leur exemple
« on vit des peintres exposer leurs tableaux, et
« des sculpteurs offrir aux regards du public des
« chefs-d'œuvre de l'art, faits pour orner les tem-

« ples des dieux. Les Romains grands dans tout, « et voulant tout surpasser, portèrent au comble « de la magnificence les jeux qu'ils avaient em- « pruntés des Grecs ; comme eux ils les lièrent à « leur culte religieux et les firent servir à leur po- « litique, en faisant prédominer les spectacles « barbares chez les peuples paisibles, et les spec- « tacles paisibles chez les peuples barbares [1]. »

Les jeux qui suivirent la dédicace du temple d'Auguste servaient donc parfaitement les vues politiques de l'empereur. Les Gaulois, naturellement portés à la vaillance et au sentiment des beaux-arts, avides surtout de changemens, se passionnaient pour les jeux des Romains. Le but de ceux-ci était non-seulement d'en imposer par le spectacle d'une magnificence inouïe, mais encore de fixer leurs conquêtes avec des chaînes de fleurs, et de substituer adroitement leur langage à celui des peuples vaincus : système ingénieux qui devait aisément façonner au joug les provinces conquises, confondre les lois, les mœurs et les religions particulières, pour ne composer qu'une seule nation et une même famille.

Aussi l'assemblée que Drusus avait convoquée eut les résultats qu'il désirait. Au milieu de l'enthousiasme général, il fut décidé qu'on célébrerait tous les ans des jeux autour du temple, et que ces jeux auraient lieu le même jour, premier du

[1] M. Artaud, *autel d'Auguste.*

mois d'Auguste. Parmi ces soins, peu importans en apparence, Drusus en mêla de tout-à-fait sérieux : il calma les séditions qui se préparaient, soit par son heureuse adresse à diriger les esprits, soit peut-être en retenant auprès de sa personne, comme ôtages, les chefs de chaque nation. Après la dédicace des monumens religieux, la foule s'écoula paisible, et les jours suivans il ne fut plus question de révolte parmi les Gaulois. Les trois grandes provinces, la Belgique, l'Aquitanique et la Lugdunaise jouirent encore pendant quelque temps d'un calme parfait : elles fournirent même au lieutenant de l'empereur des secours contre les Germains.

SOMMAIRE DU DIXIÈME LIVRE.

Nouvelles causes de révoltes parmi les Gaulois, après la mort d'Auguste. Julius Florus et Sacrovir, chefs des séditieux. Lugdunum reste fidèle. Tibère en témoigne son contentement aux Lyonnais. Institution des augustaux. Idée qu'on doit se former de ces prêtres particuliers du culte d'Auguste. Vénération qu'ils inspiraient. Caligula succède à Tibère. Voyage ridicule de cet empereur dans les Gaules. Son séjour à Lugdunum. Ses accès de fureur. Son portrait hideux. Flatteries dont les courtisans l'accablaient. Ses moyens d'amasser de grandes richesses. Loterie impériale établie dans son palais. Autres bassesses de Caligula. Changemens qu'il fit dans les jeux que l'on célébrait tous les ans près de l'autel d'Auguste. Conditions singulières qu'il imposait aux rhéteurs qui disputaient dans l'Athénée le prix d'éloquence. Il quitte Lugdunum et arrive à Rome où il est assassiné. Claude lui succède. Attachement de cet empereur à la ville de Lugdunum qui l'avait vu naître. Caractère de ce prince. Ses démarches auprès du sénat afin d'obtenir les honneurs de la république pour les habitans de la Gaule lugdunaise. Murmures des sénateurs et du peuple romain. Harangue que Claude prononça à cette occasion et qui est encore conservée sur deux tables d'airain. Il réussit dans ce qu'il demande. Lugdunum était donc arrivé au plus haut degré de splendeur. Incendie qui détruit presque entièrement cette ville. Lettre un peu emphatique de Sénèque sur ce déplorable événement.

LIVRE DIXIÈME.

Cet état de calme et de prospérité des Gaules ne pouvait toujours durer. Le fondateur d'un empire est intéressé à le voir briller du plus vif éclat ; il crée de belles et sages institutions; mais après sa mort les princes qui lui succèdent n'héritent pas toujours de ses intentions louables. Si Auguste, après les guerres civiles, fut le meilleur des souverains; après Auguste, Tibère fut le plus odieux des tyrans. Sous ce monstre de perversité les finances de l'état commencèrent à se fondre dans les mains de lâches délateurs. Les Gaules, qui étaient une mine féconde des trésors de l'empire, furent foulées et tourmentées. Les tributs qu'on leur imposait et qui croissaient de jour en jour, causèrent des soulèvemens parmi les peuples. Julius Florus se mit à la tête d'une sédition dans Trèves, et Sacrovir fit révolter toute la jeunesse d'Augustodunum. Ils étaient tous deux de race illustre, et comptaient des ancêtres qui avaient obtenu le droit de bourgeoisie romaine ; mais les besoins pressans de leur patrie et son indépendance l'emportèrent sur des souvenirs ho-

norifiques. Jamais occasion plus favorable ne s'était présentée pour recouvrer l'antique liberté gauloise.

Lugdunum resta fidèle. Tibère, touché de cette fidélité, promit aux principaux habitans de notre ville de les recevoir dans le sénat romain; et il fut associé à son tour aux honneurs de l'autel consacré par les soixante nations. Ce fut à peu près à la même époque, ou un an plus tard, que cet empereur créa les hautes fonctions des augustaux [1]. Ces prêtres étaient toujours au nombre de six; ils veillaient aux jeux et aux spectacles du cirque, parce que ces jeux étaient considérés comme sacrés. Tacite, parlant de ces institutions tout à la fois profanes et religieuses, rapporte que le sénat romain ordonna que les pontifes, les augures, les quindecemvirs et les septemvirs avec les compagnons augustaux les célébreraient; et Tertullien a observé que les jeux, auxquels présidait le collége augustal, étant précédés, accompagnés ou suivis de sacrifices solennels, avaient nécessairement un caractère sacré.

Par cette institution des augustaux, Tibère éternisait adroitement la mémoire d'Auguste qui l'avait choisi pour héritier. On trouve encore de nos jours plusieurs inscriptions magnifiques qui parlent des augustaux; on avait en effet à Lugdunum une grande vénération pour ces nouveaux

1 *Idem annus novas cæremonias accepit, addito sodalium augustalium sacerdotio.* Tacit., lib. 2, *Hist.*

prêtres du culte d'Auguste. Leurs statues étaient le plus souvent élevées sur les bords du Rhône et de la Saône, ou au milieu des soixante colosses [1] qui représentaient les soixante nations. De cette manière le grand autel de Lugdunum entouré de portiques et flanqué de ses deux énormes colonnes de granit avec leurs ornemens, devint non-seulement l'autel des Césars, mais encore le centre d'une espèce de Panthéon ou temple de la gloire; on y érigeait des monumens sculptés par les meilleurs artistes, pour immortaliser ceux qui avaient servi l'état, défendu les intérêts des nations gauloises, et protégé la métropole [2].

Tibère Antistius Martianus, de la tribu Quirina, qui était la trente-cinquième dans Rome; né dans l'ancien pays des Volsques, chevalier romain, officier dans plusieurs corps de troupes, préfet de la seconde cohorte espagnole, tribun de la quinzième légion, envoyé par les empereurs pour ramasser les deniers publics dans les Gaules, reçut l'honneur d'une statue équestre à Lugdunum devant le temple d'Auguste, par les trois provinces de la Gaule lugdunaise, pour avoir sans doute protégé ces trois provinces, et les avoir traitées avec bienveillance dans la perception des deniers publics. Il n'y a pas long-temps qu'on a

[1] Quoique plusieurs historiens parlent de ces soixante statues, leur existence a été révoquée en doute par d'autres écrivains.

[2] M. Artaud, *autel d'Auguste*.

trouvé dans la Saône une partie de cette statue [1].

Le désir d'honorer la mémoire d'Auguste dans la personne de ses augustaux alla très-loin ; à Lugdunum, ainsi que dans beaucoup d'autres villes, il était peu de familles illustres qui n'eussent pas des augustaux, comme les grands seigneurs eurent plus tard des chapelains et des aumôniers ; et si, dans le moyen âge, des abbés ont eu, après leur mort, des mausolées magnifiques, il est à peu près certain que dans l'antiquité les augustaux furent traités avec le même respect. L'exemple de Lugdunum fut suivi par plusieurs grandes villes de l'empire, non-seulement pour la construction de l'autel, mais encore pour l'institution de ses prêtres. Nous avons déjà parlé de l'autel de Narbonne. Les communautés ou provinces fédérées d'Asie et de Bythinie en consacrèrent aussi un très-beau avec un collége sacerdotal; celles d'Asie dans les villes de Pergame et d'Ephèse; celles de Bythinie à Nicée. Tout cela est encore une preuve de la grandeur de Lugdunum, puisque ses institutions étaient adoptées par des villes très-éloignées des Gaules.

L'empereur Tibère, qui avait donné un nouveau relief au temple de notre cité par l'établissement des augustaux, étant mort dans la trente-septième année de l'ère chrétienne [2], Caius Cali-

1 Nous en donnerons une description très-détaillée quand nous parlerons du musée des antiques. (*Voyez* la dernière partie de cet ouvrage.)

2 L'an 41, selon quelques auteurs.

gula, fils de Germanicus et d'Agrippine lui succéda. Ce fut à la plus grande satisfaction des sujets de l'empire. Il justifia au commencement l'amour qu'on lui portait, et qu'il devait à la mémoire de son père et des malheurs de sa famille. Mais une maladie très-grave le rendit maniaque; elle en fit, dès la première année de son règne, un monstre de cruauté, d'orgueil, d'extravagance; et le rendit bientôt l'objet unanime de l'exécration publique. Cet homme, aussi prodigue qu'il était avare, et aussi fou qu'il était méchant, ayant bientôt épuisé les soixante millions d'or que Tibère avait laissés, vint à Lugdunum pour y chercher de nouveaux trésors. La guerre contre les Germains fut le grand prétexte dont il colora ce voyage, mais l'envie de piller les richesses des Gaulois en fut le véritable motif.

Son voyage de Rome à Lugdunum aurait excité le mépris public, si toutes ses folies en absorbant les revenus de l'état n'avaient fait naître l'indignation. Car tantôt il volait avec la rapidité de l'éclair, comme si l'irruption des barbares eût nécessité promptement sa présence sur le bord du Rhin; tantôt il voyageait avec une molle lenteur entouré de ses vils adulateurs, et de ses impures courtisanes. Dans tous les cas, des courriers le précédaient pour faire sabler les chemins et faire suspendre des couronnes de fleurs aux arbres qui se trouvaient sur son passage.

Lorsqu'il arriva dans le palais impérial de Lug-

dunum son cortége principal se composait de pantomimes, de bouffons, de conducteurs de charriots. L'équipage qui le suivait était chargé de meubles précieux, de riches tissus de l'orient, de pierreries qui avaient appartenu à ses sœurs. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

Au milieu de tous les actes de démence dont il rendait témoins les habitans de Lugdunum, il était quelquefois sujet à des accès de fureur épouvantables, qui rappelaient les attaques d'épilepsie de son enfance. La honte qu'il éprouvait de voir ses infirmités morales et physiques dévoilées augmentait sa férocité naturelle et déchirait son cœur. Pendant la nuit il se promenait à grands pas sous les vastes portiques du palais; lorsque la lumière reparaissait sur l'horizon, il voulait qu'on l'adorât en l'appelant Mars, Apollon, Jupiter, Pallas ou Vénus. Il voulait être Dieu, sans doute pour n'être pas le dernier et le plus malheureux des hommes.

Après tous ces tourmens, dont son ame était sans cesse agitée, il reparaissait en public [1] : sa voix était rauque; son front d'une saillie et d'une largeur exagérées, comme on l'observe souvent chez les idiots; ses yeux hagards et enfoncés, son teint livide lui donnaient une physionomie farouche. Il mettait même de l'art à se donner un visage rébarbatif et effrayant [2]. Toute sa personne

[1] Sueton., *in Caio.*

[2] *Biographie universelle*, art. *Caligula.*

hideuse offrait des contrastes ridicules et comme barbares : avec une stature élevée et forte, il avait le col et les jambes grêles. Tel fut le souverain qui honora Lugdunum de sa présence à cette époque [1].

Mais quelque vil et dégradé que soit le pouvoir, il trouve toujours des flatteurs. Il arriva qu'un jour à Lugdunum, un Gaulois (on ne dit pas de quelle province), pour être admis à souper avec l'empereur, donna deux cent mille sesterces [2] aux officiers chargés du soin des invitations. Caligula le sut et fut ravi que l'on estimât si cher l'honneur de manger avec lui. Le lendemain dans une vente qu'il faisait, et à laquelle assistait ce même Gaulois, il lui fit adjuger une bagatelle pour le prix de deux cent mille sesterces, en lui disant : « Vous souperez avec l'empereur, et invité « par lui-même. »

Caligula était en effet venu à Lugdunum pour s'emparer des richesses des Gaulois par tous les moyens possibles. Durant son séjour dans nos murs, il commença par soumettre les particuliers à des taxes, sous le nom spécieux de présens. L'habitude de la paix avait déjà tellement amolli les Gaulois, que ce tyran ne craignit pas à la même époque, de condamner à mort ceux qu'on lui dénonçait; après il s'emparait de leurs biens par confiscation. Il jouait un jour dans le palais que remplace aujourd'hui la maison des fous, et l'ar-

[1] An 44 de l'ère chrétienne.

[2] 40,000 francs.

gent lui manquait ; il se fit apporter le registre public qui contenait le nom des plus riches habitans des Gaules et l'estimation de leurs biens. Il en condamna à mort un certain nombre, et dit ensuite à ceux qui jouaient avec lui : « Vous me « faites pitié, vous vous battez long-temps pour « une petite quantité de sesterces, et moi je viens « d'en gagner en un instant six cent millions. »

A la même époque, il allait commencer un nouveau consulat ; il n'eut pas honte de tendre la main aux passans, sur le seuil de la porte de son palais, pour mendier les étrennes d'usage au commencement de l'année ; et l'histoire raconte que même la populace se pressait pour lui donner des pièces d'argent. C'est vraiment une chose étonnante de voir comme les nations les plus fières se précipitent du faîte de la liberté dans la bassesse de la servitude. Il est du devoir de l'historien de semer à pleines mains le mépris et le ridicule sur ces misérables faiblesses de l'espèce humaine.

Mais ce qui contribua le plus à augmenter les monceaux d'or et d'argent de Caligula, ce fut la loterie impériale qu'il établit à Lugdunum avec toutes les marchandises précieuses qu'il avait apportées de Rome, au risque de réduire à la famine cette grande capitale ; puisqu'il avait amené dans les Gaules toutes les voitures nécessaires aux approvisionnemens de la grande ville [1]. Il exposa

[1] In Galliâ quoque cum damnatarum sororum ornamenta et supellectilem, et servos, atque etiam liberos immensis pretiis vendidisset : invitatus lucro

donc publiquement dans son palais de Lugdunum tous les meubles, tous les bijous, tous les ornemens précieux de ses sœurs qu'il avait exilées après les avoir déshonorées. Il en faisait publier le prix; celui-ci excédait toujours la valeur des objets mis en vente. Il vendit de la même manière des esclaves et des affranchis. Malgré la grande habitude qu'il avait des flatteries, il fut surpris de l'immensité des sommes que lui procurait la vile complaisance des courtisans : ils achetaient ces choses beaucoup plus chères qu'elles ne valaient.

Caligula voulant continuer ce commerce qui était si lucratif, fit venir tous les ornemens des premiers chefs de l'empire ; les vases d'or et d'argent, les meubles d'ivoire et de cèdre. Il les exposa en vente, en se servant d'un artifice assez adroit, pour en tirer des sommes plus considérables; car il mit à chaque pièce de la nouvelle loterie des titres pompeux.

Il proclamait lui-même : « Que c'étaient les orne-
« mens que Tibère, Auguste et Jules César avaient
« portés dans leurs triomphes; ou les dépouilles
« des rois de Pont, d'Afrique, d'Égypte et de
« Perse.» Il ajoutait : « Que ces meubles avaient servi
« aux grandes fêtes de la naissance des princes,
« de leurs consulats et de leur consécration au sou-

quidquid instrumenti veteris aulæ erat ab urbe repetiit : comprehensis ad deportandum meritoriis quoque vehiculis, et pistrensibus jumentis : adeò ut et panis Romæ sæpè deficeret. SUET., *in Caio.*

« verain pontificat ; que jamais les Gaulois ne « trouveraient une semblable occasion pour se « meubler à bon marché d'une manière aussi ma- « gnifique.» Après ces paroles séduisantes pour les acheteurs, Caligula finissait en disant : « Qu'il ne « pouvait voir sans rougir la nécessité où il était « de se priver des ornemens impériaux, de ces « meubles de famille qui lui étaient si chers à « cause des hommes célèbres auxquels ils avaient « servi; mais qu'enfin il était contraint de les « vendre à de simples particuliers pour subvenir « à des affaires pressantes; que ceux qui, par « avarice, négligeraient de décorer leurs habita- « tions avec des meubles aussi précieux, mettraient « au grand jour un horrible projet, celui d'être « plus opulens que l'empereur. »

Après cette fameuse loterie, il fit célébrer des jeux nouveaux à Lugdunum. Ces jeux mêlés, les nouvelles conférences grecques et latines qu'il institua près de l'autel d'Auguste, les singulières punitions infligées aux mauvais orateurs qui n'avaient pas remporté le prix, peignent assez le caractère de Caligula et ont trop fait de bruit dans l'antiquité pour n'en pas dire quelques mots [1].

[1] Sed et certamen quoque græcæ latinæque facundiæ, quo certamine ferunt victoribus victos præmia contulisse, eorumdem et laudes componere coactos. Eos autem qui maxime displicuissent scripta sua spongiâ, linguâ-ve deterere jussos, nisi ferulis objurgari, aut flumine proximo mergi maluissent. Suet., *in Caio* xx. — Dion, lib. 59.

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Juvenal, *Sat.* i.

Auguste, en instituant l'Athénée et les disputes d'éloquence auxquelles les orateurs des provinces voisines s'exerçaient très-souvent [1], n'avait laissé d'autres peines aux auteurs médiocres que la honte de leur défaite. Caligula, dont le génie bizarre aimait les choses ridicules, modifia d'abord les jeux gaulois à sa manière [2]; mais il prit un plaisir particulier à tourmenter l'amour-propre de cette foule d'orateurs qui venaient à Lugdunum pour disputer le prix d'éloquence [3]. Après avoir prononcé leurs discours devant les juges de l'Athénée, en face de l'autel d'Auguste et en présence de Caligula, ils attendaient leur sentence avec une angoisse profonde. A peine cette sentence était-elle prononcée que la joie rayonnait sur les traits de ceux qui avaient remporté le prix; les vaincus au contraire devenaient aussi pâles que celui dont le pied nu a imprudemment foulé un serpent. Car une des conditions singulières exigées par Caligula était que ces vaincus, non-seulement fourniraient à leurs dépens les

1 Ausonius.

2 *Edidit et peringrè spectacula, in Siciliâ Syracusis atticos ludos et in Galliâ Lugduni miscellos.* SUET., *in Caio.*

3 On citait parmi les orateurs célèbres de ces temps reculés et d'une époque un peu plus rapprochée de nous, Julius Florus et Julius Secundinus. Quintilien a mis ces deux Lyonnais au rang des plus grands orateurs. Nous pouvons joindre à ces hommes distingués Valerius Cato, fameux grammairien; Vitellius Valerius, qui mourut à Rome, si regretté et si jeune; Lucius Plotius qui enseigna publiquement la langue latine à Rome, et Marc-Antoine Guiphon, qui y enseigna la rhétorique.

PERNETTI, *les Lyonnais dignes de mémoire.*

prix aux vainqueurs, mais de plus qu'ils seraient contraints d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge [1]; en cas de refus, ils étaient battus de verges et même précipités dans le Rhône qui se réunissait à la Saône tout près de l'autel.

Après toutes ces folies Caligula quitta Lugdunum pour retourner à Rome où il fut assassiné.

Si l'empereur Claude qui lui succéda n'eut pas la moindre lueur de génie, il posséda au moins un grand amour pour la cité qui l'avait vu naître [2]. Pour honorer Lugdunum, sa ville natale, il l'isola entièrement des mœurs gauloises et la décora, pour ainsi dire, de toute la majesté romaine. Elle fut appelée la belle colonie par excellence, la grande ville municipale des Gaules, la ville Claudienne. C'était détruire, quoi qu'en disent les historiens, l'antique liberté de Lugdunum, ainsi que les franchises de son commerce [3] : mais il faut avouer que ces titres nouveaux contribuaient beaucoup à l'orner, à l'agrandir, à lui faire partager les immenses priviléges de la capitale du monde. Ainsi la gloire remplaçait la liberté.

Bientôt après, en appelant Lugdunum *Colonia*, *Claudia*, *Copia*, *Augusta*, Claude voulut que tous

[1] On est allé jusqu'à dire que c'était avec la langue.

[2] Sous le consulat de Julius Antonius et de Fabius Maximus, le jour même de la dédicace de l'autel d'Auguste, sept ans avant l'ère chrétienne. *Voyez* le livre précédent.

[3] *Voyez* le quatrième livre de la première partie de cet ouvrage, où nous avons discuté ce sujet par anticipation, en parlant de la colonisation romaine.

ces noms apprissent à la postérité que notre ville avait eu le bonheur d'être mère d'un empereur, comme elle avait le précieux avantage d'être l'une des plus heureuses provinces de l'empire, par la fertilité de son terroir, et une des plus renommées par le grand nombre des hommes illustres qui en sortaient [1]. Il est vrai que cet empereur n'a pas fait beaucoup d'honneur à notre cité pour y avoir pris naissance, puisqu'il ne fut malheureusement doué que d'une faible intelligence : ce qui le fit mépriser même dans sa famille. Auguste, Livie et Tibère, aussi bien que sa mère Antonia, l'éloignèrent autant qu'ils purent du sénat et des courtisans.

On ne peut cependant s'empêcher de louer la piété de cet empereur qui consacra la mémoire de tous ceux dont il descendait. Il ne jurait que par le nom d'Auguste. Il fit rendre des honneurs divins à Livie, son aïeule; il honora la mémoire de Germanicus, son frère; de Drusus, son père; de Tibère, son oncle, et de Marc-Antoine, son aïeul maternel, par des jeux solennels et des arcs de triomphe; et ne pouvant en faire autant pour Caligula, qui était encore l'objet de l'exécration publique, il empêcha que l'on ne mît le jour de sa mort au nombre des fêtes publiques [2].

Ce fut par les mêmes sentimens de piété qu'il

1 Le P. Menestrier, *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon.*

2 Le même, *Histoire civ. et cons.*

honora le lieu de sa naissance [1]. Les tables d'airain qui renferment son discours au sénat, pour obtenir de grands priviléges aux Gaulois, sont des monumens glorieux de son amour pour sa patrie [2]: car Claude ne se borna pas à honorer ses compatriotes seulement, ses soins s'étendirent encore sur toute la province Lugdunaise. Ce fut à l'occasion de quelques réformes dans le sénat que Claude y introduisit des étrangers, particulièrement les Edues qui étaient d'anciens alliés des Romains. Tous les autres Gaulois de la Gaule chevelue ou lugdunaise demandaient aussi d'être reçus aux honneurs de la république; ayant obtenu depuis long-temps le titre d'alliés et d'amis du peuple romain. Claude en fit la proposition au sénat [3].

Les sentimens des sénateurs et du peuple

1 L'an 48 de l'ère chrétienne.

2 Ces tables, perdues pendant quinze siècles, furent retrouvées en 1528 sur la colline de Saint-Sébastien en cherchant des eaux : elles furent d'abord placées dans l'ancien Hôtel-de-Ville, derrière l'église de Saint-Nizier, et transportées en 1657 dans l'Hôtel-de-Ville d'aujourd'hui. Mais après la révolution on les a placées dans le Musée des antiques où elles sont moins exposées à être dégradées. *Voyez* la description du Musée dans la dernière partie de cet ouvrage.

3 A. Vitellio, L. Vipsanio consulibus, cum de supplendo senatu agitaretur, primoresque Galliæ, quæ *Comata* appellatur, fœdera et civitatem romanam pridem adsecuti, jus adipiscendorum in urbe honorum expeterent; multus ea super re variusque rumor, et studiis diversis apud principem certabatur, adseverantium. « Non adeò ægram Italiam, ut senatum « suppeditare urbi suæ nequiret : suffecisse olim indigenas, etc. »

TACIT., *Annal.*, liv. XI, chap. 23.

furent d'abord partagés sur cette nouveauté [1] : quelques-uns disaient hautement « que l'Italie « n'était pas si dépourvue d'hommes de mérite « pour qu'il fallût avoir recours à des étrangers. « Que l'on s'était bien trouvé jusqu'alors de n'in- « troduire dans la république que des naturels « du pays et des peuples sortis du même sang. « Que les exemples de la vertu des anciens Ro- « mains, qui n'était en rien relâchée, faisaient « voir assez que les Romains n'avaient besoin « que d'eux-mêmes pour soutenir la gloire que « leurs ancêtres avaient acquise. Que c'était bien « assez que les Vénitiens et les Insubriens eussent « obtenu l'entrée du sénat, sans que l'on y intro- « duisît une foule d'étrangers capables de s'en « rendre les maîtres et de l'assujettir à leurs ca- « prices. Quels honneurs seraient réservés à la « noblesse du pays, si les étrangers les enle- « vaient? Que deviendrait le pauvre sénateur du « Latium qui n'aurait pas de quoi s'élever aux « dignités envahies par les riches provinciaux,

[1] Claude, avant de hasarder cette innovation, avait fait un voyage dans les trois provinces chevelues. Ce fut alors qu'il renversa tout-à-fait le druidisme dont Auguste avait déjà diminué le crédit. Un grand nombre de druides échappèrent au supplice en se réfugiant au milieu des montagnes. Les détails de cette persécution sont restés ensevelis dans l'oubli; mais il est prouvé qu'il y eut beaucoup de victimes : ces lois barbares, instituées pour anéantir des prêtres fanatiques, n'habituèrent que trop la populace à voir couler dans la suite le sang des premiers chrétiens. Il n'est point de religion qui n'ait eu ses martyrs; quand les Barbares du Nord, convertis au christianisme, détruisirent les monumens religieux du culte romain, les païens payèrent à leur tour le sang qu'ils avaient versé.

« dont les aïeux avaient mis à feu et à sang les « villes alliées, et assiégé César dans Alise? Que « la mémoire de ces choses était encore fraîche; « et que s'il fallait rappeler le souvenir des premiers « désordres qu'ils avaient faits, on verrait que « ces peuples avaient détruit le Capitole. Malgré « tout cela ils avaient été reçus au nombre des « citoyens romains : qu'ils jouissent de ce privi- « lége et qu'ils ne viennent pas avilir les dignités « de l'empire [1]. »

L'empereur Claude, sans être ému de ces bruits et de ces murmures du peuple, assembla le sénat et lui parla en ces termes [2] :

« Au commencement Rome fut gouvernée par « des rois; mais bien loin que la royauté ait été « héréditaire dans leurs familles, la plupart de « leurs successeurs furent étrangers; aussi bien « que Tarquin l'ancien, qui régna après Ancus « Martius. Tarquin était né à Tarquinie d'une « mère noble, mais si pauvre qu'elle avait été « obligée d'épouser Démocrate de Corinthe. Ainsi

[1] Le P. Menestrier. — *Voyez* Tacite qu'il a traduit.

[2] Puisque son discours a été gravé sur des tables d'airain et que ces tables sont un monument précieux que tout le monde peut voir dans le Musée des antiques, nous le rapportons dans sa totalité. Un grand nombre d'historiens ont cité ce discours; mais dans leurs écrits ce n'est pas Claude qui parle, c'est Tacite : or, on ne rencontre pas dans la concision de celui-ci ni l'esprit indolent, ni la verbeuse éloquence de Claude. Nous rétablirons donc, d'après ce monument authentique, la harangue de cet empereur telle qu'il l'a prononcée. Son caractère et son génie y sont parfaitement peints.

« Tarquin, fils d'un étranger, se voyant exclus « par sa naissance des honneurs de sa patrie, « vint à Rome où il fut élevé à la royauté. Entre « l'ancien Tarquin et celui qui fut surnommé le « superbe, son fils ou son petit-fils, car les his- « toriens ne s'accordent pas sur ce point, Rome « eut pour roi Servius Tullius, né d'une esclave « nommée Ocrésie, si nous en croyons nos his- « toriens. Ceux de Toscane disent qu'il fut le « fidèle compagnon de la fortune de Cœlius Vi- « venna, et que divers malheurs l'ayant obligé « d'abandonner l'Étrurie avec les débris de l'ar- « mée de Cœlius, il vint s'établir alors sur la « montagne qu'on appelait Mastarna, d'un nom « Toscan, et que depuis on a nommé le mont « Cœlius, à cause de ce fameux capitaine : et « qu'ensuite Servius fut appelé à la royauté, par « le plus grand bonheur qui put arriver à la répu- « blique. Enfin la fierté insupportable de Tarquin « le superbe, et les déréglemens de ses fils les « ayant tous rendus odieux aux Romains, le peuple « prit en horreur le gouvernement monarchique, « et remit l'administration publique à des magis- « trats annuels sous le titre de consuls. Vous rap- « pellerai-je le souvenir de la dictature, qui fut « une dignité à laquelle nos ancêtres donnaient « un pouvoir plus absolu qu'aux consuls mêmes, « et qu'ils établissaient dans ces temps fâcheux « où la république était en péril, soit par les « guerres étrangères, soit par les émeutes popu-

« laires? On créa aussi des tribuns pour maintenir « les intérêts du peuple contre les entreprises de « la noblesse. Personne n'ignore qu'après cela le « commandement passa des consuls aux décem- « virs, et que, quand on eut aboli le gouverne- « ment de dix personnes, on revint à l'adminis- « tration consulaire. Qu'ensuite on créa tantôt six, « tantôt huit tribuns militaires, aux fonctions « desquels on joignit l'autorité des consuls. Qu'en- « fin on fit un dernier changement en faveur du « peuple, qui fut admis non-seulement au gou- « vernement de la république, mais encore aux « dignités du sacerdoce. Je ne parlerai point des « guerres que nos ancêtres ont entreprises avec « tant de courage, et qu'ils ont soutenues avec « tant de succès, pour conserver ou pour agran- « dir leur domination. Ce récit serait hors de « propos : car ce n'est pas le temps de faire le « détail de nos victoires, ni de tirer vanité de ce « que nous avons étendu nos limites de notre « empire au delà de l'Océan. C'est pourquoi je « reviens à ce qui regarde précisément cette ville.

« L'empereur Auguste, et Tibère, mon oncle, « voulurent que l'élite des colonies et des muni- « cipes, je veux dire, que les gens les plus dis- « tingués par leur probité et par leurs richesses « dans ces villes étrangères, fussent reçus en « cette cour. Mais quoi! me direz-vous, ne faut-il « pas préférer dans le choix des sénateurs, ceux « qui sont nés en Italie, à ceux qui viennent des

« provinces ? J'en conviens, et si vous approuvez « la proposition que je vous fais aujourd'hui en « qualité de censeur, vous connaîtrez toujours « par les effets la distinction que je sais mettre « entre les habitans du Latium et les étrangers. « Mais je ne crois pas qu'il faille pour cela exclure « ceux-ci du sénat, s'ils peuvent faire honneur « à ce corps. N'y-a-t-il pas déjà très-long-temps « que la très-florissante et très-puissante colonie « de Vienne fournit des sénateurs à cette assem- « blée ? N'est-ce pas de là qu'est venu Lucius « Vestinus, mon intime ami, qui fait honneur « à l'ordre des chevaliers, et que j'emploie même « actuellement à mes propres affaires ? Je vous « recommande ses enfans : honorez-les, dès à « présent, je vous prie, des premières fonctions « du sacerdoce, afin qu'avec le temps ils puis- « sent parvenir à de plus hautes dignités. Je ne « veux rien dire ici de cet infâme dont le nom et « la mémoire me sont odieux [1] ; ce voleur, qui, « par une espèce de prodige, s'est vu élever du vil « emploi de lutteur, aux hommes consulaires

[1] L'infâme dont il est parlé ici, qui était parvenu au consulat, et qui était natif de Vienne, est Valerius Asiaticus, deux fois consul, dont Tacite parle au commencement du douzième livre de ses Annales, où il rapporte deux causes principales de sa mort ; l'une d'avoir eu des liaisons trop intimes avec Popée, et l'autre parce qu'il possédait les superbes jardins de Lucullus que désirait l'empereur. Ce fut pendant le procès de ce personnage consulaire que Messaline versa quelques larmes et sortit pour les essuyer, en recommandant toutefois à Vitellius de ne pas laisser échapper le coupable qui plaidait si bien une cause désespérée.

« qu'il fit entrer dans sa famille avant même que « sa colonie eût été confirmée dans tous les privi- « léges de la ville de Rome. Je ne dirai rien non « plus de son frère qui, par un malheur qu'il n'avait « peut être pas mérité, se trouve incapable d'avoir « place parmi vous. Enfin il est temps que je vous « fasse connaître quel est le but de ce discours : « car me voici arrivé aux extrémités de la Gaule « narbonnaise. Toute cette illustre jeunesse qui « paraît ici devant mes yeux vous semble-t-elle « moins digne d'entrer dans l'ordre des sénateurs, « que Persicus, mon ami, qui vous a paru si « digne de cet honneur, quoiqu'il soit descendu « d'une famille ancienne parmi les Allobroges? « Que si vous en demeurez d'accord qu'attendez- « vous de moi, sinon que je vous fasse voir, et « comme toucher au doigt, que le pays qui s'é- « tend au delà de la province narbonnaise, peut « vous fournir des sénateurs, et vous envoie en « effet des gens capables d'en remplir les places; « puisque la ville de Lugdunum qui est à la tête « de ces provinces en a donné qui ne nous font « point déshonneur [1]? Je vous avoue que c'est « avec quelque répugnance que je sors des limites « de la Gaule narbonnaise qui vous est plus con- « nue que les autres provinces des Gaules. Mais

[1] Nous avons vu que Tibère avait reçu au nombre des sénateurs les principaux habitans de Lugdunum; le but de la harangue de Claude était d'étendre ce privilége à la plus grande partie des habitans et principalement à toute la province lugdunaise.

« il est temps de vous parler précisément en fa-
« veur de la Gaule chevelue ; à l'égard de laquelle
« si l'on m'oppose qu'elle a soutenu la guerre dix
« ans entiers contre Jules César : on doit consi-
« dérer aussi, que depuis cent ans que cette pro-
« vince est assujettie à l'empire, elle nous a gardé
« une fidélité inviolable au milieu des plus dan-
« gereuses révolutions. Lorsque Drusus, mon
« père, était occupé à soumettre la Germanie, les
« Gaulois facilitèrent ses victoires en conservant
« derrière lui un pays parfaitement soumis, et
« en maintenant une paix assurée ; et la fidélité
« de ces peuples est d'autant plus louable, que
« quand Drusus fut rappelé des Gaules pour
« aller porter la guerre en Germanie, il était alors
« occupé à exiger quelques subsides des peuples
« gaulois qui n'étaient point accoutumés à ces
« sortes d'impositions [1]. Nous connaissons main-
« tenant par notre propre expérience combien
« cette entreprise était délicate, et combien l'exé-
« cution en devait être difficile ; puisque aujour-
« d'hui nous voyons le peuple romain, nos citoyens
« même, se récrier extrêmement contre le simple
« dénombrement des biens auquel on travaille ;
« quoiqu'on le fasse pour avoir une connaissance
« exacte de nos revenus [2]. »

[1] *Voyez* le livre qui précède celui-ci.

[2] Le P. Menestrier, *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon.* — Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — Brossette, *Éloge historique de la ville de Lyon.*

La harangue de Claude réussit parfaitement. Les priviléges accordés non-seulement à Lugdunum qui en jouissait en partie, mais encore à toute la province lugdunaise, portèrent au plus haut degré l'état florissant et la magnificence de notre cité. Toute les familles opulentes de l'antique Gaule chevelue vinrent s'y établir pour passer de là plus facilement aux dignités qui les attendaient à Rome. Les habitations des riches particuliers rivalisèrent de luxe avec les monumens élevés par les empereurs. Toute la plaine du confluent continua à se garnir de maisons autour des portiques du temple d'Auguste et au dessous de la naumachie. Mais la partie de la ville, la plus belle, la plus considérable s'étendit toujours sur le plateau de Fourvières dans le voisinage des aqueducs, du théâtre, du palais des empereurs, des fontaines magnifiques, du forum qui fut plus tard embelli par Trajan [1]. L'or, l'argent, le marbre, le porphyre, toutes les richesses de l'univers, toute la magie des beaux arts faisaient de Lugdunum une ville vraiment enchanteresse ; mais l'incendie terrible [2], qui la dévora cent ans après sa colonisa-

[1] Les ruines de l'autel d'Auguste, de son temple, des portiques, du palais des empereurs et du forum de Trajan ont servi à la construction du cloître de Saint-Just, du château de Pierre-Scize, de l'église de Saint-Jean, de l'église d'Ainay, de Saint-Pierre et du pont de pierre, comme nous le verrons quand nous ferons la description de ces monumens dans la seconde, troisième, quatrième et cinquième partie de notre ouvrage.

[2] Le lecteur choisira bientôt dans la lettre de Sénèque, le seul auteur contemporain qui ait décrit cet événement, les détails qui ne lui paraîtront

tion romaine [1], fit disparaître toutes ces merveilles. Cet accident, dont on ignora la cause, qui fut sans doute occasioné par l'imprudence de quelques habitans, et favorisé par les ouragans qui règnent une partie de l'année dans nos climats, jeta tous les sujets de la Gaule chevelue dans une sorte de stupeur [2].

Toute la montagne de Fourvières est remplie de vestiges de cet incendie [3]. En creusant les fondations de plusieurs maisons de campagne, situées sur cette colline, on a trouvé des chambres magnifiques décorées de mosaïques et de plusieurs espèces de marbres. On y a rencontré aussi des portes brûlées, quantité de vases de porcelaine ou de terre rouge brisés, beaucoup de cuivre, de bronze et de plomb fondus, des urnes de terre propres à tenir du vin, quelques restes de peintures semblables à celles d'Herculanum; et quoique l'on eût creusé plus de vingt pieds pour jeter les fondations de murailles épaisses, on fut obligé de les faire porter sur des arcs parce que l'on trou-

point exagérés. Il est inutile de rapporter ici les contes des moines qui assurent qu'un volcan engloutit, à cette époque, la ville de Lyon parce qu'elle n'avait pas voulu recevoir dans ses murs les prédicateurs de l'Évangile, qui n'y vinrent que long-temps après.

[1] L'an 59 de l'ère chrétienne.

[2] On a représenté cet événement déplorable dans l'une des peintures de l'Hôtel-de-Ville. On y a mis pour inscription un passage de la lettre de Sénèque.

[3] Tous les antiquaires parlent de tuyaux de fonte ou de plomb à moitié fondus par cet incendie. On trouve les dessins de ces tuyaux dans Menestrier et Colonia.

vait des chambres encore plus basses[1]. Les ouvriers y ont recueilli plusieurs médailles de cuivre et d'argent frappées au coin de Néron, de Tibère et d'Auguste. Voici la lettre que Sénèque écrivit à un de ses amis immédiatement après l'incendie de Lugdunum.

« Liberalis [2], votre bon ami et le mien, est fort « affligé des nouvelles qu'il a reçues de l'incendie « de Lugdunum. C'est un accident assez extraor- « dinaire pour émouvoir toute sorte de per- « sonnes. Je vous laisse à penser la douleur que « doit éprouver un homme affectionné comme il « l'est à sa malheureuse patrie. Il s'était de tout « temps préparé contre les événemens les plus « fâcheux de la vie par de sages réflexions, mais « il ne s'était point fortifié contre un accident « aussi imprévu. En effet, il n'y avait point d'ap- « parence qu'une chose qui ne pouvait avoir « d'exemple pût faire naître nos pressentimens. « Car assez souvent on a vu des villes endom- « magées par le feu, mais jamais tellement qu'il « ne restât quelque vestige de leur état antérieur.

1 Le P. Menestrier, *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon.*

2 Liberalis était né à Lugdunum d'une famille consulaire de Rome ; il reste encore une inscription qui porte son nom. Liberalis avait fait passer la plus douce philosophie dans ses mœurs ; sa bonté lui avait valu le glorieux titre du meilleur de tous les hommes. Il y a apparence, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire des Gaules*, qu'il exerçait la charge de capitaine des gardes de Tite, que c'est le même à qui ce prince, dans la destruction de Jérusalem, donna ordre d'empêcher l'incendie et de frapper sur les soldats qui refuseraient d'éteindre le feu.

PERNETTI, *les Lyonnais dignes de mémoire*, tom. 1.

« Celles mêmes que les ennemis attaquent, ren-
« versent avec acharnement et cherchent à réduire
« en cendres, ne sont pas tellement délabrées
« qu'il n'en faille saper les fondemens que le feu
« épargne toujours. Les tremblemens de terre,
« malgré les violentes secousses qu'ils donnent, ne
« font guère de ruines et de bouleversemens qu'il
« ne reste quelque édifice sur pied, ou quelques
« pans de murailles. Enfin, un premier embrase-
« ment laisse des objets à dévorer pour le second.
« Après cela, qui croirait que tant de palais,
« capables d'embellir plusieurs villes, se soient
« évanouis en une seule nuit; et que le mal que
« cette ville ne pouvait redouter des fureurs et
« des ravages de la guerre, lui soit arrivé au
« milieu de la paix; et d'une paix si bien établie
« et si générale dans tout le monde.

« Lugdunum, qu'on montrait dans la Gaule
« comme l'un de ses plus beaux ornemens, se
« cherche aujourd'hui et ne se trouve plus. Dans
« les calamités publiques, quelque grandes qu'elles
« puissent être, on a le temps de les prévoir et de
« les craindre, et ce n'est guère tout d'un coup
« que tombent les grandes choses; elles se dé-
« tachent par pièces. Mais, dans cette catastrophe,
« le changement de tout à rien s'est fait en une
« nuit. En effet, cette ville a été moins de temps
« à être détruite que je n'en mets à vous raconter
« sa ruine.

« Toutes ces considérations ont ébranlé la fer-

« meté d'esprit et la constance de Liberalis, si « préparé à recevoir les outrages de la fortune. « Et certes, ce n'est pas sans raison; il est très- « difficile qu'on ne soit pas ému par les événe- « mens déplorables arrivés subitement. La nou- « veauté des accidens imprévus, les rend bien « plus tristes; et ceux qui nous frappent de stu- « peur nous sont aussi ordinairement plus péni- « bles; ils nous accablent. C'est pourquoi nous « devons nous attendre à tout; et pour nous y « préparer, il ne faut pas prévoir seulement les « maux qui nous arrivent chaque jour, mais en- « core tout ce qui peut survenir et ce que nous « pouvons imaginer de plus terrible. Une ville « riche, et qui était l'ornement de trois provinces « auxquelles on a donné son nom, placée au dessus « d'une montagne qui n'est pas des plus hautes « a été entièrement brûlée. »



SOMMAIRE DU ONZIÈME LIVRE.

Réflexions sur l'incendie de Lugdunum. Causes diverses de cet incendie, imaginées par plusieurs auteurs. Rapprochement historique de ce désastre avec celui de Rome, occasioné par Néron : idées superstitieuses qu'ils réveillent l'un et l'autre dans les Gaules. Conjuration de Vindex et des nobles de la province Lugdunaise. Ils nomment Galba empereur. Les cités principales entrent dans leur ligue. Vienne fut une des plus ardentes à les seconder. Lugdunum reste fidèle, en reconnaissance des bienfaits de l'empereur. Animosités réciproques des Lyonnais et des Viennois. Origine de ces querelles entre voisins. Leurs suites fâcheuses. Galba apprend à Narbonne la mort de Néron et le décret du sénat qui le nomme empereur à la place de ce tyran. Conduite impolitique de Galba : ses petites vengeances contre les cités qui ne lui avaient point été favorables, et contre Lugdunum principalement. Son imprudence fait naître la fureur des partis. Soulèvement des provinces et des légions ; celles-ci commencent à devenir maîtresses de l'état. Vitellius proclamé empereur. Arrivée de son lieutenant Valens à Lugdunum. Les Lyonnais, pour se venger des Viennois qui les avaient assiégés, portent les soldats de Valens à détruire Vienne. Discours et insinuations à cet égard. Valens sauve la ville de Vienne avec des sommes considérables distribuées aux soldats. Destruction du parti opposé à Vitellius. Cet empereur séjourne à Lugdunum pendant quelque temps. Son départ pour l'Italie. Nouveaux troubles dans les Gaules. Les nobles gaulois cherchent à en profiter. État de Lugdunum pendant ces révolutions. Arrivée de Domitien dans nos murs ; ses intrigues ; ses occupations littéraires. Établissement du christianisme à Lugdunum.

LIVRE ONZIÈME.

Lorsque la stupeur, occasionée par un événement terrible, est dissipée, on recherche les causes du désastre : les traditions populaires en conservent le souvenir avec ses plus petits détails, et les historiens les transmettent à la postérité. Rien de tout cela n'est arrivé pour l'incendie de Lugdunum, sous le règne de Néron [1]. « Cette ville, « colonisée par Plancus, dut aux beautés de son « site, aux avantages de sa position un accroisse- « ment rapide et prodigieux ; et voici que dans « le seul cours d'une vieillesse humaine, elle a « subi toutes les catastrophes que les siècles ré- « servent aux cités. » Ces documens uniques d'un philosophe ancien qui aimait à briller par l'emphase du style, ont singulièrement occupé l'imagination des modernes.

Ils ont inventé des volcans, des tremblemens de terre, des pluies de soufre semblables à celle qui dévora Sodome, pour punir les Lyonnais de n'avoir pas reçu avec enthousiasme les premiers

[1] L'an 59 de l'ère chrétienne.

prédicateurs de l'Évangile. Dans ces derniers temps on a imprimé un mémoire très-détaillé, pour prouver que Lugdunum fut alors englouti dans un marais de nitre, de bitume et de plusieurs autres substances très-inflammables [1].

[1] Voici un résumé de tous les passages des auteurs qui ont parlé de l'incendie de Lugdunum : — 1° *Nox una interfuit inter urbem maximam et nullam.* Seneq., epist. 91. *Voyez* la lettre rapportée à la fin du livre précédent ; — 2° Menestrier cite en marge de son livre cette phrase de Pline, qui n'est nullement applicable à l'incendie de Lugdunum : *Vere et autumno cretiora fulmina, corruptis in utroque tempore æstatis hiemisque causis.* Plin., lib. II, 51 ; — 3° *Cladem Lugdunensem quadragies sestertio solatus est princeps,* etc. Tacit., *Annal.,* lib. XVI, 13 ; — 4° « Les Lyonnais se « trouvèrent tout à coup, en une nuit, surpris d'un tel feu qui tomba du « ciel avec telle violence et ardeur, qu'il consuma de telle façon leur « ville, qu'ensorte que les gens de village, venants le lendemain au marché, « ne savaient pas reconnaître le lieu..... Ces feux célestes sont si soudains « et de telle force et ardeur, qu'ils rendent le fer, le marbre, les rochers « aussi fusibles que le plomb, l'étain, l'huile, la graisse...... Ceux de Lyon « n'avaient point voulu laisser venir chez eux d'apôtres. Aussi attirèrent-ils « l'indignation de Dieu sur eux, qui leur fit voir par ce feu qu'il leur en- « voya du ciel, combien il est dangereux de regimber contre l'éperon. » Claude de Rubys, *Hist. véritable de Lyon,* liv. I, chap. XVI et XVII ; — 5° « Ce n'est pas sans vraisemblance qu'on s'est arrêté à l'idée d'un tremble- « ment de terre et d'un volcan : elle rend compte d'une partie des phéno- « mènes qui ont accompagné l'embrasement de Lyon. Les formidables évé- « nemens sont accompagnés d'accidens si étranges ! un naturaliste italien « leur attribue l'origine de toutes les montagnes...... Il suit de tout ce qui « précède que l'incendie de Lyon ne peut être placé dans la classe des in- « cendies communs.... La terre sur laquelle nous habitons n'est pas tou- « jours un asile sûr pour nous. Les sels végétaux et animaux introduits « avec l'air, l'eau et le feu, dans le sein de la terre, rencontrent les sels, « l'air, l'eau et les feux souterrains ; ils mettent en action les minéraux. « Tous ces détails réunis jettent du jour sur la théorie des feux souterrains « dans les mines de charbon. Toutes ces causes occasionent des affaisse- « mens qui ont pu agir sur la ville de Lyon. Le sol sur lequel repose une

Mais une chose positive c'est que la nouvelle de cet incendie se répandit subitement dans tout l'empire. Elle produisit parmi les Gaulois une sensation très-forte qui contribua beaucoup aux événemens que nous allons raconter.

Deux catastrophes semblables, dont l'une était due au hasard ou à l'imprudence de quelques Lyonnais, et l'autre à la scélératesse du prince qui régnait alors, servirent à nourrir l'agitation des esprits et réveillèrent dans nos contrées des espérances superstitieuses [1]. Un incendie affreux avait détruit les deux tiers de Rome. On calcula qu'il avait commencé le même jour du même mois où

« grande ville s'affaisse tout à coup; qu'il s'affaisse seulement d'un pied, ou « de quelques pouces, on comprend que cet affaissement ne saurait être « aussi régulier que celui des trapes d'un théâtre...... Les malheureux « habitans de cette ville, plongés dans les bras du sommeil, sont réveillés « avec effroi par un mouvement subit qui cesse au moment qu'ils le res- « sentent; le bruit les trouble, les flammes les éblouissent, etc., etc. » *Mémoire de M. de la Tourette.* Ce mémoire sur l'incendie de Lugdunum, par combinaisons chimiques, a 42 pages; il est inséré dans les *Archives du Rhône;* — 6° « Le subit incendie de Lugdunum a jeté la plupart des his- « toriens dans bien des inepties, pour en expliquer la cause qu'on eut pu « savoir au juste, si Sénèque eût eu moins envie de briller par une des- « cription emphatique...... Quelques années après ce désastre elle fut en « état de tenir tête à Julius Vindex et à Galba, qui s'étaient révoltés « contre Néron. » Poullin de Lumina, *Histoire chronologique de Lyon;* — 7° « En descendant, je visitai le faubourg de Saint-Irénée. Le maçon n'y « peut fouiller sans trouver en morceaux la grande ville romaine qui autre- « fois croula dans les flammes. Elle tomba pleine de palais, elle se relève « en chaumières; les débris des monumens élevés par les maîtres du monde « forment de modestes abris, mélange bizarre de terre et de marbre, de « bois de cèdre et de chaume. » Marchangy, *Tristan le Voyageur.*

[1] Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. III.

Brennus et ses compagnons avaient brûlé jadis la ville de Romulus. On doit se faire une idée de l'effet que produisit dans les Gaules l'incendie de Lugdunum qui arriva quelques mois plus tard. En vain Néron vint au secours des habitans de notre malheureuse cité et leur accorda une gratification de quatre millions de sesterces [1] pour les aider à réparer leurs pertes. Cette libéralité, qui n'était qu'un juste retour, puisque les Lyonnais avaient jadis offert la même somme à l'empereur ou au sénat, dans un moment de détresse de l'empire [2], n'empêcha pas les mouvemens secrets des peuples gaulois. Tandis qu'on travaillait avec ardeur à la reconstruction de Lugdunum et qu'on faisait sortir cette ville de ses cendres aussi resplendissante que jamais, toutes les Gaules se préparaient à détrôner le plus odieux des tyrans.

Le Gaulois Caius Julius Vindex gouvernait alors la province Lugdunaise avec le titre de propréteur. Il était aquitain d'origine : le sang bouillant des climats méridionaux donnait à ses actions quelque chose de chevaleresque ; il avait tout ce qui en impose à la multitude ; il était riche et puissant, il était de lignée royale, suivant l'expression des historiens ; il appartenait par conséquent à la plus haute noblesse de son pays. Les sollicitations de

[1] 820,000 francs.

[2] Cladem Lugdunensem quadragies sestertio solatus est princeps, ut amissa urbi reponerent. Quam pecuniam Lugdunenses antè obtulerant turbidis casibus. TACIT., lib. XVI, 13.

Claude auprès du sénat de Rome avaient fait entrer dans sa famille la dignité consulaire. Son mérite personnel était grand : il avait montré du courage et de l'intelligence au milieu des combats. Malgré la cruauté soupçonneuse du monstre qui bouleversait l'empire, Julius Vindex était arrivé aux rangs supérieurs parmi les Romains : ces titres avaient malheureusement étouffé dans son cœur les germes de liberté qu'auraient fécondés sans doute les souvenirs glorieux de sa patrie.

Cependant, durant un assez long séjour à Rome, il avait assisté à toutes les orgies sanglantes de l'empereur : de là cette profonde indignation qu'il rapporta dans nos contrées. Il sut la communiquer à tous les nobles de la province Lugdunaise. Il les harangua avec chaleur; son éloquence détermina l'insurrection [1] : Arvernes, Edues, Séquanes, tous furent enflammés d'une ardeur inouie [2]. Mais, à la honte peut-être de ces Gaulois généreux, il ne s'agissait point d'un soulèvement national contre Rome et du rétablissement de la liberté. Les Gaules étaient alors éclairées; les arts, les lettres et les sciences y brillaient du plus vif éclat; les habitans jouissaient des bienfaits de la plus haute civilisation : ils auraient pu redevenir libres sans retomber dans la barbarie. Dès lors ils élevaient des barrières éternelles contre les invasions des hordes septen-

1 L'an 68 de l'ère chrétienne.

2 Pars nobilissima simulque validissima, Sequani, Ædui et Arverni, vindicem sequebatur. Tacit. *Ann.* lib. xvi supp. 78.

trionales. Comme nous l'avons vu, le génie d'Auguste, ses institutions civiles et militaires avaient rendu impossible le retour de l'antique indépendance. Les nobles de nos provinces ne voulaient que changer de maîtres et non briser leurs fers. Toutes les révoltes des Gaulois présenteront désormais le même caractère jusqu'à l'invasion des Barbares; et même, après les conquêtes de ceux-ci, les institutions romaines auront encore beaucoup d'influence. Les lois du grand peuple étaient comme ses monumens.

Les conjurés choisirent pour nouvel empereur Sergius Sulpicius Galba. Ils s'occupèrent en même temps de faire entrer dans leur ligue toutes les grandes cités des Gaules. Vienne fut une de celles qui embrassèrent le parti des nobles Gaulois avec le plus vif empressement [1]; mais les présens de Néron étaient encore trop récens pour que Lugdunum les eût oubliés : cette ville, qui sortait à peine de ses ruines, lui resta fidèle et résista à toutes les tentatives de séduction [2]. Vindex qui l'avait habitée comme gouverneur, y faisait afficher ses proclamations jusques dans nos temples : il aurait peut-être réussi, avant le triste accident qui causa sa mort, si son entreprise avait eu un but plus décidé. Seule, parmi les grandes cités tran-

1 Viennenses verò Vindicis partibus se immiscere, ut municipalia adversus Lugdunenses odia licentius persequerentur. Tacit. *Ann.* lib. xvi, supp. 78.

2 Infensa Lugdunensis colonia et pertinaci pro Nerone fide.

Tacit., *Loco citato.*

salpines, la colonie lugdunaise soutint ouvertement celui qu'elle nommait son bienfaiteur [1].

Vienne, éloignée de Lugdunum de cinq lieues seulement, et séparée du territoire de la cité lugdunaise par le seul lit du Rhône, se livra avec plus de passion à son zèle pour Galba, en apprenant que les Lyonnais n'abandonnaient pas la cause de Néron [2]. Les Viennois osèrent même venir assiéger Lugdunum à peine reconstruit, pour satisfaire, au rapport de Tacite, de petites jalousies municipales. Il faut se transporter dans ces temps anciens et bien étudier les localités pour concevoir ces querelles entre voisins.

Les deux villes se trouvaient dans une position très-agréable : toutes deux avaient été embellies par les Romains; toutes deux jouissaient de très-grands priviléges. Vienne avait pour elle son antiquité, la noblesse de son origine et la fière indépendance de ses Allobroges. Lugdunum était plus riche, parce que ses habitans étaient plus livrés au commerce : ses trésors avaient fait pencher la balance de son côté; et Vienne, qui se rappelait que ses propres habitans chassés par les Allobroges des montagnes, avaient agrandi sa rivale, ne lui pardonnait point d'être la métropole de l'occident. Pour dire la vérité toute entière, Vienne était devenue un lieu de plaisance pour

[1] Thierry, *Histoire des Gaulois*.

[2] Voyez dans la dernière partie de cette histoire les nouvelles inimitiés de ces deux villes pendant la révolution française.

les sénateurs romains, tandis que Lugdunum avait dans l'empire toute l'influence politique d'une puissante capitale.

Il n'est donc plus étonnant que les Viennois aient profité des troubles de la Gaule, sous le règne de Néron, pour humilier et affaiblir leurs voisins. Ils réussirent parfaitement [1] : Galba, dont ils avaient embrassé le parti, fut nommé empereur. Le décret qui l'éleva à cette place éminente, mais dangereuse, lui arriva à Narbonne en même temps que la nouvelle de la mort de Néron. En s'approchant de nos contrées, il démentit, d'une manière tout-à-fait impolitique, la réputation de douceur et de sagesse qu'il avait acquise pendant son gouvernement de l'Ibérie. On le vit embrasser toutes les petites passions des cités qui l'avaient soutenu; il distribua aux unes et aux autres des grâces ou des châtimens, suivant qu'elles s'étaient montrées favorables ou défavorables à sa cause.

Vienne fut la mieux partagée dans ses faveurs: il lui prodigua les titres, les libertés, les exemptions de tributs. Il frappa les Lyonnais de peines ignominieuses ou fiscales : il confisqua leurs revenus; il diminua leur territoire, restreignit leurs

[1] Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam proximum bellum accenderat : multæ invicem clades, crebrius infestiusque quam ut tantum propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ, in fiscum verterat. Multus contrà in Viennenses honor : undè æmulatio et invidia, et uno amne discretis connexum odium.
TACIT., *Hist.* lib. I. 65.

priviléges; il aurait fait lui-même raser leurs murailles si ses affaires ne l'eussent appelé promptement à Rome. Ainsi ce vieillard imprudent, au lieu de rétablir dans l'empire la paix dont il avait besoin, et l'harmonie parfaite entre les cités, jeta sur son passage dans les Gaules des semences de haines éternelles. Ces mesures devaient causer plus tard de malheureuses réactions. Déjà elles faisaient naître la fureur des partis. Les populations se divisaient en portions séparées qui portaient des dénominations différentes, signes avant-coureurs des guerres civiles et causes principales des envahissemens.

Déjà de toutes parts couraient des bruits sinistres, inventés ou envenimés par les mécontens; surtout par les habitans de Lugdunum, obstinés plus que jamais dans leur amour pour la mémoire de Néron. Les injustices d'un prince âgé, peut-être mal conseillé, leur faisaient regretter un tyran. Vitellius, homme méprisable, profita de ces dissensions funestes pour renverser Galba. Les légions romaines, cantonnées dans les Gaules, parce qu'on n'avait pas su y créer une milice urbaine convenable pour y défendre les citoyens et les propriétés, commençaient à profiter des troubles de l'empire et même à les faire naître pour piller nos provinces. Les soldats devinrent, dès cette époque, les soutiens intéressés sur lesquels s'appuyèrent tous les ambitieux qui surent les acheter. De là, pendant plusieurs siècles, un gou-

vernement militaire, pour ne pas dire une anarchie, le pire de tous.

Les légions de la Germanie portèrent Vitellius au souverain pouvoir [1]. A cette nouvelle, l'épouvante se répandit au milieu des provinces attachées à Galba ; elles se repentaient d'avoir imprudemment secondé les vexations d'un vieillard dont le caractère était peu propre à gouverner l'empire dans des circonstances aussi difficiles. Chaque bourg, chaque cité étaient abandonnés par les garnisons ; mais surtout par les magistrats impériaux qui couraient se mêler aux rangs des soldats à qui tout promettait la victoire.

Junius Blésus, gouverneur de Lugdunum, pressé par les habitans qui avaient de justes motifs d'abhorrer le prince qui les avait humiliés, se rangea du côté de Vitellius, n'ayant point de meilleur parti à choisir. La légion italique et la cavalerie taurinienne, cantonnées dans nos murs, brisèrent les images de Galba.

La république appartenait désormais aux soldats : aussi des populations entières, timides et tremblantes accouraient au devant des lieutenans de Vitellius et de son armée, pour calmer leur ressentiment ou implorer leur protection. Ces bassesses, qu'aurait dû remplacer une résistance nationale et vigoureuse, décidèrent du sort de l'état : l'audace des légionaires n'eut plus de bornes ;

[1] L'an 69 de l'ère chrétienne.

depuis le Rhin jusqu'à Lugdunum, toutes les cités devinrent leurs tributaires. La ville d'Autun fut ruinée.

Valens, lieutenant du nouvel empereur, réunit à ses troupes, de sa propre autorité, toutes celles qu'il trouva à Lugdunum. Sa présence réveilla l'animosité des Lyonnais contre les Viennois. L'injure faite par ces derniers était récente; les Lyonnais ne l'avaient pas oubliée, et le ressentiment qu'ils en éprouvaient était d'autant plus vif que leurs voisins jaloux n'avaient pas eu honte de les attaquer immédiatement après le grand incendie. Aussi à peine Valens était-il arrivé dans nos murs, que les Lyonnais le reçurent avec le plus grand enthousiasme. Ils le fêtaient de mille manières; ils entouraient les soldats; il les excitaient, par toute sorte de moyens de séduction, au bouleversement total de la cité Viennoise [1].

Ils représentaient avec chaleur : « Que cette « ville n'avait jamais eu qu'une amitié feinte pour « le peuple romain ; qu'elle avait toujours profité « des circonstances malheureuses, telles que les « guerres civiles et l'éloignement des légions oc- « cupées contre les Barbares, pour chasser les « citoyens de la république, pour introduire dans « ses murs les féroces montagnards de l'Allobro- « gie ; que si les Viennois étaient paisibles depuis

[1] Igitur Lugdunenses exstimulare singulos militum, et in eversionem Viennensium impellere. Tacit., *Hist.* lib. I. 65.

« quelques années, c'était plutôt par intérêt que « par reconnaisance; que cette soumission apparente était due aux richesses énormes que les « sénateurs romains y dépensaient tous les ans. »

Ils ajoutaient : « Que Vienne avait assiégé leur « colonie à peine renaissante, en haine des soldats « romains qui l'avaient fondée, et parce que les « Lyonnais s'étaient toujours empressés d'offrir à « l'état, dans les momens difficiles, et leurs for- « tunes et leurs personnes. Que c'était certaine- « ment dans l'intention de bouleverser l'empire « et de se rendre indépendans, que les Viennois « avaient soutenu Vindex et levé des légions pour « le service de Galba [1]. »

Après tous ces motifs de haine, les Lyonnais faisaient sonner bien haut les considérations de pillage [2] : dans leur ressentiment ils exaltaient la richesse de Vienne, le butin en or et en argent, en tissus précieux, en denrées de toute espèce, qu'y trouverait la brave armée de Valens. Bientôt ne se bornant plus à des insinuations secrètes, mais enhardis par les dispositions favorables que montraient les soldats à exécuter leurs projets de vengeance, les Lyonnais éclatèrent en provocations ouvertes et publiques :

« Allez nous venger, leur disaient-ils, allez

1 Obsessam ab illis coloniam suam, adjutos Vindicis conatus, conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ. Tacit., *Hist.* lib. I. 65.

2 Et ubi causas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ ostendebant. Id. *Loco citato.*

« venger la république et anéantir ce foyer de la « guerre des Gaules. Tout y est étranger et ennemi. « Quant à nous, braves citoyens, ne formons-nous « pas une colonie romaine ? Ne faisons-nous pas « encore partie essentielle de votre armée ? Son« gez que nous avons toujours partagé votre bonne « et mauvaise fortune : si votre généreuse entre« prise échouait, voudriez-vous nous laisser à la « merci de voisins jaloux et furieux [1] ? »

Ces discours et mille autres semblables échauffèrent tellement le soldat, qu'au moment où les chefs ordonnèrent le départ, ils ne croyaient plus possible de sauver la ville de Vienne. Les habitans de cette cité connaissaient le danger de leur situation : on les vit accourir sur la route avec tout l'appareil religieux des supplians ; ils se jetèrent aux genoux des soldats ; ils s'attachèrent à leurs armes, à tous leurs pas [2] ; ces prières, ces pleurs commencèrent à produire leur effet. Pour achever de fléchir l'armée, Valens fit distribuer aux soldats, au nom de la cité viennoise, trois cents sesterces par tête [3]. Ce fut surtout en entrant dans

1 Irent ultores, exscinderint sedem Gallici belli : cuncta illic externa et hostilia ; se coloniam romanam et partem exercitûs et prosperarum adversarumque rerum socios : si fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.

Tacit., *Hist.* lib. I. cap. 65.

2 Thierry, *Histoire des Gaulois.*

3 Haud ignari discriminis sui Viennenses, velamina et infulas præferentes ubi agmen accesserat, arma, genua, vestigia prensando flectere militum animos. Addidit Valens tricenos singulis militibus sestertios.

Tacit., *Hist.* lib. I cap. 66.

cette ville, construite en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, embellie d'arcs de triomphe supérieurement sculptés, de temples de marbre parmi lesquels brillait celui d'Auguste et de Livie, enrichie de superbes portiques et d'un théâtre somptueux, que les légions sentirent toute l'importance d'une colonie si brillante. Elle n'était coupable que des fautes qui se commettent si facilement dans les guerres civiles; les autres griefs avaient été beaucoup exagérés. Aussi les représentations du général pour qu'on ne la détruisît pas, pour qu'on n'égorgeât point ses habitans furent écoutées favorablement.

Cependant, pour satisfaire en partie l'animosité des Lyonnais qui avaient été d'un si grand secours aux soldats fatigués de Valens, une peine publique fut infligée aux Viennois : on les désarma, et chaque propriétaire un peu riche fut tenu de fournir des provisions de toute espèce. Mais les habitans de Lugdunum qui n'étaient pas satisfaits d'une aussi faible réparation, après le siége un peu désastreux qu'ils avaient soutenu contre leurs voisins, répandirent sourdement le bruit que Valens s'était laissé gagner par une grosse somme d'argent. Quoi qu'il en soit, la ville de Vienne lui dut son salut.

De cette cité allobrogique, Valens gagna les Alpes par la route de Cularo, et termina la guerre en Italie, dans un seul combat. Othon, vaincu, se perça de son épée, et le sénat de Rome reconnut Vitellius pour maître.

Cet empereur dont les mœurs dissolues et le caractère indolent sont justement flétris dans l'histoire , était encore sur les confins de la province lugdunaise. Après avoir complété, par des levées faites dans les Gaules , les six légions qu'il laissait sur le Rhin ; après avoir remis le commandement général à un de ses lieutenans, il s'approcha de Lugdunum, à la tête d'une division considérable de l'armée britannique, et suivi d'une multitude de Belges volontaires. Il était dans nos murs lorsqu'il apprit le triomphe de sa cause et la mort d'Othon. Il resta plusieurs jours au milieu des Lyonnais dont les grandes richesses convenaient parfaitement à ses débauches et à ses prodigalités. Durant son séjour, on le vit assister très-souvent aux combats de gladiateurs que les habitudes guerrières de ce temps-là avaient rendus fréquens. Vitellius était passionné pour ce genre de spectacle ; lorsque la cité n'en pouvait faire la dépense, il le donnait à ses frais.

De Lugdunum il se rendit à Vienne, où il séjourna quelque temps, soit pour humîlier les Allobroges, soit pour rétablir le calme dans leur cité principale qu'on croyait toujours mal disposée. Enfin Vitellius franchit les Alpes, et se dirigea vers Rome avec son armée.

Mais il avait, comme son prédécesseur, laissé dans les Gaules des germes de division et de révolte. La guerre civile qui l'avait porté sur le trône menaçait déjà de l'en faire descendre ; une

insurrection des Bataves lui annonçait un orage qui grondait au loin. La force ayant remplacé le droit dans un aussi vaste empire, le sort des malheureux sujets se trouvait entre les mains des légions; tout ambitieux pouvait devenir empereur. Il n'était possible d'obtenir un peu de tranquillité que sous un prince ferme et sage. Ce fut de l'orient qu'il arriva.

Pendant que tout contribuait à établir à Rome un nouveau pouvoir, Civilis travaillait à réunir dans une même indépendance les Gaules et la Germanie. Lugdunum perdait beaucoup de son antique splendeur, au milieu de ces secousses toujours renaissantes : les communications avec la capitale du monde étaient sans cesse interrompues; la confiance s'évanouissait chaque jour; le commerce languissait; on ne créait plus rien dans les arts ni dans les sciences, parce qu'on n'avait plus d'avenir : enfin le parti Vitellius en Italie succomba, non sans une vigoureuse résistance. Rome était le théâtre de luttes sanglantes, pendant lesquelles le Capitole fut incendié : Vespasien fut proclamé empereur sur des monceaux de cadavres, comme dans une ville prise d'assaut.

La nouvelle de toutes ces catastrophes vint alimenter dans nos contrées l'agitation déjà violente des esprits. Comme on l'a toujours remarqué dans les révolutions, des hommes en haillons couraient çà et là, répandaient mille bruits sinistres; la terre gauloise semblait enfanter des monstres

pour effrayer les honnêtes gens. Tout ce que la société avait de plus corrompu ne craignait pas de se montrer au grand jour; les lois étant silencieuses, le crime paraissait à découvert. Dans Lugdunum on annonçait des meurtres, le pillage, un nouvel incendie. On vit alors de toutes parts les Druides sortir des retraites sauvages où la persécution de Claude les avait relégués, et paraître en triomphe dans les villes avec les bardes, les chants prophétiques, les immolations humaines, et l'attirail ressuscité du vieux fanatisme [1].

Donnant aux idées qui travaillaient la multitude l'autorité de leurs paroles infaillibles, ils annonçaient au nom du ciel [2] : « Que l'empire « romain était fini ; que l'empire gaulois commen« çait, et que l'heure était venue où la possession « des choses humaines devait passer aux nations « transalpines [3]. »

1 *Voyez* Tacite et l'*Histoire des Gaulois*. Ce tableau des Gaules peut donner une idée de l'état de Lugdunum à cette époque : c'est dans ces temps de désordre que la décadence de notre ville, pendant la domination des Romains, a commencé.

2 C'est ainsi que de nos jours des Druides d'une autre espèce nous annoncent une nouvelle révolution, évidemment démentie par le bien-être du plus grand nombre. Les révolutions ne se font que quand les heureux sont en minorité.

3 Audita interim per Gallias Germaniasque mors Vitellii duplicaverat bellum. Nam Civilis, omissâ dissimulatione, in populum romanum ruere...... Sed nihil æquè, quàm incendium Capitolii, ut finem imperio adesse crediderent, impulerat. « Captam olim à Gallis urbem ; sed integrâ jovis sede man« sisse imperium. Fatali nunc igne, signum cœlestis iræ datum, et posses« sionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi, » superstitione vanâ Druidæ canebant. TACIT. *Hist.* lib. IV. cap. 54.

Ils cherchaient à tirer un grand parti des superstitions populaires, en proclamant partout : « Que le Capitole de Rome et le temple de Jupiter « venaient d'être incendiés. Que jadis les Gaulois « avaient mis à feu et à sang l'orgueilleuse Rome; « mais qu'ils n'avaient pu anéantir entièrement « le peuple romain, parce que le séjour du sou- « verain des dieux était demeuré intact au Capi- « tole; qu'aujourd'hui c'était bien différent : les « flammes avaient dévoré ses autels, signe certain « du courroux de Jupiter et de la fin du grand « empire. Que d'ailleurs, les généraux gaulois « qui se trouvaient actuellement en Italie, avaient « délibéré entre eux et déclaré qu'ils ne per- « draient pas de vue les intérêts de leur patrie; « qu'il y aurait de la lâcheté à ne pas seconder « leurs efforts. »

Ces clameurs produisirent peu d'effet sur la multitude. Les Gaulois n'étaient plus cette nation avide de gloire et de liberté : le découragement s'emparait promptement de leurs esprits, et les grandes choses n'entraient plus dans le caractère national. Il n'y eut qu'un petit nombre d'ambitieux qui cherchèrent à profiter de cette révolution passagère. Tout près de la province Lugdunaise, Julius Sabinus montra que les chefs n'agissaient que dans leur unique intérêt et non dans celui du peuple gaulois. Avec de fastueuses promesses, Sabinus était parvenu, sans beaucoup d'efforts, à soulever ses compatriotes. Il avait

brisé les statues des empereurs, les tables où les traités mutuels étaient consignés, en un mot tous les monumens de l'alliance gauloise avec les Romains. Agissant pour lui seul, il fut abandonné par l'opinion publique : sa révolte contre le peuple romain n'eut qu'un médiocre résultat. On connaît le généreux dévouement de sa femme Eponine et leurs communs malheurs [1].

Ces tentatives infructueuses de Sabinus, pour s'emparer du pouvoir dans sa patrie, donnent une idée de l'égoïsme qui dominait à cette époque presque tous les nobles gaulois. D'un autre côté les divisions de partis, comme dans nos temps modernes, avaient détruit la bonne intelligence entre les classes moins élevées. Leur indépendance fut encore perdue et la cause de Rome gagnée. Les cités qui, comme Lugdunum, avaient besoin d'une tranquillité parfaite pour prospérer, ne jouissaient ni des bienfaits d'une sage liberté ni des heureux fruits d'un gouvernement paternel.

Cependant la nouvelle des dissensions qui troublaient nos provinces produisit à Rome la plus vive inquiétude. Il est vrai que la renommée les exagérait beaucoup. Vespasien, qui était enfin arrivé au pouvoir suprême, porta ses regards vers les Gaules. Deux généraux illustres,

[1] Tacite, *Hist.* — Thierry, *Histoire des Gaulois.* — Mezerai, *Histoire de France.* — Crévier, *Hist. des empereurs.* — Gibbon, *Décadence de l'empire romain.* — Tillemont, *Hist. des empereurs.* — Ségur, *Histoire de France.* — Menestrier, *Histoire consulaire de la ville de Lyon.*

Gallus et Céréalis, furent désignés pour commander l'un la Haute, l'autre la Basse-Germanie; et comme on craignait qu'ils ne fussènt pas en état de soutenir le poids d'une guerre aussi importante, il fut convenu que le fils même de l'empereur se rendrait auprès d'eux en passant par Lugdunum.

Domitien s'arrêta dans notre ville[1], car il y reçut la nouvelle d'une victoire complète que Céréalis venait de remporter sur les troupes de Civilis. Celles-ci étant en pleine déroute, les Gaulois rentrèrent dans le devoir. Mais le fils de l'empereur, pendant son séjour à Lugdunum, ne donna pas l'exemple de la soumission : il écrivit en secret à Céréalis pour l'engager à lui céder le commandement des légions, dans le dessein de se faire nommer chef de l'empire, et même de déclarer la guerre à son père. Céréalis étant demeuré fidèle, Domitien affecta de se tenir pendant quelque temps éloigné des affaires, afin de dissiper entièrement les soupçons qu'on eût pu former contre lui. Il se tourna tout entier du côté des belles-lettres, affectant une grande retraite et une grande régularité de mœurs. Quelques mois après, une circonstance particulière commença à mettre au jour son caractère naturellement féroce et hypocrite : il facilita avec un zèle extraordinaire une recherche ordonnée par Vespasien, dans cha-

[1] L'an 70 de l'ère chrétienne.

cune des cités gauloises, contre ceux qui avaient joué un rôle marquant parmi les compagnons de Civilis.

Pendant ce temps-là, Lugdunum, habité de nouveau par les grands personnages de l'empire, retrouva quelque splendeur. En peu d'années toutes les traces de son incendie furent effacées : mais cette cité partageait d'une manière évidente l'état d'avilissement et de décadence de toutes les Gaules. Ce fut en vain que quelques années après, le siècle des Antonins fit régner la paix sur la terre; Lugdunum ne retrouva plus l'éclat dont il avait brillé sous Auguste. Les guerres civiles venaient de moissonner les populations industrieuses et commerçantes; les réactions, toujours nuisibles à tous les partis, avaient tari les sources de richesses. Cette situation physique et morale des Lyonnais, à cette époque reculée, explique peut-être les rapides progrès que le christianisme fit alors parmi eux.

Ici, en effet, commencent de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes et de nouveaux usages. Nous entrons dans une carrière historique des plus remarquables : nous nous trouvons aux sources de notre destinée actuelle.

Une partie des habitans de Lugdunum avait tout perdu; mais leurs institutions particulières s'étaient enrichies du code immortel de la morale évangélique. Les pauvres et les malheureux ne trouvant plus de bonheur dans les liens

de la société, se réfugiaient dans les douces lois de l'humanité. Chose digne de l'attention des philosophes, c'est qu'au moment où le luxe et la corruption des riches ébranlaient davantage chaque jour l'empire romain, la religion des pauvres se préparait à sauver ses débris. On aurait dit que la civilisation romaine, la construction des grandes routes sur toute la surface du globe n'avaient pas d'autre but que l'établissement du christianisme dans l'univers; afin que le bien-être moral remplaçât le bien-être physique, lorsque les passions de l'homme finiraient par le détruire. Car ce fut pendant le fracas de la guerre, au milieu des révolutions horribles qui bouleversaient les Gaules, que le christianisme répandit sa douce influence sur la terre lugdunaise. C'est à ces temps désastreux qu'on peut faire remonter l'histoire de l'Église de Lyon [1]. Les troubles d'Orient avaient fait déserter les Juifs de la Grèce; la grande renommée de Lugdunum les avait attirés dans nos murs pour y faire le commerce. Les disciples des apôtres les y avaient suivis : leur plus grand miracle fut de n'en point faire pour établir leur doctrine céleste pendant les guerres des révolutions.

Il est vrai que cette doctrine était celle de la véritable liberté; et qu'elle s'offrait comme l'asile de

[1] Dans notre siècle où l'on peut enfin écrire la vérité, l'histoire civile et l'histoire ecclésiastique de Lyon doivent être confondues : les institutions civiles et les institutions religieuses ont trop influé les unes sur les autres pour les séparer. Aucun historien n'avait encore réuni ces deux parties essentielles de l'histoire de Lyon.

toutes les misères. Elle n'aurait jamais pu s'établir au commencement dans le cœur des grands de la terre : corrompus par les richesses ou par les faveurs, amollis par les délices, comment leur eût-il été possible, sans de puissans motifs d'intérêt, de passer subitement d'une vie de jouissances mondaines à une vie de privations, d'une condition fière et arrogante à un état d'humilité parfaite ? Jamais le riche sibarite ne se serait abaissé à recevoir d'un esclave le titre de frère; jamais il n'aurait pu se résoudre à n'avoir qu'un cœur et qu'une ame avec les fidèles; à mettre tout en commun avec eux, à mépriser les trésors de la terre, à pratiquer le bien sans ostentation, à supporter toute sorte d'épreuves avec patience, enfin à être un modèle de bonté et de désintéressement.

La pratique de ces vertus était douce et facile aux malheureux : sans cesse tourmentés dans le monde, quel bonheur pour eux d'espérer une vie meilleure ! Traités comme des brutes par leurs maîtres ou par les chefs de l'empire, ils se réfugiaient dans le sein d'une religion consolatrice; ils retrouvaient des amis, des égaux, des frères, des soutiens au milieu de leurs chapelles souterraines. Ils y trouvaient surtout un Dieu qui avait revêtu les signes de l'humanité au milieu de ses apôtres, pour montrer qu'une égalité parfaite était la base de sa doctrine.

Dans les réduits obscurs où se réunissaient nos premiers chrétiens, tout portait l'empreinte

d'une providence qui veillait sur l'homme avec une constante sollicitude. « L'évangile, dit un des philosophes modernes les plus distingués [1], expliquait à l'homme le profond mystère de sa propre destinée, lui découvrait son auguste origine, la noble perspective de son avenir, le but de son existence passagère. L'évangile donnait à la morale le code le plus complet et en même temps le plus admirable, consacrait tous les liens sociaux, épurait toutes les affections, conférait un prix à toutes les actions vertueuses, créait à l'infortune une dignité nouvelle, consolait toutes les douleurs, récompensait tous les sacrifices, immolait toutes les passions, inspirait tous les genres d'héroïsme; il changeait enfin toute l'humanité pour la rendre plus heureuse. »

On ne voyait point alors comme aujourd'hui cette classe moyenne, instruite, commerçante, qui compose en grande partie la société française actuelle; classe tranquille, ennemie des révolutions, qui empêche tout à la fois les envahissemens d'une aristocratie ambitieuse, et les soulèvemens d'une populace sans frein. L'empire romain était composé de grands seigneurs qui possédaient toutes les propriétés, et qui habitaient des palais plus resplendissans que les temples des dieux. L'empire romain était en même temps composé d'une vile populace, véritable

[1] De Gérando, *Systèmes de philosophie.*

fange des nations conquises, que l'état nourrissait très-souvent avec son trésor, et amusait dans le cirque avec des combats d'animaux féroces ou de gladiateurs. Au milieu de ces deux extrêmes, il existait une foule de malheureux formés en grande partie de ceux que les guerres avaient rendus esclaves, et des citoyens que les pillages fréquens avaient ruinés! ce fut dans leur rang que le christianisme planta sa bannière. Deux siècles après il fallut que le christianisme montât sur le trône pour que les riches devinssent chrétiens: ils ne le devinrent en effet dans la suite que pour plaire au prince qui en avait fait par politique la religion de l'état.

Tel est le tableau de notre Église primitive. Ces considérations étaient nécessaires, parce que le christianisme a joué un grand rôle dans l'histoire de Lyon. Nous tirerons de ces considérations et de l'expérience des siècles cette conséquence utile: toute doctrine qui élèvera l'homme au dessus des faiblesses de son espèce, qui le rendra libre, qui anoblira et agrandira son être, aura toujours plus de stabilité que les autres institutions. Sous tous ces rapports, le christianisme portait dès son origine le sceau de l'immortalité: aussi après deux mille ans, malgré les ravages des barbares, les révolutions toujours renaissantes, la chute complète des empires, les schismes, les hérésies, et même la corruption ou les crimes de ceux qui étaient dépositaires d'un code aussi précieux, il

est arrivé jusqu'à nous dans toute sa pureté. Les formes du culte pourront changer comme elles l'ont fait très-souvent; mais le fond, mais la morale de l'évangile est éternellement immuable. Le genre humain aurait déjà atteint le plus haut degré de bonheur, si les hommes ne cherchaient à faire de ce code sublime un instrument de leur ambition.

SOMMAIRE DU DOUZIÈME LIVRE.

L'histoire de Lugdunum offre peu d'événemens remarquables sous le règne tranquille de Vespasien et de Tite. Domitien ressuscite la tyrannie : ses fureurs contre les vignes de nos contrées. Épigrammes des Gaulois à ce sujet. Règne de Trajan. Embellissemens remarquables que Lugdunum doit à ce grand prince. Forum magnifique ; sa description ; son écroulement dans le neuvième siècle : sensation très-vive que cet événement produisit dans le moyen âge. Notice sur Adrien, successeur de Trajan, et appelé à juste titre le restaurateur des Gaules. Il continue l'âge d'or de l'empire romain. État de Lugdunum sous le règne des Antonins. Sacrifice taurobolique fait dans notre ville pour la conservation d'Antonin le pieux. Détails historiques sur le taurobole. Dissertations des savans. Paradoxe d'un jésuite. Description de l'autel et de la cérémonie taurobolique. Rapports de cette régénération de sang avec le baptême des chrétiens. Rivalité entre les ministres du paganisme et les fidèles de la religion chrétienne. Accusations réciproques. Nécessité, pour les expliquer, de remonter au premier établissement du christianisme à Lugdunum. Pothin et ses disciples ; traditions nombreuses sur cet évêque. Origine grecque de l'Église de Lyon. Les chrétiens sont d'abord confondus avec les juifs. Causes principales de la persécution qui eut lieu à Lugdunum sous le règne de Marc-Aurèle.

LIVRE DOUZIÈME.

VESPASIEN et Tite furent tellement occupés aux guerres de la Judée, et les Gaules furent si tranquilles sous leur empire, qu'on ne trouve rien sous le règne de ces deux empereurs qui appartienne à l'histoire de Lugdunum. On a souvent répété que les siècles de tranquillité publique ne sont pas les plus féconds pour l'historien. La tyrannie et ses tristes ravages reparurent sous Domitien [1]. Ce prince, aussi absurde que cruel, effrayé de l'esprit de révolte que suscitait dans l'empire une grande disette de blé, fit arracher toutes les vignes des Gaules [2]. Nos contrées durent en souffrir beaucoup, car de tout temps le territoire de Lugdunum avait été favorable aux établissemens de vignobles. On se vengea d'un tel acte de démence par des épigrammes : c'est la seule vengeance que des peuples faibles et dégénérés puissent tirer du plus féroce despotisme. On fit, à l'occasion de cet édit de Domitien, un distique

[1] L'an 92 de l'ère chrétienne.

[2] Que penser de ceux qui osent écrire que la vigne n'a été plantée dans les Gaules que sous le règne de Probus ?

dans lequel la vigne lui parle ainsi : « Quand tu « m'arracherais jusqu'à la racine, je produirais « encore assez de vin pour les libations du sacri- « fice où César sera immolé [1]. »

Cette prophétie s'accomplit [2]; le vertueux mais trop faible Nerva, succédant à ce monstre, s'associa Trajan [3]. Il se donna par cette association la force qui lui manquait, et releva pour quelque temps la gloire de l'empire. Trajan succéda à Nerva, qui n'avait gouverné l'empire qu'un an et quatre mois. Ce grand prince, digne, sous tous les rapports, des éloges qu'on lui a donnés, embellit Lugdunum de plusieurs monumens; il n'y vint jamais en personne, mais il y envoya plusieurs gouverneurs qui remplirent avec exactitude ses intentions bienfaisantes.

Le fameux forum, dont les débris, encore visibles, ont servi à la construction de quatre de nos églises, attestent la magnificence de Trajan, et sa continuelle sollicitude pour ses sujets. On peut juger par le forum de Rome de ce que pouvait être celui que ce prince fit élever à Lugdunum dans le même temps [4]. Ce grand marché de notre cité servait tout à la fois et pour rendre la justice et pour les foires publiques. Il était environné de hauts portiques, qui, portant les uns sur les

[1] Ségur, *Histoire de France.*
[2] L'an 96 de l'ère chrétienne.
[3] L'an 98 de l'ère chrétienne.
[4] L'an 110 de l'ère chrétienne.

autres, soutenaient des galeries ornées d'un grand nombre de bas-reliefs et de statues [1].

Les marbres particuliers et la pierre de choin [2] dont on se servit pour construire ce monument, lui donnèrent beaucoup de solidité : aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait duré plus de sept cents ans, et qu'il n'ait dû sa chute qu'à un éboulement de terrain. Ce marché, qu'on bâtit à Lugdunum sous le règne de Trajan, ne pouvait aller de pair avec celui de Rome, qui était le grand chef-d'œuvre du célèbre architecte Apollodore, et dont Ammien Marcellin n'a pas craint de dire que c'était le plus bel ouvrage qui fut sous le ciel; qu'il se faisait admirer même des dieux. Mais il fallait que notre forum fût un ouvrage bien remarquable, puisque les auteurs qui ont fait l'histoire du neuvième siècle en ont marqué la chute comme un des événemens désastreux de cette époque. Ce qui mérite encore une attention plus particulière, c'est qu'en rapportant la chute de cet édifice, ils l'ont qualifié d'ouvrage unique, d'ouvrage merveilleux, et dont on doit conserver la mémoire [3].

1 Selon Poullin de Lumina, c'est l'an 98 que le Forum fut construit.

2 Les pierres de choin sont fort dures; elles se polissent comme le marbre. Elles ne sont guères connues hors de notre province. C'est de ces mêmes matériaux dont les Romains se servaient ici plus communément pour bâtir leurs plus grands ouvrages. La plupart des rez-de-chaussées de nos maisons sont construits avec ces pierres et leur doivent leur grande solidité. Voyez la conclusion de cette histoire dans laquelle se trouve une statistique complète de Lyon, dans les temps modernes. Édifices publics, théâtre, Hôtel-de-Ville, Hôtel-Dieu, ponts, chaussées, bourse, etc., etc.

3 Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — Menestrier, *Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon.*

Les restes de cet ancien édifice n'ont pas été tellement dissipés par son écroulement, qu'on ne puisse en découvrir aujourd'hui quelques vestiges. Une tradition, assez bien fondée, nous apprend que la grande église de Saint-Jean et le portail de Fourvières ont été bâtis en partie des débris de ce lieu profane. Il suffit de les examiner avec soin pour convenir de la vérité de cette tradition locale. Les grands blocs de marbre qu'on voit dans les soubassemens de la première église, et les gros quartiers de pierres de choin qui se présentent dans le portail de la seconde, avec quelques morceaux d'inscriptions enclavés dans les murs, sont des vestiges assez bien marqués d'un monument antique. Mais un acte authentique et curieux, fait dans le douzième siècle, nous en a conservé une preuve encore plus certaine.

Quand l'archevêque de Lyon, Jean de Bellêmes ou de Bellemains, et le doyen de la grande église, fondèrent de concert l'église collégiale de Fourvières, à l'honneur de Notre-Dame et de saint Thomas de Cantorbéry, qui avait fait un assez long séjour à Lyon, ils permirent aux nouveaux chanoines, par l'acte de leur fondation, de mettre en œuvre pour leur bâtiment toutes les pierres qu'on déterrerait dans les vignes et dans le terrain qu'ils leur donnèrent. Ils réservèrent pour la grande église les quartiers de pierres de choin [1] et les

[1] Marmorei lapides et illi qui vocantur de chaonio proprii erunt ipsius majoris ecclesiæ. *Act. Ecc. sanct. Joannis.*

blocs de marbre qu'on pourrait trouver. Mais nous reviendrons plus en détail sur ce sujet, quand nous ferons la description des monumens lyonnais du moyen âge [1].

Adrien, fils adoptif et successeur de Trajan, mérite d'être placé ici dans nos annales, à plusieurs titres [2]. Nos médailles antiques nous rappellent le souvenir du voyage qu'il fit dans nos contrées, marchant à pied comme un simple soldat, commandant lui-même ses légions, la tête nue, sans craindre la neige et le froid de nos montagnes pendant un hiver rigoureux. Ce voyage d'Adrien fut très-avantageux à toutes les Gaules en général, et en particulier à la Gaule celtique

[1] La chronique de saint Benigne de Dijon, donnée au public par le père Labbé, nous a conservé quelques circonstances remarquables sur cette partie de notre histoire. Cette chronique nous apprend que l'an 840 de l'ère chrétienne, qui fut marqué par la mort de Louis-le-Débonnaire et par celle d'Agobard, archevêque de Lyon, le forum qui avait subsisté depuis le règne de Trajan jusqu'à cette époque, c'est-à-dire, depuis près de sept siècles, s'écroula, à la grande consternation des habitans. Elle ajoute que cet antique monument, qu'elle appelle ouvrage admirable, dut sa chute, le premier jour de janvier, à des éboulemens de terrain. — La chronique de Verdun ou de Flavigni, qui a été donnée au public par le même père Labbé, s'accorde parfaitement avec celle de saint Benigne. Elle place, dans la même année 840, la mort du trop fameux archevêque Agobard et la chute du forum de Trajan, auquel cette chronique donne le titre de monument respectable. — La chronique de Vezelai rapporte aussi ce même événement, mais elle le défigure en le rapportant. Elle place en 839 la chute de ce marché; elle lui donne le nom de *Forum Veneris*. — Voyez les chroniques et les mémoires relatifs à l'histoire de France. — Nous aurons occasion de citer dans la suite plusieurs passages de cette importante collection.

[2] L'an 120 de l'ère chrétienne.

dont Lugdunum était la métropole. Ce prince, ami des arts, chérissait aussi la justice et recherchait le bien-être de ses sujets. Sous son règne les sciences furent en honneur [1]. Il diminua les impôts dont la Gaule lugdunaise était surchargée. Il lui remit des sommes considérables dont elle était redevable au fisc impérial; et fit en même temps de grandes largesses à quiconque avait quelque titre pour y prétendre. Une médaille de son temps retrace à nos yeux une noble image des bienfaits de cet empereur : nous y voyons la figure de ce prince debout, avec la Gaule à ses pieds, et cette inscription d'un goût tout-à-fait romain, et qui dit beaucoup de choses en deux mots : RESTITUTORI GALLIÆ [2].

Adrien continua donc dans nos climats ce siècle

1 Parmi les savans Lyonnais de cette époque les biographes parlent du suivant :

« Abascantus naquit à Lyon, au commencement du deuxième siècle ; il « s'y rendit célèbre dans l'exercice de la médecine. Galien, qui écrivit « plusieurs années après lui et fort loin de lui, le cite honorablement dans « ses ouvrages; il fait connaître son antidote préparé avec l'euphorbe, « contre la morsure des serpens (*de Antid. lib.* 2, *cap.* 12). Les ouvrages « d'Abascantus ne sont point parvenus jusqu'à nous; on a quelque raison « de croire qu'il les a écrits en grec, langue très-communément employée « alors à Lyon. L'historien des *Lyonnais dignes de mémoire* dit que l'on « peut rapporter sa mort à l'an 180. Nous ne saurions admettre les sup- « positions légères qui portent les auteurs de la *Biographie médicale* à « penser qu'il n'était peut-être pas médecin : la pureté de l'histoire ne doit « point être altérée par des suppositions. On ne sait s'il est le même que « Quintus Abascantus qui érigea une colonne en l'honneur des médecins « de Turin. » *Notice sur Abascantus, par le docteur Trolliet.*

2 C'est grand dommage que le culte d'Antinoüs dépare la vie d'Adrien.

de bonheur, l'âge d'or de l'empire romain, à qui nous devons sans nul doute l'affermissement du christianisme. Il avait fallu des jours de misère pour le faire adopter par les infortunés, mais il fallait des jours de tranquillité pour l'affermir contre les attaques des païens. Le siècle des Antonins devint l'unique et fameuse époque du règne de la philosophie assise sur le trône, selon l'expression de tous les historiens sans passion. Elle donna un second âge d'or au monde, et la Gaule étonnée jouissait, sous un monarque, d'une liberté plus entière et plus fortunée que dans le temps de sa sauvage indépendance [1]. Mais l'action la plus applaudie par les habitans de la province Lugdunaise fut l'adoption d'Antonin [2]. Celui-ci, après Auguste, peut être regardé avec justice comme l'empereur le plus cher à notre cité. Il reste en effet des témoignages bien marqués de l'affection des Lyonnais pour ce prince : la première preuve qui ne subsiste plus que dans quelques restes d'inscriptions antiques, c'est le temple que les habitans de Lugdunum lui consacrèrent au bas de la montagne de Fourvières ; dans le même endroit où est aujourd'hui la place Saint-Jean. L'autel qui accompagnait ce temple fut appelé l'autel des Césars; parce que dans la suite il fut dédié à Marc-Aurèle et à Lucius Verus, enfans adoptifs d'Antonin. L'ancien et premier temple, bâti au

[1] Ségur, *Histoire de France*.

[2] L'an 138 de l'ère chrétienne.

confluent des deux rivières, conserva toujours le titre de temple de Rome et d'Auguste. C'est encore des débris de ces deux temples profanes que la grande église de Saint-Jean fut construite beaucoup plus tard. Mais le célèbre monument que l'on découvrit par hasard, au commencement du siècle dernier [1] sur la montagne de Fourvières, dans une vigne peu élevée au dessus de l'emplacement du théâtre antique, est une preuve plus décisive de l'attachement des habitans de Lugdunum pour l'empereur Antonin.

Ce monument rappelle des cérémonies si singulières et qui avaient tant de rapport avec les cérémonies de régénération chrétienne, qu'il est assez utile de s'y arrêter pour peindre les mœurs de cette époque. Ces détails seront une transition naturelle des rites barbares du paganisme dans sa décadence aux usages beaucoup plus innocens de nos premiers chrétiens. Le monument dont nous voulons parler consiste principalement en une inscription taurobolique [2].

[1] Au mois de décembre de l'année 1704 ; le taurobole dont il est ici question a fait beaucoup de bruit parmi les archéologues. On voit l'autel et l'inscription au musée de Lyon, sous les portiques, vis-à-vis la porte d'entrée et à côté de la salle de la Bourse.

[2] Deux circonstances singulières rendent cette inscription remarquable : premièrement nous croyons pouvoir assurer que c'est la plus ancienne que nous ayons sur les tauroboles. Tous les auteurs conviennent que le plus ancien taurobole dont le souvenir soit venu jusqu'à nous, est celui qui eut lieu sous l'empire de Marc-Aurèle. Tel est le sentiment de Vandale et de Colonia, dans leurs dissertations. Reinesius pense de même : il assure dans sa 69e lettre que le taurobole fait sous le consulat de Pollion et d'Aper, l'an

Si l'on jugeait de l'importance d'un monument par les nombreuses dissertations auxquelles il a donné lieu [1], il y en aurait peu d'aussi intéressant que le taurobole [2] de notre antique cité. Plusieurs savans français et italiens y ont employé leurs veilles, leurs recherches et toute leur patience archéologique. L'évêque d'Hadria, le père Bonanni, jésuite, publièrent de longues observations sur ce taurobole. L'exact et minutieux antiquaire de Boze, de l'académie française, secrétaire perpétuel de celle des inscriptions, et le père Daniel cru-

175 de l'ère chrétienne, et qui est le quinzième de l'empire de Marc-Aurèle, a été le premier dont les vestiges soient arrivés jusqu'à nous : *Omnium quantùm scimus antiquissimum taurobolum est quod Marco imperatore, Pollione et Apro coss. anno urbis conditæ* 928. *Christi* 175. Or il est certain que la cérémonie taurobolique de Lugdunum arriva sous l'empire et pour la santé d'Antonin, père de Marc-Aurèle qu'il avait adopté. Mais le sacrifice taurobolique n'eut qu'un médiocre résultat, puisque Antonin mourut l'an 161 de notre ère, le 7 mars, trois mois après qu'on eût religieusement égorgé le taureau dans l'intérêt de cet empereur.

[1] *Voyez* Boze, premier volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres.* — Colonia, *Histoire littéraire de Lyon.* — Brossette, *Éloge historique de Lyon.* — Hardouin, *Mémoires de Trévoux*, octobre 1726. — Poullin de Lumina, *Histoire chronologique de la ville de Lyon.* — Vandale, *Dissertations.* — Reinesius, *Lettres.* — Prudence, *Poésies.* — Encyclopédie, *art. Taurobole.*

[2] *Taurobolium:* effusion de sang d'un taureau. Le taurobole était le sacrifice d'un taureau immolé à Cybèle. Vandale et le père Pagi ont fait voir clairement qu'il ne s'agit nullement dans le taurobole de la consécration des pontifes romains, et que le *summus sacerdos* du passage très-remarquable de Prudence, que nous citerons bientôt, ne signifie rien moins que le souverain pontife; mais il doit s'entendre uniquement de celui qui descendait sous le théâtre pour recevoir le sang de la victime.

Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.*

rent que cet autel remarquable devait être décrit avec le plus grand soin ; ils donnèrent l'un et l'autre au public de savantes dissertations sur le même sujet. La dissertation de M. Boze, qui parut la première et qui est remplie d'une infinité de remarques aussi utiles que curieuses, tient avec distinction sa place dans le premier volume des mémoires de l'académie [1].

Un jésuite à paradoxes, et malheureusement cette société en renfermait beaucoup dans son sein, le père Hardouin, reconnaît dans une dissertation, insérée au milieu des mémoires de Trévoux [2], que notre inscription taurobolique est la plus ancienne de toutes celles dont on ait parlé jusqu'au dernier siècle. Mais en la reconnaissant pour la plus ancienne, il ne la fait pas néanmoins remonter au delà de trois cents ans. Il décide qu'elle est visiblement l'ouvrage de quelque faussaire « qui a voulu tromper le public [3]. »

Il prétend « que, sous des noms énigmatiques,
« ce faussaire a voulu faire allusion aux mystères
« les plus sacrés de notre religion ; que le sacrifice
« offert par les Lyonnais pour la conservation de
« l'empereur Antonin, pour celle de ses enfans,
« et pour la prospérité de la colonie de Lyon,
« n'est uniquement que le sacrifice de la croix.
« Que la mère des dieux dont il parle dans l'ins-

[1] Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.*

[2] Octobre 1726.

[3] Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.*

« cription n'est autre chose que la Judée; qu'on a « voulu désigner Notre-Seigneur par le mot Æmi-« lius Carpus, dont le nom dérivé de l'hébreu, « signifie celui qui jugera un jour les Juifs et les « écrasera en les maudissant. Que le mot Sévir « ou Sexvir, est mis énigmatiquement pour celui « d'Israélite, parce que le Juif doit travailler six « jours et se reposer le septième, suivant la loi « du Lévitique. Que le terme de Dendrophore « nous désigne celui qui a porté l'arbre de la croix; « que l'expression du Bucranien marque le mont « du Calvaire qui avait la figure et le nom même « du crâne; que les Quinzevirs dont il est parlé « dans notre inscription, sont les Juifs désignés « par le nombre dix du Décalogue, et par le nom-« bre cinq à cause du Pentateuque. Il ajoute que « le terme inconnu d'*occabus* signifie la malédic-« tion de la croix, et que pour celui de *corona*, « il est visible qu'il marque la couronne d'épines « que porta le Sauveur [1] »

[1] L'illustre et savant père Hardouin entasse cent rêveries semblables, qui ne font pas l'éloge de son jugement. Les bons pères de la société de Jésus, qui se croyaient seuls capables d'instruire la jeunesse, ne méritaient pas toujours le titre d'apôtres de la vérité et du sens commun. Pour que le lecteur puisse juger jusqu'à quel point le père Hardouin a raison, voici l'inscription telle qu'elle est gravée sur notre monument :

TAVROBOLIO. MATRIS. D. M. ID.
QVOD FACTVM EST EX IMPERIO MATRIS D.
DEVM.
PRO SALVTE IMPERATORIS CÆS. T. ÆLI
HADRIANI ANTONINI AVG. PII P. P.
LIBERORVMQVE EIVS

Le monument, comme on peut s'en assurer par le dessin très-exact qui est joint à cette description, était semblable aux autels antiques : il se composait d'un piédestal carré, d'une seule pièce, avec une inscription pour conserver la mémoire d'un sacrifice solennel. Le sacrifice taurobolique fut offert, dans le milieu du second siècle, pour la santé de l'empereur Antonin le pieux, celle de ses enfans et pour la prospérité de la colonie lugdunaise. Cet autel a environ quatre pieds de hauteur, en y comprenant la base et la corniche ; et à peu près dix-huit pouces de largeur. Sur le devant de l'autel on lit une inscription latine, dont les caractères sont bien formés et surtout bien conservés : ils rappellent le siècle d'Adrien, époque de la renaissance des arts dans l'antiquité [1].

ET STATVS COLONIÆ LVGVDVN.
L. ÆMILIVS CARPVS IIIIII. VIR AVG. ITEM
DENDROPHORVS.
VIRES EXCEPIT ET A VATICANO TRANS
TVLIT ARA ET BVCRANIVM
SVO IMPENDIO CONSECRAVIT.
SACERDOTE
Q. SAMMIO SECVNDO AB XV VIRIS
OCCABO ET CORONA EXORNATO
CVI SANCTISSIMVS ORDO LVGDVNENS.
PERPETVITATEM SACERDOTI DECREVIT
APP. ANNIO ATILIO BRADVA. T. CLODIO VIBIO
VARO COS.
L. D. D. D.

1 Il est des savans qui reconnaissent à la seule forme des lettres d'une inscription, presque entièrement dégradée, l'époque précise où elle fut gravée sur la pierre. Cette grande habitude de deviner en quelque sorte les temps est très-utile pour enrichir l'histoire de preuves authentiques.



AUTEL TAUROBOLIQUE

trouvé sur le plateau de Fourvière



Au milieu de l'inscription on voit en demi-relief la figure d'une tête de taureau couronnée de la guirlande de grains dont presque toutes les victimes étaient ornées. Ce bas relief, d'un assez beau travail, partage en deux l'inscription; laquelle est conçue en ces termes :

« En mémoire du Taurobole qui a été fait à la « grande Cybèle, mère des dieux, et, par son com- « mandement, pour la santé de l'empereur Cé- « sar, Titus, Ælius, Adrien, Antonin, Auguste, « pieux, père de la patrie : pour la conservation « de ses enfans et pour la prospérité de la colonie « de Lugdunum. Lucius Emilius Carpus, l'un des « Sévirs augustaux et Dendrophore de Cybèle, a « reçu les cornes du taureau et les a transférées « du Vatican. Il a consacré, à ses dépens, cet autel « et la tête du taureau ; par le ministère de Sam- « mius Secundus, prêtre, à qui les Quinzevirs ont « donné les ornemens du bracelet et de la cou- « ronne, à qui le très-saint ordre de Lugdunum « a conféré le sacerdoce à perpétuité; sous le con- « sulat d'Appius Annius Atilius Bradua et de Ti- « tus Clodius Vibius Varus. Cette place a été assi- « gnée par un décret des Décurions. »

Au milieu de la face gauche de l'autel paraît une tête de bélier avec les mêmes guirlandes que celles du taureau. Sur le troisième côté du monument est représenté en relief un couteau victimaire d'une forme assez singulière : il a une crête tranchante recourbée sur le dos; aux deux extrémités

de ce couteau victimaire on lit ces mots : « La « cérémonie de minuit a été faite le cinquième des « ides de décembre [1]. »

Le quatrième côté de l'autel taurobolique n'est point poli : il était apparemment appliqué contre quelque édifice. Le dessus est creusé en rond et en forme de bassin, de la profondeur d'un pouce et quelques lignes; c'est là qu'on allumait le feu qui servait à brûler l'encens et la partie consacrée de la victime.

Le taurobole, étudié d'une manière philosophique, était à Lugdunum un grand mystère de la religion des Romains; et en général la plupart des tauroboles dont les monumens nous conservent la mémoire, ont été faits pour la santé des empereurs ou pour celle des particuliers. C'était aussi une espèce de sacrifice d'expiation et de purification du paganisme. Il avait beaucoup de rapport avec le baptême des chrétiens, qui paraissent en avoir donné la première idée aux prêtres des divinités grecques et latines : car, dans ces temps anciens, les ministres des deux cultes de l'empire s'observaient mutuellement; ils ne se faisaient point un scrupule de se copier, pour s'emparer plus facilement de la multitude. Les premiers chrétiens, qui avaient étudié dans les écoles d'Athènes et surtout d'Alexandrie, appli-

[1] CVIVS MESONVCTIVM
FACTVM EST V. ID. DEC.

quaient, avec tout l'enthousiasme d'une imagination brillante, les passages sublimes de la philosophie de Platon à la morale de l'évangile.

Les philosophes païens, leurs prêtres principalement, jaloux des succès prodigieux de la nouvelle secte, observaient avec attention la manière dont on formait les catéchumènes : leurs espions se glissaient dans les cryptes cachées ; ils jetaient un coup d'œil scrutateur sur les usages et les effets de nos sacremens; le baptême et la manière dont cette cérémonie avait lieu dans la primitive église, exerçaient beaucoup leur imagination [1].

Ne pouvant persécuter leurs rivaux sous les princes généreux qui régnaient alors, ils avaient inventé le baptême de sang [2], sorte de charlatanisme lugubre qu'ils croyaient propre à soutenir le paganisme dans sa décadence. Aussi l'appareil du taurobole caressait avec adresse deux côtés faibles de l'humanité : le désir d'une santé perpétuelle et le besoin de calmer les remords. On sait que plus tard, malgré toutes ces jongleries, l'empereur Constantin, dont la conscience n'était

1 « Durant plusieurs siècles on baptisait en plongeant le catéchumène « dans l'eau, par trois fois, selon l'usage le plus commun. On rangeait les « femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; moins quelque voile entre « deux, ils étaient tout nus; ayant été dépouillés par des personnes du « même sexe. Le respect de ce grand mystère les empêchait d'avoir honte « de leur nudité. » Mezerai, *Etat de la religion dans les Gaules. — Histoire de France avant Clovis.*

2 Saint Jérôme. — Eusèbe de Césarée. — Tertullien.

pas tranquille, ne put trouver de calme que dans la religion chrétienne, si toutefois il en trouva.

Des cérémonies particulières et toutes mystérieuses avaient lieu pendant trois jours avant l'immolation du taureau [1]. On creusait dans la

1 Summus sacerdos nempè, sub terram scrobe
Acta in profundum, consecrandus mergitur,
Tabulis supernè strata texunt pulpita
Rimosa rari pegmatis compagibus:
Scindunt subinde vel terebrant aream,
Crebroque lignum perforant acumine,
Pateat minutis ut frequens hiatibus.
Hùc taurus ingens fronte torva et hispida,
Sertis revinctus aut per armos floreis.
Aut impeditus cornibus deducitur:
Nec non et auro frons coruscat hostiæ,
Setasque fulgor bractealis inficit.
Hic, ut statuta est immolanda bestia,
Pectus sacrato dividunt venabulo:
Eructat amplam vulnus undam sanguinis
Ferventis, inque texta pontis subditi.
Fundit vaporum flumen et latè æstuat.
Tum per frequentes mille rimarum vias
Illapsus imber tabidum rorem pluit:
Defossus intùs quem sacerdos excipit.
Guttas ad omnes turpe subjectans caput,
Et veste et omni putrefactus corpore.
Quin os supinat, obvias offert genas,
Supponit aures, labra, nares objicit,
Oculos et ipsos perluit liquoribus.
Nec jam palato parcit et linguam rigat
Donec cruorem totus atrum combibat.
Postquàm cadaver sanguine egesto rigens,
Compage ab illa flamines retraxerint,
Procedit inde pontifex visu horridus;
Ostentat udum verticem, barbam gravem,
Vittas madentes atque amictus ebrios.
Hunc inquinatum talibus contagiis,
Tabo recentis sordidum piaculi,
Omnes salutant atque adorant eminùs:
Vilis quod illum sanguis et bos mortuus
Fœdis latentem sub cavernis laverint.

PRUDENCE, *Poem.*

terre une fosse profonde ; on la recouvrait de quelques planches, percées de plusieurs trous, et laissant entre elles, par leur écartement, des fentes assez larges. Une issue était pratiquée derrière l'autel taurobolique ; c'était par là que le grand criminel ou le prêtre qui remplaçait l'empereur malade et qui était destiné à recevoir le sang de la victime, descendait secrètement. La cérémonie avait toujours lieu à minuit et au milieu des plus épaisses ténèbres ; le feu qui brûlait sur l'autel, éclairait seul le sacrifice. Le taureau, ordinairement choisi parmi les plus vigoureux, et dans le nombre de ceux qui présentaient un front large, menaçant, était conduit sur les planches du fossé. Des bandelettes sacrées, des guirlandes de fleurs, des chapelets précieux ornaient ses jeunes cornes : celles-ci étaient parfois dorées ; à peine le sacrificateur avait-il placé le taureau convenablement, la tête courbée devant l'autel, qu'il enfonçait dans sa poitrine le couteau victimaire : le sang jaillissait comme un torrent sur les trous nombreux du plancher ; le prêtre, chargé de recevoir dans le fossé le baptême expiatoire, choisissait l'endroit où le sang coulait en plus grande abondance : il en humait la vapeur et présentait à cette rosée salutaire, ses joues, son cou, ses épaules, ses oreilles, sa bouche, tout son corps enfin. On prétend même, si les historiens n'ont point exagéré, qu'il se désaltérait avec le sang encore fumant. Lorsque son corps était inondé, et que la victime ex-

pirante ne fournissait plus le fluide régénérateur, le prêtre sortait de la terre, à la clarté de la flamme du sacrifice : il s'offrait avec orgueil à la populace assemblée autour de l'autel. Tout le monde se prosternait devant lui comme s'il eût été la divinité même à qui on adressait des vœux. Ses habits ensanglantés étaient conservés avec beaucoup de vénération ; et celui qui avait reçu le taurobole était dès-lors regardé comme un homme sanctifié pour vingt ans. La superstition ne portait pas plus loin la vertu de ce sacrifice : ainsi la même personne, en supposant qu'elle fût sur le trône, pouvait commettre toute sorte de crimes pendant vingt années et tranquilliser sa conscience par un taurobole, ou un criobole, si l'on immolait un bouc : c'était une institution très-commode pour les despotes [1].

Tout ce qui précède achève de rendre assez vraisemblable l'opinion de plusieurs savans : ils ont cru avec raison que le sacrifice dont nous venons de parler, n'était dans le fond qu'une imitation affectée du baptême des chrétiens, surtout à Lugdunum ou les ministres de l'autel d'Auguste devaient voir avec jalousie les modestes établissemens de cette secte au milieu d'un petit bois que l'église de Saint-Nizier a remplacé plus tard. Certainement on ne pourra plus douter de ces assertions, si l'on réfléchit que les marbres antiques et

[1] *Voyez* les inscriptions citées par Gruter.

les auteurs romains ne commencent à faire mention des tauroboles que bien avant dans le second siècle : la religion chrétienne avait fait alors de très-grands progrès à Lugdunum; et ce qui prouve d'une manière positive, que dans cette occasion les païens avaient en vue nos principaux mystères, c'est le nom même de régénération et de nouvelle naissance qu'ils donnèrent communément au sacrifice du taurobole [1].

Malheureusement pour les chrétiens lyonnais, leur polémique pieuse se mêla de ces usages de création contemporaine. Ils s'attirèrent, par cette conduite imprudente, des persécutions d'autant plus terribles qu'ils blessaient l'amour-propre des prêtres du paganisme; or, dans tous les temps, les ministres d'une divinité quelconque paraissent avoir reçu de l'exercice de leurs fonctions une très-vive susceptibilité. Les chrétiens de Lugdunum disaient hardiment [2] : « Que le démon, pour « étouffer la vérité, se rendait le singe des mystè- « res sacrés; qu'il contrefaisait les sacremens de

[1] *Voyez* Tertullien, dans la *Collection des Pères de l'Église.* — Les *Œuvres de saint Ambroise.* — *Voyez* surtout le livre de Julius Firmicus Maternus qui florissait dans le quatrième siècle et qui, ayant abandonné le paganisme, écrivit contre les religions profanes un savant ouvrage qu'il dédia aux empereurs Constantin et Constance fils de celui qu'on appelle le grand Constantin.

[2] *Voyez* les premiers volumes de la *Collection des Pères de l'Église.* — Euseb., *Hist. ecclésiast.* — Fleury, *Hist. ecclésiast.* — Colonia, *Hist. littéraire de la ville de Lyon.* — Poullin de Lumina, *Histoire ecclésiast. de la ville de Lyon.*

« la véritable religion, et les copiait de son mieux « dans les cérémonies profanes de l'idolâtrie. Ils « reprochaient avec amertume aux païens cette « infâme superstition qui les portaient à s'arroser « du sang des animaux, à les immoler sur des « tréteaux de charlatans devant des blocs de « marbre. Ils ajoutaient que dans le sacrifice de « l'Eucharistie, le sang précieux de l'agneau ado- « rable ne coulait que d'une manière symbolique; « qu'il s'immolait pour le salut commun des hom- « mes, et non pour laver les turpitudes de quelques « individus seulement: que ce sang divin faisait « les hommes enfans de Dieu, les rachetait, les « consacrait, les affranchissait du trépas éternel; « mais qu'au contraire le sang des victimes que « les païens immolaient à leurs idoles, bien loin « de leur être de quelque utilité, ne faisait que « les souiller encore davantage; et, par une fu- « neste illusion, les précipitait eux-mêmes dans « les ténèbres de la mort. »

Toutes ces paroles répétées avec la ferveur qui caractérisait les chrétiens de la primitive Église n'étaient point pardonnées par les ministres nombreux des divinités païennes. Il fallait la grande douceur et la philosophie véritable du prince qui régnait alors pour retarder leur vengeance. En attendant une occasion favorable qui se présenta bientôt, les prêtres de tous les temples de Lugdunum multipliaient leurs jongleries, affectaient de répéter souvent les tauroboles, inventaient

mille moyens de séduction pour s'attacher la populace, celle surtout qui assistait régulièrement aux jeux du cirque et du théâtre. Ils profitaient adroitement de la haine qu'on portait à cette époque aux juifs qui avaient fait une résistance vigoureuse dans Jérusalem, pour faire croire à la multitude que les chrétiens de notre ville n'étaient qu'une portion commerçante de l'odieuse nation juive :

« Qu'ils se souillaient comme leurs frères de « toute sorte de cruautés ; que dans leurs as- « semblées incestueuses ils faisaient mille im- « précations contre l'empereur; qu'ils insultaient « les dieux de l'état ; qu'ils immolaient des en- « fans et buvaient le sang de leurs victimes. » Ce qui produisait un grand effet sur la multitude, toujours avide de supplices et de spectacles sanglans, c'était l'adresse que mettaient les prêtres du paganisme à terminer leurs déclamations contre les chrétiens, en disant : « Que ces derniers « ne s'enfonçaient dans les bois solitaires, ne se « cachaient dans les souterrains profonds, enfin « dans les lieux dérobés aux regards des magis- « trats, que pour outrager plus impunément les « lois de la nature, et se soustraire à la justice « des hommes qui ne laisserait point impunies « leurs abominations si elles se passaient au grand « jour. »

Quelques-unes de ces accusations paraissaient fondées, en apparence du moins, comme on va

le voir par le résumé de l'établissement du christianisme à Lugdunum.

Selon le père Théophile Raynaud, théologien de la compagnie de Jésus, Jean, le disciple bien-aimé, est le bisaïeul de la chrétienté de Lyon; saint Polycarpe en est l'aïeul, et saint Pothin le père, parce que c'est lui qui en a été l'apôtre et le premier évêque. Le second siècle de l'Église de Jésus-Christ fut donc le berceau de l'Église de Lyon. Par un rapprochement assez remarquable, Lugdunum qui devait son origine à des peuples de la Grèce [1], reçut des Grecs asiatiques les premières lumières de la foi. Pothin qui avait été instruit en son pays par les successeurs des apôtres, dans tout ce qui concernait les mystères augustes de notre religion, en vint annoncer les oracles [2] à une nation très-active qui entretenait un commerce réglé avec les négocians d'Asie.

L'âge de quatre-vingt-dix ans qu'avait ce premier évêque lorsqu'il mourut [3], fait croire que ce

[1] *Voyez* les premiers livres de cette histoire où les preuves ou au moins les probabilités en sont détaillées d'après les auteurs anciens et modernes.

[2] L'an 150 de l'ère chrétienne et l'an 157 selon quelques auteurs.

[3] Selon le martyrologe romain, ce fut le second jour du mois de juin de l'année 177 de l'ère chrétienne que saint Pothin et ses compagnons souffrirent le martyre, à Lugdunum sous Marc-Aurèle. *Voyez* pour tout ce qu'on a dit sur saint Pothin : — 1° Le père Théophile Raynaud, *indice des saints de Lyon;* — 2° Adon, archevêque de Vienne, *Martyrologe;* — 3° Tillemont, *Hist. eccl.* Il tire des actes des saints martyrs Epipode et Alexandre qui souffrirent à Lyon l'an 177, que la religion chrétienne était établie à Lugdunum, assez long-temps avant la mort de saint Pothin. Il fonde cette assertion sur ce que l'auteur de ces actes dit que les parens de ces saints étaient

fut environ dans le milieu du deuxième siècle qu'il entra dans les Gaules et s'établit à Lugdunum pour y prêcher la morale de l'évangile. Les noms grecs de nos premiers martyrs sont une preuve incontestable qu'il y avait des Grecs établis à Lugdunum depuis long-temps. Si quelques-uns d'entre eux vinrent d'Asie avec Pothin, il y en avait d'autres établis avant son arrivée, principalement des femmes ; car elles n'ont pas moins contribué que les disciples des apôtres à répandre les

chrétiens et qu'ils avaient élevé leurs enfans dans la religion de Notre-Seigneur; — 4° Eusèbe, *Hist. ecclésiast.;* — 5° Le Père Menestrier, *Plan d'une histoire ecclésiastique de Lyon*, copie d'un manuscrit déposé aux archives. Le même écrivain recommande expressément de se méfier de Severt, de Claude Rubys, de Paradin, de Champier, du père Ballioud, et surtout de saint Aubin, pour tout ce qui concerne l'histoire de l'Église de Lyon; — 6° Baronius, *Martyr.*, très-défectueux sous le rapport de la chronologie; — 7° Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique des auteurs des trois premiers siècles;* — 8° Fleury, *Histoire ecclésiastique;* — 9° *Les Pères de l'église.* Jérôme, Irenée, etc.; — 10° Scaliger, *Notæ in Euseb. chroniq.;* — 11° Dodwel, *De paucitate Martyr;* — 12° Bossuet, *Histoire universelle.* « Les « saints martyrs de Lyon et de Vienne endurèrent des supplices inouis, à « l'exemple de saint Pothin leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans; l'É- « glise gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irenée, disciple « de saint Polycarpe et successeur de saint Pothin, imita son prédécesseur « et mourut martyr, sous Sévère, avec un grand nombre de fidèles de son « Église; » — 13° Grégoire de Tours : *In Gallis multi pro Christi nomine passi sunt per martyrium gemmis cœlestibus coronati : quorum passionum historiæ apud nos fideliter usquè hodiè retinentur; ex quibus et ille primus Lugdunensis Ecclesiæ Pothinus episcopus fuit, qui plenus dierum, diversis affectus suppliciis pro Christi nomine passus est;* — 14° Poullin de Lumina a fait un excellent résumé de l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, peu estimé par les dévots de notre temps, parce que Lumina était janséniste : *voyez* un discours sur l'Église de Lyon composé pour réfuter le résumé de M. Jal.

lumières de la foi durant les premiers siècles de l'Église.

Au milieu des premiers martyrs qui moururent avec leur évêque, nous trouvons les saintes Biblis, Helpie, Trophime, Blandine et quelques autres qui devaient être nées à Lugdunum de parens originaires grecs ; ils leur avaient donné des noms conformes à ceux de leur ancienne patrie. Il nous reste encore plusieurs de ces noms grecs dans les inscriptions antiques qui sont arrivées jusqu'à nous. Ces monumens historiques prouvent évidemment que les Grecs nous apportèrent, les premiers, les dogmes consolateurs de la religion chrétienne. On voit que la sympathie qui existe entre le peuple lyonnais et le peuple grec, existe depuis long-temps [1].

Cependant les traditions que nous avons recueillies sur les noms des premiers chrétiens de Lugdunum ne sont pas toutes positives. Il règne même parmi les savans quelques contestations à l'égard du nom de notre premier évêque ; les uns

[1] Nous aurons occasion de parler plus tard des nombreuses souscriptions faites à Lyon en faveur de ce peuple malheureux. Dans le treizième siècle cette antique confraternité des Lyonnais et des Hellènes contribua beaucoup à la réunion momentanée de l'Église grecque et de l'Église latine à l'époque du fameux concile pendant lequel saint Bonaventure mourut. Ces rapprochemens historiques de peuple à peuple ne sont pas sans intérêt pour se rendre un compte exact des mœurs, de l'organisation, des usages d'une population considérable. Il sera facile de voir, par tous les détails de localités, comment les noms que les familles lyonnaises portent aujourd'hui ont été successivement modifiés par les Gaulois, les Grecs, les Romains, les Allemands, les Francs et les Bourguignons.

l'appellent Pothin et les autres Photin. D'après les historiens de l'Église de Lyon, qui s'extasient à ce sujet, les deux noms sont également beaux, puisque l'un signifie un homme désiré, agréable, qui se fait aimer; l'autre, un homme éclairé et lumineux. Eusèbe de Césarée, Jérôme, Photius, Nicéphore, Calixte et quelques autres aussi anciens le nomment Pothin. Grégoire de Tours, et Bossuet d'après lui, le nomment Photin aussi bien que les antiques rituels de Lyon.

Quel que soit le nom que ce premier évêque ait porté, les légendes pieuses s'accordent à dire que Pothin commença ses prédications au milieu d'un bois touffu qui couvrait l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'église de Saint-Nizier. Il opposait en quelque sorte les mystères du vrai Dieu, dans cet asile modeste et entièrement isolé, aux cérémonies du paganisme qui se pratiquaient à l'autre extrémité de la langue de terre formée par le confluent. Pendant que l'autel d'Auguste fumait du sang des victimes qu'on y égorgeait, Pothin creusait au milieu de son petit bois une crypte souterraine; il y prêchait la saine doctrine au petit nombre de fidèles rassemblés autour de lui. Plusieurs historiens racontent que ce vieillard plaça dans sa chapelle une image de la sainte Vierge qu'il avait apportée de la Grèce; mais cela paraît fort douteux : car, au commencement du christianisme, les fidèles timides, obscurs, retirés, évitaient toute espèce de luxe dans les cérémonies; ils

éloignaient surtout les images, de crainte qu'on ne les accusât d'adorer des idoles comme les païens. Ils se contentaient de peindre la figure de la croix, et Jésus-Christ principalement, sous celle du bon pasteur au milieu de ses brebis, comme on le voit encore de nos jours dans les anciennes églises de Rome.

La tranquillité dont l'empire jouit pendant une longue suite d'années, sous des souverains philosophes, explique les rapides progrès du christianisme du temps de Pothin, et après lui, du temps d'Irénée. Comme nous l'avons vu précédemment, la populace de Lugdunum prit l'habitude de confondre les adorateurs du Christ avec les enfans d'Abraham et de Jacob. Cette antipathie toute romaine contre le peuple intolérant de la Judée, datait du règne d'Adrien. Ce prince avait envoyé une colonie à Jérusalem pour la rétablir sur ses ruines, et pour bâtir un temple au maître des dieux de l'Olympe, à la place de l'antique sanctuaire du Dieu véritable; mais les juifs s'étaient révoltés. Ils avaient mérité par là de nouvelles persécutions, et pour échapper au supplice, ils se creusèrent un grand nombre de cavernes et de lieux souterrains : dès-lors les chrétiens qui se réunissaient dans de pareilles retraites ne furent plus en sûreté ; on les confondit avec les juifs : on les rechercha avec autant de rigueur que cette nation rebelle qui aurait mérité son indépendance si elle n'avait été la plus fanatique,

la plus cruelle et la plus intolérante des nations. A cette circonstance toute politique, qui attirait sur les chrétiens de Lugdunum la vengeance populaire, se joignit le zèle inconsidéré de plusieurs fidèles ; quelques idoles des faux dieux brisées imprudemment attirèrent l'attention des gouverneurs. En même temps les succès rapides du christianisme excitèrent la jalousie des ministres du culte païen, et bientôt leur rage. Les ténèbres mystérieuses dont les chrétiens de Lugdunum s'enveloppaient dans leur chapelle firent croire aux magistrats les calomnies qu'on se plut à diriger contre eux : voilà comment on vit, sous le meilleur des princes, s'exercer à Lugdunum la plus horrible persécution.

On sait en effet que Marc-Aurèle était non-seulement un prince modéré par philosophie, mais qu'il l'était encore par son bon naturel ; on sait qu'il avait en horreur toute espèce de violence et d'injustice. Il avait même publié trois ans auparavant un édit solennel, par lequel il ordonnait de ne point inquiéter les chrétiens. Il voulait que l'on punît du dernier supplice ceux qui les accuseraient comme professant le christianisme. Il fallut cette réunion de circonstances dont nous venons de parler, pour faire enfreindre dans nos contrées les lois d'un empereur si digne d'être obéi. Aussi Eusèbe et Tertullien nous assurent que la persécution des premiers chrétiens de Lugdunum, sous l'empire de ce bon prince, ne fut que l'effet d'un

soulèvement populaire, ou de la haine des prêtres et des gouverneurs. La lettre que nous rapporterons bientôt le prouvera mieux encore. C'était le plus souvent à titre d'impiété et d'athéisme, d'homicide et d'inceste qu'on affectait de faire mourir nos premiers chrétiens. Les détails de cette persécution sont utiles à connaître; car plusieurs de nos fêtes et de nos usages religieux, et même plusieurs superstitions ridicules des temps modernes n'ont pas d'autre origine. Il faut fouiller avec soin dans les vieilles chroniques des temps passés pour concevoir comment la relique d'un saint a souvent fait, sans autre miracle que la faiblesse de l'esprit humain, le sort d'une cité et parfois d'un empire.



SOMMAIRE DU TREIZIÈME LIVRE.

Première persécution des chrétiens de Lugdunum. Preuves authentiques qui nous en ont été conservées dans une lettre écrite par les fidèles de Vienne et de Lyon aux chrétiens d'Asie. Communications qui existaient entre les réunions de fidèles dans les premiers temps du christianisme. Manière dont la persécution des chrétiens de Lugdunum fut racontée. Premières tortures. La populace, après les prêtres du paganisme, était la principale ennemie des chrétiens. Martyre d'Épagathus. Recherches rigoureuses du magistrat. Calomnies inventées contre les chrétiens. Sanctus et Blandine : premières épreuves qu'on leur fait supporter. Le supplice de Sanctus dure plusieurs jours. Bilbiane qui avait renié la foi, confesse de nouveau qu'elle est chrétienne. Plusieurs fidèles périssent dans les cachots. Mort du bienheureux Pothin. Différence que l'on remarquait entre les chrétiens courageux et ceux que les supplices avaient épouvantés : ces derniers sont condamnés comme coupables d'autres crimes. Maturus et Attalus : leur genre de supplice. Blandine reparaît dans l'amphithéâtre pour y être tourmentée de nouveau. Ceux qui avaient abandonné la foi rentrent dans le sein de l'Église à la vue de tant de courage. Martyre du Phrygien Alexandre, médecin à Lugdunum, qui se trouvait parmi les spectateurs d'où il encourageait les fidèles. Mort de Blandine et de Pontique. Les corps des martyrs sont brûlés. Regret des fidèles à cet égard. Modestie des martyrs qui avaient échappé au supplice : leur tolérance admirable. Réflexions sur cette persécution. Parallèle des premiers temps de l'Église avec des temps postérieurs.

LIVRE TREIZIÈME.

La première persécution des chrétiens à Lugdunum fait époque dans l'étude philosophique de notre cité. Elle met de nouveaux personnages sur la scène ; elle commence une nouvelle ère de civilisation. Mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est qu'elle est la seule des persécutions exercées à Lugdunum qui soit démontrée par des preuves évidentes [1] ; ces documens se trouvent dans une

[1] « Sorter, évêque de Rome, étant mort après avoir gouverné huit ans « cette Église, Eleuthère lui succéda et fut le douzième évêque depuis les « apôtres. Cet événement se passa en la dix-septième année de l'empire de « Marc-Aurèle, en laquelle il s'éleva une violente persécution contre les « chrétiens, *par la malice des habitans de plusieurs villes**. On peut juger « par le récit de ce qui arriva dans une seule province, du nombre de ceux « qui souffrirent dans toute l'étendue de l'empire. L'histoire en a été con- « servée dans des monumens publics, comme une chose digne de n'être « jamais oubliée, et j'en transcrirai ici fidèlement les actes authentiques, afin « d'établir la vérité, avec la plus grande certitude de tout ce qui se passa « alors, et de présenter aux fidèles ce grand exemple de piété...... La Gaule « fut le théâtre de ces combats : elle a deux métropoles célèbres, Lyon et « Vienne ; les chrétiens de ces deux villes écrivaient aux Églises d'Asie et « de Phrygie l'histoire de leurs souffrances ; et pour ne point altérer la « vérité je rapporterai ici leurs paroles. » Eusèbe, *Hist. de l'Égl. Trad.*

* Nous mettons ces mots en lettres italiques pour faire remarquer au lecteur que le bon prince Marc-Aurèle n'était pour rien dans les persécutions qui eurent lieu de son temps.

lettre que les chrétiens de Vienne et de Lugdunum écrivirent aux chrétiens d'Asie. La simplicité vraiment évangélique, l'absence de tout miracle supposé dans ce monument littéraire du second siècle, en font voir l'authenticité d'une manière positive.

Irénée, compagnon assidu des travaux de Pothin, fut chargé de porter cette relation aux fidèles de l'Orient. Nous verrons qu'il s'arrêta à Rome pour revenir dans les Gaules remplir d'autres devoirs. Ces lettres d'une Église à une autre Église étaient alors très-fréquentes. La malheureuse vanité des places sacerdotales, des primaties et des prérogatives n'avait point encore semé ses germes de discorde dans leur sein [1]. Elles

[1] « Le malheureux orgueil de l'esprit de prééminence et de domination, « peut-être plus visible chez le haut clergé que dans toute autre portion de « la société, a fait imaginer un grand nombre de fables sur les premiers « prédicateurs de l'évangile dans les Gaules. Chaque Église a pour premier « fondateur quelque personnage remarquable du christianisme. L'Église de « Vienne reconnait pour son premier pasteur Crescent, disciple de saint « Paul. Marseille se vante d'avoir reçu les premières semences du christia- « nisme par le ministère du Lazare. Paris célèbre pour son apôtre le glo- « rieux saint Denis, qu'elle nomme l'Aréopagite. Toutes ces églises ont « moins cherché la vérité que l'honneur de paraître anciennes. Cette passion « fille de la vanité, s'accrut surtout vers le huitième et le neuvième siècle, « lorsque les églises, regorgeant de richesses dont elles trouvaient l'abon- « dance très-agréable sous des princes religieusement prodigues, se « mirent à contester de leur rang et de leur dignité avec tant de chaleur, « qu'on les vit employer même l'autorité des conciles et les décisions des « papes pour soutenir leurs traditions fabuleuses. » — MÉZERAI, état de la religion dans les Gaules, au commencement de son *Histoire de France.*

vivaient en sœurs, parce qu'elles sentaient le besoin d'une intimité parfaite, et d'une grande union pour lutter contre l'ennemi commun. Les écrits de saint Polycarpe et de saint Denis le Corinthien, nous apprennent en effet que c'était l'usage des Églises de ces premiers siècles de communiquer par lettres pour entretenir un commerce mutuel de charité et de tolérance; pour s'identifier les uns avec les autres; pour s'animer enfin réciproquement au service du Seigneur dans les temps d'orages et de persécutions. Les disciples ardens servaient à chacune des Églises, de pélerins et de courriers. Les lettres qu'ils apportaient se lisaient avec dévotion dans les assemblées secrètes des premiers chrétiens, sous leurs voûtes mystérieuses, loin des profanes du paganisme. C'est ainsi qu'après le martyre de saint Polycarpe, les fidèles de Philadelphie ayant prié ceux de Smyrne de leur en donner la relation, ces derniers la leur envoyèrent dans une lettre assez détaillée avec cette suscription : « Au nom de l'Église de Smyrne adressée à l'Église de Philadelphie et à toutes les Églises du monde. »

La persécution des premiers chrétiens de Lugdunum, sous le règne de Marc-Aurèle, fut racontée de la même manière aux fidèles de l'Orient. Dans leur lettre, les chrétiens de Vienne et de Lyon s'exprimaient ainsi :

« Les serviteurs de Jésus-Christ demeurant à Vienne et à Lugdunum, villes des Gaules, aux

frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et l'espérance de la même rédemption, grâce et gloire de la part de Dieu le père et de Jésus-Christ notre Sauveur.

« Nous ne saurions exprimer et nous ne croyons pas que personne puisse se figurer combien la persécution que nous avons soufferte ici a été violente ; combien la rage des idolâtres contre les fidèles a été envenimée, et combien les tourmens que les martyrs viennent d'endurer ont été cruels. L'ennemi commun [1] a fait tous ses efforts contre nous : il a envoyé ses ministres pour nous faire sentir par avance un essai des violences qu'il exercera à la fin du monde.

« La lumière du ciel nous fut d'abord ravie, on nous défendit de paraître sur les places et dans les bains. On aurait dit que notre présence était contagieuse; mais Dieu combattit pour nous, et son bras puissant soutint notre faiblesse. Des hommes fermes, inébranlables comme des colonnes, s'élevèrent au milieu de leurs frères : on les vit résister par la force de la grâce, par l'inspiration du Très-Haut, à toutes les insinuations des hommes. Ils souffrirent avec intrépidité les affronts les plus ignominieux; et les supplices commencèrent bientôt : traversant, pour arriver jusqu'au Seigneur, au milieu des épreuves les plus terribles, ils ont fait voir que les douleurs de

[1] Satan.

notre existence passagère n'ont point de proportion avec cette gloire immortelle que Dieu a préparée de toute éternité à ses élus.

« Ils ont supporté au commencement tout ce qu'un peuple, abandonné à ses passions, peut inventer de plus cruel contre ceux qu'il regarde comme ses ennemis. Ils ont été moqués, traînés, battus, lapidés; ensuite le tribun des soldats les a conduits sur la place devant les magistrats, pour être interrogés publiquement ; là, ils ont confessé qu'ils étaient chrétiens. On les a mis en prison jusqu'à ce que le gouverneur fut arrivé. Quand il fut de retour, on les a traînés devant lui, dans l'amphithéâtre.

« Déjà il ordonnait qu'on les tourmentât en sa présence. Un de nos frères, nommé Épagathus, excité par l'esprit de Dieu qui échauffait son ame, ne put contenir son indignation. Il se leva, et ses paroles, remplies de sagesse et d'éloquence, allaient démontrer que nous n'étions coupables ni d'athéisme ni d'impiété : car c'étaient là les principaux chefs d'accusation. Épagathus menait une vie austère et suivait la voie du Seigneur; il égalait, dans une grande jeunesse, le mérite que Zacharie n'a eu que dans un âge fort avancé. Il marchait comme lui au milieu des commandemens de notre divin maître. Mais que pouvait sa vertu devant les passions féroces des hommes ? A peine eût-il ouvert la bouche que le gouverneur, sans vouloir entendre ce qu'il avait à dire pour

notre justification, lui demanda s'il était chrétien. Oui, je suis chrétien, répondit-il. Aussitôt il fut mis au nombre des martyrs, et le magistrat par dérision lui donna le nom d'avocat des chrétiens. Heureux Épagathus ! l'Esprit Saint était en lui : la grâce coula dans son cœur avec plus d'abondance qu'elle ne se répandit autrefois sur Zacharie. Elle lui donnait la force de s'exposer à la mort pour la défense de ses frères. Il persévéra jusqu'à la fin, suivant, comme un vrai disciple du Sauveur, l'agneau partout où il alla.

« On nous interrogea bientôt après pour voir combien d'entre les frères oseraient confesser le nom de Jésus. Quelques-uns firent cette confession avec un doux transport. D'autres se trouvèrent faibles et sans courage ; cette épreuve n'allait point à la force de leur cœur : ils tombèrent, et leur chute nous fit gémir profondément. Quelles suites fâcheuses pouvait avoir leur exemple! car il était à craindre pour notre sainte cause que la terreur ne se glissât dans ces ames généreuses qui encourageaient les martyrs, et semaient les fleurs de la charité sur l'appareil des tourmens.

« Cependant on arrêtait chaque jour de nouveaux fidèles. Ceux-ci remplaçaient les dix qui venaient de tomber ; il les remplaçaient avec d'autant plus de gloire que ces nouveaux confesseurs étaient les plus éminens en sagesse dans les deux églises où ils avaient prêché la morale et établi l'ordre. Après une recherche rigoureuse,

le magistrat fit en même temps saisir plusieurs de nos valets qui étaient idolâtres : privés de la force de celui qui soutient les faibles ; redoutant les supplices dont les chrétiens étaient environnés, tourmentés enfin de mille manières, ils déposèrent tout ce qu'on voulut, et tout ce que le soldat avide de carnage, leur dictait. Ils dirent, que nous faisions des repas de Thieste, et que nous nous livrions aux infamies d'Œdipe ; que nous commettions des abominations qu'on ne peut ni penser ni exprimer sans horreur. A peine ces calomnies furent-elles rendues publiques, que le peuple rugit comme un lion féroce ; nos parens, qui jusque-là nous avaient témoigné quelque pitié, détournèrent les yeux et même parurent les plus ardens à nous outrager. Nous vîmes alors s'accomplir cette parole du Seigneur, qui dit : Un temps va venir où quiconque vous fera mourir, croira faire un sacrifice à Dieu.

« Peut-on se faire une idée des tourmens qu'endurèrent les saints martyrs ! Les bourreaux espéraient, mais envain, que les souffrances arracheraient de leur bouche des blasphèmes odieux. Le gouverneur et les soldats tournèrent principalement leur rage sur le diacre Sanctus, natif de Vienne, et sur Maturus. Ce dernier n'était encore que néophyte ; il n'en combattit pas moins avec courage pour la défense de la foi. Leur férocité s'acharna aussi sur Attalus, natif de Pergame, qui a toujours été la colonne de notre Église, et

sur la jeune esclave Blandine. Le Sauveur a fait voir dans cette jeune personne que ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable aux yeux des hommes est sublime devant lui : n'est-ce pas en cela que sa puissance éclate dans toute sa grandeur? La maîtresse de Blandine et ses frères en Jésus-Christ redoutaient que la faiblesse de sa complexion ne lui permît pas de supporter l'horreur des tourmens : jugez de notre désespoir si elle avait chancelé dans la confession de la foi! Mais nous la vîmes remplie d'un courage invincible. Les bourreaux après s'être succédés tour à tour depuis le matin jusqu'au soir pour la tourmenter, furent obligés d'avouer qu'ils étaient vaincus et qu'ils ne pouvaient rien contre elle. Ils s'étonnaient de ce qu'elle respirait encore, quoique son corps fut déchiré et percé de toute parts. Ils protestèrent qu'un seul des supplices qu'ils lui avaient fait endurer était capable d'ôter la vie. Au milieu de tous ces tourmens, cette bienheureuse fille semblait reprendre de nouvelles forces, toutes les fois qu'elle renouvelait sa profession de foi. On la voyait tranquille et soulagée, lorsqu'elle avait prononcé ces mots : Je suis chrétienne; il ne se commet point de crimes parmi nous.

« Sanctus supporta aussi des tourmens inouis avec un courage vraiment céleste. Lorsqu'au milieu des plus cruels supplices on lui donnait quelque repos, dans l'espoir que la crainte de dou-

leurs plus violentes ne lui arrachât des paroles impies, il ne répondait que ces mots : Je suis chrétien. C'était l'unique réponse qu'il faisait lorsqu'on l'interrogeait sur son état, sa famille et son pays; et jamais on ne put arracher de sa bouche aucun autre aveu : je suis chrétien. Cette fermeté inébranlable ayant augmenté la fureur de son juge et de ses bourreaux, ils lui appliquèrent des lames ardentes aux parties les plus délicates et les plus sensibles; mais il demeura toujours debout. Il était rafraîchi par une eau vive, qui sortait du sein de son Dieu comme d'une source inépuisable.

« Son corps, tout couvert de blessures, n'était plus qu'une plaie horrible. On y retrouvait à peine la figure d'un homme. C'était un exemple de la patience miraculeuse de notre maître qui, souffrant en lui, bravait la puissance de l'ennemi, et faisait voir qu'il n'y a point dans le cœur du juste, ni de crainte où est l'amour pour le père, ni de douleur lorsqu'il s'agit de la gloire du fils.

« Les impies recommencèrent quelques jours après. Ils croyaient que ses membres livides et enflés ne pourraient jamais supporter de nouveaux supplices; ils croyaient que l'excès de la douleur, en le faisant expirer, ébranlerait les autres fidèles. Leur espoir fut encore déçu. On vit le corps de Sanctus se relever avec énergie, puiser de nouvelles forces dans leurs cruautés; il semblait que la grâce divine changeait en remède

cette seconde épreuve, et guérissait Sanctus pour le préparer à de plus grands triomphes.

« Avant ce combat fameux, Bilbiane avait renoncé à la foi. Le démon voulut la forcer à calomnier ses frères, il la fit tourmenter de nouveau par l'ordre du gouverneur, afin que toute mutilée de sa chute, elle déposât contre nous; mais ce procédé violent ne servit qu'à la tirer des ténèbres épaisses où elle s'était égarée. Les supplices la firent ressouvenir du feu de l'enfer; elle dit aux bourreaux : Comment les chrétiens mangeraient-ils des enfans, eux à qui il n'est pas permis de manger du sang des bêtes [1] ? Elle confessa ensuite qu'elle était chrétienne, et fut mise au rang des martyrs.

« La constance des fidèles persécutés ayant épuisé la cruauté des persécuteurs, on leur donna quelque relâche pour les préparer à des tourmens d'un autre genre. On les enferma dans une prison obscure : là, au milieu du silence des cachots, on leur fit supporter des tortures dignes de la rage que le démon inspirait à leurs bourreaux. Plusieurs furent étouffés par le mauvais air de la prison, et Dieu permit, pour sa gloire, qu'ils moussent ainsi. D'autres, qu'on jugeait, après les supplices qu'ils avaient endurés, ne pouvoir jamais guérir, quelque soin qu'on prît d'eux, furent

[1] C'étaient en effet les crimes que les prêtres du paganisme reprochaient aux chrétiens. *Voyez* le livre précédent.

tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils servaient et consolaient leurs frères. De très-jeunes gens, arrêtés depuis peu de jours et dont les corps n'avaient point été abattus par la torture, ne purent supporter l'air infect des cachots. Ils moururent presque tous.

« Le bienheureux Pothin, évêque de Lugdunum, était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Son ame n'attendait que le martyre pour abandonner un corps brisé par la vieillesse et par les infirmités. Ayant été arrêté avec les autres, des soldats furent obligés de le porter sur leurs bras au tribunal, à travers une multitude infinie qui élevait la voix contre ce saint vieillard, comme s'il eût été le Christ sur la montagne. Le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens : Vous le connaîtrez, répondit-il avec douceur, si vous en êtes digne. A ces mots, le peuple en fureur le couvrit de blessures [1]. Sans respect pour son âge, chacun à l'envi se faisait un mérite de

[1] Dans tous les temps la populace a toujours présenté les mêmes penchans à la férocité ; mais les causes de son caractère, que l'on ne favorise que trop par les exécutions publiques et les spectacles horribles, ont été différentes suivant les progrès de la civilisation. Elle a été poussée à des actes de fureur : 1° par son instinct, comme dans l'antiquité où on l'habituait aux combats de gladiateurs ; 2° par le fanatisme, comme dans le temps des guerres de religion et de la ligue, où l'assassinat d'un religionnaire était une action sublime ; 3° par les besoins physiques, comme pendant la révolution où la misère du peuple, abandonné à toutes ses passions, l'avait porté à envahir les trésors du riche. L'histoire de Lyon est une de celles qui présentent le plus de développemens pour étudier l'homme sous tous ces rapports.

lui porter des coups. Ceux qui étaient trop éloignés pour pouvoir l'atteindre, lui jetaient tout ce qui se trouvaient sous leurs mains; il respirait à peine lorsqu'il fut reconduit à la prison où il mourut deux jours après [1].

« On vit alors un merveilleux effet de la miséricorde infinie de Dieu : ceux qui avaient renié la foi furent enfermés dans les prisons aussi bien que ceux qui l'avaient confessée. On les arrèta comme criminels et homicides. Bien loin de retirer aucun fruit de leur apostasie, ils n'en furent que plus tourmentés. Les chrétiens étaient consolés par l'amour de Dieu, par la joie de leur confession, et par l'espérance du bonheur éternel. Les autres étaient profondément affligés par

1 « Les dames religieuses de la Visitation, près de l'Antiquaille, avaient, « dans le siècle passé, consacré un des souterrains de leur maison à la « mémoire du bienheureux Pothin : car elles savaient d'une manière positive que leur souterrain, était l'endroit où le premier évêque de Lugdu- « num mourût après les tortures qu'on lui avait fait supporter. Elles assu- « raient aussi, dit le P. Menestrier, dans son *Histoire manuscrite de* « *l'église de Lyon*, quelles avaient ressenti très-souvent des effets considé- « rables de la protection de ce saint apôtre et glorieux martyr de Notre- « Seigneur. »

Dans les temps modernes, à la fin de notre ouvrage, nous avons décrit les miracles arrivés sur le tombeau de saint Jubin à une époque où on avait un grand besoin de miracles. Nous en traiterons plus au long quand nous parlerons des reliques trouvées à Lyon. L'étude de ces respectables restes, malheureusement falsifiés, pourrait former un traité complet d'archéologie chrétienne : on y trouverait la description d'un morceau de la robe de la vierge ; d'un fragment de la colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché pour être flagellé ; de cinq ou six parcelles de la sainte Croix possédées par plusieurs églises de Lyon ; l'enveloppe du crâne de saint Jean, etc.

le reproche de leur conscience. On les distinguait facilement quand ils passaient. Les vrais disciples du bon maître avaient la joie peinte sur le visage, et cette joie tirait tout son lustre de la gloire qu'ils avaient acquise. Ils regardaient leurs chaînes comme la jeune mariée regarde les ornemens dont on vient de la parer; ils respiraient le doux parfum du Sauveur, et ce baume s'exhalait autour d'eux. Ceux qui avaient renié Jésus étaient mornes, abattus : ils étaient méprisés du peuple comme des lâches qui avaient abandonné leur foi pour s'accuser eux-mêmes d'homicide. Le malheureux état où ils se trouvaient réduits, contribuait si bien à confirmer les fidèles dans leurs courageuses résolutions, que ceux qui furent arrêtés ensuite confessèrent tous hardiment qu'ils étaient chrétiens.

« Ils moururent de différentes manières : ce fut autant de fleurs dont ces athlètes ornèrent la couronne de martyr avant de l'offrir à Dieu.

« Maturus, Sanctus, Blandine et Attalus, furent menés à l'amphithéâtre pour y être exposés aux bêtes : un jour de rassemblement public fut choisi tout exprès pour cela [1]. Maturus et Sanctus passèrent par une infinité de tourmens, comme s'ils n'eussent rien souffert dans les jours qui avaient précédé ; et même on leur fit endurer tous les supplices qu'il plut au peuple, dans sa fureur,

[1] C'était dans la saison des foires qui avaient lieu chaque année à Lugdunum.

de demander qu'on exerçât sur eux. Ils furent battus à coups de fouet ; ils furent déchirés par les bêtes, et placés sur une chaise de fer pour y être brûlés ; l'odeur qui sortait de leurs membres à demi grillés se répandait au loin. Le courage avec lequel ils soutinrent ces terribles épreuves ne faisait qu'animer la rage du peuple ; il frémissait de ne pouvoir abattre leur constance. Enfin comme ils respiraient encore après ce long combat, ils furent assommés. Ils servirent ce jour-là de spectacle au peuple, au lieu de ceux qu'on avait coutume de lui donner dans l'amphithéâtre [1].

« Blandine fut ensuite attachée à un poteau pour y être dévorée par les bêtes. Elle était liée en forme de croix ; ses yeux étaient dirigés vers le ciel : elle priait avec ardeur. Ce spectacle redoublait le zèle de ceux qui combattaient avec elle. L'image de la croix rappelait le Sauveur, et il semblait dire : quiconque souffre ici bas pour moi, jouira d'une vie éternelle avec Dieu, mon père. Les bêtes n'ayant point dévoré Blandine [2], elle fut reconduite en prison, et réservée à un autre combat ; afin qu'ayant vaincu le serpent en tant

[1] L'amphithéâtre qui était près de l'autel d'Auguste et de l'Athénée, sur l'emplacement ou au moins sur un endroit très-rapproché de l'église d'Ainay d'aujourd'hui. — *Voy.* Eusèbe, *Histoire eccl.*, et surtout Grégoire de Tours, *Gloria martyr.*

[2] C'est la seule apparence de miracle dont il soit parlé dans cette lettre. Blandine avait été les jours précédens tellement déchirée, qu'il fallait que son corps fût un objet d'horreur même pour les bêtes féroces.

de rencontres différentes, elle rendit certaine la condamnation que Dieu prononça autrefois contre lui.

« Le peuple demanda avec des cris de fureur le chrétien Attalus. Il parut avec le courage que lui donnaient la vertu, la pureté de son cœur, et cette noble indépendance avec laquelle il avait toujours fait profession parmi nous de dire la vérité. On le promena autour de l'amphithéâtre avec un écriteau sur lequel on lisait ces mots : Attalus chrétien. La rage du peuple en devint plus grande; mais le gouverneur ayant appris qu'Attalus était citoyen romain, commanda de le conduire en prison avec les autres. Il écrivit à l'empereur pour le consulter sur cette affaire et attendit sa réponse.

« Le temps qui s'écoula ne fut pas inutile aux martyrs : leur patience fit prospérer la cause sainte; les membres de l'Église qui étaient morts par l'apostasie, reçurent de ceux qui étaient demeurés vivans par la foi, une douce communication de la grâce divine. Avec quelle joie les martyrs pressèrent sur leur cœur ceux qui n'avaient pas eu le courage de les imiter d'abord ! L'Église, mère et vierge tout à la fois, se réjouissait de recevoir dans son sein les malheureux qui l'avait abandonnée; elle les enfanta de nouveau, et leur apprit à faire profession publique de la doctrine salutaire. Bien loin de souhaiter la mort du pécheur, Dieu les appelle avec tendresse à la

pénitence. Dès qu'ils eurent reçu de nouvelles forces avec une nouvelle vie, ils parurent devant le tribunal du gouverneur, à qui le chef de l'empire avait fait réponse, et leur supplice commença.

« On était dans la saison où les commerçans de régions plus ou moins éloignées tiennent à Lugdunum un marché considérable : ce fut au milieu de la foule que le gouverneur condamna à avoir la tête tranchée, les citoyens romains qui confessaient la religion chrétienne ; il fit exposer les autres aux bêtes féroces. Jésus sourit du haut des cieux aux enfans revenus à lui. Le petit nombre de ceux qui n'avaient pas une ferveur céleste, ni le moindre respect pour la croyance de leurs frères ; ceux qui avaient terni la pureté de la robe du baptême et qui ne redoutaient point les jugemens de Dieu, demeurèrent dehors comme des enfans de perdition. Les autres se réunirent à l'Église.

« Tandis qu'on interrogeait ceux-ci, Alexandre, Phrygien de nation, et médecin à Lugdunum où il était connu par l'étendue de sa charité et le zèle apostolique qu'il montrait dans ses prédications, exhortait du milieu de la foule les martyrs à demeurer fermes au moment du combat. On remarquait sur son visage les nobles sentimens qui échauffaient son cœur. Alors le peuple furieux de voir que ceux qui avaient renié la divinité de Jésus dans les épreuves précédentes, confessaient

avec intrépidité, poussa des clameurs horribles contre Alexandre; il criait que lui seul était la cause de ce changement. Le gouverneur demanda à Alexandre: Qui êtes-vous? Je suis chrétien, répondit-il. Il fut condamné à être exposé aux bêtes.

« On l'amena donc le jour suivant avec Attalus que le magistrat avait condamné au même supplice, pour contenter le peuple. Cependant après qu'on leur eût fait souffrir à tous deux dans l'amphithéâtre les tourmens que la plus ingénieuse cruauté peut inventer, ils eurent la tête tranchée. Alexandre, pendant la torture, ne dit pas un mot, ne laissa pas échapper un seul soupir : il s'entretenait toujours avec Dieu dans le fond de son ame. Attalus, ayant été mis sur une chaise de fer, rougie au feu, dit en latin au peuple, en lui faisant remarquer la fumée épaisse qui sortait de son corps : C'est véritablement manger des hommes que de faire ce que vous faites; dans nos assemblées, nous ne les mangeons pas; nous ne commettons aucun crime. On lui demanda quel était le nom de Dieu, et il répondit : Dieu n'a point de nom comme un homme.

« Sur la fin du jour Blandine, et Pontique, jeune homme âgé de quinze ans, qu'on avait toujours tenus dans l'amphithéâtre afin de les épouvanter par la vue des supplices, reçurent l'ordre de jurer au nom des dieux. Le mépris qu'ils montrèrent pour les idoles excita la colère du peuple :

n'ayant ni compassion pour l'âge de l'un, et ni respect pour le sexe de l'autre, il demanda qu'on les mît à la torture. Pontique mourut au milieu des tourmens. La bienheureuse Blandine, demeura la dernière, comme une mère forte et généreuse, qui avait encouragé ses enfans et les avait envoyés victorieux à Jésus-Christ. Elle entra pour la première fois dans le champ où ils venaient de signaler leur courage; elle courut avec joie pour les rejoindre, comme si elle eût marché au lit nuptial. Après l'avoir battue de verges, après l'avoir exposée aux bêtes, et placée sur la chaise de fer, on l'enveloppa dans un filet et on l'exposa à un taureau furieux qui la fit plusieurs fois sauter en l'air; mais elle ne sentit rien, tant était grande la fermeté de son espérance et l'ardeur de sa foi. Enfin elle eut la tête tranchée. Les païens avouèrent que jamais personne de son sexe n'avait enduré tant de supplices.

« Cependant leur cruauté ne fut point satisfaite. La fureur que le démon leur inspirait s'étendit sur le corps de saints : le gouverneur et le peuple, honteux de leur défaite n'en parurent que plus animés contre nous, afin que cette parole de l'Écriture fut aussi accomplie : l'injuste deviendra encore plus injuste, et le juste encore plus juste. Ils jetèrent aux chiens les fidèles qui étaient morts dans la prison, et les gardèrent jour et nuit, de peur que nous ne leur rendissions la sépulture. Ils gardèrent aussi les restes que le feu et les bêtes

avaient épargnés. Les uns grinçaient des dents contre les morts et frémissaient de rage de ne pouvoir plus les tourmenter. Les autres faisaient de sanglantes railleries et donnaient des louanges à leurs dieux. Les moins emportés disaient avec une sorte de compassion : Où est maintenant leur Christ? A quoi leur a servi son Évangile qu'ils ont préféré à la vie?

« Nous avions cependant un regret bien sensible de ne pouvoir donner la sépulture aux corps des Saints. Ils étaient si exactement gardés que nous ne pouvions les enlever à la faveur de la nuit; et encore moins les obtenir par argent ou par prières. Après que les corps des martyrs eurent été exposés pendant six jours, on les brûla. Leurs cendres furent jetées dans le Rhône, afin qu'il n'en demeurât aucune trace sur la terre. Insensés qui croyaient surpasser la puissance de Dieu! ils n'auront plus, disaient-ils, l'espérance qui les faisait mépriser les tourmens et courir gaîment à la mort : que devient à présent leur résurrection tant vantée? Que le Christ vienne donc les secourir et les tirer de nos mains?

« Les fidèles imitateurs du maître céleste, ceux qui avaient échappé aux supplices, ne prenaient point la qualité de martyrs. Ils ne voulaient pas que nous leur donnassions ce titre sublime de vive voix ou par écrit; et quand nous les appelions ainsi, ils nous reprenaient vivement. Quoiqu'ils eussent été percés de coups, déchirés par

les bêtes et brûlés en partie, ils disaient que ce titre appartenait au Sauveur du monde, comme au chef de la vie spirituelle. Nous parlant ensuite de ceux qui étaient morts dans les tourmens, ils ajoutaient : Ceux que Jésus-Christ a daigné appeler à lui, après la confession de la foi, sont les véritables martyrs : nous ne sommes à côté d'eux que de vils et abjects confesseurs. Ils nous conjuraient ensuite, en versant des larmes, de prier pour eux, afin d'obtenir de Dieu qu'il achevât dans leurs personnes l'ouvrage qu'il avait commencé.

« Au reste, la véritable gloire du martyre brillait en toutes leurs actions, par la liberté intrépide et la contenance assurée avec laquelle ils parlaient aux païens. C'était la crainte de Dieu dont ils étaient remplis qui leur faisait refuser la qualité de martyrs. Ils s'humiliaient sous la main puissante qui les a maintenant élevés. Ils excusaient et déliaient tout le monde, ils n'accusaient et ne liaient personne. Ils priaient Dieu pour leurs persécuteurs, comme Étienne, ce parfait martyr, en disant : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Ils soutinrent encore un grand combat contre le démon, par la charité qu'ils eurent pour leurs frères qui étaient tombés, afin de les lui enlever. Bien loin de se mettre au dessus d'eux par orgueil, ils leur communiquaient au contraire avec amour ce qui leur manquait des dons célestes. Ils pleuraient sur eux et priaient

Dieu de leur rendre la vie. Il la leur rendit en effet. Les faibles sont retournés depuis victorieux dans son sein, faisant cesser par là les chagrins de leur tendre mère, étouffant tout germe de division dans la sainte Église, ne laissant enfin parmi leurs frères que la joie, la concorde et la charité. »

Tel fut le récit exact que firent dans une lettre les chrétiens de Vienne et de Lugdunum, aux chrétiens d'Asie. On faisait mourir les fidèles pour des crimes secrets, que la calomnie avait inventés. Les prêtres du paganisme étaient les principaux auteurs de ces persécutions. Marc-Aurèle, ce prince si sage, en était parfaitement innocent. Les gouverneurs des provinces furent seuls coupables, parce que l'empereur était souvent trompé par leurs faux rapports.

On ne peut s'empêcher de comparer ces temps primitifs de l'Église à des siècles bien postérieurs. Ici des martyrs véritables se dérobaient avec modestie aux éloges de leurs frères et repoussaient un titre qu'ils avaient justement mérité : plus tard des hommes riches, heureux, comblés d'honneur et de priviléges, crieront bien haut qu'ils sont martyrs, sans que personne ne les inquiète. Ici des chrétiens pauvres soutiennent la douce loi de l'Évangile avec la seule énergie de leur ame, avec la seule éloquence du cœur, enfin, par cette seule exclamation : « Je suis chrétien. » Plus tard des prélats ne croiront pouvoir défendre

la religion qu'avec des bûchers et en absorbant dans leur intérêt toutes les richesses des nations. Dans les temps primitifs, le christianisme n'avait pour temples que des cryptes; les ministres du culte étaient généreux, purs, sans tache. Nous verrons par la suite que la corruption et la barbarie des peuples a toujours été en raison directe du nombre des couvens et de l'intolérance du clergé [1].

[1] *Voyez* la table analytique : articles Ainay, Sainte-Croix, Fourvières, Saint-Georges, Saint-Paul, Saint-Just, Saint-Nizier, Saint-Pierre-les-Nonnains, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Saturnin, Saint-Vincent, Saint-Irénée, Saint-Pierre-ès-Liens, Notre-Dame du faubourg. — Les abbayes royales : Ainay, Saint-Pierre, la Déserte et Chazaux. — Les prieurés : la Platière, Saint-Irénée, Saint-Benoît. — Le monastère de l'Ile-Barbe. — Les communautés des filles : Sainte-Claire, trois monastères de Sainte-Elisabeth, les Carmélites, les deux couvens des Ursulines, les deux maisons de la Visitation, les Bernardines, les religieuses du Saint-Amour. — Les confréries : Confalon, Saint-Marcel, la Miséricorde, Notre-Dame de Lorette et ses Pénitens, etc. — Les communautés régulières d'hommes : les Jacobins, les Cordeliers de Saint-Bonaventure et de l'Observance, les Carmes, les Augustins, les Célestins, les Minimes, les Jésuites qui s'étaient emparés de trois établissemens, les Chartreux, les Carmes déchaussés, les Feuillans, les Capucins du grand couvent et ceux du petit Forey. *Voyez* principalement les articles : Caractère politique et religieux de nos cent cinquante archevêques. Statistique de la dévotion des Lyonnais aux diverses époques de leur histoire. Revenus de l'Église de Lyon toujours croissant jusqu'à nos jours. Ce que lui rapportent les offrandes à l'époque actuelle. Proportions des deux Églises de Lyon, catholique et protestante. Influence réciproque de l'une sur l'autre. La religion juive comparée aux deux autres dans notre cité : conséquences à tirer relativement au commerce.

SOMMAIRE DU QUATORZIÈME LIVRE.

Étude philosophique des premiers temps du christianisme à Lugdunum. Origine de plusieurs fêtes et de plusieurs usages lyonnais. Traditions superstitieuses. Description de la fête des Merveilles. Un mot sur la fête de Saint-Denis de Bron. Chronique ou légende rapportée par quelques historiens de l'Église de Lyon. Alexandre, Epipode et Lucie, ou martyre de deux jeunes amis. Miracles opérés sur leur tombeau et rapportés par Grégoire de Tours. Traditions sur saint Marcel. Idée qu'on doit se former de la persécution des chrétiens de Lugdunum : lutte de la civilisation ancienne contre la civilisation nouvelle. Caractère d'un véritable chrétien à cette époque. Progrès du christianisme. Changemens remarquables dans les mœurs et dans les usages. Fraudes pieuses. Histoire générale des reliques de Lyon.

LIVRE QUATORZIÈME.

La lettre que nous venons de lire, nous apprend beaucoup de choses et nous explique plusieurs usages lyonnais : quoique la plupart soient abolis, ils ne méritent pas moins d'être connus. Ils peignent l'esprit humain avec toutes ses faiblesses, la superstition avec ses ruses, et le fanatisme avec ses excès. Or, nous ne devons pas oublier un seul instant la belle prérogative de l'histoire, celle d'être une école de mœurs et de philosophie.

Ce fut donc au milieu du cirque, élevé tout près de l'autel d'Auguste, que les martyrs lyonnais furent torturés. Après leur mort, les restes de ces fidèles furent livrés aux flammes sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église d'Ainay ; on jeta les cendres dans les deux rivières, alors réunies en cet endroit. Les chrétiens qui avaient échappés au supplice, affligés de se voir privés de reliques aussi précieuses, répandirent un bruit que les traditions superstitieuses du moyen âge ont long-temps accrédité. Plusieurs, dont l'imagination était exaltée, assurèrent que, malgré les précautions des païens, les saints martyrs s'étaient

fait voir la nuit suivante à quelques fidèles et leur avaient dit : « Ramassez soigneusement nos reliques; « car nul de nous n'a péri : nous avons tous été trans-« portés dans le lieu du repos éternel. » Les chrétiens ainsi avertis, annoncèrent à leurs frères l'apparition qu'ils avaient eue. Tous rendirent ensemble des actions de grâces à Dieu et recueillirent ce qu'ils purent des cendres des martyrs [1]. Ils les renfermèrent dans un autel autour duquel on bâtit ensuite l'église magnifique des Apôtres [2] qui, après la mort de saint Nizier, prit le nom de cet archevêque. On prétendit même alors que sous l'autel, dans la crypte de la Vierge [3], creusée par Pothin, plusieurs miracles furent opérés afin de rendre

[1] Les légendes dignes de foi de l'Église lyonnaise s'accordent toutes pour fixer à quarante-huit le nombre des martyrs qui souffrirent à Lugdunum sous le règne de Marc-Aurèle. Six d'entre eux furent exposés aux bêtes; dix-huit moururent de misère dans la prison; les vingt-quatre autres furent décapités. — *Voyez Greg. Tur. gloria confesso.* Cap. 64. — Quant au nom de ces martyrs, on peut s'en tenir au témoignage de Grégoire de Tours, qui pouvait le savoir exactement, ayant fait un assez long séjour dans Lyon auprès de son grand-oncle saint Nizier.

[2] Quelque temps plus tard les fidèles creusèrent secrètement la crypte des Machabées sur laquelle fut construite, sous le règne de Constantin, la superbe église des Machabées. Elle fut ainsi appelée pour désigner en général les martyrs lyonnais. Mais nous en parlerons plus au long dans le volume suivant, d'après Sidonius Apollinaris qui en a donné une description très-pompeuse.

[3] Cette tradition sur la chapelle de la Vierge fut dans la suite confirmée, comme cela devait être, par une bulle que le pape Innocent IV, étant dans notre ville, donna en faveur de ceux qui visiteraient cette église les samedi et les fêtes de la sainte Vierge, pour y déposer leurs offrandes. Il accordait quarante jours d'indulgences. Cette bulle fut adressée aux recteurs et clercs de Saint-Nizier, en 1251.

témoignage à la vérité et à la vertu de nos glorieux martyrs.

C'est d'après cette légende que les citoyens de la ville de Lyon, dans le moyen âge, célébraient la fête des premiers apôtres de Lugdunum, en descendant la rivière de Vaise à Ainay. Cette fête s'appelait la fête des Merveilles ou la fête miraculeuse. Comme elle a été célébrée durant plusieurs siècles, jusqu'à ce que Charles VI l'eut abolie, pour faire disparaître les traces de la souveraineté des archevêques; nous la plaçons ici par anticipation.

Dès les premières clartés d'un jour du mois de juin, une population considérable se transportait dans l'église de Saint-Jean. L'archevêque, entouré des chanoines de Saint-Just, s'y rendait aussi avec un appareil imposant. De là on allait par terre, sur quatre rangs, et avec un ordre admirable jusqu'à Saint-Pierre-de-Vaise, à côté de la vallée de Champ-Vert : on chantait des hymnes et des cantiques. On faisait une station dans l'église du village. Après cette première cérémonie, presque tous les fidèles se dirigeaient vers des barques nombreuses, ornées de guirlandes de fleurs et prêtes à voguer sur la Saône. Les rames s'élevaient de tous côtés; on partait : le clergé brillait à la tête de cette procession d'un genre vraiment pittoresque.

A peine commençait-on à voguer que les chantres du chapitre entonnaient les Laudes matinales. Des cierges étaient allumés : on remarquait au milieu d'eux un petit et un grand chandelier, objets

absolument nécessaires et sans doute emblématiques. Après les Laudes, la grande Église chantait la première antienne, l'Église de Saint-Just la seconde, et Saint-Paul la troisième [1]. La musique mêlait ses accords aux chants sacrés. Quand on avait laissé derrière soi le pont de pierre, seul pont construit sur la Saône à cette époque, chaque barque devait tenir son rang et aller file à file jusqu'à Ainay. Avant de quitter les bateaux on récitait l'oraison des trépassés. On descendait sur la rive gauche de la rivière, pour faire une station dans l'église du confluent. Le maître du chœur réglait ensuite la procession jusqu'au port Saint-Michel, et là commençait la litanie de saint Pothin jusqu'à Saint-Nizier. Les deux prêtres qui chantaient la litanie s'arrêtaient devant le portail gothique, et les autres entraient dans le chœur. Les chanoines qui se trouvaient en rang d'officier, entonnaient la grand'-

[1] Il faut joindre aux traditions rapportées ci-dessus ce qu'Adon, archevêque de Vienne, dit de la fête des Merveilles qui se célébrait de son temps, et dont il fut plusieurs fois le témoin oculaire. Après avoir dit la même chose que Grégoire de Tours sur l'apparition des martyrs pour faire recueillir leurs cendres, il ajoute que les habitans de Lyon célèbrent la mémoire de ces martyrs avec beaucoup de joie, descendant le long de la rivière en chantant des hymnes et des cantiques à Dieu; que l'on chante aussi une messe solennelle dans l'église des Apôtres, où les cendres des martyrs sont gardées, et que l'on nomme cette fête, la fête des Merveilles. Tous les anciens rituels de l'Église de Lyon, l'ordre des processions, les actes capitulaires et plusieurs autres anciens titres parlent de cette fête et en règlent les cérémonies. L'ordre définitif fut réglé en 1175, et approuvé dans le chapitre, en présence de l'archevêque Jean Bellesmains. Il y a dans l'acte un article très-long sous le titre spécial *de festo miraculorum; quid fieri debet.*

messe, après laquelle toute la foule s'écoulait dans la ville.

A cette cérémonie succédait, dans la journée, un autre spectacle : des bœufs ou de jeunes taureaux, amenés sur le pont de pierre, étaient précipités dans la Saône par une porte qui se trouvait placée au dessus de la grande arche, appellée arche merveilleuse. Des hommes vigoureux, sur le rivage ou dans des barques, leur livraient un combat qui finissait par la mort de ces animaux. On les portait hors des murs, dans un endroit isolé où est maintenant la rue Ecorche-Bœuf. Ce divertissement se terminait par des feux de joie et par des festins, sur les bords de la rivière. L'affluence des étrangers pour assister à cette fête un peu barbare, donna lieu à l'établissement des foires du moyen âge qui contribuèrent beaucoup à la prospérité de notre ville.

Cette institution dura plusieurs siècles, mais elle fut abolie par la politique du prince dont nous avons parlé ; et même à cette époque de son abolition, elle était devenue un sujet d'orgie et de débauche : nous en dirons autant de la fête de Saint-Denis-de-Bron [1], près de la Guillotière, où, il n'y a pas vingt ans, on accablait les passans de toute

[1] La fête de Saint-Denis-de-Bron était une imitation parfaite des Bacchanales de l'antiquité : seulement le bienheureux saint Denis avait remplacé Bacchus. Toute la génération actuelle peut se rappeler d'avoir vu ceux qui célébraient cette fête, ne respectant ni le sexe, ni l'enfance, ni les vieillards, injuriant tout le monde. Il n'est peut-être point de ville où un culte pareil se soit conservé comme à Lyon jusqu'au dix-neuvième siècle. En

sorte d'injures. Le milieu du pont était la limite nécessaire de cette belle ovation du Saint.

Les traditions superstitieuses des premiers siècles du christianisme, qui donnèrent lieu à tant d'usages dont quelques-uns existent encore dans nos temps modernes, ont été beaucoup embellies par l'imagination des fidèles et par la ruse des prélats [1].

mettant de côté les orgies, et surtout les propos obscènes dont les passans assaisonnaient leurs complimens, cette fête donnait un singulier privilége, celui de dire la vérité aux gens en place qui se trouvaient dans la foule. Chose étonnante, c'est que le despotisme ombrageux de Bonaparte ait laissé subsister cette fête pendant les dix premières années de son règne. Elle existerait encore si le cardinal, son oncle, n'avait pas été insulté sur le pont de la Guillotière (*Voyez* à la fin de cet ouvrage les mœurs des Lyonnais dans les temps modernes).

[1] Les Églises de Vienne et de Lyon se sont dans la suite disputées à qui aurait dans ses légendes les martyrs de la première persécution de Lugdunum. Chorier répète dans son *Histoire du Dauphiné* toutes les fables de l'Église de Vienne. Il prétend que ce fut à Vienne que sainte Blandine souffrit le martyre; mais que les cendres de ceux qui avaient souffert dans Lyon se réunirent dans les eaux mêmes du Rhône où elles furent jetées; que le fleuve les respecta, puis qu'elles abordèrent tout près de Vienne et s'arrêtèrent dans l'endroit où est maintenant l'église de Saint-Romain. — « Combien de chrétiens simples, prévenus des récits fabuleux qu'ils ont « lus dans quelques légendes, accusent d'impiété ceux qui veulent les dé-« sabuser de ces fables que saint Paul appelait contes de vieilles. Pour les « détromper de ces erreurs grossières, il faut leur en faire voir les absur-« dités, au lieu que le silence sur ces contes ridicules passerait dans leur « esprit pour une affectation maligne, si l'on voulait supprimer ce qui a « servi durant tant de siècles à entretenir la piété ou la superstition des « peuples. Il est peu d'histoire aussi farcie que celle de Lyon d'extrava-« gances, de contes ridicules sur tout ce qui regarde les Saints et les fon-« dations des monastères. » Le P. Menestrier, *Plan d'une histoire ecclésiastique de Lyon.* — Ce jésuite ajoute plus bas : « On peut donc dire qu'un « pape, un évêque ou quelques autres ecclésiastiques des plus distingués ont

« En effet les quarante-huit martyrs dont Pothin « fut le chef, comme il était leur pasteur, « dit une « ancienne chronique [1], » ne furent pas les seules « victimes de la première persécution des chré- « tiens de Lugdunum. Ceux qui avaient échappé à « la première recherche furent arrêtés peu de « temps après. On remarquait surtout parmi eux « Alexandre et Epipode, deux jeunes gens d'une « sagesse exemplaire et d'un très-grand mérite. « Le premier, Grec de nation et d'une naissance « illustre, mais réduit à une fortune médiocre par « les révolutions de l'empire, avait trouvé ainsi « que ses parens une douce félicité dans la reli « gion chrétienne. Le second était Lyonnais, d'une « famille grecque, comme on le voit par son nom. « Il s'était lié dans son enfance avec Alexandre, « de la plus étroite amitié : tous deux avaient sucé « avec le lait, la morale si pure de l'Evangile ; « tous deux avaient cultivé en même temps leur « esprit avec les meilleurs ouvrages de la littéra- « ture grecque et romaine. Cette conformité de « mœurs, d'inclinations et d'habitudes, fortifiée « encore par l'esprit de charité qui est l'esprit du « christianisme et qui était le partage du chré- « tien fervent des premiers siècles, n'avait fait

« flétri leur réputation, par leur avarice, leur ambition ou par leurs dé- « bauches ; mais il ne faut point entrer dans un détail scandaleux d'in- « trigues, d'injustices et de turpitudes, qui ne peuvent que souiller l'imagi- « nation des lecteurs, sans servir à les rendre plus gens de bien. »

[1] Le pere Menestrier la rapporte toute entiere dans son *Histoire manuscrite de l'Église de Lyon.* Nous n'en donnons qu'un extrait.

« qu'une seule ame de ces deux jeunes disciples
« du vénérable Pothin.

« Ils s'excitaient mutuellement à la piété et à
« l'étude des belles-lettres qui fleurissaient à Lug-
« dunum depuis l'établissement de l'Athénée. Les
« occupations littéraires de ces jeunes Lyonnais
« n'avaient pas un but mondain : ils aspiraient
« seulement à augmenter le nombre des pères de
« l'Eglise et à se rendre capables de mettre di-
« gnement au jour, avec toute la suavité de Pla-
« ton, les beautés de la religion chrétienne, projet
« digne de l'Evangile qui n'a jamais repoussé la
« véritable liberté et les lumières des hautes in-
« telligences! Ils furent tout-à-coup distraits dans
« leurs études par la persécution qu'avaient fait
« naître les païens jaloux. Ils se dirent alors : Eh
« bien, nous mourrons ensemble.

« Cependant ils avaient échappé aux persécu-
« teurs en ne sortant point de leur solitude. Ils
« évitèrent par ce moyen les premières fureurs
« de la populace. Mais les délateurs se glissaient
« partout : un domestique d'Alexandre et d'Epi-
« pode se laissa corrompre; les deux amis appri-
« rent qu'on les cherchait. Mourir n'était rien pour
« eux; mais mourir sans avoir travaillé dans le do-
« maine du Seigneur, les affligeait beaucoup. Ils
« changèrent de domicile et se retirèrent chez une
« veuve chrétienne, qui se nommait Lucie. Elle
« habitait une maisonnette tout près du rocher de
« Pierre-Scise; la pauvreté de cette femme pieuse la

« mettait à l'abri des perquisitions : car ceux qu'on « employait à les faire ne cherchaient pas moins « à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'ils arrê- « taient qu'à obéir aux ordres du gouverneur. On « mit tant de gens avides toujours prêts à faire le « mal, à la poursuite des deux jeunes chrétiens, « qu'après avoir été quelque temps à couvert, tant « par l'obscurité du lieu où ils se trouvaient que « par la fidélité de leur hôtesse, ils furent décou- « verts lorsqu'ils s'y attendaient le moins. On les « emmena avec tant de précipitation qu'Epipode « ayant eu à peine le loisir de mettre le premier « de ses souliers fut contraint de laisser l'autre, « pour suivre les soldats qui l'entraînaient. La « bonne veuve conserva cette précieuse chaussure « comme un trésor.

« Trois jours après Alexandre et Epipode furent « présentés devant le tribunal du gouverneur. Ils « étaient chargés de chaînes, et déjà on leur faisait « supporter les plus cruels traitemens. Ils furent « interrogés en présence du peuple idolâtre qui « s'éleva contre eux avec de grands cris. Epipode « répondit le premier aux interrogatoires des juges : « sa grande ame brillait dans ses yeux, et l'élo- « quence coulait sur ses lèvres. Mais que peut la « voix du sage sur des furieux ? Autant vaudrait « parler aux flots irrités de l'Océan ! Comme il « était bien instruit des mystères de notre reli- « gion et animé du Saint-Esprit, il parla avec tant « de force pour justifier les chrétiens contre les

« calomnies atroces de leurs ennemis, que le gou-
« verneur ne pouvant souffrir la liberté avec la-
« quelle il lui reprochait ses injustices èt ses cruau-
« tés envers des personnes innocentes, ordonna
« qu'on le frappât sur la bouche. Le sang jaillit;
« et le jeune martyr parlait toujours avec le même
« courage. On l'étendit sur un chevalet et les bour-
« reaux lui déchirèrent les côtes avec des ongles
« de fer. La populace toujours emportée et cruelle,
« habituée au spectacle de sang, demanda avec
« des clameurs et des hurlemens épouvantables
« qu'on le lui abandonnât pour le lapider ou pour
« le mettre en pièces, car le magistrat et les bour-
« reaux n'allaient pas assez vite à son gré. Le gou-
« verneur craignant que les furieux n'en vinssent
« à une sédition et ne troublassent l'ordre de la
« justice, fit détacher le martyr du chevalet, et
« ordonna qu'on lui coupât promptement la tête :
« ce qui fut exécuté sur-le-champ. Alexandre subit
« le même sort. Ainsi furent unis pendant leur vie
« et à leur dernière heure deux jeunes amis; plus
« heureux que les premiers martyrs, leurs dé-
« pouilles mortelles ne furent point jetées au vent.
« Les fidèles de Lugdunum enlevèrent secrète-
« ment les corps de ces jeunes victimes de la
« jalousie barbare des prêtres païens; ils les dé-
« robèrent à l'inhumanité de la populace qui em-
« pêchait qu'on ne rendît les honneurs de la sé-
« pulture aux chrétiens. Quand la nuit fut venue,
« des chrétiens, choisis par leurs frères, les em-

« portèrent hors de la ville et les enterrèrent dans « le creux d'un rocher [1]. Cet endroit formait une « espèce de grotte tapissée de lierre et entourée de « buissons; les eaux qui y tombaient de tous côtés, « dans les temps de pluie, rendaient ce séjour inac- « cessible : plus tard il fut très - célèbre par la « vénération et la piété des fidèles qui y accou- « raient en pélerinage ; mais surtout par le grand « nombre de miracles que Dieu opéra dans ce lieu « de sépulture, en considération des deux jeunes « martyrs [2]. »

[1] Quelques personnes prétendent que c'est dans l'endroit même où le sculpteur Chinard a été enterré.

[2] Ceux qui désireront faire des recherches sur les légendes de l'Église de Lyon, profiteront des données suivantes : cette Église semble avoir cet avantage sur plusieurs autres, en ce qu'elle possède des monumens certains de sa fondation et de son établissement, dans Eusèbe de Césarée; — Des mémoires fidèles de ses premiers martyrs, dans la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon aux Églises de Phrygie; — Les œuvres de saint Irénée sont aussi des documens précieux de ce qui se passa à Lugdunum, sous le rapport religieux, depuis la première persécution jusqu'au massacre général des Lyonnais, par l'ordre de Sévère; — Grégoire de Tours, le plus ancien de nos historiens de France, nous conduit jusqu'au sixième siècle: il est vrai qu'il faut examiner avec défiance les faits qu'il rapporte; car, outre qu'il paraît avoir été un peu trop crédule, ses ouvrages ont encore été altérés par les moines en plusieurs endroits; — Saint Jérôme a dessiné de main de maître les ravages des Vandales, des Alains et des autres peuples du nord, au cinquième siècle qui est un des plus obscurs; — Nous avons une longue suite de faits pour le sixième siècle dans les lettres ou poésies de Sidonius Apollinaris; — Dans les écrits d'Avitus on trouve les conférences qu'il eut avec le roi Gondebaud et les Ariens. Dès ce temps-là les conciles commencent à développer un peu l'histoire de nos archevêques; — Le septième siècle est plus stérile; il est plus obscur à cause des ravages exercés par les Sarrasins, qui laissèrent nos églises sans pasteurs. Charles Martel les chassa et rétablit un peu l'ordre qui était dans le plus horrible chaos. Charle-

Il existait une chapelle dédiée à saint Epipode, près de la barrière de Pierre-Scise. L'église principale de Lyon y allait tous les ans chanter les premières Vêpres, comme il est marqué dans l'ancien ordre des cérémonies religieuses de notre ville. Grégoire de Tours raconte que l'on voyait de son temps, au faubourg septentrional de Lugdunum, tout près des murs de la cité, le tombeau de Lucie, cette femme généreuse qui avait retiré chez elle les deux jeunes martyrs lorsqu'ils se cachaient pour éviter la persécution. Grégoire ajoute que « les fiévreux recouvraient la santé en avalant de « la poudre du tombeau de cette femme. »

On cite encore parmi nos premiers martyrs, Valérien et Marcel [1]. Les traditions qu'on a sur ces deux chrétiens ne sont pas très-positives [2]. Cependant la piété des fidèles de Lyon fit élever une chapelle à l'honneur de saint Marcel, au pied de la montagne des Capucins, nommé les Petits-

magne fut le restaurateur de l'Église de Lyon; et notre Leydrade, nos archevêques Agobard, Amolo et Remy nous conduisent durant deux siècles par des voies assez connues. Dès le dixième siècle on trouve des cartulaires très-utiles; — *La Gaule chrétienne* peut être aussi d'un grand secours pour l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, mais elle est défectueuse sous plusieurs rapports. Nous en dirons autant des livres intitulés comme il suit, et que nous avons parcourus avec soin pour peindre plusieurs sectes remarquables : *Histoire générale des églises vaudoises*, par Jean Léger. Leyde, 1669 et *Sacrosancta concilia.* Studio Philipp. Labbei et Gabr. Cossartii. Lutetiæ, 1671.

[1] *Voyez* dans la chronique de Frédégaire une courte notice sur saint Marcel.

[2] *Voyez* Saint-Aubin, *Histoire ecclésiastique de Lyon.*

Foreys. Une fontaine coulait au bas de cette montagne ou colline, assez près de la chapelle, et se nommait, il n'y a pas long-temps, la fontaine Saint-Marcel, comme la rue qui traverse aujourd'hui ce quartier, porte aussi ce nom. Il y avait de plus en cet endroit une des portes de la ville, qui se nommait la porte Saint-Marcel [1]. La chapelle a été long-temps une sorte d'hermitage qu'habitait un reclus, sous la dépendance du prieuré de Notre-Dame de la Platière et des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Avant la révolution, la chapelle était desservie par une confrérie de Pénitens noirs du Crucifix, qui y célébraient la fête de saint Marcel.

D'après tous les détails qui précèdent, on peut se former une idée de la première persécution exercée à Lugdunum. Considérée d'une manière philosophique, elle doit être regardée comme une lutte sanglante entre la civilisation du paganisme, basée sur la politique, et la civilisation du christianisme, fondée sur des principes religieux. Une société vieillie par les abus voulait détruire les sentimens secrets de l'humanité, qui demandait avec douceur une régénération complète. Les

[1] Nous aurons occasion de parler très-souvent de la porte Saint-Marcel, quand nous ferons l'histoire des guerres du clergé et de la commune lyonnaise, dans le treizième siècle. Cette porte était située au bas de la Grande-Côte. On a trouvé, en creusant les fondations des maisons voisines de l'escalier des Capucins, les remparts qui longeaient, dans le moyen âge, toute la rue Sainte-Catherine et liaient la porte Saint Marcel avec la porte du Griffon.

chrétiens avaient pour eux la voix impérieuse de la raison et la morale persuasive de l'Évangile; ils devaient nécessairement triompher. Aussi la terre lugdunaise, arrosée du sang des martyrs, fut plus féconde que jamais en chrétiens dévoués. Le gouverneur cessa de juger pour n'avoir pas à détruire une partie de la population.

Il est vrai que les chrétiens qui avaient échappé aux supplices s'exprimaient partout avec un enthousiasme religieux qui leur faisait beaucoup de prosélytes. On ne parlait plus à Lugdunum que des miracles opérés par les saints martyrs. Les fidèles se prosternaient avec dévotion devant les objets qui leur avaient appartenu. Ils supposaient même quelquefois des dépouilles sacrées. Ces fraudes pieuses étaient peut-être permises au commencement du christianisme; il fallait raffermir les cœurs faibles. Plus tard on en a abusé en entassant dans la crypte de saint Irénée tous les ossemens des victimes de la barbarie de Sévère. Les moines intéressés, les pieux inventeurs de reliques, les historiens de miracles dont la famille s'est perpétuée jusqu'à nos jours, ont singulièrement embrouillé cette partie de nos annales. Il est du devoir d'un historien intègre de faire connaître la vérité : le dévouement de nos premiers chrétiens fut trop grand pour y mêler la moindre fable; notre religion est trop belle pour l'altérer par des jongleries.

Un fait certain, c'est que la première persécu-

tion a consolidé le christianisme à Lugdunum. Dès cette époque, les temps anciens commencent à s'évanouir dans l'histoire de notre cité, et la description des cryptes remplace celle des monumens romains; de ce moment aussi les opinions et les sentimens de l'homme occupent beaucoup plus de place dans l'histoire que les institutions civiles. Déjà le paganisme et les lois émanées de lui croulaient de toute part; déjà le christianisme se préparait à envahir la société toute entière : malheureusement il fallut franchir un chaos horrible pour arriver à une régénération merveilleuse. C'est ainsi qu'il nous a fallu, dans les temps modernes, passer par l'anarchie pour obtenir un gouvernement aussi parfait que peuvent le permettre les passions des hommes.

Le courage et le zèle des chrétiens de Lugdunum, après la persécution, furent inouis. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de leurs frères, qu'ils ouvrirent publiquement la chapelle des Machabées, sur le penchant méridional de la montagne de Fourvières; leurs cérémonies religieuses commencèrent à prendre un caractère de magnificence qu'elles n'avaient pas auparavant. Peut-être voulaient-ils démontrer en les faisant avec appareil et au grand jour, qu'elles n'étaient point criminelles. Ils introduisirent en même temps dans les mœurs et dans les usages, des changemens qui méritent toute notre attention, et que nous devons exposer pour ne pas

passer trop brusquement des temps anciens au moyen âge.

Dabord les chrétiens de Lugdunum se contentaient de faire dresser des autels sur les sépulcres de leurs frères, de ceux principalement qui avaient remporté la palme du martyre! Ils n'osaient point encore transférer les reliques; seulement on leur appliquait des voiles, des linges et d'autres objets que l'on distribuait ensuite à diverses églises, dans l'espoir qu'ils auraient la vertu de guérir les malades et de faire toute sorte de miracles. On prenait aussi de la poudre des tombeaux, les fleurs et les rameaux dont on les avait couverts, de l'huile des lampes qui brûlaient sur les sépulcres. On communiquait de la même manière la terre, les pierres et le bois imbus du sang des martyrs. Les instrumens de leur supplice, quand on pouvait les trouver, leurs vêtemens et tout ce qui leur avait servi, étaient des trésors précieux. Mais on ne touchait point aux corps, lorsqu'ils avaient été ensevelis, ce qui eût réveillé la rage des païens qui regardaient comme un crime exécrable la violation des sépulcres. Les premiers chrétiens, bien loin de diviser ainsi les reliques des saints, rassemblaient autant qu'ils le pouvaient les membres épars des martyrs; ils en recueillaient soigneusement les cendres quand on avait brûlé leurs corps, et les fermaient en un même lieu. Ce ne fut qu'au temps où les barbares du nord ravagèrent les villes et saccagèrent les églises,

que l'on commença à se partager les reliques ou à les transporter d'un lieu dans un autre, pour les soustraire à la fureur des soldats : et lorsque ceux-ci eurent été eux-mêmes conquis par la religion, non-seulement les anciennes reliques sortirent de leurs retraites, mais on en supposa beaucoup, pour spéculer sur la superstition des peuples et agrandir le domaine temporel de l'Église.

Souvent même on feignit de retirer les précieuses reliques, si utiles à la propagation de la foi et à la puissance des prélats, du fond des rivières et des cloaques impurs où le peuple croyait qu'on les avait jetées. Ces reliques supposées étaient ensuite transportées, avec une pompe religieuse et magnifique, dans les églises, dans les chapelles et dans les oratoires. Avant la translation, des Saints apparaissaient toujours à des chrétiens fervens pour les avertir de chercher leurs corps dans des endroits cachés qu'ils leur indiquaient. Nous avons vu ce miracle s'opérer moins par le mérite des quarante-sept martyrs, compagnons du vénérable Pothin, que par l'enthousiasme religieux de leurs frères. Dans la suite, l'Église de Lyon célébra la fête de l'invention de telle ou telle relique, et de la translation dans une chapelle. Ces détails sont d'autant plus importans à connaître que les cryptes, les chapelles, les oratoires, les églises et beaucoup de cérémo-

nies religieuses ne doivent leur existence qu'à ces traditions sacrées : nous aurons occasion de nous en assurer en faisant la description de chaque monument en particulier.



SOMMAIRE DU QUINZIÈME LIVRE.

Fin du règne de Marc-Aurèle. Les persécutions, dont ce prince était très-innocent, avaient cessé. Irénée est nommé par les fidèles, successeur de Pothin. Talens et caractère d'Irénée. Le repos dont l'Église jouit pendant plusieurs années permet à Irénée de se livrer avec ardeur à sa passion pour le prosélytisme. Ses prédications dans les provinces voisines. Presque tous les habitans de Lugdunum deviennent chrétiens. La trop grande prospérité de l'Église commence à faire naître la corruption de ses membres. Faux dévots de cette époque. Histoire des gnostiques. Irénée écrit contre les hérésies; il combat les caprices d'un pape. Nouvelles révolutions de l'empire qui surviennent sur ces entrefaites. Mort de Pertinax. Avénement de Sévère au trône. Qualités et défauts de cet empereur. Après avoir détruit ses compétiteurs de l'Orient, il flatte Albin avec des lettres amicales. Cette intimité, commandée un instant par une adroite politique, ne pouvait durer. Grands préparatifs de guerre de part et d'autre. Bataille mémorable livrée près de Lyon. Défaite et mort d'Albin. Ruine complète de Lugdunum. Remarque sur le prétendu martyre d'Irénée et des autres chrétiens lyonnais. Quinze ans après ce désastre, Lyon était à peine sorti de ses ruines. Sa situation déplorable. De nouvelles révolutions empêchaient les Lyonnais de réparer leur perte. Proculus est proclamé empereur dans leurs murs; sa fin tragique. Règne de Constantin. Tableau général de la situation de l'empire, des provinces et de Lugdunum dans le quatrième siècle. Commencement des siècles de barbarie.

LIVRE QUINZIÈME.

MARC-AURÈLE régnait encore, que les traces d'une persécution, exercée par des magistrats indignes de sa confiance, étaient entièrement effacées. Le christianisme triomphait dans nos contrées. Irénée, envoyé en Asie pour porter la lettre des deux Églises [1] gauloises, se hâta de revenir à Lugdunum. Ses frères l'avaient choisi pour successeur du premier évêque; on n'en pouvait trouver de plus éminent en science et en vertu, de plus digne par conséquent de remplir cette place. Disciple de saint Polycarpe et des autres prélats de l'Asie-Mineure qui avaient conversé avec les apôtres, il était un oracle vivant de leur doctrine;

[1] Quoique les églises aient été distinguées par diocèses, selon la disposition des terres de l'empire et selon la division des préfectures d'Orient, d'Illyrie, d'Italie et des Gaules; quoique cet ordre ait commencé à s'établir dès le temps de Vespasien et se soit réglé depuis, insensiblement jusqu'à Constantin, l'établissement des diocèses ecclésiastiques ne put être fait et réglé que lorsque le christianisme triompha complètement : ainsi ce ne furent pas les Églises de Vienne et de Lugdunum qui écrivirent la lettre portée par Irénée, mais les serviteurs de Dieu dans ces deux villes. Nous ne nous sommes servi jusqu'ici du mot Église que pour nous faire mieux comprendre. Ce mot ne conviendra parfaitement que lorsque le christianisme sera une puissance temporelle et spirituelle.

et la réputation qu'il s'était acquise pendant les travaux apostoliques de son prédécesseur parut un titre suffisant pour réunir tous les suffrages [1]. Tant que Marc-Aurèle vécut [2], le zèle du savant Irénée fut occupé à profiter des jours heureux accordés aux sujets par cet empereur philosophe, pour donner une grande splendeur à l'Église de Lugdunum.

Commode parvint à l'empire : ce monstre exécrable sous tant de rapports, fit renaître l'infâme Néron. Il parcourut comme un fléau les Gaules, la Grèce et l'Asie; mais le repos dont il laissa jouir les chrétiens, à la sollicitation de Marcia, sa maîtresse, qui avait du penchant pour ce culte, ainsi que le rapporte Dion, ou qui peut-être était née de parens chrétiens, fournit à l'évèque Irénée une occasion favorable pour étendre la prédication de l'Évangile. Les effets de cette prédication furent si prodigieux qu'en très-peu de temps, suivant le témoignage de Grégoire de Tours, toute la ville de Lugdunum abjura le culte des idoles et embrassa le christianisme. Les magistrats, les

[1] Pendant une longue série de siècles, c'est le peuple qui nomma les archevêques. Le clergé a oublié ce fait remarquable; car dans la société actuelle c'est lui qui s'oppose le plus fortement au principe si utile des élections.

[2] La persécution des chrétiens eut lieu l'an 177 ; Marc-Aurèle mourut l'an 180 à Sirmium, ou, selon d'autres, à Vienne en Autriche; Irénée exerça les fonctions apostoliques pendant trois ans sous ce prince; l'Église fut tranquille sous son fils : tout cela explique les rapides progrès du christianisme à Lugdunum à la fin du deuxième siècle.

grands et le collége sacerdotal conservèrent seuls leurs antiques erreurs.

Irénée, dans sa passion ardente du prosélytisme, ne se borna pas à prêcher le royaume de Jésus-Christ au milieu des Lyonnais; sa sollicitude pastorale s'étendit encore sur toutes les provinces voisines. Malheureusement une trop grande prospérité enfante presque toujours le relâchement et la corruption [1].

Avec un peu d'attention on trouve déjà dans le siècle des prédications d'Irénée, les amours-propres de sophistes, ces petites passions du clergé, ces ambitions des prélats qui ont altéré la pureté primitive de notre religion et causé des schismes scandaleux. Cette étude morale de la cité lyonnaise est très-importante, parce que l'Église de Lyon a assisté à tous les combats livrés par les intérêts mondains aux vérités augustes de l'Évangile. Pendant qu'Irénée construisait avec ardeur l'édifice sacré, d'autres chrétiens le minaient avec imprudence. Le calme dont jouissait l'Église, dans toute l'étendue de l'empire, reçut alors quelque altération par la malice de plusieurs hérétiques [2].

Ces faux dévots des premiers temps du christianisme commettaient secrètement des profa-

[1] Sans les persécutions des anarchistes de la révolution on verrait beaucoup moins de vrais chrétiens qu'on n'en remarque aujourd'hui.

[2] *Hier. in cap. 64, Isaiæ.* — Le père Menestrier, *Histoire manuscrite de l'Église de Lyon.* — Colonia, *Histoire littéraire de Lyon.* — Poullin de Lumina, *Histoire de l'Église de Lyon.* — Fleury, *Histoire de l'Église.*

nations abominables sous les apparences d'une grande sainteté. Par le moyen *des prestiges* [1], *des déclamations ampoulées et d'une foule d'illusions enchanteresses*, ils attiraient à eux un grand nombre de prosélites. Leur nom seul mettait à découvert leur charlatanisme : ils s'appelaient *Gnostiques*, hommes savans et parfaits qui possédaient seuls la véritable science du chrétien. D'après ce principe basé sur l'orgueil, ils regardaient les autres fidèles comme des gens simples et grossiers qui expliquaient les livres sacrés d'une manière basse et trop littérale. Ces gnostiques furent, au commencement, des gens exaltés, des fanatiques érudits, qui s'étaient formé une théologie particulière d'après la philosophie de Pythagore et de Platon, à laquelle ils avaient accommodé les interprétations de l'Évangile. Mais la dénomination de gnostique devint bientôt un nom que l'on donna à plusieurs hérésiarques du second siècle, qui différaient entre eux sur certaines circonstances, et étaient néanmoins d'accord sur les principes; tels furent les Nicolaïtes, les Simoniens, les Carpocratiens et les Valentiniens [2].

1 Nous verrons, qu'à différentes époques de l'histoire de Lyon, des charlatans de la même espèce se sont montrés sous des dénominations plus ou moins fastueuses. Ceux qui désireraient avoir plus de détails sur leurs doctrines absurdes et sur leurs visions, peuvent consulter la *Collection des Pères de l'Église*, et liront principalement les ouvrages d'Irénée, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Épiphane, etc., etc.

2 L'hérésiarque Valentin, qui parut l'an 134 de l'ère actuelle, raffinant sur ceux qui l'avaient précédé, déduisait une longue généalogie de plusieurs

Toutes les folies de ces hérésiarques s'étaient répandues à Lugdunum du temps d'Irénée. Les disciples enthousiastes de Marc, célèbre magicien, originaire d'Asie, les avaient apportées. Parcourant l'empire en véritables missionnaires de l'erreur, ils s'arrètèrent à Lugdunum ; ils se glissèrent d'abord au milieu des femmes, sexe ordinairement facile à séduire par les apparences mystiques [1], et firent, avec leur secours, des progrès rapides parmi le peuple. Irénée en arrèta le cours avec ses prédications : les cinq livres qu'il a écrits contre eux sont regardés comme des modèles parfaits de controverse. Le prélat lyonnais était le Bossuet de l'antiquité. Comme l'évêque de Meaux, il a terrassé l'erreur ; comme lui aussi,

Eones ou *Aiones;* il en faisait des personnes divines. Ces rêveries donnent une idée de la marche de l'esprit humain, lorsqu'il abandonne de vieilles erreurs pour créer de nouvelles superstitions. Le premier et le plus parfait des êtres créés par Valentin était d'une profondeur invisible et inexplicable ; il le nommait *preexistant*, mais plus ordinairement *profondeur.* Cet être était demeuré plusieurs siècles dans un morne silence et dans un repos immuable, ayant seulement avec lui la *pensée* que Valentin nommait *Charis*, grâce, ou *Sigé*, silence, et dont il faisait la femme. Enfin l'être préexistant ou profondeur avait voulu produire le principe de toutes choses, et avec *Sigé* il avait engendré *Nous*, son fils unique, semblable et égal à lui, seul capable de le comprendre. Ce fils était une intelligence du genre masculin. Les Valentiniens en faisaient un premier né, et quoiqu'il fût unique, ils lui donnaient une sœur, *Aletheia*, la vérité. Nous avait engendré deux autres personnages, *Logos* et *Zoé*, le verbe et la vie. Ces deux en avaient encore produits deux autres, *Anthropos* et *Ecclesia*, l'homme et l'église. On voit que les rêveries de beaucoup de philosophes modernes ne sont pas nouvelles. — *Voyez* Fleury, *Hist. eccles.*, tom. I. 3.

[1] Poullin de Lumina, *Histoire de l'Église de Lyon.*

il a en quelque sorte défendu les libertés de l'Eglise gallicane : nous verrons son mépris pour l'ultramontanisme, quand nous parlerons de ses démêlés avec le pape Victor.

Irénée possédait en effet de vastes connaissances; il était parfaitement instruit dans tous les systèmes philosophiques de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaxagore, d'Empédocle, de Platon, d'Aristote et de Pythagore. Il avait lu très-attentivement les poètes des bons temps de la littérature et les séduisantes allégories de la Mythologie grecque. Il s'était aperçu que les chrétiens, trop passionnés disciples des philosophes profanes établis dans l'Athénée de Lugdunum, avaient voulu pénétrer tout à la fois dans le domaine de l'erreur et dans le sanctuaire de la vérité; et qu'ils avaient altéré, par de fausses applications, les mystères divins du christianisme : de là de monstrueuses rapsodies; ce qui arrivera toujours quand on s'écartera de l'esprit de l'Évangile.

Notre évêque Irénée, pour faire concevoir l'extravagance de ces premiers hérétiques, les comparait à de méchans ouvriers qui ayant trouvé l'image d'un prince, belle, éclatante, ornée de pierreries par un bon artiste, en détacheraient les pierres précieuses pour en couvrir la tête ridicule d'un chien, d'un singe ou d'un renard. Ensuite il nous décrit, dans ses ouvrages, les abominations des hommes prétendus parfaits. Selon lui, les gnostiques se jouaient du plus auguste de nos

mystères : ils prenaient une coupe d'un vin blanc légèrement pourpré. A les entendre, c'était un sang précieux épanché d'une source divine : il communiquait la grâce, des vertus sublimes ; il donnait des extases enchanteresses, des ravissemens délicieux à ceux qui en buvaient. Les gnostiques présentaient en même temps cette coupe avec des invocations mystérieuses et pleines d'exécrations. Ils persuadaient aux femmes qu'elles deviendraient prophétesses en buvant de ce vin. Irénée raconte que plusieurs dames de Lugdunum se laissèrent séduire par ces impostures ; mais qu'un certain nombre d'entre elles abjurèrent en public leurs égaremens pour réparer le scandale qu'elles avaient causé.

L'éloquence d'Irénée parvint à faire taire l'erreur pendant quelque temps ; il obtint bientôt après un triomphe plus brillant, en empêchant un schisme qui allait bouleverser l'Église naissante. Car on peut regarder cet évêque zélé comme un des premiers défenseurs de la tolérance évangélique, de la douce harmonie qui devrait toujours régner entre de véritables chrétiens, et des libertés de l'Église en général contre les caprices des papes.

Les fidèles de l'Asie-Mineure célébraient la Pâque le quatorzième jour de la lune qui suit l'équinoxe du printemps. Les fidèles de Rome et de tout l'occident, dans la crainte de se rapprocher trop de la manière des Juifs, célébraient

cette fête le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune. Les uns et les autres s'étayaient de la tradition des apôtres. Avant le pape Victor, on ne voit point que cette différence ait occasioné aucun schisme : chacun suivait en paix les usages qu'il avait reçus de ses pères, sans que la charité qui unissait tous les chrétiens en souffrît la moindre altération. Mais Victor, plus rigide que ses prédécesseurs, prétendit ramener de gré ou de force toutes les autres Églises à la pratique de celle de Rome. Les évêques de l'Asie-Mineure protestèrent : cette résolution ne pouvait ébranler un homme aussi ferme que Victor. Il n'eut pas plutôt reçu leurs lettres que, dans les premiers mouvemens de sa colère, il voulut séparer de sa communion tous ceux qui célébreraient la Pâque le quatorzième jour de la lune. Il était écrit de toute éternité que les papes mettraient eux-mêmes la désunion dans la maison du Seigneur.

Irénée, dans ces circonstances plus terribles pour la foi que les plus atroces persécutions, employa auprès de Victor son ardente charité et son amour pour la paix [1]. Il écrivit en même temps à

[1] L'esprit de parti abuse des meilleures choses : le lecteur sait que ce fut avec les écrits de saint Irénée que le cardinal de Tournon, l'un des archevêques de Lyon, fit révoquer au roi François 1er un édit qu'il voulait donner en faveur des calvinistes, que les guerres obligeaient de tolérer dans ses états, et pour empêcher qu'il ne fît venir d'Allemagne Philippe Melanchton pour assister à un colloque. Le cardinal affecta un jour de se trouver au Louvre dans un endroit par où le roi devait passer; il lisait ou feignait de lire dans un livre : le roi arriva au même instant

plusieurs prélats des autres Églises, pour les engager à se joindre à lui afin de fléchir la fermeté du pontife. Leurs prières réunies eurent tant d'efficacité, que le pape Victor ne rougit point de se rétracter, et de céder enfin aux vœux de l'illustre prélat. Notre évêque ne jouit pas long-temps du bonheur de l'homme juste qui a fait le bien. Le siècle d'or de l'empire romain avait cessé. Avec Commode et ses successeurs, l'atroce politique releva sa tête hideuse : Lugdunum, ses habitans et leur évêque disparurent dans un abîme.

En effet, pendant que le christianisme prospérait dans notre cité, que les mœurs y prenaient une face nouvelle, Rome était le siége de grandes révolutions. Cette capitale du monde, en tranchant les jours de Commode, avait retrouvé un moment sa liberté. Mais les soldats avaient l'habitude de nommer leurs maîtres : l'indépendance était impossible. En vain le sénat romain choisit pour empereur un vieillard vertueux; le règne de Pertinax dura peu de jours, parce que les lé-

t lui demanda quel était l'ouvrage qu'il parcourait avec une si grande ttention. « Sire, lui dit le cardinal de Tournon, ce sont les ouvrages de saint Irénée, l'un de mes prédécesseurs à l'Église de Lyon, et j'étais tombé sur un endroit du troisième livre où il dit que les apôtres avaient tant d'aversion pour les hérétiques, qu'ils fuyaient les occasions de se trouver avec eux dans les lieux publics, comme les bains et autres lieux semblables. » Ces paroles firent tant d'impression sur François Ier qu'il échira son édit et ne voulut plus entendre parler de faire venir Meinchton. De petites causes produisent souvent de grandes révolutions. Le ing aurait moins coulé dans la suite si le cardinal de Tournon eût été ioins adroit.

gions voulaient un tyran. Elles mirent l'empire à l'encan, et Julianus l'acheta. Sévère, qui commandait alors sur les frontières des Gaules, indigné de cet opprobre et poussé par son ambition, vengea Pertinax [1]. Il fut pour les Romains un maître dur et cruel ; mais les barbares des frontières trouvèrent en lui le plus solide rempart de l'empire.

Cet homme, qu'on ne peut ni louer ni blâmer, à cause des circonstances impérieuses qui le dominèrent, était né en Afrique [2] ; il avait passé par tous les degrés de la milice, et relevé la médiocre illustration de son origine par sa valeur et ses grandes qualités. Il était parvenu sous Commode à la place imposante de gouverneur de Lugdunum et de la province Lugdunaise : pendant son séjour dans notre ville, les prêtres du paganisme l'accablèrent de toute sorte de flatteries ; les astrologues lui promirent le trône. Les talens de Sévère et la manière dont Commode gouvernait l'empire, rendaient ce pronostic certain. Il oublia plus tard ce qu'on lui avait annoncé à Lugdunum, pour ne satisfaire que son animosité. Ce fut aussi dans nos murs qu'il perdit sa première femme et épousa une jeune Syrienne à qui on avait pré-

[1] Sévère en s'annonçant comme vengeur de Pertinax, souleva les légions d'Illyrie, qui le proclamèrent empereur vers la fin d'avril de l'année 193.

[2] Sévère était né le 11 avril 146 de l'ère actuelle, à Leptis, sur la côte d'Afrique, d'une famille originaire des Gaules, suivant Dion, et de l'ordre des chevaliers.

dit qu'elle règnerait un jour. Il en eut un fils [1], Caracalla, qui devait être le fléau de l'empire et la honte de l'humanité. Il fut remplacé dans le gouvernement de la province Lugdunaise par Albin, son ami et son compatriote. L'ambition en fit bientôt deux ennemis irréconciliables; car ils furent proclamés l'un et l'autre empereurs en même temps, Albin dans les Gaules, et Sévère en Illyrie.

Deux autres compétiteurs leur disputaient l'empire. Sévère triompha de ceux-ci par la force des armes; il n'usa d'abord à l'égard d'Albin que d'une adroite politique. Albin se trouvait en effet au milieu d'une population nombreuse qui le chérissait; il avait sous ses ordres des soldats aguerris : argent, vivres, provisions de toute espèce, rien ne lui manquait. Sévère se détermina donc à lui écrire la lettre suivante :

« L'empereur Sévère-Auguste à Claudius-Albi-
« nus César, son très-cher et bien-aimé frère, salut.
« Après la défaite de Pescennius, nous en avons
« donné avis par lettre au sénat, qui vous est très-

[1] Caracalla naquit à Lugdunum à la fin du deuxième siècle de l'ère actuelle, dans le mois d'avril 188. L'empereur Sévère, son père, lui donna les noms de Marc-Aurèle-Antonin, en le créant César, à l'âge de huit ans; il le fit proclamer Auguste dans sa onzième année, et se l'associa au consulat avant qu'il eut quatorze ans. A la mort de Sévère, le 4 février 211 de l'ère actuelle, Caracalla lui succéda conjointement avec Geta. On sait que celui-ci, arrivé au trône en même temps que son frère, devint odieux à Caracalla qui le poignarda dans les bras de sa mère; l'impératrice fut couverte de son sang et blessée à la main.

« affectionné et qui les a reçues avec plaisir. Je « vous prie de vous appliquer à gouverner la répu- « blique avec la même affection, que vous êtes le « frère de mon cœur, et mon collègue dans l'em- « pire. Bassien et Geta vous saluent, aussi bien « que Julie salue votre sœur. Nous envoyons à « votre jeune fils des présens dignes de lui et de « vous. Retenez cependant, mon cher, mon uni- « que, mon bien-aimé, les armées dans le devoir « pour le service de la république. »

Comme cela arrive toujours entre souverains, au milieu de ces protestations d'amitié, on faisait de part et d'autre de grands préparatifs de guerre. Lugdunum allait acheter, par sa ruine entière, le triste honneur de voir disputer sous ses murailles l'empire du monde.

Les grands événemens qui se préparaient exaltaient l'imagination des peuples : les vœux, les anxiétés, les désirs, enfantaient toute sorte de chimères. Dans les cités on ne parlait que de prodiges. Chacun racontait sa vision. A Lugdunum, les chrétiens priaient dans leurs chapelles, déjà très-nombreuses, pour la paix de l'univers; mais de fréquentes apparitions de sang sur l'autel du Seigneur leur annonçaient d'effroyables carnages. Les prêtres de l'autel d'Auguste appelaient la guerre à grands cris pour anéantir leurs rivaux. Tous devaient être enveloppés dans un désastre commun; les entrailles des victimes le répétaient sans cesse. A Rome, avant les Saturnales, le der-

nier jour des jeux, on fit des courses de chariots: une foule innombrable se pressait sur les nombreux degrés du cirque ; tout-à-coup le peuple se mit à crier d'une voix unanime : « Vive Rome! la « reine et l'immortelle! Serons-nous toujours en « guerre, et souffrirons-nous long-temps ces divisions? » Après ces clameurs chacun se tut ; un morne silence régna dans le cirque ; les courses de chariots recommencèrent. Ces cris si uniformes, si peu attendus, et comme le résultat d'une inspiration divine, effrayèrent le sénat. Le ciel parut tout en feu sur l'horizon septentrional ; plusieurs craignirent que la ville ne fut embrasée par ces flammes aériennes. Les plus sages qui prévoyaient une guerre sanglante dans les Gaules, ne voyaient, dans ces prodiges, exagérés par la populace, que de simples phénomènes de la nature.

Un historien crédule va plus loin : Dion assure qu'il tomba aussitôt après une pluie de couleur d'argent sur le forum d'Auguste, le ciel étant fort serein. Il ajoute que plusieurs Romains ayant pris de cette eau et en ayant frotté quelques pièces de monnaie, celles-ci prirent une couleur d'argent qui dura trois jours, et qu'après elles retrouvèrent leur première couleur : pronostic assuré du triomphe passager d'Albin. Ces détails prouvent que la populace ignorante a toujours été la même.

Sévère, débarrassé de toute inquiétude du

côté de l'Orient et de l'Italie, passa les Alpes avec une armée formidable; il entra dans les Gaules; Albin l'attendait avec une armée aussi forte que la sienne [1]. Les premiers avantages de la guerre furent pour ce dernier : il se trouvait dans une province fertile, où la franchise de son caractère, sa douceur, et ses talens lui avaient mérité l'estime générale. Les témoignages publics qu'on lui en donnait chaque jour, et dont il reste encore plusieurs monumens, enflammaient le courroux de Sévère.

Il fallait vaincre ou perdre l'empire : la cause des deux rivaux fut bientôt jugée. Une bataille décisive eut lieu entre Trévoux et Lugdunum, au delà du plateau de Saint-Sébastien. Trois cent mille hommes se rangèrent en bataille sur une plaine entrecoupée de vallées peu profondes, hérissée de petites éminences, et bornée à l'est par le Rhône et à l'ouest par la Saône. C'est sur

[1] Dion Cassius. — Spart. *Sever.* 10. — Capit. Albin. 9. — Tillemont fixe à l'an 197 de l'ère actuelle la fameuse bataille entre Sévère et Albin. — « Après quelques avantages balancés de part et d'autre, une bataille « décisive eut lieu près de Trévoux. Albin y perdit la vie dans cette jour- « née mémorable (19 février 197). Sévère montra les talens d'un général « et la valeur d'un soldat. » *Biographie universelle.* — *Ubi jam in Galliam Severi copiæ pervenerunt, leves primò quædam pugnæ, quasique velitares fuerunt, donec postremò apud Lugdunum magnam urbem atque opulentam, prœlium in manibus fuit. Nam cùm se mœnibus tenuisset Albinus, exercitus emisit in pugnam.* Herod., lib. 3. — *Primò apud Tinurtium contrà Albinum felicissimè pugnavit Severus.* Spart. 10. — *In hoc tumultu, qui erant inter vallem, et fossas sagittis telisque confossi considebant.* Xephilin, *Abrégé de Dion Cassius*, in-4°; 1551.

le même espace de terrain que les villages de Fontaines, de Reylieux, de Neyron, de la Pape et de Caluire sont construits aujourd'hui.

Les deux armées étaient égales en nombre, et, par conséquent, se montaient chacune à cent cinquante mille hommes. Les lignes de bataille pouvaient très-facilement s'étendre, avec cette multitude de soldats, du Rhône à la Saône, rivières qui ne sont pas très-éloignées l'une de l'autre en cet endroit. La valeur des troupes était grande de part et d'autre; elles renfermaient en elles les destinées de l'univers ; elles semblaient animées du ressentiment implacable de leurs généraux , d'autant plus acharnés à leur destruction mutuelle, que la terre entière ne pouvait offrir un asile au vaincu. Les légions britanniques et gauloises que commandaient Albin, ne le cédaient point en animosité à celles d'Illyrie qui obéissaient à Sévère; mais celui-ci était plus habile général que son compétiteur : aussi les habitans de Lugdunum, qui pouvaient, du haut de leurs murailles, voir les derniers postes du chef qu'ils chérissaient, étaient plongés dans une morne consternation.

Le signal est donné. Les soldats en viennent aux mains en poussant de grands cris. L'armée d'Albin avait le dos tourné vers la ville; les soldats de Sévère, en se précipitant sur leurs ennemis, pouvaient apercevoir au loin les édifices somptueux de Lugdunum où le plus riche butin les attendait. Cependant la victoire fut long-temps

disputée. Au premier choc, Albin défit Lupus [1], un des lieutenans de l'armée de Sévère : un grand nombre de soldats demeurèrent sur le champ de bataille. Mais l'aile gauche d'Albin fit peu de résistance : attaquée, rompue, poursuivie, elle se retira dans le camp avec un désordre qui ressemblait à une déroute. Sur un autre point, des succès éclatans réparèrent cet échec ; car les troupes de l'aile droite avaient amené avec adresse celles qui leur étaient opposées sur un terrain semé d'embûches : elles avaient pratiqué, dans cet endroit, un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur et légèrement soutenue. Ce travail était fait de manière que la surface du sol paraissait unie et ne donnait aucun soupçon. Les troupes déjà victorieuses s'arrêtent tout-à-coup ; elles feignent de la timidité ; elles se contentent de lancer des traits de loin et se retirent précipitamment après les avoir lancés. Les soldats de Sévère, voyant que l'ennemi ne profitait point de ses premiers avantages, et méprisant des adversaires qui paraissaient trembler, s'élancent sans précaution : les premiers tombent dans le piége ; la terre s'affaisse sous leurs pas ; toute la première ligne disparaît. La seconde, emportée par son impétuosité, disparaît aussi. La troisième, saisie d'effroi, recule brusquement et renverse les soldats qui la suivent.

[1] Ce lieutenant avait déjà été battu une fois par Albin.

Un désordre affreux règne dans cette aile gauche de Sévère. Les légions d'Albin en profitent pour égorger ceux que les embûches avaient livrés sans défense. Dans ce danger qui compromettait sa fortune, Sévère accourt avec sa garde; mais bien loin d'être plus heureux avec ces troupes nouvelles, il perd l'élite de son armée : son cheval est tué sous lui. Le courage que Sévère avait toujours montré dans les combats s'irrite par ce revers; il ne songe plus qu'à une horrible vengeance. Furieux, désespéré, il déchire sa tunique impériale; il met l'épée à la main; et, ayant rallié quelques-uns des fuyards, il les ramène à l'ennemi; il était résolu de vaincre ou de mourir.

Sa petite troupe renverse indistinctement tout ce qui s'oppose à sa marche; elle ramène au combat ceux que la terreur en avait éloignés. Elle fait trembler à leur tour les vainqueurs que leur victoire passagère avait disséminés çà et là : aussi ne purent-ils soutenir un choc auquel ils ne s'attendaient point. Lœtus, lieutenant de Sévère, qui jusque là avait paisiblement attendu avec sa cavalerie le succès du combat, dans l'espérance que, si les deux chefs périssaient, il se ferait reconnaître empereur par les soldats, voyant que Sévère reprenait le dessus, chargea avec sa cavalerie l'armée d'Albin : celle-ci attaquée sur toute sa ligne par les fantassins, écrasée sur ses flancs par les cavaliers, se trouva bientôt dans une déroute complète. En se réfugiant à Lugdunum, elle y amena à sa suite

les horreurs du carnage et les maux infinis d'une ville prise d'assaut.

Albin épouvanté par sa défaite, s'était retiré dans une maison voisine du Rhône; là, voyant que tout était perdu, et n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée. Sévère voulut voir son ennemi : après avoir rassasié son ame féroce de l'aspect d'un rival terrassé, il ordonna de porter sa tête à Rome et de jeter son corps dans la rivière.

Quant aux résultats de cette déplorable journée, jamais bataille ne fut plus sanglante : le peuple romain y fit une perte irréparable; car on peut dire que dans ce choc horrible l'empire fut ébranlé dans ses fondemens. Les provinces se trouvèrent alors livrées sans défense aux barbares qui auraient voulu s'en emparer. Toutes les légions du Rhin étaient réduites à trois; aussi les vainqueurs ne furent pas moins consternés que les vaincus, quand le lendemain, ils virent les campagnes couvertes de morts et sillonnées par les ruisseaux de sang qui avaient coulé dans les deux rivières. Mais devant ce spectacle hideux, Sévère n'avait qu'une pensée, celle de la vengeance. Les Lyonnais avaient témoigné un très-vif attachement pour Albin; Lugdunum fut pillé, brûlé; presque tous les habitans furent passés au fil de l'épée [1]. Notre malheureuse

[1] On a exagéré et fait un conte absurde en disant que le sang avait ruisselé par le Gourguillon et *fait rebrousser la Saône*. Il ne faut pas une quantité de sang bien considérable pour ruisseler, mais faire rebrousser

cité perdit pour toujours la splendeur dont elle avait joui dans les temps anciens : la fureur de Sévère lui ravit tout ce que la munificence d'Auguste lui avait donné. Elle cessa d'être la capitale des Gaules et la résidence des gouverneurs romains qui dédaignaient d'habiter parmi les ruines.

« Ce fait attesté par tous les historiens, ne « nous permet pas de douter que saint Irénée et « son peuple n'aient été enveloppés dans ce mas« sacre. Son martyre est également incontestable,

une rivière, c'est différent. La montée du Gourguillon ne doit pas son nom à ce prétendu miracle, mais à l'écoulement des eaux de la montagne, écoulement qui se fit toujours par là, lorsque le grand cloaque fut détruit. Pendant le massacre ordonné par Sévère, le sang y dût couler, mais c'était celui de tous les habitans de la cité et non des martyrs seulement. Il est des personnes qui nient que le sang ait pu couler alors : quand nous arriverons à l'histoire de Lyon, pendant la terreur, nous citerons des pétitions de plusieurs négocians de la rue Puits-Gaillot et de la rue Lafont, qui démontreront que le sang peut couler dans des rues moins escarpées que le Gourguillon. — Une ancienne tradition de l'église de Saint-Irénée rapporte que les fidèles qui souffrirent la mort avec leur pasteur étaient au nombre de dix-neuf mille, sans compter les femmes et les enfans. Il est certain que cette tradition était déjà établie dans le onzième siècle. — *Voyez* le curieux monument où se lisent les vers suivans, à Saint-Irénée. On prétend que ces vers ont été restaurés d'après une mosaïque du onzième siècle.

Ingrediens loca tam sacra, jam rea pectora tunde;
Posce gemens veniam; lacrimas hic cum prece funde.
Præsulis hic Irenæi turma jacet sociorum
Quos per martyrium perduxit ad alta polorum.
Istorum numerum, si nosce cupis, tibi pando
Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto.
Hinc mulieres et pueri simul excipiuntur,
Quos tulit atra manus ; nunc Christi luce fruuntur....

On peut voir par la latinité de ces vers la confiance qu'on doit ajouter au massacre des dix-neuf mille martyrs.

« suivant le témoignage de tous les écrivains ec-
« clésiastiques des premiers siècles et la tradition
« constante de notre Eglise. S'ils nous ont laissé
« dans l'obscurité à cet égard, en passant sous si-
« lence les circonstances et les motifs de leur mar-
« tyre, c'est que le fait était assez connu de leur
« temps pour n'avoir pas besoin de preuves. Le
« système de ceux qui se sont imaginés que cet
« événement était arrivé plusieurs années après
« que Sévère eut si cruellement traité notre mal-
« heureuse ville; et cela par une persécution par-
« ticulière excitée contre les chrétiens, à l'occasion
« des fêtes païennes auxquelles ils ne voulurent
« point assister; ce système, disons-nous, paraît
« contraire à la vraisemblance et à la tradition.
« On sait que dix-neuf mille chrétiens souffrirent
« le martyre, et dans ce nombre on ne comprend
« point les femmes et les enfans : ce qui faisait un
« peuple immense. Ce fait posé, comment peut-
« on concevoir que la ville se fut repeuplée dans
« un espace de temps aussi court, pour supporter
« une perte qui eût au moins égalé la première.
« Il serait bien plus naturel de penser, pour con-
« server en entier à nos généreux martyrs le mé-
« rite d'avoir répandu leur sang pour la foi, que
« Sévère, après avoir vaincu son compétiteur,
« voulut contraindre les habitans de cette ville,
« presque tous chrétiens, à sacrifier à la fortune
« et aux dieux de l'empire; et que prenant le refus
« qu'ils firent de commettre cette abomination,

« pour une preuve de leur attachement au parti « d'Albin, il les livra avec leur évêque à l'épée de « ses soldats. On peut ajouter à l'appui de cette « assertion que le silence des auteurs profanes sur « l'existence de notre ville, après cette époque, et « celui des historiens ecclésiastiques sur l'exis- « tence des évêques qui succédèrent à saint Iré- « née, jusqu'au temps de Constantin, prouve suf- « fisamment que Lugdunum fut entièrement dé- « truit par Sévère[1].

Quinze ans après ce désastre notre malheureuse cité n'était pas encore sortie de ses ruines. Caracalla entreprit à cette époque un voyage dans les Gaules, au sujet de la guerre contre les Allemands dont le nom paraît pour la première fois dans l'histoire ; le séjour de Lugdunum ne convenait plus à la majesté des princes ; Caracalla ne fit que passer dans ses murs[2].

Cette ville autrefois si magnifique et si florissante, demeura long-temps dans l'humiliation. Ses plus beaux monumens cessant d'être entretenus, s'écroulèrent : plus d'administration attentive pour surveiller les édifices précieux! Les paysans d'alentour détournaient à leur profit les eaux des aqueducs; cette preuve superbe de la puissance de Rome fut ruinée insensiblement. Les gouverneurs romains abandonnèrent l'antique métropole des Gaules pour le séjour de Trèves et de Co-

[1] Poullin de Lumina, *Histoire chronologique de Lyon.*

[2] L'an 212 de l'ère actuelle.

logne. La cité lugdunaise, durant de longues années, pleura sur les débris de son antique splendeur ; mais le génie du christianisme lui montrait déjà dans l'avenir les basiliques qu'il devait construire pour la consoler [1]. Plusieurs révolutions successives empêchèrent les Lyonnais de réparer leurs pertes ; dans l'espace de quarante ans il y eut au moins dix-sept ou dix-huit empereurs dont les promotions et les destitutions changeaient autant de fois la face des affaires. Des crises violentes agitaient perpétuellement la constitution du grand corps de l'empire, elles en ébranlaient toutes les parties, elles détruisaient cette stabilité si nécessaire à Lugdunum, qui ne pouvait prospérer que par le commerce et l'industrie. Les provinces voisines n'y faisaient plus affluer leurs trésors ; comment l'auraient-elles pu ? toutes étaient désertes. Les guerres, les incendies, les maladies épidémiques, les cruautés, les rapines des gouverneurs et des intendans les avaient en quelque sorte anéanties. Les fonctionnaires publics se hâtaient d'engloutir la fortune de l'Etat, parce qu'ils étaient sûrs d'être bientôt remplacés. Quel sort devait attendre les sujets d'une foule de tyrans dont la cour et le conseil n'avaient point de gens d'honneur, mais se composaient d'hommes avides, de scélérats, de bouffons, de personnages corrompus, de femmes prostituées, de flatteurs et de calomniateurs? Plus

[1] Il y avait déjà quatre chapelles.

tard, sous Constantin, ils se composèrent d'hypocrites.

La cité lugdunaise fut épuisée, comme toutes les autres cités de l'empire, par les odieuses prodigalités de Caracalla, d'Héliogabale et des empereurs qui ne parurent un instant après eux que pour préparer au grand colosse romain les plus horribles catastrophes. Au milieu de ces secousses de l'Etat, on voit les Lyonnais, rendus timides par le malheur, ne prendre part qu'à une seule révolution. Déjà les Francs annonçaient par leur courage [1] et leur audace les futurs conquérans des Gaules. Proculus, Franc d'origine, fut proclamé empereur à Lugdunum [2]. Les Lyonnais redoutant la domination de Probus, successeur d'Aurélius, qui les avait maltraités, entrèrent avec chaleur dans le parti de Proculus. Mais sa tyrannie fut bientôt détruite. Probus l'ayant vaincu, lui fit couper la tête et voulut qu'on l'attachât à un croc pour être promenée dans son camp. Proculus fut à son tour vengé par les soldats qui se jouaient de la pourpre sacrée et la donnaient au plus offrant. Ces Saturnales sanglantes de l'État se continuèrent jusqu'à la fin du troisième siècle, où Lugdunum se releva un peu, sous Dioclétien.

Cependant on voit encore les Lyonnais prendre part, quelques années plus tard, à une querelle

[1] Ce fut sous le règne du jeune Gordien que, pour la première fois, Rome entendit prononcer le nom de Franc.

[2] L'an 277 de l'ère actuelle.

de deux empereurs [1]. Magnence, ayant été proclamé empereur à Autun, après avoir fait assassiner Constant, son maître et son bienfaiteur, vint établir son séjour à Lugdunum. Il se préparait à la guerre contre Constance. Celui-ci s'avança des provinces de l'Orient dans l'Italie pour venger la mort de son frère. Magnence, vaincu à Murse, sur les bords de la Drave, et une seconde fois au passage des Alpes, près de Gap, pressé, harcelé par Constance, se réfugia à Lugdunum. Les Lyonnais se rappelaient l'état déplorable où leur ville avait été réduite par Sévère dans une circonstance pareille; ils méditaient de livrer le tyran au frère de sa victime. Magnence, se voyant observé dans son palais, tua lui-même ses parens rassemblés autour de lui, et se perça de son épée. Constance, satisfait du retour des Lyonnais, oublia leur défection.

Le commencement du quatrième siècle vit s'améliorer momentanément la situation politique de notre cité. Mais plusieurs causes puissantes se réunirent bientôt pour changer ses institutions, pour imprimer à ses monumens un caractère particulier, et pour isoler son territoire des possessions du grand empire. Ces causes furent le règne de Constantin, la grandeur temporelle de l'Église, la corruption du clergé, et les fréquentes irruptions des peuplades du nord. Ainsi Lugdunum,

[1] *Voyez* le troisième livre du second volume.

qui avait joui à son origine de la liberté des villes municipales; qui avait savouré, si l'on peut ainsi dire, toute la gloire d'une belle métropole sous Auguste et les autres Césars; Lugdunum qui avait offert le hideux spectacle de la tyrannie sous plusieurs princes féroces; Lugdunum qui avait supporté les malheurs innombrables de l'anarchie, devait finir sa carrière politique, dans l'antiquité, par l'état de conquête. Nous terminerons ce vaste tableau de notre ville antique, qui prendra désormais le nom de Lyon, par les réflexions suivantes. Elles seront une transition naturelle de la civilisation romaine expirante, au bouleversement général d'où la civilisation moderne est sortie.

Après des combats multipliés et de grandes vicissitudes de fortune, Constantin était monté sur le trône [1]. Il avait, pendant un assez long séjour dans les Gaules, rappelé le siècle d'Auguste : il avait embelli les villes principales; il avait remis aux habitans de la province Lugdunaise des tributs qu'ils devaient depuis long-temps. Un cirque et un palais superbe, construits à Trèves, venaient de donner une idée de sa magnificence. Son caractère et ses largesses lui firent beaucoup de partisans. Tous les Gaulois le chérissaient. Son changement de religion, ou au moins son penchant pour les chrétiens, à une époque où le christianisme avait

[1] L'an 312 de l'ère actuelle.

fait d'immenses progrès, acheva de mettre dans ses intérêts la moitié de l'empire. Les miracles étaient inutiles pour le faire triompher. Il devint maître de Rome et de l'univers.

Mais les souvenirs antiques, les temples des dieux encore debout dans la capitale, la dépravation du peuple romain gâté par ses tyrans, le fantôme gigantesque de la république appuyé sur de vieilles traditions, enfin l'Occident ébranlé et menaçant de tout écraser sous ses ruines, étaient des obstacles terribles qui contrariaient sa politique. L'établissement des institutions nouvelles devenait impossible. Il transporta le siége de l'empire dans une ville enchanteresse, dont les citoyens ne pouvaient être redoutables parce qu'ils étaient amollis. Peut-être voulait-il, par ce changement, échapper au cri de sa conscience, qui lui reprochait la mort d'un fils rempli de belles qualités et chéri des Romains? Si cet acte d'autorité créa une nouvelle nation, ce fut un coup mortel pour la patrie : on ne vit plus que le prince, on ne songea qu'à ses faveurs; le bien général fut compté pour rien. D'un autre côté, l'éloignement du centre vital paralysa les extrémités : les provinces furent perdues. Alors commença dans nos contrées cette sorte d'égoïsme local, cette indépendance sans habitudes guerrières pour la soutenir; causes principales d'envahissemens : car rien n'est plus près de la servitude que la nation turbulente et sans patriotisme.

Le changement de religion du prince l'avait porté sur le trône : il eut beaucoup d'imitateurs qui profitèrent de cette circonstance pour établir solidement la grandeur temporelle de l'Église ; ils auraient rougi d'être ses apôtres s'ils n'eussent été riches et puissans. Aussi lorsque les grands de la terre devinrent chrétiens, les passions des hommes remplacèrent la morale de l'Évangile. Il fallut des conciles pour satisfaire la vanité des hauts prélats qui voulaient faire triompher leurs opinions ; il fallut des places voisines du trône pour satisfaire leur ambition toujours croissante. Les discussions, les schismes, les vengeances religieuses, l'esprit monacal, furent autant de maladies qui minèrent l'État au dedans, tandis que les mercenaires des frontières, qu'on introduisait chaque jour dans l'armée, l'ébranlaient au dehors. La religion étant un moyen d'avancement, chacun voulut parvenir en se faisant chrétien ; on se vantait d'être membre de l'Église plutôt par amour pour les richesses que par amour pour Jésus-Christ. La corruption des mœurs se glissa dans cette partie de la société qui aurait dû les conserver intactes. De ce moment la décadence de l'empire fut imminente : tous les ressorts qui faisaient mouvoir avec tant d'harmonie ce vaste corps, furent brisés ; car sans mœurs, sans patriotisme, sans union, plus de stabilité dans les empires. L'égoïsme d'un petit nombre devint l'ame de l'État. Les peuples, indifférens sur leur propre sort, n'eurent plus assez d'énergie

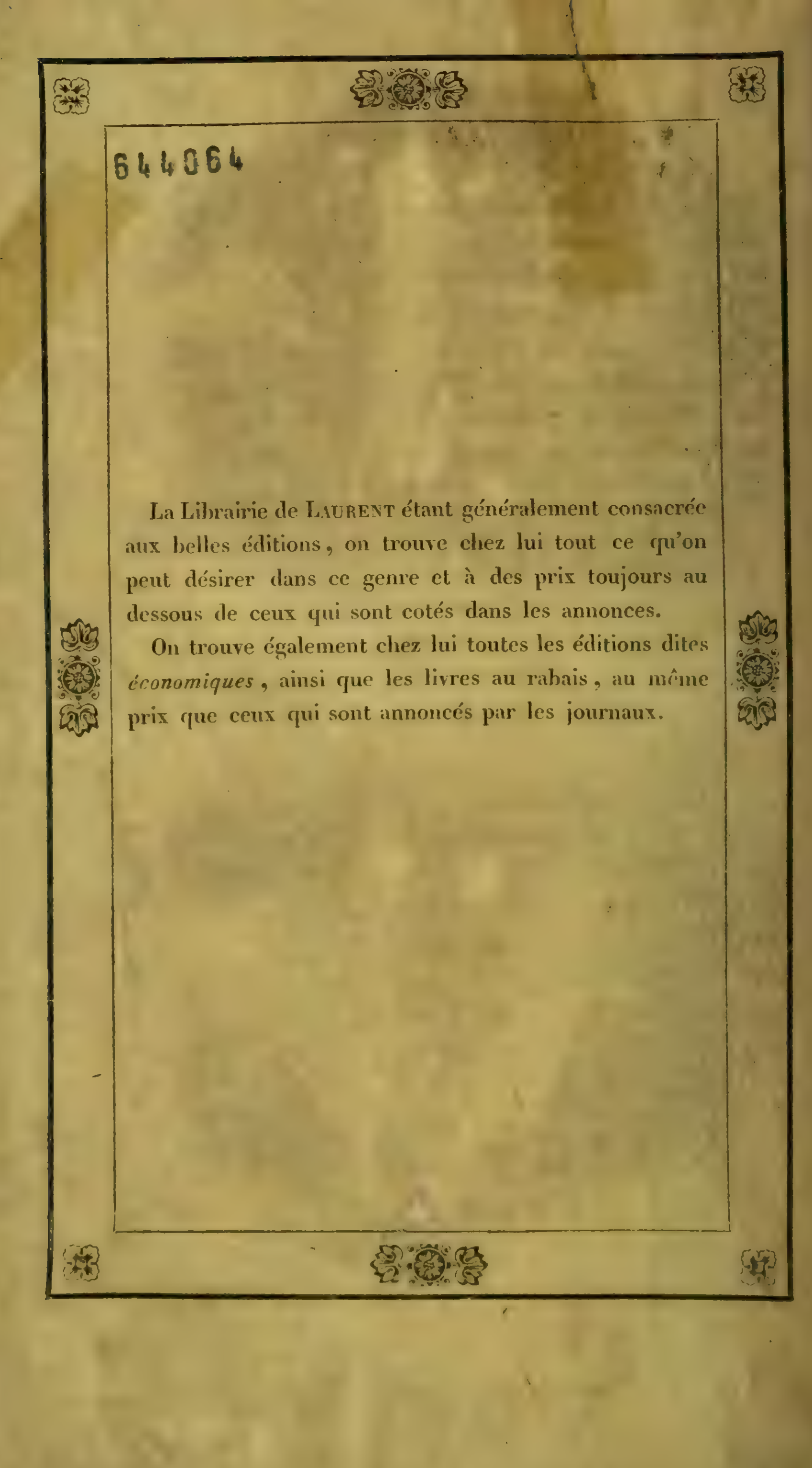
pour repousser les barbares. On peut à présent se faire une idée de la situation des provinces gauloises, et de Lugdunum en particulier, au milieu de ces circonstances effrayantes, à l'époque de cette déplorable agonie de la civilisation romaine. C'est ce que nous allons esquisser dans le volume suivant. Reposons-nous, pour aborder avec plus de courage les siècles de férocité.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

PLACEMENT DES FIGURES

DU TOME PREMIER.

Autel d'Auguste . . . . AU FRONTISPICE.
Portrait de Plancus. . . . . pag. 3
Ile-Barbe et les montagnes Ségusiennes. 13
Ruines du camp de César 80
Confluent du Rhône et de la Saône, et territoire présumé de Lugdunum lors de sa fondation par Plancus. 85
Aqueduc du mont-Pila dans la vallée de Beaunan. . . 109
Aqueduc de Chaponost et réservoir où étaient adaptés les Siphons. 119
Intérieur des Aqueducs de Beaunan . . . . : 124
Colonne miliaire, et restes d'une voie romaine à Solèse 135
Tombeau des Deux-Amans. 156
Portrait de Germanicus 185
Ruines du théâtre. 189
Autel taurobolique 284



La Librairie de LAURENT étant généralement consacrée aux belles éditions, on trouve chez lui tout ce qu'on peut désirer dans ce genre et à des prix toujours au dessous de ceux qui sont cotés dans les annonces.

On trouve également chez lui toutes les éditions dites *économiques*, ainsi que les livres au rabais, au même prix que ceux qui sont annoncés par les journaux.

